INTRODUCTION

Qu'est-ce que la patrologie?

Le mot *patrologia* date du XVII^e^ siècle. Il désigne de soi la science dont l'objet est l'étude des «Pères (*Patres*) de l'Église», c'est-à-dire des écrivains et docteurs remarquables de l'antiquité chrétienne ainsi que de leurs œuvres, en tant que sources et références autorisées pour la pensée, la foi et la théologie chrétiennes, dont ils ont été les premiers grands confesseurs et inspirateurs. Toutefois…, l'étude systématique des «Pères de l'Église» s'est très vite révélée inséparable de l'étude de l'ensemble de la littérature et de la pensée chrétiennes des premiers siècles. L'usage débordant franchement l'étymologie, la «patrologie», depuis le XIX^e^ siècle au moins, recouvre en fait l'étude scientifique de tout l'héritage littéraire de l'antiquité chrétienne, hormis naturellement les écrits du Nouveau Testament. Cela veut dire que, dans cet héritage, la patrologie s'intéresse aux oeuvres aussi bien mineures que majeures, orthodoxes ou hétérodoxes du point de vue de la foi de l'Église, aux écrits d'auteurs aussi bien qu'aux documents émanant d'instances collectives telles les déclarations des conciles, aux ouvrages anonymes, aux pseudépigraphes... En bref, **la patrologie a pour objet l'étude systématique des textes, des auteurs et des doctrines appartenant au christianisme antique en dehors de l'Écriture**. Sous ce rapport, elle se confond avec l'histoire de la littérature et de la pensée chrétiennes anciennes.

L'usage a par ailleurs rapproché et pratiquement assimilé (c'est du moins le cas en français) les substantifs *patrologie* et ***patristique***, alors qu'à l'origine, c'est-à-dire chez les théologiens luthériens du xvii^e^ siècle, la (*theologia*) *patristica* était spécifiquement une partie de la théologie, celle qui étudiait **le témoignage doctrinal des Pères**, faisant suite à la *theologia biblica*.

J. LIÉBAERT, art. «Patrologie», dans *Catholicisme*, t. 10, col. 829.

Patristique et théologie

Les Pères de l'Église ont écrit, parlé et agi dans l'Église, ils en sont aussi les fils («Ecclesiam docuerunt quod in Ecclesia didicerunt» : S. Augustin, *Opus imperfectum contra Iulianum* I, 117). Ils ne sont docteurs et «pères» en elle que dans la mesure où leur enseignement est conforme à son sentiment, non par des positions, s'il en est, qui leur seraient particulières et personnelles. Mais ils méritent le nom de «pères» parce qu'ils ont eu la mission et la grâce de déterminer quelque chose dans la vie de l'Église. Dès l'époque subapostolique et celle des Apologistes, des hommes comme S. Irénée ont formulé la foi contre les hérésies. Mais entre le Concile de Nicée (325) et la fin du v^e^ siècle, l'Église, libre d'organiser sa vie dans le cadre de l'Empire, a dû déterminer les assises de sa foi, les formes de sa liturgie, les règles de sa vie canonique. Des hommes qui furent de grands esprits, des saints, le plus souvent des évêques, lui ont été alors donnés pour cette œuvre: les Pères. Ils ont par leur labeur déterminé quelque chose dans la vie de l'Église. Quand nous confessons la divinité du Christ, S. Athanase et S. Hilaire, qui ont souffert pour cette cause, le font en nous, ainsi que les conciles de Nicée, Éphèse, Chalcédoine, S. Léon, et plus tard S. Maxime le Confesseur et le concile de 680-81. Quand nous confessons la divinité de la troisième Personne, S. Basile et le concile de 381 le font en nous. De même les liturgies qui portent leur nom sont encore notre prière, les *Règles* de Basile et de Benoît encore notre législation. Nous sommes la descendance de ces hommes, ils sont à l'origine de la famille à laquelle nous appartenons. Il ne faut pas les sortir de l'histoire: ils sont de leur temps, de leur culture. Il est nécessaire de les étudier historiquement et critiquement.

Mais c'est comme témoins de la Tradition qu'ils nous apportent beaucoup. La démarche intéressante, celle qui peut nous procurer le bénéfice du «ressourcement», la fraîcheur et la vie des sources, n'est pas d'extraire de leurs écrits quelque «dicta probantia», quelque sentence hors tout contexte appuyant une «thèse» scolaire: ce qu'a été trop souvent le «probatur ex traditione» des manuels. Il faut prendre les Pères plus intégralement et organiquement comme des porteurs de la Tradition. Ils nous communiquent l'esprit du christianisme, le sens de l'Église: le «sensus Ecclesiae» comme instinct profond et vie, bien au-delà d'un conformisme. La Tradition fait une synthèse organique des données dispersées de la Révélation et des réalités ecclésiales. Les Pères – et cela leur est commun malgré leur grande diversité; ce n'est pas pour rien qu'on dit au pluriel et collectivement «les Pères» – ont ce génie de toujours tout ramener au centre: Dieu qui, en soi-même, est Trinité, s'est fait homme pour que l'homme devienne divin. Cela explique que les Pères ne parlent pas de l'eucharistie, par exemple, sans parler de l'Incarnation, de l'Église, de l'Esprit, de l'homme à l'image de Dieu...

Bossuet parle de «cette pure substance de la religion.... cet esprit primitif que les Pères ont reçu de plus près et avec plus d'abondance de la source même» (*Défense de la Tradition et des saints Père*s, IV, 18). Il ne faut pas trop idéaliser, comme on l'a fait parfois pour une idée un peu romantique d'«Église indivise»; mais c'est un fait: les Pères ont œuvré en un temps où jouait encore une immédiateté entre l'Église et ses sources propres. En sa doctrine, qui avait souvent le style de la catéchèse et où étaient entrés peu d'éléments non bibliques, l'Église restait riche du spécifique chrétien. La grâce des Pères fit qu'elle demeura en cet état, malgré l'importance de l'élément hellénistique déjà absorbé par la théologie et le culte, alors même que leur vocation était d'opérer le passage des Catacombes à la publicité de l'Empire, à ses pièges, aux honneurs, à la culture, à une organisation plus développée. Les Pères l'ont dû foncièrement au fait qu'ils ont été avant tout occupés à expliquer les Écritures canoniques. Ils ont été ces «divinarum librorum tractatores, Scripturarum tractatores» dont parle S. Augustin. Il est vrai qu'ils n'ont pas joui de toutes les ressources de nos méthodes exégétiques et que parfois ils allégorisent d'une façon que nous ne suivrons pas. Leur don, comme herméneutes, est, là encore, de tout ramener au centre, de tout mettre en rapport avec le «mystère» du Christ, avec la réalité de l'histoire du salut centrée sur le mystère (exégèse typologique). La constitution *Dei verbum* de Vatican II recommande (n° 23) l'étude des Pères d'Orient et d'Occident pour une meilleure intelligence des Écritures.

Y. CONGAR, dans *Initiation à la pratique de la théologie*, sous la direction de B. Lardet et Fr. Refoulé, tome 1, Paris, 1982, p. 253-255.

L'autorité des Pères d'après saint Vincent de Lérins

Dans l'Église catholique, il faut veiller soigneusement à s'en tenir à ce qui a été cru partout, toujours, et par tous (*quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est*). Car c'est cela qui est véritablement et proprement catholique comme le montrent la force et l'étymologie du mot lui-même, qui enveloppe l'universalité des choses…

(*Commonitorium*, 2: c'est le «canon de s. Vincent»)

On aura à cœur de consulter, d'interroger, en les confrontant, les opinions des ancêtres, de ceux d'entre eux notamment qui vivant en des temps et des lieux différents sont demeurés fermes dans la communion et dans la foi de la seule Église catholique et y sont devenus des maîtres autorisés (*magistri probabiles*); tout ce que les Pères ont soutenu, écrit, enseigné non pas individuellement ou à deux, mais tous ensemble, d'un seul et même accord, ouvertement, fréquemment, constamment, **un catholique se rendra compte qu'il doit lui-même y adhérer sans hésitation.** (*Commonitorium*, 3)

S'il s'élève une question nouvelle, il faut recourir à l'opinion des saints Pères, de ceux-là seulement qui, chacun en son temps et en son pays, sont demeurés constamment dans l'unité de la communion et de la foi et sont devenus docteurs approuvés. Tout ce qu'ils se trouvent avoir professé en **un parfait accord de pensée peut être regardé sans aucun scrupule comme la véritable doctrine catholique de l'Église**. (*Commonitorium*, 29)

La postérité ne doit rien croire d'autre que ce que la sainte antiquité des saints Pères, unanime dans le Christ, a embrassé. (*Commonitorium*, 39)

Quiconque veut devenir un habile théologien et un solide interprète, qu'il lise et relise les Pères. S'il trouve dans les modernes quelquefois plus de minuties, il trouvera très souvent dans un seul livre des Pères plus de principes, plus de cette première sève du christianisme, que dans beaucoup de volumes des interprètes nouveaux, et la substance qu'il y sucera des anciennes traditions le récompensera très abondamment de tout le temps qu'il aura donné à cette lecture.

J.-B. BOSSUET, *Défense de la Tradition et des saints Pères* (1693), IV, 18, in *Œuvres complètes*, tome 8, Besançon, 1836, p. 73.

Anthologie

Anthologie des théologiens de l'Antiquité, sous la direction de Alain LE BOULLUEC et Éric JUNOD, Paris, Éditions du Cerf, 2016.

INSTRUMENTS DE TRAVAIL EN PATROLOGIE

Manuels de patrologie

H. R. DROBNER, *Les Pères de l'Église. Sept siècles de littérature chrétienne*, Paris, Desclée, 1999 (éd. original allemande, 1994).

Cherche à être exhaustif pour les débuts de la littérature chrétienne (y compris les Apocryphes du Nouveau Testament), mais devient progressivement de plus en plus sélectif, se concentrant sur les grands auteurs et sur leurs œuvres majeures. Par contre, l'ouvrage présente le contexte politique, historique et les controverses doctrinales. Bonnes orientations bibliographiques.

Initiation aux Pères de l'Église, 4 vol., Paris, Cerf, 1955-1986.

Les vol. 1-2 couvrent la période antérieure à Nicée ; le vol. 3 concerne les Pères grecs du concile de Nicée à celui de Chalcédoine (451). Ces 3 vol. sont une traduction de la *Patrology* de J. Quasten (éd. originale anglaise, 1950-1960). Ils présentent tous les auteurs et tous les écrits de l'époque concernée. Une large place est faite à la théologie des Pères, illustrée par des citations patristiques.

Le vol. 4 concerne les Pères latins du concile de Nicée (325) à celui de Chalcédoine (451). La perspective est plus historique que théologique. Pas de citations patristiques. Édition originale italienne (1978).

Cl. MORESCHINI & E. NORELLI, *Histoire de la littérature chrétienne ancienne grecque et latine*, t. 1: *De Paul à l'ère de Constantin*, Genève, Labor et Fides, 2000.

Intègre une présentation du Nouveau Testament et des Apocryphes chrétiens. L'angle d'approche est strictement littéraire. L'information des A. était tout à fait à jour (en 1995), et leur capacité de synthèse est remarquable. Atteint l'exhaustivité pour les périodes et domaines linguistiques envisagés. Édition originale italienne (1995). L'éd. originale comporte un 2e tome (1996), qui n'a pas été traduit en français, mais bien en anglais (2005).

Nouvelle histoire de la littérature latine. IV. *L'âge de transition: de la littérature romaine à la littérature chrétienne. De 117 à 284 après J.-C.*, édité par Klaus SALLMANN. Version française sous la direction de François Helm, Turnhout, Brepols, 2000 ; V. *Restauration et renouveau. La littérature latine de 284 à 374 après J.-C.*, édité par R. HERZOG. Version française sous la direction de Gérard Nauroy, Turnhout, Brepols, 1993.

Traite à la fois les auteurs païens et chrétiens. Très complet. La présentation typographique fait alterner grands caractères (pour le texte principal) et petits corps (pour les paragraphes complémentaires consacrés aux indications bibliographiques, aux états de la question et à des discussions sur des problèmes particuliers). La section biographique est accompagnée de renvois aux *testimonia* antiques; les problèmes de datation, d'authenticité, etc. font l'objet d'exposés circonstanciés, assortis d'une bibliographie à jour. La notice consacrée à Tertullien couvre à elle seule 80 pages (contre 6 pages dans le manuel de H. Drobner et 30 dans celui de C. Moreschini et E. Norelli). – Le volume suivant (années 374-430) est disponible en allemand.

Histoire de la littérature grecque chrétienne des origines à 451, t. I. *Introduction* ; t. II : *De Paul de Tarse à Irénée de Lyon*, sous la responsabilité de Enrico NORELLI et Bernard POUDERON ; t. III. *De Clément d'Alexandrie à Eusèbe de Césarée* ; t. IV. *Du IVe siècle au concile de Chalcédoine (451). Constantinople, la Grèce et l'Asie mineure,* Paris, Les Belles Lettres, 2016-2020.

Vise à l'exhaustivité. C'est l'ouvrage de référence qu'il faut privilégier.

Pour les Pères postérieurs au Concile de Chalcédoine, il faut se reporter à :

INSTITUTUM PATRISTICUM AUGUSTINIANUM, *Patrologia*, vol. 4 *Dal Concilio di Calcedonia (451) a Beda il Venerabile († 735). I Padri latini*, Gênes, 1996 ; vol. 5 *Dal Concilio di Calcedonia (451) a Giovanni Damasceno († 750). I Padri orientali,* Gênes, 2000. Traduction anglaise par A. Walford, Cambridge (UK), 2006.

Collections de textes

AUTEURS GRECS ET LATINS

"Patrologie grecque" (**PG**): *Patrologiae cursus completus, Series Graeca*, accurante J.-P. Migne, 161 vol., Paris, 1857-1866, avec deux index: F. Cavallera, *Indices*, Paris, 1912; Th. Hopfner, *Index locupletissimus*, 2 vol., Paris, 1928-1936: collection des écrits des Pères grecs, avec traduction latine, allant jusqu'au cardinal Bessarion († 1472); elle reproduit les meilleures éditions existant alors, notamment de celles des Mauristes. Reste irremplacé pour beaucoup de textes.

"Patrologie latine" (**PL**): *Patrologiae cursus completus, Series Latina*, accurante J.-P. Migne, 221 vol., Paris, 1841-1864 [vol. 218-221 = *Indices*]: pendant latin à la *Patrologia Graeca* jusqu'à Innocent III († 1216). Avec un *Supplementum* en 5 vol. (ed. A.-G. Hamman), Paris, 1958-1975: collection complémentaire qui comprend tous les écrits nouvellement découverts et les modifications, classées selon l'ordre de l'édition de Migne. — La *Patrologie Latine* est accessible en ligne (*Patrologia Latina Database,* consultable parmi les bases de données sur Libellule).

Sur l'histoire de ces deux collections, voir R. Howard BLOCH, *Le plagiaire de Dieu: la fabuleuse industrie de l'abbé Migne*, Paris, 1996 (HECC 69.02 MIGN BLOC) ou A. G.HAMMAN, *Jacques-Paul Migne: le retour aux Pères de l'Église* (Le point théologique, 16), Paris, 1975.

Certains vol. de la PG sont remplacés par des vol. parus dans les collections suivantes:

"Corpus de Berlin" (**GCS**): *Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte*, Berlin, 1887ss: collection d'éditions de textes grecs, ou de traductions latines de textes grecs, qui comprend également quelques textes postérieurs au 3e siècle. — La nouvelle série (Neue Folge) s'étend très au-delà du 3e siècle, avec notamment les continuateurs d'Eusèbe de Césarée (*Histoires ecclésiastiques* de Socrate le scolastique, Sozomène et Théodore le lecteur).

Corpus Christianorum, Series Graeca (**CCSG**), Turnhout-Leuven, 1977ss

Deux collections s'emploient à remplacer la Patrologie latine (jusqu'au 8e s.)

"Corpus de Vienne" (**CSEL**): *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum*, Vienne, 1866ss

Corpus Christianorum, Series Latina (**CCSL**), Turnhout, 1954ss: cette collection reproduit, pour partie, des éditions critiques déjà existantes, mais présente le plus souvent des éditions nouvelles. Les auteurs médiévaux ont leur propre série (*Continuatio medievalis*). — Accessible en ligne dans la *Library of Latin Texts* (voir ci-dessous).

Ces deux collections se sont fixé la même tâche (remplacer la PL de Migne), ce qui explique qu'un certain nombre de textes patristiques paraissent dans les deux collections concurrentes, dans des éditions différentes.

Corpus Christianorum, Series Apocryphorum, Turnhout, 1983ss: série parallèle aux deux précédentes comportant les apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Sources chrétiennes (**SC**), Paris, 1941ss: collection d'éditions (le plus souvent critiques) de Pères latins et grecs, avec traduction française, introduction et annotation. – Les textes et les traductions (sans les introductions) peuvent être consultés en ligne (*Sources chrétiennes Online*, voir ci-dessous)

Bibliothèque augustinienne (**BA**), Paris, 1948ss: édition bilingue (latin-français) des œuvres de s. Augustin.

AUTEURS ORIENTAUX

Patrologia Syriaca (**PS**), éd. R. Graffin, 3 vol., Paris, 1897-1927: première tentative, interrompue, d'une collection des écrits patristiques syriaques.

Patrologia Orientalis (**PO**), Paris, 1904ss.: collection de grande ampleur, en cours de publication, de tous les textes patristiques dans toutes les langues orientales, avec traduction en latin ou dans une langue moderne.

Corpus scriptorum Christianorum orientalium (**CSCO**), Louvain, 1903ss.: édition monumentale des Pères orientaux, subdivisée en plusieurs séries (auteurs syriaques, coptes, géorgiens, etc.), avec traductions et études complémentaires.

Bases de données textuelles

Thesaurus Linguae Graecae (**TLG**) : en constant accroissement. Vise à couvrir l'ensemble de la littérature grecque jusqu'à l'époque byzantine.

Patrologia Latina Database (**PLD**): version informatique de la *Patrologie Latine*.

Library of Latin Texts, Brepols, en accroissement constant : contient notamment tous les textes publiés dans CCSL et CSEL.

Sources chrétiennes Online, Brepols : intègre progressivement les textes des volumes imprimés. Les introductions, les notes et les apparats critiques ne sont pas repris. Tous les volumes seront disponibles d'ici 2025.

Ces quatre bases de données comportent des moteurs de recherche. Elles sont consultables parmi les bases de données sur Libellule.

Collections de traductions

— *Traductions françaises:*

Sources chrétiennes et *Bibliothèque augustinienne* (voir ci-dessus).

Lettres chrétiennes, 13 vol., Paris, 1957-1969: recueils thématiques ou traductions d'œuvres intégrales (Pères Apostoliques et Justin).

Les Pères dans la foi, Paris, en cours depuis 1977: prend la suite de la collection précédente, dans le même esprit.

CSCO: voir ci-dessus "Collections de textes".

— *Traductions anglaises disponibles en bibliothèque:*

The Ante-Nicene Christian Library, 24 vol., Edinburgh, 1866-1872.

Ancient Christian Writers, Westminster (Md.) - London, puis New York, 1946ss

The Fathers of the Church, Washington, puis New York, 1947ss: sous la direction de la Catholic University of America (plus de 100 vol. à ce jour). Accessible sur le Web à l'adresse http://www.newadvent.org/fathers/

"Clefs" d'accès aux écrits patristiques

Pour repérer les éditions de textes patristiques grecs et latins, on consultera:

CPG: Mauritius GEERARD (et F. GLORIE, pour le vol. 5), *Clavis Patrum Graecorum*, 5 vol., Turnhout, 1974-1985: répertoire de tous les auteurs et écrits patristiques

grecs, classés par ordre chronologique, avec indication des éditions, de la bibliographie fondamentale et des problèmes d'histoire littéraire, complété par des index. Complété par un *Supplementum* dû à M. Geerard, J. Noret, F. Glorie et J. Desmet, 1998 et par des Addenda au vol. 3, dus à J. Noret, 2003. Le vol. 4 a fait l'objet d'une nouvelle éd. par J. Noret en 2018.

Vol. 1: œuvres n° 1000-1999; vol. 2: n° 2000-5199; vol. 3: n° 5200-7110; vol. 4: *Conciliae, Catenae*; vol. 5 *Indices*.

CPL: Eligius DEKKERS (- Aemilius GAAR), *Clavis Patrum Latinorum*, 3e éd., Turnhout - Steenbrugge, 1995: répertoire de tous les auteurs et écrits patristiques latins, de Tertullien à Bède, classés par ordre chronologique, avec indication des éditions, de la bibliographie fondamentale et des problèmes d'histoire littéraire, complété par des index.

Roger GRYSON, *Répertoire général des auteurs ecclésiastiques latins de l'Antiquité et du haut Moyen Âge.* 5e édition mise à jour du *Verzeichnis der Siegel für Kirchenschriftsteller* de B. Fischer (Vetus Latina. Die Reste der altlateinischen Bibel 1/1), 2 vol., Fribourg-en-Brisgau, 2007: répertoire de sigles utilisés dans l'apparat des témoins de la Vetus Latina, avec des indications précises concernant l'édition, la datation, les auteurs (jusqu'en 800) et leur authenticité. Accessible en ligne sur le site *Brepolis*.

La CPL n'a plus été mise à jour depuis 1995. La version en ligne du *Répertoire général* est mise à jour régulièrement.

Ces deux derniers instruments de travail sont complémentaires: les traductions latines de textes grecs, les sources monumentales et diplomatiques ne se trouvent pas dans la CPL, mais bien dans le *Répertoire*, qui offre des informations plus précises sur la chronologie des œuvres et les sources; par contre, la bibliographie de la CPL est plus riche et le repérage des œuvres anonymes y est plus aisé. Cf. RHE 91 (1996) 479-483.

Pour repérer les traductions de textes patristiques grecs et latins, on consultera:

Adalbert KELLER, *Translationes Patristicae Graecae et Latinae. Bibliographie der Übersetzungen altchristlicher Quellen*. 2 vol., Stuttgart, 1997-2004.

Répertoire des traductions françaises des Pères de l'Église, en ligne.

Pour repérer les éditions et traductions des apocryphes, on consultera:

Jean-Claude HAELEWYCK, *Clauis Apocryphorum Veteris Testamenti* (Corpus christianorum). Turnhout, 1998: 277 œuvres répertoriées (éditions, tradition manuscrite, traductions).

Maurits GEERARD, *Clauis Apocryphorum Noui Testamenti* (Corpus Christianorum). Turnhout, 1992: 346 œuvres répertoriées (éditions, tradition manuscrite, traductions).

Les claves peuvent être interrogées en ligne : *Claves clavium* parmi les bases de données sur Libellule (dans *Brepolis*).

Sites Internet

Le site de la Bibliothèque de théologie et d'étude des religions donne accès à une sélection de sites internet offrant une contribution substantielle à la recherche ainsi que des ressources pour l'étude est indiquée.

Instruments bibliographiques

Catalogue de la Bibliothèque de l'Institutum Patristicum Augustianum: le répertoire bibliographique le plus complet, mais qui ne peut être consulté que sur place (Via Paulo VI, 25 I - 00193 Roma). Le catalogue en ligne ne répertorie que les livres.

D. K. KRANZ, *Bibliografia delle bibliografie patristische e materie affini. Un sussidio didattico e di ricerca* (Sussidi e strumenti didattici, 3), Rome, 2005. — Utile uniquement pour une première orientation.

Bibliographies imprimées à parution annuelle et à portée générale

L'Année Philologique. Bibliographie critique et analytique de l'Antiquité gréco-latine, 1924-2017. Paraît aujourd'hui en ligne.
L'Année philologique est la seule bibliographie consacrée au monde gréco-latin antique dans son ensemble et regroupe des informations relevant de tous les domaines de recherche : critique des textes, histoire littéraire, linguistique, philosophie, histoire politique, économie et société, histoire du droit, des religions, des sciences et des techniques, archéologie, épigraphie, numismatique, etc.
La version en ligne est accessible sur Libellule (Bases de données).

Bibliographia Patristica. Internationale Patristische Bibliographie, édité par Wilhelm Schneemelcher de 1959 à 1980, puis par Knut Schäferdieck. Bonn, 1959-1997: bibliographie non commentée, ordonnée selon les auteurs et les matières, avec liste des recensions. Arrêtée à l'année 1990.

Revue d'Histoire Ecclésiastique (RHE): la section bibliographique (1900-2013) couvre tous les domaines de l'histoire de l'Église.

Ephemerides Theologicae Lovanienses (ETL): l'*Elenchus bibliographicus* (1924-2013) constitue un fascicule séparé. Couvre tous les domaines de la théologie.
En 2014, les bibliographies de la RHE et des ETL ont fusionné pour devenir une bibliographie en ligne : l'Index religiosus.

Bibliographies imprimées à parution annuelle et d'intérêt particulier

Analecta Bollandiana, en cours depuis 1882: chaque volume contient un répertoire bibliographique des publications hagiographiques.

Chronica Tertullianea, en cours dans la *Revue des Études Augustiniennes* depuis 1976; devenue à partir de 1985 *Chronica Tertullianea et Cyprianea*: bibliographie critique de la littérature latine chrétienne depuis ses origines jusqu'à Cyprien; elle englobe, outre Tertullien et Cyprien, Minucius Felix, Novatien, la *Passion de Perpétue et Félicité* et les plus anciennes passions africaines. Les vingt premières années ont été rassemblées sous le titre *Chronica Tertullianea et Cyprianea 1975-1994. Bibliographie critique de la première littérature latine chrétienne*. (Collection des Études Augustiniennes, Série Antiquité, 157). Paris, 1999.

Bulletin augustinien, en cours depuis 1955 dans la *Revue des Études Augustiniennes* (devenue en 2004 *Revue d'Études Augustiniennes et Patristiques*).

Adamantius, en cours depuis 1995: revue consacrée à la tradition alexandrine. Contient un important répertoire bibliographique (classement par auteurs anciens, avec des résumés).

Bibliographies on line

Base d'Information Bibliographique en Patristique (BIBP), Université Laval, Québec, Canada: bibliographie informatique en ligne. Accessible gratuitement à l'adresse: http://www4.bibl.ulaval.ca/bd/bibp/

ATLA Religion: bibliographie *online* de l'American Theological Library Association. Plus complète que la base de données précédente, surtout pour la bibliographie en anglais; signale les recensions. ATLA est accessible sur Libellule.

Index religiosus : la base de données en ligne a pris le relai des bibliographies de la RHE et des ETL.

L'année philologique : la base de données en ligne a pris le relai de la bibliographie imprimée.

Quelques bibliographies spécialisées

H.J. SIEBEN, *Voces. Eine Bibliographie zu Wörtern und Begriffen aus der Patristik* Berlin, 1980 (deux parties: mots grecs, mots latins).

M. ALTENBURGER - Fr. MANN, *Bibliographie zu Gregor von Nyssa: Editionen - Übersetzungen – Literatur*, Leiden, 1988.

C. BUTTERWECK, *Athanasius von Alexandrien: Bibliographie* (Abhandlungen der Nordrhein-Westfälischen Akademie der Wissenschaften), Opladen, 1995: signale également des ouvrages sur la controverse arienne et sur le monachisme égyptien.

H. CROUZEL, *Bibliographie critique d'Origène* (Instrumenta patristica, 8), Steenbrugge, 1971; avec deux *Suppléments* (Instrumenta patristica, 8a et 8b), 1982-1996. Pour la suite, voir *Adamantius*.

On n'oubliera pas de consulter les comptes rendus critiques qui paraissent dans des revues comme *Adamantius*, *Augustinianum*, *Journal of Theological Studies, Revue des études augustiniennes et patristiques*, *Vetera christianorum*, *Vigiliae christianae,* etc.

Certaines revues publient une chronique (ou bulletin) patristique : *Recherches de Science Religieuse* (M. Fédou et P. Mattei), *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques* (M. Cassin), *Revue d'Histoire Ecclésiastique* (J.-M. Auwers pour les éditions de textes).

Pour plus de détails, voir

M. WALLRAFF, « Les éditions des textes patristiques », dans *Histoire de la littérature grecque chrétienne des origines à 451*. I. *Introduction*, sous la direction de Bernard POUDERON et Enrico NORELLI, Paris, Belles Lettres, 2016, p. 265-293.

B. GAIN, « Instruments de travail pour l'étude de la littérature grecque chrétienne ancienne », *ibid.*, p. 295-400.

COMMENT CITER UN TEXTE PATRISTIQUE?

1. Nom de l'auteur

Habituellement, on indique le nom de l'auteur sous sa forme francisée (par exemple: Jérôme plutôt que Hieronymus). Quand ce nom est porté par plusieurs auteurs, on précise le nom de lieu ou le qualificatif qui caractérise l'auteur que l'on veut désigner (par exemple: Grégoire de Nazianze ou Grégoire de Nysse ou Grégoire le Grand, etc.; Jean Chrysostome ou Jean Damascène).

Dans une référence bibliographique, le tout s'écrit en petites capitales.

> Par exemple: BASILE DE CÉSARÉE, *Contre Eunome* et pas BASILE de Césarée ni BASILIUS CAESARIENSIS (et encore moins : DE CÉSARÉE Basile).

2. Titre de l'œuvre

Par souci d'uniformité[1], on indique, de préférence, le titre de l'œuvre sous sa forme francisée, à moins que l'œuvre ne soit connue que sous son titre latin ; on adoptera si possible le titre proposé par la collection «Sources chrétiennes» ou par la «Bibliothèque augustinienne» (pour les œuvres de saint Augustin). En cas d'hésitation, on indique le titre de l'œuvre tel qu'il figure (en latin) dans la *Clavis Patrum Graecorum* ou la *Clavis Patrum Latinorum*.

> Par exemple: ORIGÈNE, *Traité des principes* (plutôt que Περὶ ἀρχῶν ou *De principiis*)
> JÉRÔME, *Commentarioli in psalmos* (il n'y a pas de titre communément reçu en français).

Dans une référence bibliographique, le titre est indiqué en italiques.

3. Divisions

On renvoie toujours aux divisions internes d'une œuvre: livre (quand l'œuvre compte plusieurs livres), chapitre, paragraphe. Les divisions sont indiquées en chiffres arabes, sauf les livres qui sont indiqués par des chiffres romains.

> Par exemple: HILAIRE DE POITIERS, *La Trinité*, VI, 7 (cet ouvrage est divisé en livres et en chapitres).
> CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates*, IV, 3, 10 (= livre 4, chapitre 3, paragraphe 10).
> ORIGÈNE, *Traité des principes*, IV, 2, 6 (= livre 4, chapitre 2, paragraphe 6).
> PSEUDO-JUSTIN, *Exhortation aux Grecs*, 24, 2 (ouvrage divisé en chapitres et en paragraphes).
> *Lettre à Diognète*, 5 (cette œuvre anonyme n'est divisée qu'en paragraphes).

Certaines œuvres comportent en outre une préface de l'auteur.

> Par exemple: GRÉGOIRE DE NYSSE, *Homélies sur le Cantique des cantiques*, Prologue, 3

Les traducteurs anciens ajoutaient souvent un prologue à leurs traductions.

> Par exemple: JÉRÔME, Prologue à sa traduction d'ORIGÈNE, *Homélies sur le Cantique des cantiques.*

NB: En principe, la numérotation des paragraphes reprend à 1 à chaque nouveau chapitre. Mais il y a des exceptions: dans les œuvres de saint Augustin, le numérotation des paragraphes est habituellement continue à l'intérieur de chaque livre, concurrençant ainsi la division en chapitres. Dans ce cas, on *peut* mettre le numéro du chapitre entre parenthèses: AUGUSTIN, *Confessions*, IV, (4), 7; AUGUSTIN, *De vera religione*, (26), 49.

---

[1] Eusèbe de Césarée et Théodore le lecteur ont tous deux écrit un ouvrage intitulé ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία, c.-à-d. une *Histoire ecclésiastique*. L'ouvrage d'Eusèbe a fait l'objet d'une édition-traduction dans la collection « Sources chrétiennes » sous le titre *Histoire ecclésiastique*; celui de Théodore le lecteur a été édité dans la colllection GCS sous le titre *Kirchengeschichte*. Il n'y a pas de bon sens à parler de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe et de la *Kirchengeschichte* de Théodore sous prétexte que ce dernier ouvrage a été édité à l'époque moderne dans une collection allemande. Dans le corps et les notes de bas de pages d'un travail en français, on désignera donc les œuvres anciennes d'après leur titre français (dans le cas présent, *Histoire ecclésiastique*).

4. Éditions et traductions

Les écrits patristiques doivent être cités selon la meilleure édition critique (cf. CPG ou *Répertoire général des auteurs ecclésiastiques latins*). La référence donnera, à la suite du nom de l'auteur, du titre de l'œuvre et de la référence interne, l'éditeur scientifique, la collection, le lieu et la date de l'édition, puis la page. Pour les ouvrages édités dans les grandes collections présentées ci-dessus (le Corpus de Vienne, le Corpus de Berlin, le Corpus christianorum, Sources chrétienens) et, en tout cas, pour la Patrologie grecque (PG) et la Patrologie latine (PL), on peut se contenter d'indiquer le sigle de la collection, le numéro du volume et de la page. Quelques exemples:

ORIGÈNE, *Sur la prière*, 20, 1, éd. P. Koetschau (GCS 3), Leipzig, 1899, p. 343. Ou: ORIGÈNE, *Sur la prière*, 20, 1 (GCS 3, p. 343).

ÉVAGRE, *Sur les pensées*, 17, éd. P. Géhin, C. Guillaumont et A. Guillaumont (SC 438), Paris, 1998, p. 208-214. Ou: ÉVAGRE, *Sur les pensées*, 17 (SC 438, p. 208-214).

CYPRIEN, *Lettre* 55, 2, 1, éd. G.F. Diercks (CCSL 3B), Turnhout, 1994, p. 257. Ou: CYPRIEN, *Lettre* 55,2,1 (*CCSL* 3B, p. 257).

JEROME, *Commentarioli in psalmos*, 103, 6, éd. G. Morin (CCSL 72), Turnhout, 1959, p. 228. Ou: JEROME, *Commentarioli in psalmos*, 103, 6 (CCSL 72, p. 228).

TYCONIUS, *Commentaire de l'Apocalypse,* II, 10, éd. R. Gryson (CCSL 107A), Turnhout, 2011, p. 132-133. Ou : TYCONIUS, *Commentaire de l'Apocalypse,* II, 10 (CCSL 107A, p. 132-133).

BASILE DE CESAREE, *Homélie 19* (*Sur les quarante martyrs de Sébaste*), 8 (*PG* 31, 521).

AUGUSTIN, *La doctrine chrétienne*, II, 41, 62, trad. M. Moreau (BA 11/2), Paris, 1997, p. 228-229. Ou : AUGUSTIN, *La doctrine chrétienne*, II, 41, 62 (BA 11/2, p. 228-229).

Lorsqu'on cite un texte patristique en traduction, on indique toujours le nom du traducteur. Par exemple:

GREGOIRE DE NYSSE, *Vie de Moïse*, I, 42, trad. J. Daniélou, 4e éd. (SC 1bis), Paris, 1987, p. 79.

JEAN CHRYSOSTOME, *Sermon sur la Genèse*, 3, 2, trad. L. Brottier (SC 433), Paris, 1998, p. 209.

Les introductions et notes des éditions critiques sont mentionnées sous le nom de leur auteur. Par exemple:

M. BORRET, Introduction critique à ORIGENE, *Contre Celse*, I (SC 132), Paris, 1967, p. 13-61.

M. BORRET, Note sur ORIGENE, *Contre Celse*, I (SC 132), Paris, Cerf, 1967, p. 252, n. 2.

M. PAULIAT, Note complémentaire 8 « Explications anciennes du Psaume 56 », dans AUGUSTIN, *Les commentaires sur les psaumes. Enarrationes in psalmos.* Ps 53–60 (BA 60), Paris, 2021, p. 657-664.

5. Bibliographie finale

Dans la bibliographie d'un travail long, on mettra à part les sources (éditions de textes). On s'efforcera de respecter les indications qui figurent sur la page de titre de l'édition utilisée. Par exemple :

ORIGÈNE, *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*. Texte latin de la version de Rufin. Introduction, traduction, notes et index par L. BRÉSARD et H. CROUZEL avec la collaboration de M. BORRET, 2 t. (SC 375-376), Paris, 1991-1992.

ORIGÈNE, *Contre Celse.* Tome I : *Livres I et II*. Introduction, texte critique, traduction et notes par M. BORRET (SC 132), Paris, 1967 (Remarquez que, dans la bibliographie finale, on ne cite pas l'introduction comme une forme d'article : la présence d'une introduction est signalée dans le sous-titre).

Si un auteur et/ou une œuvre figurent sur la page de titre de l'édition utilisée autrement qu'ils n'ont été mentionnés dans le cours du travail (où il faut privilégier les formes françaises), on rappellera les indications qui ont été utilisées dans le travail avant de donner la référence bibliographique. Ceci permettra de faciliter le classement alphabétique de la bibliographie et le repérage de l'édition dans le catalogue de la bibliothèque. Par exemple :

CYPRIEN, *Lettres = Sancti Cypriani episcopi Epistularium*, éd. G. F. DIERCKS, 2 t. (CCSL 3BC), Turnhout, 1994-1996.

JÉRÔME, *Commentaire sur Ezéchiel = S. Hieronymi prebyteri Commentariorum in Hiezechielem libri XIV*, éd. F. GLORIE (CCSL 75), Turnhout, 1964.

ORIGÈNE, *Sur la prière = Origenes Werke.* II : *Buch V-VIII gegen Celsus, die Schrift vom Gebet*, éd. P. KOETSCHAU (GCS 3), Leipzig, 1899, p. 297-403 (comme ce volume contient plusieurs œuvres d'Origène, on précise les pages qui correspondent au traité *Sur la prière*).

TYCONIUS, *Commentaire de l'Apocalypse = Tyconii Afri Expositio Apocalypseos*, éd. R. GRYSON (CCSL 107A), Turnhout, 2011.

Ces pages sont une version adaptée des Normes de la Faculté de théologie et d'étude des religions 2022–2023, p. 26-29.

LES DÉBUTS DE LA LITTÉRATURE CHRÉTIENNE

(50-150)

Vue d'ensemble

1. Évangiles: une quinzaine d'évangiles au moins circulaient vers 150 (voir ci-dessous)

2. Actes: Actes des Apôtres (vers 70-80)
(Les Actes de Jean, les Actes de Pierre, les Actes d'André, les Actes de Paul et les Actes de Thomas sont postérieurs à 150)

3. Lettres: de Paul: 13 lettres canoniques, dont plusieurs sont «deutéro-pauliniennes»
de Clément de Rome aux Corinthiens (vers 96)
d'Ignace d'Antioche: 7 lettres (vers 110-117?)
de Polycarpe de Smyrne aux Philippiens (vers 117?).

4. Épîtres: Hb, Jc, 1–2 Pi
Épître du Pseudo-Barnabé (125-140; 130-132?).

5. Apocalypses: Apocalypse johannique (vers 95)
Apocalypse de Pierre (vers 132-135)
Ascension d'Isaïe
Le Pasteur d'Hermas (vers 150)

6. Traités gnostiques (pour la plupart perdus) et les *Antithèses* de Marcion (vers 140)

7. Constitution ecclésiastique: *Didachè* (70-110)

8. Homélie: Pseudo-Clément de Rome, *Deuxième lettre aux Corinthiens* (vers 120-150)
(L'*Homélie pascale* de Méliton de Sardes date des années 160-170)

9. Apologies: à partir de 125 (Quadratus, *Apologie à Hadrien*)

10. Poésie: *Odes de Salomon*

On désigne sous le nom de «**Pères apostoliques**»: Clément de Rome, Ignace d'Antioche, Polycarpe de Smyrne, Papias d'Hiérapolis, Hermas, le Pseudo-Barnabé et l'auteur de la *Didachè* et, parfois aussi, l'*Épître à Diognète*, qui est, en fait, un écrit apologétique.

LA TRADITION ÉVANGÉLIQUE

Bibliographie

Traductions:

Évangiles apocryphes. Réunis et présentés par France Quéré (coll. «Points. Sagesse»), 1983 (= Quéré).

BOVON FR. et GEOLTRAIN P. (éds), *Écrits apocryphes chrétiens* (coll. «Bibliothèque de la Pléiade»), t. 1, Paris, 1997 (= Pléiade)

Introductions et études:

FOCANT C., *Les Évagiles apocryphes* (coll. «Horizons de la foi», 58), Bruxelles, 1994.

KAESTLI J.D. et MARGUERAT D. (éds), *Le mystère apocryphe. Introduction à une littérature méconnue* (coll. «Essais bibliques»), Genève, 1995.

GAGNÉ A. et RACINE J.-Fr. (éds), *En marge du canon. Étude sur les écrits apocryphes juifs et chrétiens*, Paris, 2012.

SCHRÖTER J., *The Apocryphal Gospels within the Context of Early Christian Theology* (coll. « Bibliotheca Ephemeridum Theologicarum Lovaniensium », 260), Leuven, 2013.

NORELLI E. et POUDERON B. (éds.), *Histoire de la littérature grecque chrétienne*, t. 2, Paris, 2013, p. 371-497.

Évangiles en circulation au 2e siècle

Évangiles synoptiques:

- Mc (vers 70), Mt (vers 80?), Lc (entre 80 et 90)

Évangile johannique (vers 100)

Évangiles para-synoptiques:

- Évangile secret de Marc? (Pléiade, p. 57-69)[1]
- Évangiles judéo-chrétiens: des Ébionites, de Nazaréens, selon les Hébreux (Quéré, p. 54-60; Pléiade, p. 433-462)
- Évangile des Égyptiens (Quéré, 61-62; Pléiade, p. 473-477)
- Évangile de Pierre: évangile de la Passion (Quéré, 117-124; Pléiade, p. 241-254)
- Évangile selon Thomas: recueil de *logia* (Quéré, p. 136-183; Pléiade, p. 25-53)

Fragments sur papyrus (Quéré, p. 45-3; Pléiade, p. 407-431)

Évangile complémentaire (de l'Enfance): Protévangile de Jacques (Quéré, p. 67-85; Pléiade, p. 73-104)

Dialogues avec le ressuscité (gnostiques):

- Apocryphe de Jacques
- Apocalypses de Jacques
- Apocryphe de Jean
- Évangile de Marie (Madeleine)
- Épître des Apôtres: tient aussi du genre apocalyptique, du genre épistolaire et du récit évangélique (Pléiade, p. 359-392)

L'Évangile de Judas (publié en 2006)

Voir http://sergecazelais.com/tag/levangile-de-judas-cinq-ans-apres-sa-redecouverte/

---

[1] L'existence de cet «Évangile secret» n'est pas établie avec certitude. Cf. A. LE BOULLUEC, «La Lettre sur l'Évangile secret de Marc et le *Quis dives salvetur*? de Clément d'Alexandrie», *Apocrypha* 7 (1996), p. 27-41; A. JAKAB, «Une lettre "perdue" de Clément d'Alexandrie? (Morton Smith et l'"Évangile secret" de Marc», *Apocrypha* 10 (1999), p. 7-15; P. PIOVANELLI, «L'*Évangile secret de Marc* trente-trois ans après, entre potentialités exégétiques et difficultés techniques», dans *RB* 114 (2007), p. 52-72 et 237-254.

Tradition orale et tradition écrite

*Papias (le «petit papa») était évêque d'Hiérapolis en Asie Mineure. D'après Irénée (*Adv. Haer.*, V, 33, 4), il aurait écouté la prédication de s. Jean et était ami de Polycarpe, l'évêque de Smyrne. On n'a conservé que quelques fragments de son* Explication des paroles du Seigneur*, que Papias composa sans doute vers 130. Le livre était apparement un recueil d'informations de provenances les plus diverses sur les paroles et les actes de Jésus, dans le but de vérifier l'authenticité des traditions relatives à Jésus et d'en assurer leur compréhension exacte. Ces fragments, conservés par Eusèbe (*Hist. eccl.*, III,39), témoignent de l'intérêt que l'Église ancienne avait pour L'ENSEIGNEMENT ORAL DES DISCIPLES DES APÔTRES. Les «presbytres» dont parle Papias ne sont pas des ministres de l'Église, mais des apôtres itinérants, porteurs de traditions dans le cadre d'une chaîne que l'on suppose initerrompue à partir de Jésus et des apôtres.*

«Je n'hésiterai pas à ajouter à mes explications ce que j'ai bien appris autrefois des presbytres et dont j'ai bien gardé le souvenir, afin d'en fortifier la vérité. Car je ne me plaisais pas auprès de ceux qui parlent beaucoup, comme le font la plupart, mais auprès de ceux qui enseignent la vérité; je ne me plaisais pas non plus auprès de ceux qui font mémoire de commandements étrangers, mais auprès de ceux qui rappellent les commandements donnés par le Seigneur à la foi et nés de la vérité elle-même. Si quelque part venait quelqu'un qui avait été dans la compagnie des presbytres, je m'informais des paroles des presbytres: ce qu'ont dit André ou Pierre, ou Philippe, ou Thomas, ou Jacques, ou Jean, ou Matthieu, ou quelque autre des disciples du Seigneur; et ce que disent Aristion et le presbytre Jean, disciples du Seigneur. **Je ne pensais pas que les choses qui proviennent des livres ne fussent aussi utiles que ce qui vient d'une parole vivante et durable**».

Papias, cité par EUSÈBE, *Hist. eccl.*, III, 39,3-4, trad. G. Bardy (*SC* 31)

Pour en savoir plus: *Histoire de la littérature grecque chrétienne*, t. 2, Paris, 2013, p. 553-562 et 949-956.

Les évangiles «canoniques»

Irénée (vers 180) s'efforce d'expliquer pourquoi l'Église n'admet que quatre évangiles. Il cite déjà les évangiles dans l'ordre de succession qui nous est devenu habituel, et qu'il présente comme chronologique.

Le Seigneur de toutes choses a donné à ses apôtres le pouvoir d'annoncer l'Évangile, et c'est par eux que nous avons connu la vérité, c'est-à-dire l'enseignement du Fils de Dieu. C'est aussi à eux que le Seigneur a dit: «Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise et méprise Celui qui m'a envoyé» (Lc 10,16). Car ce n'est pas par d'autres que nous avons connu l'économie de notre salut, mais bien par ceux par qui l'Évangile nous est parvenu. Cet Évangile, ils l'ont d'abord prêché; ensuite, par la volonté de Dieu, ils nous l'ont transmis dans des Écritures, POUR QU'IL SOIT LE FONDEMENT ET LA COLONNE DE NOTRE FOI.

Car il n'est pas non plus permis de dire qu'ils ont prêché avant d'avoir reçu la connaissance parfaite, comme osent le prétendre certains, qui se targuent d'être les correcteurs des apôtres. En effet, après que notre Seigneur fut ressuscité d'entre les morts et que les apôtres eurent été, par la venue de l'Esprit Saint, revêtus de la force d'en haut, ils furent remplis de certitude au sujet de tout et ils possédèrent la connaissance parfaite; et c'est alors qu'ils s'en allèrent jusqu'aux extrémités de la terre, proclamant la bonne nouvelle des biens qui nous viennent de Dieu et annonçant aux hommes la paix céleste: ils avaient, tous ensemble et chacun pour son compte, l'«Évangile de Dieu».

Ainsi Matthieu publia-t-il chez les Hébreux, dans leur propre langue, une forme écrite d'Évangile, à l'époque où Pierre et Paul évangélisaient Rome et y fondaient l'Église. Après la mort de ces derniers, Marc, le disciple et l'interprète de Pierre, nous transmit lui aussi par écrit ce que prêchait Pierre. De son côté, Luc, le compagnon de Paul, consigna en un livre l'Évangile que prêchait celui-ci. Puis Jean, le disciple du Seigneur, celui-là même qui avait reposé sur sa poitrine, publia lui aussi l'Évangile, tandis qu'il séjournait à Éphèse, en Asie.

Et tous ceux-là nous ont transmis l'enseignement suivant: un seul Dieu, Créateur du ciel et de la terre, qui fut prêché par la Loi et les prophètes, et un seul Christ, Fils de Dieu. Si donc quelqu'un leur refuse son assentiment, il méprise ceux qui ont eu part au Seigneur, méprise

aussi le Seigneur lui-même, méprise enfin le Père; il se condamne lui-même, parce qu'il résiste et s'oppose à son salut, – ce que font précisément tous les hérétiques.

IRÉNÉE, *Contre les Hérésies*, III, 1. Ttrad. A. Rousseau (*SC* 211)

C'est chez Irénée que l'on rencontre pour la première fois la mise en correspondance des quatre évangélistes et des quatre Vivants qui, dans la vision d'Ézéchiel, entourent le char divin (Ez 1,10.14; cf. Ap 4,7). On notera qu'Irénée identifie Marc à l'aigle, et Jean au lion. Plus tard, ces correspondances seront inversées. Sur ce sujet, voir P.-M. Bogaert, «Les Quatre Vivants, l'Évangile et les évangiles», dans Revue théologique de Louvain *32 (2001), p. 457-478.*

Il ne peut y avoir ni un plus grand ni un plus petit nombre d'Évangiles. En effet, puisqu'il existe quatre régions du monde dans lequel nous sommes et quatre vents principaux, et puisque, d'autre part, l'Église est répandue sur toute la terre et qu'elle a pour colonne et pour soutien l'Évangile et l'Esprit de vie, il est naturel qu'elle ait quatre colonnes qui soufflent de toutes parts l'incorruptibilité et rendent la vie aux hommes. D'où il appert que le Verbe, Artisan de l'univers, qui siège sur les Chérubins et maintient toutes choses, lorsqu'il s'est manifesté aux hommes, nous a donné un Évangile à quadruple forme, encore que maintenu par un unique Esprit. C'est ainsi que David, implorant sa venue, disait: «Toi qui sièges sur les Chérubins, montre-toi» (Ps 79,2). Car les Chérubins ont une quadruple figure (cf. Ez 1,6.10), et leurs figures sont les images de l'activité du Fils de Dieu. «Le premier de ces vivants, est-il dit, est semblable à un lion» (Ap 4,7), ce qui caractérise la puissance, la prééminence et la royauté du Fils de Dieu; «le second est semblable à un jeune taureau», ce qui manifeste sa fonction de sacrificateur et de prêtre; «le troisième a un visage pareil à celui d'un homme», ce qui évoque clairement sa venue humaine; «le quatrième est semblable à un aigle qui vole», ce qui indique le don de l'esprit volant sur l'Église. Les Évangiles seront donc eux aussi en accord avec ces vivants sur lesquels siège le Christ Jésus. Ainsi l'Évangile selon Jean raconte sa génération prééminente, puissante et glorieuse, qu'il tient du Père, en disant: «Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu», et: «Toutes choses ont été faites par son entremise, et sans lui rien n'a été fait» (Jn 1,1.3). C'est pourquoi aussi cet Évangile est rempli de toute espèce de hardiesse: tel est en effet son aspect. L'Évangile selon Luc, étant de caractère sacerdotal, commence par le prêtre Zacharie offrant à Dieu le sacrifice de l'encens (cf. Lc 1,9), car déjà était préparé le Veau gras qui serait immolé pour le recouvrement du fils cadet (cf. Lc 15,23.30). Quant à Matthieu, il raconte sa génération humaine, en disant: «Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham», et encore : «La génération du Christ arriva ainsi» (Mt 1,1. 18). Cet Évangile est donc bien à forme humaine, et c'est pourquoi, tout au long de celui-ci, le Seigneur demeure un homme d'humilité et de douceurs. Marc enfin commence par l'esprit prophétique survenant d'en haut sur les hommes, en disant: «Commencement de l'Évangile, selon qu'il est écrit dans le prophète Isaïe». Il montre ainsi une image ailée de l'Évangile, et c'est pourquoi il annonce son message en raccourci et par touches rapides, car tel est le caractère prophétique. Les mêmes traits se retrouvent aussi dans le Verbe de Dieu lui-même : aux patriarches qui existèrent avant Moïse il parlait selon sa divinité et sa gloire; aux hommes qui vécurent sous la Loi il assignait une fonction sacerdotale et ministérielle; ensuite, pour nous, il se fit homme; enfin, il envoya le don de l'Esprit céleste sur toute la terre, nous abritant ainsi sous ses propres ailes. En somme, telle se présente l'activité du Fils de Dieu, telle aussi la forme des vivants, et telle la forme de ces vivants, tel aussi le caractère de l'Évangile: quadruple forme des vivants, quadruple forme de l'Évangile, quadruple forme de l'activité du Seigneur. Et c'est pourquoi quatre alliances furent données à l'humanité: la première, avant le déluge, au temps d'Adam; la seconde, après le déluge, au temps de Noé; la troisième, qui est le don de la Loi, au temps de Moïse; la quatrième enfin, qui renouvelle l'homme et récapitule tout en elle, celle qui, par l'Évangile, élève les hommes et leur fait prendre leur envol vers le royaume céleste.

IRÉNÉE, *Contre les Hérésies*, III, 11,8. Trad. A. Rousseau (*SC* 211)

Les «Pères apostoliques»

On appelle «Pères apostoliques» les écrivains chrétiens du premier siècle et du début du second, dont l'enseignement est comme l'écho direct de la prédication des apôtres, qu'ils aient connu ceux-ci personnellement ou qu'ils aient écouté leurs disciples. L'Église primitive ignorait le terme de «Pères apostoliques». Ce sont les érudits du 17e siècle qui l'ont introduit. J.-B. Cotelier groupe sous ce nom (*Patres aevi apostolici*, 2 vol., 1672) cinq écrivains ecclésiastiques: Barnabé, Clément de Rome, Ignace d'Antioche, Polycarpe de Smyrne et Hermas. Plus tard, leur nombre fut porté à sept par l'addition de Papias d'Hiérapolis et de l'auteur de l'*Épître à Diognète*. L'époque moderne y ajouta la Didachè. Cette classification, bien sûr, n'indique pas un groupe d'écrits homogènes. (…)

Les écrits des Pères apostoliques ont un caractère pastoral. Leur contenu, comme leur style, les rapproche des livres du Nouveau Testament, spécialement des Épîtres. Ils représentent donc des éléments de jonction entre l'époque de la révélation et celle de la tradition, et apportent à la foi chrétienne un témoignage de la plus haute importance. Les Pères apostoliques appartiennent à des régions très diverses de l'Empire romain: Asie Mineure, Syrie, Rome. Ils écrivent pour des circonstances particulières. Malgré cela, ils présentent un ensemble d'idées unifié, qui donne une image précise de la doctrine chrétienne au tournant du siècle.

Ces œuvres ont pour trait typique leur caractère eschatologique. On y regarde comme imminente la seconde venue du Christ. Par ailleurs, le souvenir de la personne du Christ y reste encore très vivant, à cause des relations directes de leurs auteurs avec les apôtres. On y lit un profond désir du Christ, le Sauveur parti et attendu, un désir qui prend souvent une forme mystique, comme chez Ignace d'Antioche. Les Pères apostoliques ne se fixent pas pour objet une exposition scientifique de la foi. Leurs écrits contiennent des déclarations de circonstance plutôt que des définitions doctrinales. En général, cependnat, ils présentent une doctrine christologique uniforme. Le Christ est, pour eux, le Fils de Dieu préexistant, qui participa à la création du monde.

J. QUASTEN, *Initiation aux Pères de l'Église*, vol. 1, p. 49-50.

Indications bibliographiques

Traduction française de l'ensemble des écrits des Pères Apostoliques:

Premiers écrits chrétiens. Édition publiée sous la direction de Bernard Pouderon, Jean-Marie Salamito et Vincent Zarini (Bibliothèque de la Pléiade), NRF, Gallimard, 2016.

Les Pères Apostoliques. Écrits de la primitive Église. Traduction et introduction de France Queré (coll. «Points, Sagesse» 22), 1980: ne contient pas le Pasteur d'Hermas.

Les écrits des Pères Apostoliques, annotés par Fr. Louvel. Préface de L. Bouyer. Introduction de Cl. Mondésert (coll. «Chrétiens de tous les temps», 1), Paris, 1963; nouvelle édition avec une introduction de D. Bertrand (coll. «Sagesses chrétiennes»), Paris, 2001.

Les évêques apostoliques. Traduction de A.-G. Hamman (coll. «Pères dans la foi», 77), Paris, 2000: contient uniquement la lettre de Clément aux Corinthiens, les sept lettres d'Ignace et celle de Polycarpe.

Les Pères Apostoliques, 4 vol. (coll. «Textes et documents pour l'étude historique du christianisme»), Paris, 1907-1912 (texte grec et traduction française).

On se référera de préférence aux traductions parues dans la collection *Sources chrétiennes* (références ci-dessous).

LA DIDACHÈ

Indications bibliographiques

Édition avec traduction française:

NORELLI E. et POUDERON B. (éds.), Histoire de la littérature grecque chrétienne). Introduction, texte, traduction, notes, appendice et index par W. RORDORF et A. TUILIER (coll. «Sources chrétiennes», 248), Paris, 1978; 2e éd. (coll. «Sources chrétiennes», 248bis), Paris, 1998. Avec une introduction très fouillée, qui dresse l'état de la question.

Commentaires:

AUDET J. P., *La Didachè. Instruction des Apôtres* (coll. «Études Bibliques»), Paris, 1958. Commentaire (vieilli).

NIEDERWIMMER K. , *Die Didache* (coll. «Kommentar zu den Apostolischen Vätern», 1), Göttingen, 1989; 2e éd., 1993 (le meilleur commentaire à ce jour).

Études:

DE HALLEUX A., «Les ministères dans la *Didachè*», dans *Irenikon* 53 (1980), p. 5-29.

DRAPER J. A. (ed.), *The Didache in modern research* (coll. «Arbeiten zur Geschichte des antiken Judentums und des Urchristentums», 37), Leiden, 1996.

JEFFORD Cl. N. (ed.), *The Didache in context: essays on its text, history and transmission* (coll. «Supplements to Novum Testamentum», 77), Leiden, 1995.

PARDEE N., *The Genre and Development of the Didache* (coll. « Wissenschaftliche Untersuchungen zum Neuen Testament », 339), Tübingen, 2010.

RORDORF W., « Un chapitre d'éthique judéo-chrétienne: les Deux voies », dans *Recherches de Science religieuse* 60 (1972), p. 109-128.

RORDORF W., « Le baptême selon la Didachè », dans *Mélanges liturgiques offerts au R.P. Botte*, Louvain, 1972, p. 499-509.

RORDORF W/, « L'eucharistie selon la *Didachè* », dans *L'eucharistie des premiers chrétiens* (coll. « Le point théologique », 17), Paris, 1976, p. 7-28.

TUILIER A., « La Doctrine des Apôtres et la hiérarchie dans l'Église primitive », dans *Studia patristica* XVIII, Kalamazoo, 1989, p. 229-262.

VERHEUL A., « La prière eucharistique dans la *Didachè* », dans *Questions liturgiques* 60 (1979), p. 197-207.

On désigne sous le nom Didachè (Διδαχή, mot grec signifiant «enseignement») un bref manuel disciplinaire qui fut probablement rédigé en Syrie à la fin du 1er ou au début du 2e siècle. L'opuscule est composite. Son enseignement moral (1-6) traite des voies antthétiques de la Vie et de la Mort. Sa partie liturgique (7-10) et sa partie disciplinaire (11-15) donnent des instructions quant au service de la communauté et aux ministères. Les premières générations chrétiennes tenaient cet ouvrage en si haute estime qu'il a été quelquefois considéré comme faisant partie intégrante du Nouveau Testament. On avait perdu le texte grec depuis longtems, jusqu'au jour où il a été retrouvé dans un manuscrit du 11e s., aujourd'hui conservé à Jérusalem (*codex Hierosolymitanus*).

Le texte de la *Didachè* est reproduit ci-dessous dans son intégralité, d'après la traduction de François Refoulé, parue dans *Les écrits des Pères apostoliques* (coll. «Chrétiens de tous les temps», 1), Paris, 1963.

Titre

Doctrine des douze Apôtres. Doctrine du Seigneur [adressée] par les douze Apôtres aux Nations.

Les deux voies

(**1**) Il y a deux voies, l'une de la vie, l'autre de la mort, mais la différence est grande entre ces deux voies[2].

La voie de la vie est la suivante: «D'abord, tu aimeras Dieu qui t'a fait; en second, ton prochain comme toi-même (Dt 6, 5; Mt 22, 37-39), et tout ce que tu ne voudrais pas qu'il t'advienne, toi non plus, ne le fais pas à autrui» (cf. Tb 4, 15; Mt 7, 12).

La doctrine exprimée par ces mots est la suivante: «Bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour vos ennemis» et jeûnez «pour ceux qui vous persécutent; car si vous aimez ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on? Même les païens n'en font-ils pas autant? Mais vous, aimez ceux qui vous haïssent», et vous n'aurez pas d'ennemi (cf. Mt 5, 44-47; Lc 6, 27-28.32). «Abstiens-toi des désirs charnels» (1 P 2, 11) et corporels. «Si quelqu'un te donne un soufflet sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre (Mt 5, 39; Lc 6, 29) et tu seras parfait» (cf. Mt 5, 48). «Si quelqu'un te requiert pour une course d'un mille, fais-en deux avec lui (Mt 5, 41) et si quelqu'un t'enlève ton manteau, donne-lui même ta tunique (cf. Mt 5, 40); si quelqu'un t'a pris ton bien, ne le réclame pas», car tu ne le peux pas. «À quiconque te demande, donne et ne redemande rien» (Mt 5, 42; Lc 6, 30), le Père veut qu'il soit fait part à tous de ses propres largesses. Bienheureux celui qui donne selon le commandement, car il est irréprochable. Mais malheur à celui qui reçoit[3]; certes si quelqu'un se trouve dans le besoin et reçoit, il est irréprochable; mais celui qui n'est pas dans le besoin devra rendre compte du motif et du but pour lesquels il a pris; il sera mis en prison, interrogé sur sa conduite et «il ne sortira pas de là, qu'il n'ait payé le dernier sou» (Mt 5, 26). Mais il a encore été dit à ce sujet: «Que ton aumône se mouille de la sueur de tes mains, jusqu'à ce que tu saches à qui tu donnes.»

(**2**) Deuxième précepte de la doctrine: «Tu ne tueras pas, tu ne commettras pas d'adultère» (Ex 20. 13-14), tu ne séduiras pas de jeunes garçons, tu ne commettras pas de fornication, «tu ne voleras pas» (Ex 20, 15) tu ne t'adonneras pas à la magie, tu ne feras pas mourir par le poison, tu ne tueras point d'enfants, par avortement ou après la naissance, «tu ne convoiteras pas les biens de ton prochain » (cf. Ex 20, 7). «Tu ne te parjureras pas, tu ne porteras pas de faux témoignages» (Ex. 20, 16; cf. Mt 5, 33; 19, 18), tu ne tiendras pas de propos médisants, tu ne garderas pas de rancune, tu n'auras pas deux manières de penser ni de parler, car la duplicité du langage est «un piège de la mort» (cf. Pr 21, 6). Ta parole ne sera pas menteuse, ni vaine, mais remplie d'effet. Tu ne seras pas avide, ni rapace, ni hypocrite, ni méchant, ni orgueilleux; tu ne formeras pas de mauvais dessein contre ton prochain. Tu ne haïras personne, mais tu corrigeras les uns, tu prieras pour certains, et les autres, tu les aimeras plus que ta propre vie.

(**3**) Mon enfant, fuis tout ce qui est mal et tout ce qui lui est semblable. Ne sois pas irascible, car la colère mène au meurtre; ne sois ni jaloux ni querelleur ni violent, car de tout cela viennent les meurtres. Mon enfant, ne sois pas convoiteux, car la convoitise mène à la fornication; garde-toi des propos obscènes et des regards effrontés, car tout cela engendre les adultères. Mon enfant, n'observe pas le vol des oiseaux, car cela mène à l'idolâtrie; garde-toi des incantations, des calculs astrologiques, des purifications magiques; refuse même de les voir et de les entendre, car tout cela engendre l'idolâtrie. Mon enfant, ne sois pas menteur, car le mensonge mène au vol; ni avide d'argent ou de vaine gloire, car tout cela engendre les vols. Mon enfant, ne sois pas enclin aux murmures, car ils mènent au blasphème; ne sois ni arrogant, ni malveillant; car tout cela engendre les blasphèmes.

Mais sois doux, car «les doux recevront la terre en héritage» (Ps 36,11). Sois patient, miséricordieux, sans malice, paisible, bon et «tremblant aux paroles que tu as entendues» (Is 66, 2). Tu ne t'élèveras pas toi-même, tu ne livreras pas ton âme à l'impudence; ton âme ne

---

[2] Cf. Dt 30,15-20; Ps 1; Jr 21,8; Pr 2,10-22; 4,18-19; Sir 2,12; 33,14.

[3] Il faut peut-être comprendre cette malédiction comme une mise en garde contre les abus de la mendicité.

s'attachera pas aux orgueilleux, mais tu fréquenteras les justes et les humbles. Tu accueilleras les contrariétés qui t'adviennent comme autant de biens, sachant que rien n'arrive sans Dieu.

(**4**) Mon enfant, souviens-toi, jour et nuit, de celui qui te fait entendre la parole de Dieu, et tu le vénéreras comme le Seigneur; car là où sa souveraineté est annoncée, là le Seigneur est présent. Tu rechercheras chaque jour les entretiens des saints[4], afin de te réconforter de leurs paroles. Tu ne feras pas de dissension[5], mais tu mettras la paix entre ceux qui se disputent. «Tu jugeras avec justice» (Dt 1, 16-17; Pr 31, 9), tu ne feras pas acception de la personne en reprenant les fautes. Tu ne te demanderas pas en doutant si une chose arrivera ou non. N'aie pas les mains tendues quand il s'agit de recevoir, mais fermées quand il faut donner. Si tu possèdes quelque chose grâce au travail de tes mains, donne pour racheter tes péchés. Tu n'hésiteras pas pour donner, mais donne sans murmure. Tu reconnaîtras en effet un jour qui sait récompenser dignement. Ne te détourne pas de l'indigent, mets au contraire tout en commun avec ton frère et ne dis pas que tu possèdes des biens en propre, car si vous entrez en partage pour les biens immortels combien plus devez-vous y entrer pour les biens périssables? (cf. Rm 15, 27).

Tu ne retireras pas la main de dessus ton fils ou ta fille, mais dès leur enfance tu leur apprendras la crainte de Dieu. Tu ne commanderas pas avec aigreur à ton esclave ou à ta servante qui mettent leur espérance dans le même Dieu que toi, de peur qu'ils ne perdent la crainte de Dieu qui est au-dessus des uns et des autres (cf. Ep 6, 9); car il n'appelle pas en faisant acception des personnes, mais il vient à ceux que l'esprit a préparés. Pour vous, esclaves, vous serez soumis à vos maîtres comme à une image de Dieu, avec respect et crainte (Ep 6, 5). Aie en haine toute hypocrisie et tout ce qui déplaît au Seigneur. Ne mets point de côté «les commandements du Seigneur, mais tu garderas» ceux que tu as reçus, «sans y ajouter ni en retrancher» (cf. Dt 4, 2; 13, 1). Dans l'assemblée[6], tu confesseras tes manquements, et tu n'iras pas à ta prière avec une conscience mauvaise. Telle est la voie de la vie.

(**5**) Mais la voie de la mort est celle-ci: avant tout elle est mauvaise et pleine de malédiction: «Meurtres, adultères, convoitises, débauches, vols, idolâtrie», pratiques magiques, empoisonnements, rapines, faux témoignages, hypocrisie, duplicité du coeur, fourberie, orgueil, méchanceté, arrogance, cupidité, propos obscènes, jalousie, insolence, faste, fanfaronnade, absence de crainte. Persécuteurs des hommes de bien, ennemis de la vérité, amis du mensonge, ignorants de la récompense de la justice, qui ne sont pas attachés au bien, ni au juste jugement, en éveil non pour le bien mais pour le mal, loin de qui se tiennent la douceur et la patience, «qui aiment ce qui n'est rien» (Ps 4, 3), «sont avides de profit » (Is 1, 23), qui sont sans pitié pour le pauvre et ne se mettent pas en peine de l'affligé, ne reconnaissent pas leur propre créateur, «assassins des enfants» (Sg 12, 5), meurtriers par avortement de la créature de Dieu, qui se détournent de l'indigent, accablent l'opprimé, avocats des riches, juges iniques des pauvres, pécheurs de part en part! Puissiez-vous, mes enfants, être préservés de tous ces gens-là!

(**6**) Veille à ce que nul ne t'écarte de cette voie de la Doctrine; car celui-là t'enseigne autrement que Dieu ne le veut. Si donc tu peux porter tout entier le joug du Seigneur, tu seras parfait. Mais si tu ne le peux pas, du moins, ce que tu peux, fais-le.

---

[4] Dans le vocabulaire de la primitive Église on appelle couramment «saints» ceux qui sont baptisés : Ac 9, 13.32.41; 26, 10; Rm 1, 7; 8, 27; 12, 13; 15, 25.26.31, etc. Ils ont en effet été sanctifiés par le baptême.

[5] Le mot traduit ici par «dissension», se dit en grec scivsma. Le terme qui, en grec classique, signifie séparation, scission, dissentiment, discussion, prendra bientôt dans la langue de l'Église un sens technique, celui de schisme. Un schisme c'est une déchirure dans le corps de l'Église (cf. 1 Co 12, 25). Déjà dans saint Paul on voit poindre ce sens (1 Co 1, 10; 11, 18).

[6] L'assemblée dont il est ici question, est évidemment l'assemblée chrétienne, la communauté des crovants réunis pour la prière.

Pour ce qui est de la nourriture, prends sur toi ce que tu pourras. Mais abstiens-toi complètement de la viande immolée aux idoles; car c'est un culte rendu à des dieux morts (cf. Ac 15, 29; 1 Co 10, 25-28).

Prescriptions rituelles et liturgiques

(**7**) Pour ce qui est du baptême, donnez-le de la façon suivante: après avoir enseigné tout ce qui précède, «baptisez au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit» (Mt 28, 19) dans de l'eau vive. S'il n'y a pas d'eau vive, qu'on baptise dans une autre eau; et à défaut d'eau froide, dans de l'eau chaude. Si tu n'as ni de l'une ni l'autre, verse de l'eau sur la tête trois fois «au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit». Qu'avant le baptême jeûnent le baptisant, le baptisé et d'autres personnes qui le pourraient; du moins ordonne au baptisé de jeûner un jour ou deux auparavant.

(**8**) Que vos jeûnes n'aient pas lieu en même temps que ceux des hypocrites (Mt 6, 16). Ils jeûnent en effet le lundi et le jeudi; pour vous, jeûnez le mercredi et vendredi. «Ne priez pas non plus comme les hypocrites» (Mt 6, 5); mais comme le Seigneur l'a ordonné dans son évangile, priez ainsi: «Notre Père, qui es dans le ciel, que ton nom soit sanctifié, que ton royaume arrive, que ta volonté soit faite, sur la terre comme au ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien, remets-nous notre dette comme nous-mêmes aussi remettons à nos débiteurs. Et ne nous soumets pas à la tentation, mais délivre-nous du Mauvais, car à toi appartiennent la puissance, et la gloire, pour les siècles» (Mt 6, 9-13).

Priez ainsi trois fois par jour.

(**9**) Pour ce qui est de l'eucharistie (περὶ δὲ τῆς εὐχαριστίας) rendez grâces ainsi:

D'abord sur la coupe: Nous te rendons grâces, notre Père, pour la sainte vigne de David ton serviteur, que tu nous as fait connaître par Jésus ton serviteur. — À toi la gloire pour les siècles.

Puis, sur le pain rompu:

Nous te rendons grâce, notre Père, pour la vie et la connaissance que tu nous as fait connaître par Jésus ton serviteur. — À toi la gloire pour les siècles.

Comme ce pain rompu, d'abord dispersé sur les montagnes, a été recueilli pour devenir un. Qu'ainsi ton Église soit rassemblée des extrémités de la terre dans ton royaume, car à toi appartiennent la gloire et la puissance par Jésus-Christ[7] pour les siècles.

Que personne ne mange ni ne boive de votre eucharistie, si ce n'est les baptisés au nom du Seigneur; car c'est à ce sujet que le Seigneur a dit: «Ne donnez pas ce qui est saint aux chiens» (Mt 7, 6).

(**10**) Après vous être rassasiés, rendez grâces ainsi:

Nous te rendons grâces, Père saint, pour ton saint Nom que tu as fait habiter dans nos cœurs et pour la connaissance, la foi et l'immortalité que tu nous as fait connaître par Jésus ton serviteur. — À toi la gloire pour les siècles.

C'est toi, Maître tout-puissant, qui as créé l'univers pour la gloire de ton Nom et qui as donné aux hommes la nourriture et le breuvage en jouissance, pour qu'ils te rendent grâces; mais nous, tu nous as gratifiés d'une nourriture et d'un breuvage spirituels et de la vie éternelle, par Jésus ton serviteur. Par-dessus tout, nous te rendons grâces, car tu es puissant. — À Toi la gloire pour les siècles.

Souviens-toi, Seigneur, de ton Église, pour la préserver de tout mal et la rendre parfaite dans ton amour. Et rassemble-la des quatre vents (cf. Mt 24, 31), cette Église que tu as sanctifiée, dans ton royaume que tu lui as préparé, car à Toi appartiennent la puissance et la gloire pour les siècles.

Vienne la grâce et que passe ce monde!

— «Hosanna au Dieu de David» (Mt 21, 9.15).

---

[7] Les mots «par Jésus-Christ» sont peut-être une glose.

— Si quelqu'un est saint, qu'il vienne!
Si quelqu'un ne l'est pas, qu'il fasse pénitence!
— « Maran Atha », Amen (1 Co 16, 22; cf. Ap 22, 20).

Laissez les prophètes[8] rendre grâces autant qu'ils le veulent.

[*La version copte insère ici le paragraphe suivant*: Dans la question des parfums, rendez grâces comme ceci en disant: «Père, nous te rendons grâces pour le parfum que tu nous as fait connaître par l'intermédiaire de Jésus ton fils: à toi, gloire éternellement! Amen.»]

Prescriptions disciplinaires

(**11**) Si donc quelqu'un vient à vous et vous enseigne tout ce qui vient d'être dit, recevez-le. *2.* Mais si le docteur lui-même est perverti et enseigne une autre doctrine en vue de détruire, ne l'écoutez pas; enseigne-t-il, par contre, pour accroître la justice et la connaissance du Seigneur, recevez-le comme le Seigneur.

3. Pour ce qui est des apôtres et prophètes, agissez selon le précepte de l'Évangile, de la façon suivante: *4.* Que tout apôtre venant chez vous soit reçu comme le Seigneur. *5.* Mais il ne restera qu'un seul jour, ou, en cas de besoin, un deuxième; s'il reste trois jours, c'est un faux prophète. *6.* Qu'à son départ l'apôtre ne reçoive rien, sinon assez de pain pour gagner un gîte. Mais s'il demande de l'argent, c'est un faux prophète.

7. En outre, vous n'éprouverez ni ne mettrez en doute aucun prophète parlant en esprit, car «tout péché sera remis, mais ce péché-là ne sera pas remis» (Mt 12, 31). *8.* Toutefois quiconque parle en esprit n'est pas prophète mais seulement s'il a les façons de vivre du Seigneur. C'est donc d'après leur façon de vivre que l'on discernera le vrai prophète du faux. *9.* Ainsi, tout prophète qui ordonne, sous l'inspiration, de dresser une table, n'en mange pas, à moins certes qu'il ne soit un faux prophète. *10.* Tout prophète qui enseigne la vérité, sans mettre en pratique ce qu'il enseigne, est un faux prophète. *11.* Et tout prophète éprouvé, véridique, qui, pour symboliser le mystère terrestre de l'Église, se comporte de façon insolite mais sans enseigner les autres à faire ce que lui-même fait, ne doit pas être jugé par vous; car c'est Dieu qui le jugera. D'ailleurs les anciens prophètes se comportèrent de même. *12.* Mais quiconque aura dit sous l'inspiration: Donne-moi de l'argent, ou quelques autres choses, vous ne l'écouterez pas. Mais s'il aura dit de donner en faveur d'autres indigents, que personne ne le juge.

(**12**) Quiconque «vient» à vous «au nom du Seigneur» doit être reçu (Mt 21, 9); mais ensuite, après l'avoir éprouvé, vous saurez discerner la droite de la gauche: vous avez votre jugement. *2.* Si celui qui vient à vous n'est que de passage, aidez-le de votre mieux. Mais qu'il ne reste chez vous que deux ou trois jours, si c'est nécessaire. *3.* S'il veut s'établir chez vous et qu'il soit artisan, qu'il travaille et qu'il se nourrisse. *4.* Mais s'il n'a pas de métier, que votre prudence y pourvoie, en sorte qu'un chrétien ne soit pas trouvé oisif chez vous. S'il ne veut pas agir ainsi, c'est un trafiquant du Christ; gardez-vous des gens de cette sorte.

(**13**) Tout prophète authentique qui veut s'établir chez vous «mérite sa nourriture» (Mt 10, 10; cf. 1 Co 9,7-14, 1 Tm 5, 18). *2.* De même le docteur authentique «mérite» lui aussi «sa nourriture comme l'ouvrier». *3.* Tu prélèveras donc les prémices de tous les produits du pressoir et de l'aire, des bœufs et des brebis et tu les donneras aux prophètes, car ils sont vos grands prêtres[9]. *4.* Et si vous n'avez pas de prophètes, donnez-les aux pauvres. *5.* Si tu fais du pain, prélèves-en les prémices et donne-les selon le précepte. *6.* De même, si tu ouvres une amphore de vin ou d'huile, prélève les prémices et donne-les aux prophètes. *7.* De l'argent, des

---

[8] Nous allons retrouver «les prophètes» au chapitre suivant. Ils interviennent dans la cérémonie liturgique pour rendre grâces en improvisant sous le souffle de l'Esprit-Saint.

[9] L'auteur veut sans doute dire que, de même que dans l'Ancien Testament on remettait la dîme aux grands prêtres, il convient maintenant de la donner aux prophètes. Il importe de noter que les «grands prêtres» dont il est question ici n'ont aucun rapport avec les «prêtres» ou «presbytres» dont il sera question avec Clément de Rome et Ignace.

vêtements et de tout autre bien, prélève les prémices selon ton appréciation, et donne-les selon le précepte.

(**14**) Réunissez-vous le jour dominical du Seigneur, rompez le pain et rendez grâces après avoir, d'abord, confessé vos péchés, afin que votre sacrifice soit pur. Mais celui qui a un différend avec son compagnon ne doit pas se joindre à vous, jusqu'à ce qu'ils se soient réconciliés, pour ne pas profaner votre sacrifice. Car telle est la parole du Seigneur: «Qu'en tout lieu et en tout temps, on m'offre un sacrifice pur, car je suis un grand roi, dit le Seigneur, et mon Nom est redoutable parmi les nations» (Ml 1, 11.14).

(**15**) Ainsi donc, élisez-vous des évêques et des diacres dignes du Seigneur, des hommes doux et désintéressés, véridiques et éprouvés; car eux aussi exercent pour vous le ministère des prophètes et docteurs. *2.* Ne les méprisez donc pas, car avec les prophètes et docteurs ils sont ceux d'entre vous qui sont à l'honneur.

3. Reprenez-vous les uns les autres, non avec colère, mais pacifiquement, comme vous le tenez de l'Évangile (cf. Mt 5, 22-26; 18, 15-35), et si quelqu'un offense son prochain, que personne ne lui parle, qu'il n'entende pas un mot de vous, jusqu'à ce qu'il ait fait pénitence. *4.* Pour vos prières, vos aumônes et toutes vos actions, faites-les comme vous le trouvez marqué dans l'Évangile de notre Seigneur.

L'attente eschatologique

(**16**) Veillez sur votre vie; ne laissez pas s'éteindre vos lampes, ne laissez pas se détendre la ceinture de vos reins, mais «soyez prêts, car vous ne savez pas l'heure à laquelle viendra notre Seigneur» (Mt 24, 42-44; 25, 13; Lc 12, 35). Assemblez-vous fréquemment pour rechercher ce qui intéresse vos âmes, car tout le temps de votre foi ne vous servira de rien si vous n'êtes pas devenus parfaits au dernier moment.

Aux derniers jours, les faux prophètes et les corrupteurs se multiplieront, les brebis se changeront en loups, et l'amour se changera en haine. Car, à la suite du progrès de l'iniquité, les hommes se haïront les uns les autres, ils se poursuivront, ils se trahiront et alors paraîtra le séducteur du monde, se donnant pour le fils de Dieu, et il fera «des signes et des prodiges» (Mt 24, 24), et la terre sera livrée entre ses mains et il fera des iniquités telles qu'il n'y en eut jamais depuis le commencement des siècles. Alors la créature humaine entrera dans le feu de l'épreuve, et «beaucoup succomberont» et périront (Mt 24, 10), mais «ceux qui auront tenu bon» dans leur foi «seront sauvés» par celui-là même qui aura été un objet de malédiction (Mt 10, 22; 24, 13). «Et alors paraîtront les signes» de la vérité (Mt 24, 30). D'abord le signe des cieux ouverts, ensuite le signe du son de la trompette, et le troisième signe, la résurrection des morts (Mt 24, 31; 1 Co 15, 52; 1 Th 4, 16), non de tous, il est vrai, mais comme il a été dit: «Le Seigneur viendra et tous ses saints avec lui» (Za 14, 5). «Alors» le monde «verra» le Seigneur «venant sur les nuées du ciel» (Mt 24, 30; 26, 64).

CLÉMENT DE ROME

Clément est considéré comme le troisième successeur de s. Pierre sur le siège de Rome. La tradition veut que Clément ait été exilé en Crimée, condamné aux travaux forcés, puis noyé dans la Mer Noire, une ancre au cou; c'est pourquoi il est souvent représenté avec une ancre. En 96, au nom de l'Église de Rome, Clément adressa à l'Église de Corinthe, alors en butte à de graves difficultés intestines, une lettre, que les premières générations chrétiennes ont insérée parfois dans le Canon des Écritures: on y blâme sévèrement les fauteurs de troubles et, au nom de la charité, un pressant appel est lancé à tous pour que bientôt ils puissent louer le Père dans l'action de grâces de l'unité recouvrée.

Le témoignage d'Irénée

Après avoir fondé et édifié l'Église, les bienheureux apôtres (Pierre et Paul) remirent à Lin la charge de l'épiscopat; c'est de ce Lin que Paul fait mention dans les épîtres à Timothée (2 Tm 4,21). Anaclet lui succède. Après lui, en troisième lieu à partir des apôtres, l'épiscopat échoit à Clément. Il avait vu les apôtres eux-mêmes et avait été en relations avec eux: leur prédication résonnait encore à ses oreilles et leur Tradition était encore devant ses yeux. Il n'était d'ailleurs pas le seul, car il restait encore à cette époque beaucoup de gens qui avaient été instruits par les apôtres. Sous ce Clément, donc, un grave dissentiment se produisit chez les frères de Corinthe; l'Église de Rome adressa alors aux Corinthiens une très importante lettre pour les réconcilier dans la paix, renouveler leur foi et leur annoncer la Tradition qu'elle avait naguère reçue des apôtres, à savoir: un seul Dieu tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, qui a modelé l'homme, fait venir le déluge, appelé Abraham, fait sortir son peuple de la terre d'Égypte, conversé avec Moïse, donné la Loi, envoyé les prophètes, préparé un feu pour le diable et ses anges. Que ce Dieu-là même soit annoncé par les Églises comme étant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, tous ceux qui le veulent peuvent l'apprendre par cet écrit tout comme ils peuvent connaître par lui la Tradition apostolique de l'Église, puisque cette lettre est plus ancienne que les actuels fauteurs d'erreur qui imaginent faussement un autre Dieu au-dessus du Créateur et de l'Auteur de tout ce qui existe. À ce Clément succède Évariste; à Évariste, Alexandre; puis, le sixième à partir des apôtres, Xyste est établi; après lui, Télesphore, qui rendit glorieusement témoignage; ensuite Hygin; ensuite Pie; après lui, Anicet; Soter ayant succédé à Anicet, c'est maintenant Éleuthère qui, en douzième lieu à partir des apôtres, détient la fonction de l'épiscopat. Voilà par quelle suite et quelle succession la Tradition se trouvant dans l'Église à partir des apôtres et la prédication de la vérité sont parvenues jusqu'à nous. Et c'est là une preuve très complète qu'elle est une et identique à elle-même, cette foi vivifiante qui, dans l'Église, depuis les apôtres jusqu'à maintenant, s'est conservée et transmise dans la vérité.

IRENEE, *Contre les Hérésies*, III, 3, 3. Trad. A. Rousseau (*SC* 211)

Le témoignage d'Eusèbe

La douzième année du règne (de Domitien), Anaclet, ayant été évêque de l'Église des Romains pendant douze ans, est remplacé par Clément, que l'Apôtre dans sa lettre aux Philippiens, déclare avoir été son collaborateur en disant: «Avec Clément et mes autres collaborateurs, dont les noms sont dans le livre de vie» (Ph 4,3). De ce dernier, on possède une lettre reçue comme authentique, grande et admirable: il l'a rédigée de la part de l'Église des Romains pour l'Église des Corinthiens, à la suite d'une sédition qui s'était alors produite à Corinthe. Nous avons appris qu'en un très grand nombre d'Églises cette lettre a été lue publiquement dans les assemblées autrefois, et qu'elle l'est encore de nos jours. Et que, sous le

même empereur, les affaires de Corinthe avaient été troublées par une sédition, Hégésippe en est un témoin digne de créance[10].

EUSEBE DE CESRAEE, *Hist. ecclés*., III, 15-16. Trad. G. Bardy (*SC* 31)

La lettre aux Corinthiens

Édition avec traduction française:

CLEMENT DE ROME, *Épître aux Corinthiens.* Introduction, texte, traduction, notes et index par Annie JAUBERT (coll. «Sources chrétiennes», 167), Paris, 1971.

Commentaires:

LONA H. E., *Das erste Clemensbrief* (coll. «Kommentar zu den Apostolischen Vätern», 2), Göttingen, 1998.
PERETTO E., *Clemente Romano, Lettera ai Corinzi* (coll. «Scritti delle origini cristiane», 23), Bologne, 1999.
CLEMENT DE ROME, *Épître aux Corinthiens* lue par P. Henne (coll. «L'Abeille»), Paris, 2013.

Le texte de la *Lettre aux Corinthiens* est cité ci-dessous dans la traduction de Sœur Suzanne-Dominique, parue dans *Les écrits des Pères apostoliques* (coll. «Chrétiens de tous les temps», 1), Paris, 1963.

(Adresse): L'Église de Dieu qui séjourne (ἡ παροικοῦσα) à Rome à l'Église de Dieu qui séjourne (τῇ παροικούσῃ) à Corinthe, à ceux qui ont été appelés et sanctifiés dans la volonté de Dieu, par Notre Seigneur Jésus-Christ. Que la grâce et la paix vous soient données en abondance!

1. Ce sont les malheurs et les épreuves dont nous avons été frappés soudainement et coup sur coup qui nous ont retenus, trop longtemps à notre gré, de nous tourner vers vous, bien-aimés, et de nous occuper des affaires en litige parmi vous, de cette sédition qui n'a ni droit ni place parmi les élus de Dieu, œuvre de souillure et d'impiété, qu'une poignée d'individus a commencée; et le feu qu'ils ont allumé, ils l'ont porté à un tel degré de démence, que votre nom révéré, célébré, justement aimé de tous, s'en trouve grandement décrié. (…)

4. Voici ce qui est écrit: «Le temps passa et il advint que Caïn présenta des produits du sol en offrande à Dieu et qu'Abel de son côté offrit des premiers-nés de son troupeau et même de leur graisse. Or, le Seigneur agréa Abel et son offrande, mais il n'agréa pas Caïn et son offrande; et Caïn en fut très irrité et eut le visage abattu. Le Seigneur dit à Caïn : "Pourquoi es-tu irrité et pourquoi ton visage est-il abattu? Ton offrande était bonne mais ton partage était mauvais, n'as-tu donc pas péché en cela? Apaise ta colère: ton offrande te reviendra et tu en seras le maître." Et Caïn dit à Abel son frère : "Allons aux champs". Et Caïn se jeta sur son frère Abel et le tua.» (Gn 4,3-8).

Vous le voyez, frères, la jalousie et l'envie ont commis un fratricide. C'est à cause de la jalousie que Jacob, notre père, a fui devant la face de son frère Esaü; c'est à cause de la jalousie que Joseph a subi persécution mortelle et captivité; c'est la jalousie qui a contraint Moïse de s'enfuir devant la face de Pharaon, roi d'Égypte. Voici, en effet, ce que lui avait dit l'un de ses compatriotes : «Qui t'a établi notre arbitre ou notre juge? Veux-tu me tuer, moi aussi, comme l'Égyptien que tu as tué hier?» (Ex 11,14). C'est à cause de la jalousie qu'Aaron et Marie furent chassés du camp; la jalousie a précipité Dathan et Abiron tout vivants en enfer, parce qu'ils s'étaient soulevés contre le serviteur de Dieu, Moïse. C'est à cause de la jalousie que David encourut non seulement la haine des étrangers, mais encore la persécution de Saül, roi d'Israël.

5. Mais laissons les exemples des anciens, et passons aux héros qui nous touchent de tout près; prenons les généreux exemples que nous ont donnés des hommes de notre génération. C'est à cause de la jalousie et de l'envie que les plus grands et les plus justes d'entre eux, les colonnes[11], ont subi la persécution et combattu jusqu'à la mort. Oui, regardons

[10] Hégésippe est un auteur judéo-chrétien du 2e siècle, dont les ouvrages sont perdus, mais Eusèbe les connaissait et nous en a conservé quelques fragments.

[11] Dans Ga 2, 9, saint Paul appelle colonnes (sous-entendu : de l'Église) Jacques, Pierre et jean. Ici il va s'agir des Apôtres Pierre et Paul.

les saints Apôtres: Pierre, victime d'une injuste jalousie subit non pas une ou deux, mais de nombreuses épreuves, et après avoir ainsi rendu son témoignage, il s'en est allé au séjour de la gloire, où l'avait conduit son mérite.

C'est par suite de la jalousie et de la discorde que Paul a montré quel est le prix de la patience: chargé sept fois de chaînes, exilé, lapidé, il devint héraut du Seigneur au levant et au couchant, et reçut pour prix de sa foi une gloire éclatante. Après avoir enseigné la justice au monde entier, jusqu'aux bornes du couchant[12], il a rendu son témoignage devant les autorités et c'est ainsi qu'il a quitté ce monde pour gagner le lieu saint, demeurant pour tous un illustre modèle de patience.

Dans cette hymne à la toute-puissance de Dieu qui crée toutes choses dans l'harmonie, la philosophie stoïcienne de Clément rencontre sa vue chrétienne du monde. La conclusion de Clément va être que les hommes eux aussi, et spécialement les chrétiens, doivent vivre dans la concorde.

20. Les cieux se meuvent selon la règle qu'il leur donne et lui obéissent en paix; le jour et la nuit parcourent la carrière qu'il leur a fixée sans jamais empiéter l'un sur l'autre. Le soleil, la lune et le choeur des astres parcourent, selon son ordre, harmonieusement et sans aucun écart, les orbes qu'il leur a prescrites. La terre féconde, soumise à son décret, offre en abondance, selon le rythme des saisons, aux hommes, aux bêtes et à tous les vivants qui la peuplent, leur subsistance; elle ne s'écarte pas de ses lois, elle ne modifie pas l'ordre qu'il a voulu. Les profondeurs insondables des abîmes et les gouffres inexplorés des enfers obéissent aux mêmes lois. La mer immense, dans le bassin qu'il a façonné pour la contenir, ne franchit pas les limites où il l'a enfermée, mais selon qu'il lui a ordonné, ainsi fait-elle : « Tu n'iras pas plus loin qu'ici, où tes flots se briseront sans quitter ton sein » (Jb 38, 11).

Les océans que l'homme ne peut franchir, et les mondes qui sont au-delà, obéissent aux mêmes lois de leur maître. Les saisons, printemps, été, automne, hiver, se succèdent en paix. Les vents sont lâchés de leur cachette au temps convenable, et ils accomplissent leur office sans faillir; les sources intarissables, créées pour le plaisir et la santé des humains, ne manquent jamais de les laisser puiser la vie à leur mamelle; les moindres des animaux savent s'unir dans la paix et la concorde.

Ainsi, dans toute sa création, le souverain Maître et créateur de l'univers a voulu que régnât la paix avec la concorde, car il désire le bien de toutes ses créatures et se montre surabondamment généreux envers nous qui avons recours à ses miséricordes par Notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire et la majesté dans les siècles des siècles. Amen.

36. La voie où nous trouverons notre salut, bien-aimés, c'est Jésus-Christ, le grand prêtre, qui présente nos offrandes, le défenseur et le secours de notre faiblesse. Par lui nos regards peuvent fixer le plus haut des cieux, en lui nous voyons le reflet de la face pure et majestueuse de Dieu, par lui se sont ouverts les yeux de notre coeur, par lui notre intelligence obtuse et obscurcie s'épanouit dans la lumière, par lui le Maître a voulu nous faire goûter à la connaissance immortelle: «Resplendissement de la gloire du Père, il est d'autant supérieur aux anges que le nom qu'il a reçu en héritage est incomparable au leur» (Hb 1, 3-4).

L'Église est une Église «militante». En cela elle ressemble à une armée en campagne. La Lettre aux Corinthiens *exploite ici des images déjà présentes chez s. Paul (2 Co 10,3-4; 1 Tm 1,18; 2 Tm 2,3-4).*

37. Faisons campagne, frères, de tout notre zèle, sous les ordres de ce chef irréprochable. Considérons les soldats en campagne, comme ils se montrent disciplinés, dociles, soumis aux ordres de leurs chefs. Tous ne sont pas à la tête de l'armée ou de mille ou de cent ou de cinquante et ainsi de suite, mais chacun à son poste exécute les ordres de l'empereur et de ses chefs. Les grands ne peuvent être sans les petits, ni les petits sans les grands, mais il y a de tout en toutes choses; et c'est ainsi qu'elles sont utiles. Prenons notre

[12] Les bornes du couchant. Pour un Romain il s'agit de l'Espagne (cf. Rom 15, 24-28, où Paul fait part de son projet d'aller en Espagne).

corps: la tête n'est rien sans les pieds; de même les pieds ne sont rien sans la tête. Et nos moindres membres sont nécessaires et utiles au corps entier; ou plutôt tous ensemble conspirent et collaborent dans une unanime obéissance au salut du corps entier.

Le texte qui suit est d'une grande richesse théologique et historique. Tout repose sur la parole du Seigneur aux Apôtres : «Comme mon Père n'a envoyé, moi aussi je vous envoie.» L'objet de cette mission, c'est la bonne nouvelle. Il y a d'abord eu Jésus-Christ, puis les Apôtres, puis leur parole qui convertit à la foi et fonde à travers le monde des communautés de croyants. Or ces communautés (ces «Églises» comme on les appelle) ont eu dès le début des chefs qui avaient la mission de garder le troupeau du Christ et de paître l'Église de Dieu. Les chefs sont établis par les Apôtres. Ceci ressort avec évidence du témoignage des Actes des Apôtres (14, 23 ; 20, 17.28) et des épîtres pastorales. Le seul problème (pour nous) est de savoir quelle valeur il faut attribuer aux termes employés pour désigner les chefs (évêque, prêtre, diacre).

42. Les Apôtres nous ont annoncé la bonne nouvelle de la part de Jésus-Christ. Jésus-Christ a été envoyé par Dieu. Le Christ vient donc de Dieu et les Apôtres du Christ. Cette double mission elle-même, avec son ordre, vient donc de la volonté de Dieu. Munis des instructions de Notre Seigneur Jésus-Christ, pleinement convaincus par sa résurrection, et affermis dans leur foi en la parole de Dieu, les Apôtres allaient, tout remplis de l'assurance que donne le Saint-Esprit, annoncer partout la bonne nouvelle de la venue du Royaume des cieux. À travers les campagnes et les villes, ils proclamaient la parole, et c'est ainsi qu'ils prirent leurs prémices[13]; et après avoir éprouvé quel était leur esprit, ils les établirent épiscopes et diacres des futurs croyants. Et ce n'était pas là chose nouvelle: depuis de longs siècles déjà l'Écriture parlait des épiscopes et des diacres; elle dit en effet: «J'établirai leurs épiscopes dans la justice, et les diacres dans la foi» (Is 60,17)[14].

43. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que les Apôtres, à qui Dieu confia une si haute mission, aient établi ces ministres, puisque Moïse, le bienheureux «serviteur fidèle, établi sur toute la maison» (Nb 12,7), a écrit dans les livres saints tous les ordres qu'il avait reçus; et les autres prophètes l'ont suivi et ont rendu témoignage aux lois qu'il avait instituées. Or, lorsque la jalousie surgit à propos du sacerdoce et que les tribus se mirent à se disputer l'honneur de ce titre glorieux, Moïse ordonna aux chefs des douze tribus d'apporter chacun un rameau portant le nom de leur tribu; alors il lia ces rameaux en faisceau, les scella avec les anneaux des chefs, puis les déposa dans le tabernacle du témoignage sur l'autel de Dieu. Il ferma ensuite le tabernacle, en scella les agrafes, comme il avait scellé les rameaux, et il leur dit : «Frères, la tribu dont le rameau germera est celle que Dieu a choisie pour exercer le sacerdoce et le service du culte». Le lendemain, il convoqua tout Israël, les six cent mille hommes, ouvrit le tabernacle du témoignage et en sortit les rameaux. On trouva que le rameau d'Aaron avait fleuri, et même portait du fruit. Que vous en semble, bien-aimés? Moïse ne savait-il pas qu'il en serait ainsi? Il le savait parfaitement. Mais c'est pour éviter le désordre en Israël qu'il agit de la sorte, et pour glorifier le nom du Dieu véritable et unique, à qui soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

44. Nos Apôtres aussi ont su qu'il y aurait des contestations au sujet de la dignité de l'épiscopat; c'est pourquoi, sachant très bien ce qui allait advenir, ils instituèrent les ministres que nous avons dit et posèrent ensuite la règle qu'à leur mort d'autres hommes éprouvés succéderaient (diadevxwntai) à leurs fonctions. Ceux qui ont ainsi reçu leur charge des Apôtres, ou, plus tard, d'autres personnages éminents, avec l'assentiment de toute l'Église, s'ils ont servi le troupeau du Christ d'une façon irréprochable, en toute humilité, sans trouble ni mesquinerie, si tous ont rendu un bon témoignage depuis longtemps, nous pensons que ce

---

13 Dans le judaïsme, les prémices sont la portion qu'on prélevait sur des fruits ou des produits divers pour l'offrir à Dieu. Dans le Nouveau Testament, l'image est appliquée aux premiers convertis (Jc 1,18); Paul appelait Épénète «les prémices d'Asie» (Rm 16,5) et il nommait la maison de Stéphanas «les prémices de l'Achaïe» (1 Co 16,15), en invitant les convertis à se soumettre à de tels hommes; «ils prirent leurs prémices» signifie donc «ils firent leurs premiers convertis».

14 Dans la bible hébraïque, le texte d'Isaïe cité par Clément parle de «gouverneurs» et de «magistrats». La traduction grecque des Septante parle de «gouverneurs » et d' «épiscopes». Le texte cité par Clément parle de «diacres» et d' «épiscopes».

serait contraire à la justice de les rejeter de leur ministères. Et ce ne serait pas une petite faute de déposer de l'épiscopat des hommes qui présentent à Dieu les offrandes avec une piété irréprochable.

Heureux les presbytres[15] qui ont déjà parcouru leur carrière ! Pour ceux-ci du moins, elle s'est déroulée jusqu'au bout et a rapporté son fruit. Ils n'auront plus à craindre qu'on vienne les chasser du poste qui leur a été assigné. Car nous voyons que vous avez retiré à plus d'un bon presbytre un ministère qu'il exerçait d'une manière irréprochable et qui lui valait l'estime de tous.

La grande prière des ch. 59-61 est le témoin le plus ancien de la vie liturgique de l'ancienne communauté romaine.

59. S'il y en a qui résistent aux avertissements que Dieu leur envoie par notre truchement, qu'ils sachent que leur faute n'est pas légère, ni mince le danger auquel ils s'exposent. Pour nous, nous serons innocents de ce péché et nous prierons d'une prière et d'une supplication inlassables le Créateur de toutes choses, de maintenir intact le nombre des élus du monde entier, par son Fils bien-aimé, Jésus-Christ, qui nous a appelés des ténèbres à la lumière, de l'ignorance à la connaissance de la gloire de son nom. Car il nous a appris à espérer en ton nom.

Principe de toute créature, tu as ouvert les yeux de notre cœur pour qu'il te connaisse, toi, «le seul Très-Haut dans les cieux très hauts», le saint qui repose parmi les saints» (Is 57, 15), «toi qui abaisses l'orgueil des superbes» (Is 13, 11), «qui confonds les pensées des peuples» (Ps. 32, 10), qui «exaltes les humbles, et qui humilies les hautains» (Jb 5, 11), «toi qui donnes la richesse et la pauvreté» (1 Sa 2, 7), «toi qui fais mourir, qui sauves, et qui fais vivre» (Dt 32, 39), «toi seul bienfaiteur des esprits, et Dieu de toute chair» (Nb 16, 22; 27, 16), «toi qui sondes les abîmes» (Dn 3, 55), qui scrutes les œuvres de l'homme.

Secours dans le danger, «sauveur dans le désespoir» (Jdt 9, 11), créateur et épiscope de tout esprit vivant, toi qui multiplies les races sur la terre, et qui, du milieu de chacune d'entre elles, choisis ceux qui t'aiment, par Jésus-Christ, ton Fils bien-aimé, par qui tu nous as enseignés, sanctifiés, glorifiés.

Nous t'en prions, Maître, «fais-toi notre secours et notre protecteur» (Ps 118, 114).

Parmi nous, sauve les opprimés, aux humbles fais miséricorde. Ceux qui sont tombés, relève-les; à ceux qui sont dans la misère, montre ta face. Les faibles, daigne les guérir. Les égarés de ton peuple, veuille les ramener. Donne du pain aux affamés. Délivre-nous de nos liens, rends-nous debout ceux qui languissent, console les pusillanimes. «Que toutes les nations connaissent que tu es toi le seul Dieu» (1 R 8, 60) et que Jésus-Christ est ton Fils et «nous-mêmes, ton peuple et le troupeau de ton bercail» (Ps. 78, 13).

60. C'est toi dont les œuvres ont fait apparaître l'immortelle harmonie du cosmos; c'est toi, Seigneur, qui as fait la terre habitée, toi qui te montres fidèle dans toutes les générations, juste dans tes jugements, admirable dans ta force et ta majesté, sage dans ta création, tout intelligence pour établir cette création dans la stabilité. Bonté manifestée dans le monde visible, fidélité envers ceux qui se confient en toi, Seigneur «miséricordieux et compatissant» (Jl 2, 13), remets-nous nos péchés et nos iniquités, pardonne nos fautes et nos manquements, ne fais pas le compte des fautes de tes serviteurs et de tes servantes, mais purifie-nous en nous lavant dans ta vérité (Ps 118, 133).

«Dirige notre marche» (Ps 118, 133), «afin que nous allions dans la sainteté du cœur» (1 R 9, 4) et que « nous accomplissions ce qui est bien et agréable à tes yeux» (Dt 13, 18) et aux yeux de ceux qui nous gouvernent.

Oui, Maître, «fais luire sur nous ta face» (Ps 66, 2) pour notre bien, dans la paix, pour nous être un appui, par ta main puissante, pour nous libérer de tout péché, par ton bras étendu, et nous délivrer de ceux qui nous poursuivent d'une injuste haine.

---

[15] Le mot semble bien désigner ici les hommes qui ont reçu la dignité de l'épiscopat.

Donne-nous la concorde et la paix, à nous et à tous les habitants de la terre, comme tu les as données à nos pères lorsqu'ils invoquaient ton nom dans la foi et la vérité. Et pour cela rends-nous soumis à ton nom tout-puissant et très saint, ainsi qu'à ceux qui nous gouvernent et nous dirigent sur la terre.

61. C'est toi, Seigneur, qui leur as donné le pouvoir d'exercer leur autorité, par ta force magnifique et ineffable, afin que sachant que c'est de toi qu'ils ont reçu leur gloire et l'honneur où nous les voyons, nous leur soyons soumis, bien loin de nous opposer à ta volonté. Donne-leur donc, Seigneur, la santé, la paix, la concorde, la stabilité, afin qu'ils exercent sans obstacle la souveraineté que tu leur as confiée.

Car c'est toi, Maître, Roi des Cieux pour les siècles, qui donnes aux fils des hommes la gloire et l'honneur et le pouvoir sur les choses de la terre.

Toi donc, dirige leur conseil selon ce qui est bien et agréable à tes yeux, afin qu'en exerçant dans la paix la mansuétude, avec piété l'autorité que tu leur as donnée, ils obtiennent ta grâce.

Toi seul peux faire ces choses et nous en accorder de bien plus grandes encore, nous t'en rendons grâces par le grand prêtre et le chef de nos âmes, Jésus-Christ, par qui gloire et magnificence soient à Toi, maintenant, de génération en génération, et dans les siècles des siècles. Amen.

La littérature pseudo-clémentine

Les deux manuscrits qui nous conservent l'Épître aux Corinthiens de Clément de Rome (à savoir le codex Alexandrinus [5e siècle] et le codex Hierosolymitanus [1056]) ajoutent une Deuxième épître aux Corinthiens, qu'ils mettent également sous le nom de Clément de Rome. En fait, il s'agit d'une homélie – la plus ancienne homélie chrétienne qui nous soit parvenue; les spécilaistes en situent la rédaction entre 120 et 150. On en trouvera ci-dessous des extraits. D'autres ouvrages encore ont été mis sous le patronage de Clément, en particulier un long roman qui, en deux recensions différentes raconte les voyages de saint Pierre, ses luttes avec Simon le Mage et la conversion de Clément qui devient dès lors compagnon de l'apôtre. Deux recensions de ce roman nous sont conservées: les *Homélies* (20 homélies, conservées en grec) et les *Reconnaissances* (10 livres, conservés dans la traduction latine de Rufin). Le nom de *Reconnaissances* donné à la deuxième recension du roman pseudo-clémentin vient de ce que toute la famille de Clément, dispersée à travers tout le bassin méditerranéen dans des circonstances bizarres, seretrouve et se «reconnaît» après de multiples péripéties, grâce à l'intervention de saint Pierre.

Traductions:

Les homélies clémentines. Traduction par A. Siouville, Paris, 1934.

Les Reconnaissances du pseudo-Clément. Roman chrétien des premiers siècles. Traduction, introduction et notes par A. Schneider et L. Cirillo (coll. «Apocryphes», 10), Turnhout, 1999.

Deuxième lettre aux Corinthiens attribuée à Clément de Rome

Cette homélie n'a pas un plan précis. Deux thèmes cependant vont animer les développements qui suivent, ce sont précisément ceux qu'annonce la première phrase: 1. Jésus-Christ sauveur et juge. 2. Ce que nous devons faire pour être sauvés. On pourrait diviser l'homélie de la façon suivante: 1. Jésus-Christ (1-4); 2. Le chrétien doit combattre comme un lutteur (5-7); 3. Quel est ce combat? (8-17); 4. Une péroraison (18-20).

1. Frères, nous devons regarder Jésus-Christ comme nous regardons Dieu, comme «le juge des vivants et des morts» (Ac 10,42); et nous ne devons pas estimer peu notre salut. 2. Car si notre estime est médiocre, médiocre aussi est notre espérance. Ceux qui n'entendent là que de médiocres promesses sont en état de péché; et nous péchons nous-mêmes si nous ne

savons pas d'où nous avons été appelés, par qui, et pour quelle destinée, ni toutes les souffrances que le Christ a endurées pour nous.

L'ensemble des chapitres 8-17 qui disent comment mener le combat chrétien traite principalement de la «pénitence».

8. Tant que nous sommes encore sur terre, faisons pénitence. Nous sommes de l'argile dans la main de l'artisan. Le potier, quand le vase qu'il fabrique se déforme ou se brise entre ses mains, le façonne de nouveau; mais si le vase a déjà passé dans le four embrasé, il ne pourra plus le mettre en état. Nous aussi, pendant que nous sommes en ce monde, faisons de tout cœur pénitence du mal que nous avons commis en cette chair, tant que nous avons le temps pour nous repentir. Car une fois que nous serons sortis de ce monde, nous ne pourrons plus, là-bas, confesser nos fautes et faire pénitence.

Ainsi, frères, c'est en faisant la volonté du Père, en conservant pure notre chair, en gardant les commandements du Seigneur que nous obtiendrons la vie éternelle. Le Seigneur dit en effet dans l'Évangile: «Si vous n'avez pas été fidèles pour des choses de peu, qui vous en confiera de grandes? je vous le dis, qui est fidèle pour très peu de choses est fidèle aussi pour beaucoup» (Lc 16,10-12). Or, ceci veut dire: Gardez votre chair pure, sans tache le sceau (de votre baptême), afin que nous recevions la vie éternelle.

14. Ainsi donc, frères, si nous faisons la volonté de Dieu, nous appartiendrons à la première Église, à celle qui est spirituelle, et qui fut créée avant le soleil et la lune. Mais si nous ne faisons pas la volonté du Seigneur, notre part sera ce passage de l'Écriture qui dit: «Ma maison est devenue une caverne de voleurs» (Jr 7,11). Préférons donc appartenir à l'Église de Vie, afin d'être sauvés. Je ne pense pas que vous ignoriez que «l'Église» vivante «est le corps du Christ» (Ep 1,22-23). L'Écriture dit en effet: «Dieu créa l'homme, homme et femme il le créa» (Gn 1,27). L'homme, c'est le Christ. La femme, c'est l'Église (cf. Ep 5,21-32). Or, les écrits des prophètes et des Apôtres portent aussi que l'Église n'est pas de ce siècle, mais qu'elle est née au commencement; elle était spirituelle comme notre Jésus et elle s'est manifestée dans les derniers jours pour nous sauver. Or, cette Église qui était spirituelle est devenue visible dans la chair du Christ, nous montrant que si nous la gardons intacte dans notre chair, nous la recevrons dans le Saint-Esprit, car la chair est l'image de l'esprit. Nul ne peut, après avoir corrompu l'image, participer à l'original.

Et tout ceci veut dire, frères: Gardez intacte la chair, pour avoir part à l'Esprit. Or, si nous disons que la chair est l'Église et que l'Esprit est le Christ, c'est donc qu'à outrager la chair, on outrage l'Église. Commettre une telle action, c'est s'exclure de l'Esprit, c'est-à-dire du Christ. Oui, c'est à une telle vie, à une telle incorruptibilité que cette chair peut avoir part lorsqu'elle est unie à l'Esprit-Saint, et nul ne peut expliquer, nul ne peut dire les biens «que le Seigneur a préparés» pour ses élus (1 Co 2,9).

16. Ainsi, frères, saisissons une bonne occasion de faire pénitence; il en est temps encore, convertissons-nous au Dieu qui nous a appelés, tandis qu'il est disposé à nous accueillir. 2. Car si nous renonçons aux plaisirs, et si nous savons vaincre notre âme en refusant d'accomplir ses mauvais désirs, nous aurons part à la miséricorde de Jésus. Sachez que déjà «vient le jour» (Ml 4,1) du jugement, pareil «à une fournaise ardente» (Is 34,4). Alors les cieux, pour une part, seront dissous, et toute la terre, comme le plomb, se liquéfiera sous le feu; alors paraîtront au grand jour, qu'elles soient secrètes ou publiques, les actions des hommes.

L'aumône est une excellente pénitence pour le péché; le jeûne vaut mieux que la prière, mais l'aumône l'emporte sur l'un et sur l'autre[16]. «La charité couvre une multitude de péchés» (1 P 4,8), et la prière qui vient d'une bonne conscience délivre de la mort. Heureux l'homme qui est trouvé riche en toutes ces choses; car grâce à l'aumône, le péché pèse moins lourd.

Trad. Sœur Suzanne-Dominique, *op. cit.*

---

16 Cf. Tb 4, 10; 12, 8-9.

Le Pape Benoît XVI a consacré une de ses catéchèses de l'année 2007 à Clément de Rome. Elle est accessible à l'adresse http://www.patristique.org/-Catechese-.html

POLYCARPE

Polycarpe, dont le nom signifie «celui qui porte beaucoup de fruits», fut évêque de Smyrne (aujourd'hui Izmir en Turquie). D'après Irénée, il aurait été l'auditeur de l'apôtre Jean et jouissait d'une grande vénération en Asie mineure. Nous avons conservé une des lettres qu'il adressa aux communautés chrétiennes des alentours (en l'occurrence aux chrétiens de Philippes en Macédoine). Le récit de son martyre nous est également parvenu (voir plus loin).

Le témoignage d'Irénée

Non seulement Polycarpe fut disciple des apôtres et vécut avec beaucoup de gens qui avaient vu le Seigneur, mais c'est encore par des apôtres qu'il fut établi, pour l'Asie, comme évêque dans l'Église de Smyrne. Nous-même l'avons vu dans notre prime jeunesse – car il vécut longtemps et c'est dans une vieillesse avancée que, après avoir rendu un glorieux et très éclatant témoignage, il sortit de cette vie. Or il enseigna toujours la doctrine qu'il avait apprise des apôtres, doctrine qui est aussi celle que l'Église transmet et qui est la seule vraie. C'est ce dont témoignent toutes les Églises d'Asie et ceux qui jusqu'à ce jour ont succédé à Polycarpe, qui était un témoin de la vérité autrement digne de foi et sûr que Valentin[17], Marcion et tous les autres tenants d'opinions fausses. Venu à Rome sous Anicet, il détourna des hérétiques susdits un grand nombre de personnes et les ramena à l'Église de Dieu, en proclamant qu'il n'avait reçu des apôtres qu'une seule et unique vérité, celle-là même qui était transmise par l'Église. Certains l'ont entendu raconter que Jean, le disciple du Seigneur, étant allé aux bains à Éphèse, aperçut Cérinthe à l'intérieur; il bondit alors hors des thermes sans s'être baigné, en s'écriant : «Sauvons-nous, de peur que les thermes ne s'écroulent, car à l'intérieur se trouve Cérinthe, l'ennemi de la vérité!» **Et Polycarpe lui-même, à Marcion qui l'abordait un jour et lui disait: «Est-ce que tu nous reconnais?», lui répondit: «Je te reconnais pour le premier-né de Satan.»** […] Il existe aussi une très importante lettre de Polycarpe écrite aux Philippiens, où ceux qui le veulent et qui ont le souci de leur salut peuvent apprendre et le trait distinctif de sa foi et la prédication de la vérité.

IRENEE, *Contre les Hérésies*, III, 3, 4. Trad. A. Rousseau (*SC* 211)

Eusèbe de Césarée nous a conservé le texte d'une lettre adressée par Irénée au gnostique Florinus. Voici ce qu'Irénée écrit à Florinus, qui fut, comme lui, disciple de Polycarpe.

«Je t'ai vu, quand j'étais encore enfant, dans l'Asie inférieure, auprès de Polycarpe; tu brillais à la cour impériale, et tu t'efforçais d'avoir bonne réputation auprès de lui. Car je me souviens mieux des choses de ce temps-là que des événements récents. En effet les connaissances acquises dès l'enfance grandissent avec l'âme et s'unissent à elle, de telle sorte que je puis dire l'endroit où s'asseyait le bienheureux Polycarpe pour parler, comment il entrait et sortait, sa façon de vivre, son aspect physique, les entretiens qu'il tenait devant la foule, comment il rapportait ses relations avec Jean et avec les autres qui avaient vu le Seigneur, comment il rappelait leurs paroles et les choses qu'il leur avait entendu dire au sujet du Seigneur, de ses miracles, de son enseignement; comment Polycarpe, après avoir reçu tout cela des témoins oculaires de la vie du Verbe le rapportait conformément aux Écritures. Ces choses, alors aussi, par la miséricorde de Dieu qui est venue sur moi, je les ai écoutées avec soin et je les ai notées non pas sur du papier, mais dans mon cœur; et toujours, par la grâce de Dieu, je les ai ruminées avec fidélité, et je puis témoigner en face de Dieu que si ce presbytre bienheureux et apostolique avait entendu quelque chose de semblable (à ce que tu dis, Florinus), il aurait poussé des cris et se serait bouché les oreilles, en disant, selon qu'il était accoutumé: “O Dieu bon, pour quel temps m'as-tu réservé, pour que je supporte cela?” Et il se serait enfui du lieu dans lequel, assis ou debout, il aurait entendu de telles paroles. Et par les

[17] Valentin et Cérinte sont des gnostiques.

lettres qu'il envoyait, soit aux Églises voisines pour les affermir, soit à certains frères pour les avertir et les exhorter, on peut montrer que cela est vrai.» — Voilà ce que dit Irénée.

EUSEBE DE CESAREE, *Histoire ecclésiastique*, V, 20,5-8. Trad. G.. Bardy (*SC* 41)

Eusèbe nous a conservé le texte d'une lettre adressée par Irénée à l'évêque de Rome Victor (189-198) à propos de la fixation de la date de Pâques. Irénée rappelle à Victor que, quelques années auparavant, Polycarpe vint s'entretenir avec son prédécesseur Anicet (vers 155-166) et qu'ils se séparèrent pacifiquement en maintenant leurs points de vue respectifs.

«Le bienheureux Polycarpe ayant fait un séjour à Rome sous Anicet, ils eurent l'un avec l'autre d'autres divergences sans importance, mais ils firent aussitôt la paix et sur ce chapitre ils ne se disputèrent pas entre eux. En effet Anicet ne pouvait pas persuader à Polycarpe de ne pas observer ce que, avec Jean, le disciple de Notre-Seigneur, et les autres apôtres avec qui il avait vécu, il avait toujours observé; et Polycarpe de son côté ne persuada pas à Anicet de garder l'observance; car il disait qu'il fallait retenir la coutume des presbytres antérieurs à lui. Et les choses étant ainsi, ils communièrent l'un avec l'autre, et à l'église Anicet céda l'eucharistie à Polycarpe, évidemment par déférence; ils se séparèrent l'un de l'autre dans la paix; et dans toute l'Église on avait la paix, qu'on observât ou non le quatorzième jour.»

EUSEBE DE CESAREE, *Histoire ecclésiastique*, V, 24, 16-17. Trad. G.. Bardy (*SC* 41)

La lettre aux Philippiens

Édition avec traduction française:

Ignace d'Antioche. Polycarpe de Smyrne, Lettres. Martyre de Polycarpe. Texte grec, introduction, traduction et notes, par P. Th. CAMELOT (coll. «Sources chrétiennes», 10), 3e éd., Paris, 1958.

Commentaire et étude:

BAUER J. B., *Die Polykarpbriefe* (coll. «Kommentar zu den Apostolischen Vätern», 5), Göttingen, 1995.

SCHOEDEL W. R., «Polycarp of Smyrna and Ignatius of Antioch», dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II. 27/1, Berlin, 1993, p. 272-358.

Le texte de la *Lettre aux Philippiens* est cité ci-dessous dans la traduction de P. Th. Camelot parue dans *Les écrits des Pères apostoliques* (coll. «Chrétiens de tous les temps», 1), Paris, 1963.

Polycarpe et les presbytres qui sont avec lui à l'Église de Dieu qui séjourne comme une étrangère à Philippes; que la miséricorde et la paix vous soient données en plénitude par le Dieu tout-puissant et Jésus-Christ notre Sauveur.

1. J'ai pris grande part à votre joie, en notre Seigneur Jésus-Christ, quand vous avez reçu les images de la véritable charité[18], et que vous avez escorté, comme il vous convenait de le faire, ceux qui étaient enchaînés de ces liens dignes des saints, qui sont les diadèmes de ceux qui ont été vraiment choisis par Dieu et notre Seigneur. Et je me réjouis de ce que la racine vigoureuse de votre foi, dont on parle depuis les temps anciens, subsiste jusqu'à maintenant et porte des fruits en Notre Seigneur Jésus-Christ, qui a accepté pour nos péchés d'aller au-devant de la mort; «Dieu l'a ressuscité en le délivrant des douleurs de l'enfer» (Ac 2, 24); «sans le voir, vous croyez en lui, avec une joie ineffable et glorieuse» (1 Pi 1, 8) à laquelle beaucoup désirent parvenir, et vous savez que «c'est par grâce que vous êtes sauvés, non par vos œuvres » (Ep 2, 5, 8-9), mais par le bon vouloir de Dieu par Jésus-Christ.

2. «Aussi, ceignez vos reins et servez Dieu dans la crainte» (1 Pi 1, 13; Ps 2, 11) et la vérité, laissant de côté les bavardages vides, et l'erreur de la foule, «croyant en celui qui a ressuscité notre Seigneur Jésus-Christ d'entre les morts, et lui a donné la gloire» (1 Pi 1, 21) et un trône à sa droite. «À lui tout est soumis, au ciel et sur la terre » (cf. Ph 2, 10; 3, 21); à lui obéit tout ce qui respire, il viendra «juger les vivants et les morts» (Ac 10, 42), et Dieu demandera compte de son sang à ceux qui refusent de croire en lui. *2*. «Celui qui l'a ressuscité» d'entre les morts «nous ressuscitera aussi» (2 Co 4, 1), si nous faisons sa volonté

[18] Les martyrs – ici Ignace et ses compagnons – sont les vrais imitateurs du Christ. À ce titre ils sont des images vivantes de la charité.

et si nous marchons selon ses commandements, et si nous aimons ce qu'il a aimé, nous abstenant de toute injustice, cupidité, amour de l'argent, médisance, faux témoignage, ne rendant pas mal pour mal, malédiction pour malédiction, *3*. nous souvenant des enseignements du Seigneur qui dit: «Ne jugez pas, pour ne pas être jugés; pardonnez, et l'on vous pardonnera; faites miséricorde pour recevoir miséricorde; la mesure avec laquelle vous mesurerez servira aussi pour vous» (cf. Mt 5, 3, 10; Lc 6, 36-38), et «bienheureux les pauvres et ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume de Dieu est à eux» (Mt 5, 3, 10; cf. Lc 6, 20)[19].

3. Ce n'est pas de moi-même, frères, que je vous écris ceci sur la justice, mais c'est parce que vous m'y avez invité les premiers; car ni moi ni un autre tel que moi ne pouvons approcher de la sagesse du bienheureux et glorieux Paul, qui, étant parmi vous, parlant face à face aux hommes d'alors, enseigna avec exactitude et avec force la parole de vérité, et après son départ vous écrivit une lettre; si vous l'étudiez attentivement, vous pourrez vous élever dans la foi qui vous a été donnée: la foi est notre mère à tous, elle est suivie de l'espérance et précédée de l'amour pour Dieu et le Christ et pour le prochain[20]. Celui qui demeure en ces vertus a accompli les commandements de la justice; car celui qui a la charité est loin de tout péché.

Les chapitres suivants contiennent des recommandations adressées aux femmes mariées et aux veuves (ch. 4), aux diacres, aux jeunes gens et aux vierges consacrées (ch. 5), aux presbytres (ch. 6). Le ch. 7 vise les docètes.

8. Soyons donc sans cesse fermement attachés à notre espérance et au gage de notre justice, le Christ Jésus, «qui a porté nos fautes en son corps sur le bois» (cf. 1 P 2, 24), «qui n'a pas commis de péché et on n'a pas trouvé de fausseté en sa bouche» (1 P 2, 22); mais pour nous, pour que nous vivions en lui, il a tout supporté. Soyons donc les imitateurs de sa patience, et si nous souffrons pour son nom, rendons-lui gloire. C'est ce modèle qu'il nous a présenté en lui-même, et c'est cela que nous avons cru.

9. Je vous exhorte donc tous à obéir à la parole de justice, et à persévérer dans la patience que vous avez vue de vos yeux, non seulement dans les bienheureux Ignace, Zosime et Rufus[21], mais aussi en d'autres qui étaient de chez vous, et en Paul lui-même et les autres Apôtres, persuadés que tous ceux-là n'ont pas couru en vain (Ga 1, 2; Ph 2, 16), mais bien dans la foi et la justice, et qu'ils sont dans le lieu qui leur était dû près du Seigneur avec qui ils ont souffert. «Ils n'ont pas aimé le siècle présent» (cf. 2 Tm 4, 10), mais bien celui qui est mort pour nous, et que Dieu a ressuscité pour nous.

10. Demeurez donc en ces sentiments, et suivez l'exemple du Seigneur, fermes et inébranlables dans la foi, aimant vos frères, vous aimant les uns les autres, unis dans la vérité, vous attendant les uns les autres dans la douceur du Seigneur, ne méprisant personne. Quand vous pouvez faire le bien, ne différez pas, car «l'aumône délivre de la mort» (Tb 12, 9). «Soyez tous soumis les uns les autres, gardant une conduite irréprochable parmi les païens, pour que vos bonnes œuvres» (1 P 2, 12) vous attirent la louange, et que le Seigneur ne soit pas blasphémé à cause de vous. «Mais malheur à celui qui fait blasphémer le nom du Seigneur» (Is 52, 5). Enseignez à tous la sagesse dans laquelle vous vivez vous-mêmes.

Le ch. 11 traite d'un cas particulier sur lequel nous sommes assez mal renseignés.

12. Je suis assuré que vous êtes très versés dans les Saintes Lettres et que rien ne vous en est ignoré: moi je n'ai pas ce don. Il me suffit de vous dire, comme il est dit dans ces Écritures: «Mettez-vous en colère et ne péchez pas», et «que le soleil ne se couche pas sur

---

19 En ces quelques lignes, Polycarpe résume tout le message chrétien: 1. L'essentiel du *Credo*: mort, résurrection du Christ, sa session à la droite du Père, son retour glorieux à la fin des temps, la résurrection générale; 2. La charité et les béatitudes.

20 La trilogie: foi, espérance, amour, fait partie de la première prédication chrétienne. On la trouve mentionnée dès 1 Thess 1, 3.

21 À cette époque, le titre de «Bienheureux» (makavrio") était réservé aux martyrs. Zosime et Rufus étaient sans doute les compagnons d'Ignace, envoyés comme lui à Rome pour y être livrés aux bêtes.

votre colère» (cf. Ps 4, 5; Ep 4, 26). Heureux qui s'en souvient; je crois qu'il en est ainsi pour vous.

Que Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, et lui-même, le grand prêtre éternel, le Fils de Dieu, Jésus-Christ, vous fassent grandir dans la foi et dans la vérité, en toute douceur et sans colère, en patience et longanimité, endurance et chasteté; qu'il vous donne part à l'héritage de ses saints, et à nous-mêmes avec vous, et à tous ceux qui sont sous le ciel, qui croient en notre Seigneur Jésus-Christ et en son Père qui l'a ressuscité d'entre les morts. Priez pour tous les saints. Priez aussi pour les rois, pour les autorités et les princes, et pour ceux qui vous persécutent et vous haïssent, et pour les ennemis de la croix; ainsi le fruit que vous portez sera visible à tous, et vous serez parfaits en lui.

13. Vous m'avez écrit, vous et Ignace, pour que si quelqu'un va en Syrie, il emporte aussi votre lettre[22]; je le ferai si je trouve une occasion favorable, soit moi-même, soit celui que j'enverrai pour vous représenter avec moi. Comme vous nous l'avez demandé, nous vous envoyons les lettres d'Ignace, celles qu'il nous a adressées et toutes les autres que nous avons chez nous; elles sont jointes à cette lettre, et vous pourrez en tirer grand profit, car elles renferment foi, patience, et toute édification qui se rapporte à notre Seigneur. Faites-nous savoir ce que vous aurez appris de sûr d'Ignace et de ses compagnons (*de ipso Ignatio et de his qui cum eo sunt*).

14. Je vous écris ceci par Crescens, que je vous ai récemment recommandé et que je vous recommande encore maintenant. Il s'est conduit chez nous de façon irréprochable, et je crois qu'il fera de même chez vous. Je vous recommande aussi sa sœur quand elle viendra chez vous. Portez-vous bien dans le Seigneur Jésus-Christ et dans sa grâce, avec tous les vôtres. Amen.

---

22 La lettre de Polycarpe répond à une lettre que lui ont adressée les Philippiens. On sait par ailleurs qu'Ignace avait recommandé à Polycarpe et à l'Église de Smyrne (*Smyrn*. 11, 2) d'envoyer un messager à Antioche.

IGNACE D'ANTIOCHE

D'après Eusèbe de Césarée (qui puise son information dans les *Lettres* d'Ignace), l'évêque d'Antioche Ignace fut martyrisé sous le règne de l'empereur Trajan (98-117); durant son transfert à Rome pour y être exécuté, il écrivit sept lettres, six à des Églises, et une à Polycarpe de Smyrne. Écrites dans un langage qui rappelle celui de Paul, elles révèlent que les docètes et les judaïsants sont actifs dans les milieux chrétiens d'Antioche; elles dénotent aussi une conception «monarchique» de l'épiscopat: pour Ignace, l'Église du Christ est d'abord une communauté locale serrée autour de son évêque. C'est pourquoi Ignace insiste sur le lien d'unité qui doit exister entre le pasteur et son troupeau: à ses yeux, c'est l'image du lien d'unité qui existe entre le Christ et son Église. Cette conception tranche sur la vision «collégiale» de l'épiscopat, qui avait dominé jusque là. Selon quelques patrologues modernes, le corpus de sept lettres d'Ignace serait un faux littéraire rédigé dans la deuxième moitié du 2e siècle et destiné à justifier (en l'antidatant) l'institution de l'épiscopat monarchique. Le débat sur l'authenticité des lettres d'Ignace reste ouvert.

Le témoignage d'Eusèbe

Les informations fournies par Eusèbe au sujet d'Ignace sont extraites du corpus ignatien lui-même.

En ce temps-là (= sous le règne de Trajan [98-117]) florissait en Asie un compagnon des apôtres, Polycarpe, qui avait été établi évêque de l'Église de Smyrne par les témoins et les serviteurs du Seigneur. [En même temps que lui étaient également connus Papias, évêque lui aussi de l'Église d'Hiérapolis, et l'homme encore maintenant célébré par les foules, Ignace, qui avait obtenu, au second rang dans la succession de Pierre, l'épiscopat à Antioche. La tradition raconte qu'il fut envoyé de Syrie à la ville des Romains pour devenir la nourriture des bêtes, à cause du témoignage pour le Christ. Et tandis qu'il faisait le voyage à travers l'Asie sous la surveillance la plus attentive des gardiens, il affermissait les Églises par ses entretiens et ses exhortations dans toutes les villes où il passait. Et d'abord, il les mettait surtout en garde contre les hérésies qui commençaient alors à abonder; il les pressait de tenir fermement à la tradition des apôtres que, pour plus de sécurité, il estima nécessaire de fixer encore par écrit; il était déjà en train de rendre témoignage.

Ce fut ainsi que, étant à Smyrne, où était Polycarpe, il écrivit à l'Église d'Éphèse une lettre, où il fait mention de son pasteur, Onésime; une autre à l'Église de Magnésie sur le Méandre, où il fait également mention de l'évêque Damas; une autre à l'Église de Tralles, dont il rapporte que le chef était alors Polybe. Outre ces lettres, il écrivit aussi à l'Église des Romains, à laquelle il développe une exhortation pour qu'on ne fasse pas de démarches en vue de le priver du martyre, son espérance et son désir. […]

Ensuite, étant déjà loin de Smyrne, il s'adressa encore par écrit, depuis Troas, à ceux de Philadelphie, à l'Église de Smyrne et personnellement à son président Polycarpe, qu'il reconnaissait tout à fait comme un homme apostolique et à qui il confie son troupeau d'Antioche, comme un véritable et bon pasteur, en lui demandant de s'en occuper avec diligence.

*Suit une citation d'un extrait de la lettre aux Smyrniotes, du passage de l'*Adversus Haereses *où Irénée cite Ignace (*Adv. Haer.*, V, 28,4) et de deux chapitres de la lettre de Polycarpe.*

EUSEBE DE CESAREE, *Histoire ecclésiastique*, III, 36,1-6.10. Trad. G. Bardy (*SC* 31)

Les sept lettres d'Ignace

Édition avec traduction française:

Ignace d'Antioche. Polycarpe de Smyrne, Lettres. Martyre de Polycarpe. Texte grec, introduction, traduction et notes, par P. Th. CAMELOT (coll. «Sources chrétiennes», 10), 3e éd., Paris, 1958.

Commentaires et études:

JOLY R., *Le dossier d'Ignace d'Antioche* (coll. «Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Bruxelles», 69), Bruxelles, 1979. Cf. R. Gryson, RTL 10 (1979), p. 446-453.

MUNIER Ch., «Où en est la question d'Ignace d'Antioche? Bilan d'un siècle de recherches 1870-1988», dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II. 27/1, Berlin, 1993, p. 359-484.

SCHOEDEL W. R., «Polycarp of Smyrna and Ignatius of Antioch», dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II. 27/1, Berlin, 1993, p. 272-358.

HÜBNER R. M., «Thesen zur Echtheit und Datierung der sieben Briefe des Ignatius von Antiochien», dans *Zeitschrift für Antikes Christentum* 1 (1997), p. 44-72.

SCHÖLLGEN G., «Die Ignatianen als pseudepigraphisches Briefcorpus. Anmerkungen zu den Thesen von Reinhard M. Hübner», dans *Zeitschrift für Antikes Christentum* 2 (1998), p. 1-16.

POUDERON B., «Les lettres d'Ignace d'Antioche, ou la mise en scène de l'imitation du Christ», dans *Les correspondances des Pères = Connaissance des Pères de l'Église* n° 105 (mars 2007), p. 14-23.

ZWIERLEIN O, *Petrus in Rom. Die literarische Zeugnisse*, 2e éd., Göttingen, 2010, p. 183-237.

Le texte des lettres d'Ignace d'Antioche est cité ci-dessous dans la traduction de P. Th. Camelot, parue dans *Les écrits des Pères apostoliques* (coll. «Chrétiens de tous les temps», 1), Paris, 1963.

Quelques textes d'Ignace

L'unité des chrétiens

Jésus-Christ, notre vie inséparable, est la pensée du Père, comme aussi les évêques, établis jusqu'aux extrémités de la terre, sont dans la pensée de Jésus-Christ. Aussi convient-il de marcher d'accord avec la pensée de votre évêque, ce que d'ailleurs vous faites. Votre presbyterium justement réputé, digne de Dieu, est accordé à l'évêque comme les cordes à la cithares; ainsi dans l'accord de vos sentiments et l'harmonie de la charité, vous chantez Jésus-Christ. Que chacun de vous aussi, vous deveniez un choeur, afin que dans l'harmonie de votre accord, prenant le ton de Dieu dans l'unité, vous chantiez d'une seule voix par Jésus Christ un hymne au Père, afin qu'il vous écoute et vous reconnaisse, par vos bonnes œuvres, comme les membres de son Fils. Il est donc utile pour vous d'être dans une irréprochable unité, afin de participer toujours à Dieu.

IGNACE D'ANTIOCHE, *Lettre aux Éphésiens*, 4, trad. P.Th. Camelot (SC 10).

Ignace, qui est aussi Théophore [= qui porte Dieu], à celle qui est bénie dans la grâce de Dieu le Père en Jésus Christ notre Sauveur, en qui je salue l'Église qui est à Magnésie sur le Méandre et lui souhaite toute joie en Dieu le Père et en Jésus Christ.

Connaissant la parfaite ordonnance de votre charité selon Dieu, je m'en réjouis et j'ai résolu de vous adresser la parole dans la foi en Jésus Christ. Honoré d'un nom digne de Dieu, dans les liens que je porte partout, je chante les Églises; je souhaite en elles l'union de la chair et de l'esprit de Jésus Christ, notre vie pour toujours, l'union de la foi et de la charité à quoi rien n'est préférable, et ce qui est encore plus important: l'union de Jésus et du Père en qui nous supporterons toutes les menaces du prince de ce monde; nous y échapperons et nous atteindrons Dieu...

Dans les personnes que j'ai nommées plus haut, j'ai vu toute votre communauté dans la foi et je l'ai aimée; je vous en conjure, efforcez-vous de tout faire dans la **concorde de Dieu**...

Qu'il n'y ait parmi vous rien qui puisse vous séparer... De même que le Seigneur n'a rien fait, ni par lui-même ni par ses apôtres, sans le Père à qui il est uni, ainsi ne faites rien, vous non plus, sans l'évêque et les presbytres; n'essayez pas de faire passer pour raisonnable ce que vous faites à part vous, mais bien ce que vous faites en commun: une unique prière, une unique supplication, un unique esprit, une unique espérance dans la charité, dans la joie

irréprochable: c'est cela Jésus Christ à qui rien n'est préférable. Tous accourez comme vers un unique temple de Dieu, comme autour d'un unique autel, vers l'unique Jésus Christ, qui est sorti du Père unique, qui était dans l'Unique et en lui est retourné...

Lettre aux Magnésiens, 1. 6-7

Le Christ, Fils de Dieu réellement fait homme

Soyez donc sourds quand on vous parle en dehors de Jésus Christ, de la race de David, né de Marie, qui a été **véritablement engendré, qui a mangé et qui a bu, qui a été véritablement persécuté sous Ponce Pilate, qui a été véritablement crucifié et est mort aux regards des êtres célestes, terrestres et infernaux, qui est aussi véritablement ressuscité des morts**. Son Père l'a ressuscité, lui, son Père, qui, à sa ressemblance, nous ressuscitera aussi en Jésus Christ, nous qui croyons en lui et en dehors de qui nous n'avons pas la vie véritable.

Car si, comme le disent certains athées, c'est-à-dire des incrédules, il n'a souffert qu'en apparence – ils n'existent eux-mêmes qu'en apparence –, moi, pourquoi suis-je enchaîné? Pourquoi donc souhaiter combattre contre les bêtes? C'est donc pour rien que je meurs? Ainsi donc je mens contre le Seigneur!

Lettre aux Tralliens, 9-10

La nouveauté chrétienne

... Ne vous laissez pas égarer par les doctrines fausses ni par les vieilles fables inutiles. Car si maintenant encore nous vivons selon la Loi, nous avouons que nous n'avons pas reçu la grâce. Car les très divins prophètes ont vécu selon Jésus Christ; c'est pourquoi ils ont été persécutés. Ils étaient inspirés par sa grâce, pour que les incrédules fussent pleinement convaincus qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui s'est manifesté par Jésus Christ son Fils, qui est sa parole sortie du silence, qui en toutes choses s'est rendu agréable à celui qui l'a envoyé. Si donc ceux qui vivaient dans l'ancien ordre de choses sont venus à une nouvelle espérance, n'observant plus le sabbat mais vivant selon le jour du Seigneur[23], jour où notre vie s'est levée par lui et par sa mort – certains le nient, mais c'est par ce mystère que nous avons reçu la foi et que nous tenons ferme afin d'être trouvés disciples de Jésus Christ notre seul maître –, comment pourrions-nous vivre sans lui, puisque les prophètes aussi étaient ses disciples par l'esprit et l'attendaient comme leur maître? Et c'est pourquoi celui qu'ils attendaient dans la justice les a, en venant, ressuscités des morts...

C'est pourquoi, devenus ses disciples, apprenons à vivre selon le christianisme. Car celui qui s'appelle d'un autre nom que celui-ci n'est pas de Dieu. Rejetez donc le mauvais levain, vieilli et aigri et transformez-vous en un nouveau levain, qui est Jésus Christ... Il est absurde de parler de Jésus Christ et de judaïser. **Car ce n'est pas le christianisme qui a cru au judaïsme, mais le judaïsme au christianisme**, dans lequel a été rassemblée toute langue qui croit en Dieu...

Lettre aux Magnésiens, 8-10

Je vous exhorte à ne rien faire par esprit de querelle, mais selon l'enseignement du Christ. J'en ai entendu qui disaient: Si je ne le trouve pas dans les archives[24], je ne le crois pas dans l'évangile. **Et quand je leur disais: C'est écrit, ils me répondaient: C'est là la question. Pour moi, mes archives, c'est Jésus Christ**; mes archives inviolables, c'est sa croix et sa mort et sa résurrection et la foi qui vient de lui ; c'est en cela que je désire, par votre prière, être justifié...

Lettre aux Philadelphiens, 8

Évangile et Ancien Testament

Les prophètes anciens ont annoncé le Christ, leur parole reste bonne nouvelle pour les chrétiens. Mais seul l'Évangile apporte l'accomplissement de la promesse par la venue du Sauveur:

---

[23] c.-à-d. le dimanche.

[24] Les «archives» sont probablement l'Ancien Testament.

Mes frères, je déborde d'amour pour vous et c'est dans l'allégresse que je cherche à vous affermir, non pas moi, mais Jésus Christ ; étant enchaîné pour lui, je crains davantage, dans la pensée que je suis encore imparfait; mais votre prière me rendra parfait pour Dieu, afin que j'obtienne l'héritage dont j'ai reçu la miséricorde, me réfugiant dans l'évangile comme dans la chair du Christ, et dans les apôtres comme dans le presbyterium de l'Église. Et aimons aussi les prophètes, car eux aussi ont annoncé en vue de l'Évangile; ils ont espéré en Lui et l'ont attendu ; croyant en Lui, ils ont été sauvés; demeurant dans l'unité de Jésus Christ, saints dignes d'amour et d'admiration, ils ont reçu le témoignage de Jésus Christ et ont été admis dans l'évangile de notre commune espérance...

Les prêtres (de l'Ancien Testament) aussi étaient honorables, mais chose meilleure est le grand-prêtre à qui a été confié le Saint des saints, à qui seul ont été confiés les secrets de Dieu. Il est la porte du Père, par laquelle entrent Abraham, Isaac et Jacob, et les prophètes et les apôtres et l'Église. Tout cela est pour l'unité de Dieu. Mais l'Évangile a quelque chose de particulier: la venue du Sauveur notre Seigneur Jésus Christ, sa passion et sa résurrection. Car les bien-aimés prophètes l'avaient annoncé, mais l'évangile est l'accomplissement de l'immortalité. Tout est également bon, si vous croyez dans la charité...

Lettre aux Philadelphiens, 5. 9

Lettre d'Ignace d'Antioche aux Smyrniotes

Trad. P.-Th. Camelot, dans *Les écrits des Pères apostoliques*, annotés par Fr. Louvel. Préface de L. Bouyer. Introduction de Cl. Mondésert (coll. Chrétiens de tous les temps, 1), Paris, 1963.

Smyrne est à environ 50 kilomètres au nord d'Éphèse. La ville située sur un golfe profond était dès l'antiquité un excellent port, le plus important après Éphèse. C'était une des principales cités de la côte ouest d'Asie Mineure, «la première pour la beauté», disait-on. Une des sept lettres de l'Apocalypse (2, 8-11) est adressée à l'Église de Smyrne. Il y avait donc dans cette ville un nombre relativement grand de chrétiens dès la fin du premier siècle.

Ignace, dit aussi Théophore, à l'Église de Dieu le Père et de son fils bien-aimé Jésus-Christ, qui a obtenu par miséricorde tous les dons, remplie de foi et de charité, qui n'est privée d'aucun don, divinement magnifique et porteuse des objets sacrés[25], qui est à Smyrne d'Asie, dans un esprit irréprochable et dans la parole de Dieu, toute sorte de joie.

1, 1. Je rends grâces à Jésus-Christ Dieu, qui vous a rendus si sages. je me suis aperçu, en effet, que vous êtes achevés dans une foi inébranlable, comme si vous étiez cloués de chair et d'esprit à la croix de Jésus-Christ, et solidement établis dans la charité par le sang du Christ, fermement convaincus au sujet de notre Seigneur qui est véritablement de la race «de David selon la chair» (cf. Rm 1, 3), Fils de Dieu selon la volonté et la puissance de Dieu, véritablement né d'une vierge, baptisé par jean pour que, par lui, «fût accomplie toute justice» (Mt 3, 15). 2. Il a été véritablement cloué pour nous dans sa chair sous Ponce Pilate et Hérode le tétrarque, – c'est grâce au fruit de sa croix, et à sa passion divinement bienheureuse que nous, nous existons, – pour «lever son étendard» (Is 5, 26ss) dans les siècles par sa résurrection, et pour rassembler ses saints et ses fidèles, venus soit des juifs soit des gentils, dans l'unique corps de son Église.

2. Tout cela, il l'a souffert pour nous, pour que nous soyons sauvés. Et il a véritablement souffert, comme aussi il s'est véritablement ressuscité, non pas, comme disent certains

[25] Ignace compare les chrétiens aux porteurs d'objets sacrés dans les processions païennes. Ne portent-ils pas en effet la grâce de Dieu et les vertus chrétiennes ?

incrédules, qu'il n'ait souffert qu'en apparence: eux-mêmes n'existent qu'en apparence et il leur arrivera un sort conforme à leurs opinions, d'être sans corps et semblables aux démons[26].

3, 1. Pour moi, je sais et je crois que même après sa résurrection il était dans la chair. 2. Et quand il vint à Pierre et à ceux qui étaient avec lui, il leur dit: «Prenez, touchez-moi, et voyez que je ne suis pas un démon sans corps.» Et aussitôt ils le touchèrent, étroitement unis à sa chair et à son esprit. C'est pour cela qu'ils méprisèrent la mort, et qu'ils furent trouvés supérieurs à la mort. 3. Et après sa résurrection, Jésus mangea et but avec eux comme un être de chair, étant cependant spirituellement uni à son Père.

4, 1. Voilà ce que je vous recommande, bien-aimés, sachant bien que vous aussi vous pensez ainsi. Mais je veux vous mettre en garde contre ces bêtes à face humaine: non seulement il vous faut ne pas les recevoir, mais s'il est possible ne pas même les rencontrer et seulement prier pour eux, si jamais ils pouvaient se convertir, ce qui est difficile. Mais Jésus-Christ en a le pouvoir, lui notre véritable vie. 2. Car si c'est en apparence que cela a été accompli par notre Seigneur, moi aussi, c'est en apparence que je suis enchaîné. Pourquoi donc, moi aussi, me suis-je livré à la mort, pour le feu, pour le glaive, pour les bêtes? Mais près du glaive, près de Dieu: avec les bêtes, avec Dieu; seulement que ce soit au nom de Jésus-Christ. C'est pour souffrir avec lui que je supporte tout, et c'est lui qui m'en donne la force, **lui qui s'est fait homme parfait**.

5, 1. Certains, par ignorance, le renient, mais ils ont plutôt été reniés par lui, avocats de la mort plus que de la vérité, eux qui n'ont réussi à persuader ni les prophéties ni la Loi de Moïse, ni même jusqu'à présent l'Évangile, ni les souffrances de chacun de nous. 2. Car ils pensent la même chose de nous. Car que me sert que quelqu'un me loue, s'il blasphème mon Seigneur, en ne confessant pas qu'il a pris chair? Celui qui ne dit pas cela le renie absolument, étant lui-même un croque-mort[27]. 3. Leurs noms, puisqu'ils sont infidèles, il ne m'a pas plu de les écrire. Mais puissé-je même ne pas me souvenir d'eux, jusqu'à ce qu'ils se repentent pour croire à la passion, qui est notre résurrection.

6, 1. Que personne ne se trompe: même les êtres célestes, et la gloire des anges, et les archontes[28] visibles et invisibles, s'ils ne croient pas au sang du Christ, pour eux aussi il y a un jugement: «Que celui qui peut comprendre, comprenne» (Mt 19, 12). Que personne ne s'enorgueillisse de son rang, car l'essentiel, c'est la foi et la charité, auxquelles rien n'est préférable. 2. Considérez ceux qui ont une autre opinion sur la grâce de Jésus-Christ qui est venue sur nous: comme ils sont opposés à la pensée de Dieu! De la charité, ils n'ont aucun souci, ni de la veuve, ni de l'orphelin, ni de l'opprimé, ni des prisonniers ou des libérés, ni de l'affamé ou de l'assoiffé.

7, 1. Ils s'abstiennent de l'eucharistie et de la prière, parce qu'ils ne confessent pas que l'eucharistie est la chair de notre Sauveur Jésus-Christ, chair qui a souffert pour nos péchés, et que dans sa bonté le Père a ressuscitée. Ainsi ceux qui refusent le don de Dieu meurent dans leurs disputes. Il leur serait utile de pratiquer la charité pour ressusciter eux aussi. 2. Il convient de vous tenir à l'écart de ces gens-là, et de ne parler d'eux ni en privé ni en public, mais de vous attacher aux prophètes, et spécialement à l'Évangile, dans lequel la passion nous est montrée et la résurrection accomplie. Et les divisions, fuyez-les comme le principe de tous les maux.

8, 1. Suivez tous l'évêque, comme Jésus-Christ suit son Père, et le *presbyterium* comme les Apôtres; quant aux diacres, respectez-les comme la loi de Dieu. Que personne ne fasse, en dehors de l'évêque, rien de ce qui regarde l'Église. Que cette eucharistie seule soit regardée

---

[26] La pensée chrétienne primitive s'arrêtait de préférence à la résurrection glorieuse. La résurrection des damnés est d'ordinaire en dehors de ses perspectives. Aussi Ignace considère que les docètes, conformément à leur opinion, seront comme des démons sans corps.

[27] Les docètes ne croient pas que le Christ a eu un vrai corps. Par là même, ils ne voient dans le corps de tout homme qu'un cadavre destiné au tombeau.

[28] Le mot «archonte» signifie «gouvernant»; ici, il désigne les princes (de ce monde ou de l'autre monde). Le terme est souvent utilisé pour désigner les démons.

comme légitime, qui se fait sous la présidence de l'évêque ou de celui qu'il en aura chargé[29]. 2. Là où paraît l'évêque, que là soit la communauté, de même que là où est le Christ Jésus, là est l'Église catholique[30] Il n'est pas permis en dehors de l'évêque ni de baptiser, ni de faire l'agape[31], mais tout ce qu'il approuve, cela est agréable à Dieu aussi. Ainsi tout ce qui se fait sera sûr et légitime.

9, 1. Il est raisonnable de retrouver désormais notre bon sens, et, pendant que nous en avons encore le temps, de nous repentir pour retourner à Dieu. Il est bon de reconnaître Dieu et l'évêque. Celui qui honore l'évêque est honoré de Dieu; celui qui fait quelque chose à l'insu de l'évêque sert le diable.

2. Que la grâce vous fasse abonder en toutes choses, car vous en êtes dignes: vous m'avez réconforté en toutes manières et que Jésus en fasse autant pour vous. Absent et présent, vous m'avez aimé: que Dieu vous le rende. Si vous supportez tout pour lui, vous arriverez à le posséder.

10, 1. Vous avez bien fait de recevoir comme des diacres du Christ de Dieu Philon et Rhéos Agathopous[32], qui m'ont accompagné pour l'amour de Dieu. Eux aussi rendent grâces au Seigneur à votre sujet, parce que vous les avez réconfortés de toutes manières. Rien de cela n'est perdu pour vous. 2. Mon esprit est votre rançon, et mes liens que vous n'avez pas méprisés, et dont vous n'avez pas rougi. Jésus-Christ, qui est la foi parfaite[33], ne rougira pas non plus de vous.

11, 1. Votre prière est allée vers l'Église qui est à Antioche de Syrie. C'est de là que je suis parti enchaîné de chaînes très précieuses à Dieu, et je vous salue tous. Je ne suis pas digne d'être de cette Église, étant le dernier d'entre eux. Mais selon la volonté de Dieu, j'en ai été jugé digne, non d'après le jugement de ma conscience, mais par la grâce de Dieu; je souhaite queue me soit donnée entière, pour qu'avec votre prière je puisse obtenir Dieu. 2. Afin donc que votre œuvre soit parfaite et sur terre et dans le ciel, il convient que, à l'honneur de Dieu, votre Église élise un envoyé de Dieu pour aller jusqu'en Syrie se réjouir avec eux de ce qu'ils possèdent la paix et ont retrouvé leur grandeur, et de ce que leur corps a été rétablie 3. Il m'a paru que ce serait une chose digne si vous envoyiez quelqu'un des vôtres avec une lettre pour célébrer avec eux le calme qui leur est revenu grâce à Dieu, et de ce que leur Église a atteint le port grâce à vos prières. Étant parfaits, ayez aussi des pensées parfaites. Car si vous désirez faire le bien, Dieu est prêt à vous l'accorder.

12, 1. La charité des frères qui sont à Troas vous salue; c'est de là que je vous écris par l'intermédiaire de Burrhus qu'avec les Éphésiens vos frères vous m'avez envoyé pour être avec moi; il m'a réconforté de toutes manières. Il faudrait que tous l'imitassent, car il est un modèle du service de Dieu. La grâce le récompensera de toute manière. 2. Je salue votre évêque digne de Dieu, votre presbyterium si respectable, les diacres mes compagnons de services, et tous individuellement et en commun, au nom de Jésus-Christ, et en sa chair et en son sang, en sa passion et sa résurrection, en unité de chair et d'esprit avec Dieu et entre vous. À vous grâce, miséricorde, paix et patience pour toujours.

---

29 L'évêque est envoyé par Jésus-Christ, comme Jésus-Christ est envoyé par son Père. Rien dans l'Église ne peut donc se faire en dehors de l'évêque. Ceci est spécialement vrai de l'eucharistie. Mais on remarquera qu'un délégué de l'évêque peut célébrer l'eucharistie.

30 Nous avons ici le premier emploi du mot «catholique»,et même de l'expression «Église catholique» dans la langue chrétienne.

31 Le mot «Agape» a désigné dans l'antiquité chrétienne un repas sacré (cf. *Didachè*, 9-10). Ici Ignace considère le baptême et l'agape comme les deux principales fonctions de l'évêque. Ce rapprochement laisse à entendre que pour Ignace, l'agape est très probablement l'eucharistie, ou au moins le prélude à celle-ci.

32 Les diacres Philon et Rhéos Agathopous sont mentionnés dans la finale de la lettre d'Ignace aux Philadelphiens.

33

13. Je salue les familles de mes frères avec leurs femmes et leurs enfants, et les vierges appelées veuves[34]. Soyez forts par la vertu de l'esprit. Philon qui est avec moi vous salue. je salue la maison de Tavia, je souhaite qu'elle soit affermie dans la foi et dans la charité de chair et d'esprit. je salue Alcé, nom qui m'est cher, et Daphnos l'incomparable, et Eutecnos, et tous par leur nom. Portez-vous bien dans la grâce de Dieu.

Lettre d'Ignace d'Antioche aux Romains

Trad. P.-Th. Camelot, dans *Les écrits des Pères apostoliques*, annotés par Fr. Louvel. Préface de L. Bouyer. Introduction de Cl. Mondésert (coll. Chrétiens de tous les temps, 1), Paris, 1963.

Ignace, dit aussi Théophore, à l'Église qui a reçu miséricorde par la magnificence du Père très haut et de Jésus-Christ son Fils unique, l'Église bien-aimée et illuminée par la volonté de celui qui a voulu tout ce qui existe, selon la foi et l'amour pour Jésus-Christ notre Dieu; l'Église qui préside dans la région des Romains, digne de Dieu, digne d'honneur, digne d'être appelée bienheureuse, digne de louange, digne de succès, digne de pureté, qui préside à la charité, qui porte la loi du Christ, qui porte le nom du Père; je la salue au nom de Jésus-Christ, le fils du Père; aux frères qui, de chair et d'esprit, sont unis à tous ses commandements, remplis inébranlablement de la grâce de Dieu, purifiés de toute coloration étrangère, je leur souhaite en Jésus-Christ notre Dieu toute joie irréprochable.

1. Par mes prières j'ai obtenu de Dieu de voir vos saints visages, car j'avais demandé avec insistance de recevoir cette faveur; car, enchaîné dans le Christ Jésus, j'espère vous saluer, si du moins c'est la volonté de Dieu que je sois trouvé digne d'aller jusqu'au terme. Car le commencement est facile; si du moins j'obtiens la grâce de recevoir sans empêchement la part qui m'est réservée. Mais je crains que votre charité ne me fasse tort[35]. Car à vous il est facile de faire ce que vous voulez; mais à moi il est difficile d'atteindre Dieu, si vous ne m'épargnez pas.

2. Car je ne veux pas que vous plaisiez aux hommes, mais que vous plaisiez à Dieu, comme, en fait, vous lui plaisez. Pour moi, jamais je n'aurai une telle occasion d'atteindre Dieu, et vous, si vous gardez le silence, vous ne pouvez souscrire à une œuvre meilleure. Si vous gardez le silence à mon sujet, je serai à Dieu; mais si vous aimez ma chair, il me faudra de nouveau courir. Ne me procurez rien de plus que d'être offert en libation à Dieu (cf. Ph 2, 17; 2 Tm 4, 6), tandis que l'autel est encore prêt, afin que, réunis en choeur dans la charité, vous chantiez au Père dans le Christ Jésus, parce que Dieu a daigné faire que l'évêque de Syrie fût trouvé en lui, l'ayant fait venir du levant au couchant. Il est bon de se coucher loin du monde vers Dieu, pour se lever en lui.

3. Jamais vous n'avez jalousé personne, vous avez enseigné les autres. Je veux, moi, que ce que vous commandez aux autres par vos leçons garde sa force. Ne demandez pour moi que la force intérieure et extérieure, pour que non seulement je parle, mais que je veuille, pour que non seulement on me dise chrétien, mais que je le sois trouvé de fait. Si je le suis de fait, je pourrai me dire tel, et être un vrai croyant, quand je ne serai plus visible au monde. Rien de ce qui est visible n'est bon. Car notre Dieu, Jésus-Christ, étant en son Père, se fait voir davantage[36]. Car ce n'est pas une œuvre de persuasion que le christianisme, mais une oeuvre de puissance, quand il est haï par le monde.

---

[34] Les «veuves» dont il est ici question constituent un groupe à part dans les communautés chrétiennes (cf. 1 Tm. 5, 3-,6). Ce groupe se recrute normalement parmi les femmes ayant perdu leur mari. L'expression employée par Ignace, «les vierges appelées veuves», laisse entendre que l'on avait admis des vierges dans l'ordre des veuves.

[35] Ignace craint, il va le dire, que par amour pour lui, les chrétiens de Rome ne cherchent à le faire libérer. Ce serait lui faire tort, car on le priverait de l'honneur du martyre.

[36] Jésus-Christ retourné à son Père se fait connaître avec plus d'éclat et à un bien plus grand nombre d'hommes que lorsqu'il était visible sur la terre.

4. Moi, j'écris à toutes les Églises, et je mande à tous que moi c'est de bon cœur que je vais mourir pour Dieu, si du moins vous, vous ne m'en empêchez pas. Je vous en supplie, n'ayez pas pour moi une bienveillance inopportune. Laissez-moi être la pâture des bêtes, par lesquelles il me sera possible de trouver Dieu. Je suis le froment de Dieu, et je suis moulu par la dent des bêtes, pour être trouvé un pur pain du Christ. Flattez plutôt les bêtes, pour qu'elles soient mon tombeau, et qu'elles ne laissent rien de mon corps, pour que, dans mon dernier sommeil, je ne sois à charge à personne. C'est alors que je serai vraiment disciple de Jésus-Christ, quand le monde ne verra même plus mon corps. Implorez le Christ pour moi, pour que, par l'instrument des bêtes, je sois une victime offerte à Dieu. Je ne vous donne pas des ordres comme Pierre et Paul: eux, ils étaient libres, et moi jusqu'à présent un esclave (cf. 1 Co 9, 1). Mais si je souffre, je serai un affranchi de Jésus-Christ (1 Co 7, 22) et je renaîtrai en lui, libre. Maintenant enchaîné, j'apprends à ne rien désirer.

5. Depuis la Syrie jusqu'à Rome, je combats contre les bêtes (cf. 1 Co 15, 32), sur terre et sur mer, nuit et jour, enchaîné à dix léopards, c'est-à-dire à un détachement de soldats; quand on leur fait du bien, ils en deviennent pires. Mais, par leurs mauvais traitements, je deviens davantage un disciple, mais «je n'en suis pas pour autant justifié» (1 Co 4, 4).

Puissé-je jouir des bêtes qui me sont préparées. Je souhaite qu'elles soient promptes pour moi. Et je les flatterai, pour qu'elles me dévorent promptement, non comme certains dont elles ont eu peur, et qu'elles n'ont pas touchés. Et, si par mauvaise volonté elles refusent, moi, je les forcerai. Pardonnez-moi; ce qu'il me faut, je le sais, moi. **C'est maintenant que je commence à être un disciple**. Que rien, des êtres visibles et invisibles, ne m'empêche par jalousie, de trouver le Christ. Feu et croix, troupeaux de bêtes, lacérations, écartèlements, dislocation des os, mutilation des membres, mouture de tout le corps, que les pires fléaux du diable tombent sur moi, pourvu seulement que je trouve Jésus-Christ.

6. Rien ne me servira des charmes du monde ni des royaumes de ce siècle. Il est bon pour moi de mourir (cf. 1 Co 9, 15) pour m'unir au Christ Jésus, plus que de régner sur les extrémités de la terre. C'est lui que je cherche, qui est mort pour nous; lui que je veux, qui est ressuscité pour nous. Mon enfantement approche. Pardonnez-moi, frères; ne m'empêchez pas de vivre, ne veuillez pas que je meure. Celui qui veut erre à Dieu, ne le livrez pas au monde, ne le séduisez pas par la matière. Laissez-moi recevoir la pure lumière; quand je serai arrivé là, je serai un homme. **Permettez-moi d'être un imitateur de la passion de mon Dieu**. Si quelqu'un a Dieu en lui, qu'il comprenne ce que je veux, et qu'il ait compassion de moi, connaissant ce qui m'étreint (cf. Ph 1, 23).

7. Le prince de ce monde veut m'arracher, et corrompre les sentiments que j'ai pour Dieu. Que personne donc, parmi vous qui êtes là, ne lui porte secours; plutôt soyez pour moi, c'est-à-dire pour Dieu. N'allez pas parler de Jésus-Christ, et désirer le monde. Que la jalousie n'habite pas en vous. Et si, quand je serai près de vous, je vous implore, ne me croyez pas. Croyez plutôt à ce que je vous écris. C'est bien vivant que je vous écris, désirant de mourir. **Mon désir terrestre a été crucifié**, et il n'y a plus en moi de feu pour aimer la matière, mais en moi une «eau vive» (cf. Jn 4, 10; 7, 38; Ap 14, 25) qui murmure et qui dit au-dedans de moi: «Viens vers le Père» (cf. Jn 14, 12, etc.). Je ne me plais plus à une nourriture de corruption ni aux plaisirs de cette vie; c'est le pain de Dieu que je veux, qui est la chair de Jésus-Christ, de la race de David (Jn 7, 42; Rm 1, 3), et pour boisson je veux son sang, qui est l'amour incorruptible.

8. Je ne veux plus vivre selon les hommes. Cela sera, si vous le voulez. Veuillez-le, pour que vous aussi, vous obteniez le bon vouloir de Dieu. Je vous le demande en peu de mots: croyez-moi, Jésus-Christ vous fera voir que je dis vrai, il est la bouche sans mensonge par laquelle le Père a parlé en vérité. Demandez pour moi que je l'obtienne. Ce n'est pas selon la chair que je vous écris, mais selon la pensée de Dieu. Si je souffre, vous m'aurez montré de la bienveillance; si je suis écarté, de la haine.

9. Souvenez-vous dans votre prière de l'Église de Syrie, qui, en ma place, a Dieu pour pasteur. Seul Jésus-Christ sera son évêque, et votre charité. Pour moi, je rougis d'être compté parmi eux, car je n'en suis pas digne, étant le dernier d'entre eux, et un avorton (cf. 1 Co 14, 8-9). Mais j'ai reçu la miséricorde d'être quelqu'un, si j'obtiens Dieu. Mon esprit vous salue, et la charité des Églises qui m'ont reçu, au nom de Jésus-Christ (cf. Mt 18, 40-41), non comme un simple passant. Et celles-là mêmes qui n'étaient pas sur ma route selon la chair, allaient au-devant de moi de ville en ville.

10. Je vous écris ceci de Smyrne par l'intermédiaire d'Éphésiens dignes d'être appelés bienheureux. Il y a aussi avec moi, en même temps que beaucoup d'autres, Crocus, dont le nom m'est si cher. Quant à ceux qui m'ont précédé de Syrie jusqu'à Rome pour la gloire de Dieu, je crois que vous les connaissez maintenant: faites-leur savoir que je suis proche. Tous sont dignes de Dieu et de vous, et il convient que vous les soulagiez en toutes choses. Je vous écris ceci le neuf d'avant les calendes de septembre[37]. Portez-vous bien jusqu'à la fin dans l'attente de Jésus-Christ.

Le Pape Benoît XVI a consacré une de ses catéchèses de l'année 2007 à Ignace d'Antioche. Elle est accessible à l'adresse http://www.patristique.org/-Catechese-.html

[37] 24 août. C'est la seule date qui soit donnée dans les lettres d'Ignace, mais elle ne dit pas de quelle année il s'agit.

L'ÉPITRE DE BARNABÉ

Édition avec traduction française:

Épître de Barnabé. Introduction, traduction et notes par P. Prigent. Texte grec établi et présenté par R. A. KRAFT (coll. «Sources chrétiennes», 172), Paris, 1971.

Commentaire:

PROSTMEIER F. R., *Der Barnabasbrief* (coll. «Kommentar zu den Apostolischen Vätern», 8), Göttingen, 1999 (le meilleur commentaire à ce jour).

Cette épître, que la tradition attribuera (à tort) à Barnabé, compagnon de Paul, insiste sur l'interprétation figurée des Écritures, par opposition à l'exégèse littérale des juifs, et regoupe les prédictions de la venue du Christ dans l'Ancien Testament, ce qui autorise l'auteur à prétendre que celui-ci est désormais un écrit chrétien. L'Épître de Barnabé est datée de la première moitié du 2e siècle. Le *codex Sinaiticus* (4e s.) la compte au nombre des livres du Nouveau testament et la place après l'Apocalypse.

Le texte de l'*Épître de Barnabé* est cité ci-dessous dans la traduction de Sœur Suzanne-Dominique, parue dans *Les écrits des Pères apostoliques* (coll. «Chrétiens de tous les temps», 1), Paris, 1963.

4,6. Je vous en prie, une fois encore, moi qui suis l'un d'entre vous, et qui vous chéris tous et chacun plus que ma vie, veillez sur vous-mêmes et ne ressemblez pas à certaines personnes, **n'accumulez pas les fautes en disant que l'Alliance est aux juifs comme à nous. Elle est à nous assurément.** Eux l'ont perdue définitivement, lors même que Moïse venait de la recevoir. L'Écriture dit en effet: «Moïse demeura sur la montagne quarante jours et quarante nuits sans manger et sans boire et il reçut du Seigneur l'Alliance: les Tables de pierre écrites du doigt de la main du Seigneur» (cf. Ex 31,18; 34,28). Mais pour s'être tournés vers les idoles, ils ont réduit à néant cette alliance. Voici, en effet, ce que dit le Seigneur: «Moïse, Moïse, descends vite, car ton peuple a péché, ce peuple que tu as fait sortir d'Égypte» (Ex 32,7; Dt 9,2). Moïse comprit et jeta les deux Tables de ses mains et leur alliance se brisa afin que celle du bien-aimé Jésus fût scellée dans notre cœur par l'espérance de notre foi en lui.

9,7. Soyez abondamment instruits sur toutes choses, enfants de la dilection: Abraham, qui le premier a pratiqué la circoncision, le fit en contemplant en esprit Jésus; il avait, en effet, été initié au sens des trois lettres. L'Écriture dit en effet: «Abraham circoncit les hommes de sa maison au nombre de 18 et 300» (cf. Gn 17,23-27; 14,14). De quel mystère reçut-il donc la connaissance? Remarquez qu'on nomme d'abord les dix-huit, et après un intervalle les trois cents. Dix-huit, c'est: dix, *iota*, huit, *êta* - ce qui fait IH = Jésus (ΙΗΣΟΥΣ). Et comme la croix en forme de *tau* est source de la grâce, on ajoute encore trois cents = T. Jésus est désigné par les deux lettres, la croix par la seule troisième. Il le sait bien, celui qui a mis en nous le don de sa doctrine; personne n'a entendu de moi explication plus profonde. Mais je sais que vous en êtes dignes.

10,4 «Tu ne mangeras pas non plus ni aigle, ni épervier, ni milan, ni corbeau» (Lv 11,13-16): ne va pas t'attacher, pour leur devenir semblable, à ces hommes qui ne savent pas gagner leur pain au prix de leur peine et de leur sueur, mais qui s'emparent injustement du bien d'autrui. Ils sont aux aguets, tout en se promenant avec un air candide, et ils épient la proie que leur convoitise va dépouiller; comme ces oiseaux, les seuls de l'espèce, qui au lieu de se procurer leur nourriture, restent perchés paresseusement, et cherchent à dévorer les autres, vraie peste par leur malfaisance.

12,5. Moïse figura d'une autre façon encore Jésus, montrant qu'il devait souffrir et que c'est lui qui donne la vie, lui qu'ils s'imagineront avoir fait périr. Israël succombait. Pour leur donner un signe, le Seigneur les fit mordre par toutes sortes de serpents et ils mouraient (cf.

Nb 21,6-9) (car c'est par le serpent que la désobéissance est apparue dans la personne d'Ève). Or, le Seigneur agissait ainsi pour les convaincre que c'était à cause de leur désobéissance qu'ils étaient livrés aux angoisses de la mort. Finalement, Moïse, qui avait publié ce précepte «Vous n'aurez point d'image sculptée ou fondue pour votre Dieu» (Dt 27,15), fabriqua néanmoins une telle image pour manifester une figure de Jésus. Il fabriqua donc un serpent d'airain, le dressa solennellement et fit convoquer le peuple par un héraut. Le peuple réuni priait Moïse d'intercéder pour leur guérison. Alors Moïse leur dit: «Lorsque quelqu'un d'entre vous sera mordu, qu'il vienne vers le serpent étendu sur le bois; qu'il espère; qu'il croie que celui-ci, même sans vie, peut le vivifier, et aussitôt il sera sauvé» (cf. Nb 21,8-9). Ainsi firent-ils. Voici bien la gloire de Jésus: tout a eu lieu en lui et pour lui (cf. Rm 11,36; Col 1,16).

14. Voyons maintenant si l'alliance qu'il avait juré à leurs pères de donner à ce peuple, lui fut vraiment donnée. Elle leur fut donnée. Mais ils n'en ont pas été dignes à cause de leurs péchés. Le prophète dit, en effet: «Moïse sur le mont Sinaï jeûna quarante jours et quarante nuits afin de recevoir l'alliance du Seigneur avec son peuple, et Moïse reçut du Seigneur deux tables écrites en esprit, du doigt de la main du Seigneur» (cf. Ex 24,18; 31,18). Les ayant donc en main il les portait au peuple pour les leur remettre, lorsque le Seigneur lui dit: «Moïse, Moïse, descends au plus vite, car ton peuple, que tu as ramené d'Égypte, a péché». Moïse comprit qu'ils s'étaient encore fabriqué des idoles et il jeta les Tables de ses mains; c'est ainsi que furent brisées les Tables de l'alliance du Seigneur (cf. Ex 32,7-19; Dt 9,12-17). Moïse avait donc reçu l'alliance, mais eux, les juifs, n'en étaient pas dignes. Apprenez comment c'est nous qui avons reçu l'alliance. Moïse l'avait reçue comme un serviteur, mais le Seigneur lui-même nous l'a donnée comme à un peuple d'héritiers, après avoir souffert pour nous.

18. Passons encore à une autre sorte de connaissance et de doctrine. Il y a deux voies, répondant à deux sortes de doctrine et d'autorité: la voie de la lumière et celle des ténèbres. Elles sont bien éloignées l'une de l'autre! À l'une sont préposés les anges de Dieu, qui conduisent vers la lumière; à l'autre, les anges de Satan. Or, Dieu est le Seigneur depuis l'origine et pour les siècles, et Satan est le prince du temps présent, le temps de l'iniquité.

LE PASTEUR D'HERMAS

Édition avec traduction française:

Hermas. Le Pasteur. Introduction, texte critique, traduction et notes par R. JOLY (coll. «Sources chrétiennes», 53), Paris, 1958 (3e éd., 1978 = SC 53ter).

Études et commentaires:

JOLY R., «Le milieu complexe du "Pasteur d'Hermas"», dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II. 27/1, Berlin, 1993, p. 524-551.

BROX N., *Der Hirt des Hermas* (coll. «Kommentar zu den Apostolischen Vätern», 7), Göttingen, 1991. Le meilleur commentaire à cette date.

OSIEK C., *Shepherd of Hermas. A Commentary* (coll. «Hermeneia»), Minneapolis, 1999.

Le Pasteur d'Hermas lu par Philippe HENNE (coll. «L'abeille»), Paris, Éditions du Cerf, 2011.

> «Il n'existe aucun ouvrage des premiers temps du christianisme où la vie de la communauté se déroule avec autant de naturel que dans le Pasteur d'Hermas. Des chrétiens de toutes sortes s'y rencontrent, bons et mauvais. On y trouve des évêques, des prêtres et des diacres qui ont administré leur office dignement devant Dieu, mais aussi des prêtres livrés au jugement pour leur orgueil, leur négligence et leur ambition, des diacres qui se sont approprié l'argent destiné aux veuves et aux orphelins. On y voit encore des martyrs dont le courage n'a pas faibli un instant, mais aussi des apostats, des traîtres et des délateurs, des chrétiens qui ont apostasié pour de simples intérêts terrestres et d'autres qui n'ont même pas rougi de maudire leur Dieu et leurs frères. Il y a des convertis dont l'âme ne porte pas la souillure d'un seul péché, mais aussi toutes sortes de pécheurs, des chrétiens aisés qui dédaignent leurs frères plus pauvres, d'autres, par contre, bons et charitables. Il y a des hérétiques, des hésitants qui cherchent la voie de la justice, de bons chrétiens avec des fautes minimes, des simulateurs et des hypocrites. Le livre d'Hermas constitue un vaste examen de conscience de l'Église romaine. La lâcheté de la conduite d'un grand nombre de chrétiens était sans doute la rançon d'une période de paix relative, au cours de laquelle ils s'étaient établis dans l'aisance, avaient amassé des richesses et acquis même du prestige dans leur entourage païen. Aussi se trouveront-ils complètement pris au dépourvu par les horreurs d'une terrible persécution. Ces circonstances se réalisèrent sous le règne de Trajan, et indiquent donc nettement la première moitié du IIe siècle. Il est certain cependant qu'aux yeux d'Hermas, les chrétiens exemplaires, et non pas les pécheurs, formaient la majorité.
>
> L'intention de l'auteur est de secouer les coupables par ses exhortations à la pénitence, mais aussi de réconforter les âmes timorées. Il se dégage de l'ensemble du discours un certain optimisme dans la conception de la vie.»
>
> J. QUASTEN, *Initiation aux Pères de l'Église*, vol. 1, p. 111-112.

Le texte du *Pasteur* d'Hermas est cité ci-dessous dans la traduction de R. Joly, parue dans *Les écrits des Pères apostoliques* (coll. «Chrétiens de tous les temps», 1), Paris, 1963.

L'Église créée avant toute chose

Si l'Église se présente d'abord à Hermas sous les traits d'une dame âgée et vénérable, c'est parce que, dans la pensée d'Hermas, l'Église est la première de toutes les créatures. C'est peut-être ce la même vision de l'Église qui dire s. Paul quand il écrit que «Dieu nous a choisis dans le Christ avant la fondation du monde» (Ep 1,4).

Voici, frères, une autre révélation qui me fut faite pendant mon sommeil par un jeune homme d'une grande beauté: «La femme âgée, des mains de laquelle tu as reçu le petit livre,

me dit-il, qui est-elle, à ton avis? — La Sibylle[38], répondis-je. — Tu te trompes, reprit-il, ce n'est pas elle. — Qui est-elle donc ? — L'Église! — Pourquoi est-elle âgée? lui demandai-je. — Parce que, me répondit-il, elle a été créée la première avant toute chose: voilà pourquoi elle est âgée; c'est pour elle que le monde a été fait».

Vision II, 4, 1

La construction de la tour

La figure la plus remarquable sous laquelle l'Église apparaît à Hermas est celle de la tour mystique.

10. La vieille femme me dit: «Vois-tu en face de toi une grande tour bâtie sur les eaux avec de brillantes pierres carrées?» Elle était bâtie en carré par les six jeunes gens venus avec elle. Des myriades d'autres hommes apportaient des pierres, les uns, du fond de l'eau, les autres, de la terre, et ils les passaient aux six jeunes gens. Eux, les recevaient et bâtissaient. Ils plaçaient telles quelles dans la construction toutes les pierres retirées du fond de l'eau, car d'avance, elles s'agençaient et s'emboîtaient parfaitement aux jointures avec les autres pierres; elles se soudaient si bien entre elles qu'on ne voyait pas les joints. La construction paraissait bâtie d'un seul bloc. Parmi les pierres qu'on amenait de la terre ferme, on rejetait les unes, on utilisait les autres; on en brisait d'autres encore et on les jetait loin de la tour. Beaucoup d'autres pierres gisaient autour de l'édifice; on ne les utilisait pas à la construction: les unes étaient effritées, d'autres, fêlées, d'autres, mutilées; d'autres encore, blanches et rondes, ne pouvaient s'emboîter dans la construction. Je voyais d'autres pierres jetées loin de la tour, tombant sur la route et sans s'y arrêter, roulant dans des endroits impraticables; d'autres tombaient dans le feu et brûlaient, d'autres tombaient près de l'eau et ne parvenaient pas à y rouler, malgré leur désir. (…)

11. Après m'avoir montré cela, elle voulut s'en aller. Je lui dis: «Madame, quelle utilité pour moi de voir ces choses, si je n'en connais pas le sens?» Elle me répond: «La tour que tu vois construire, c'est moi, l'Église, que tu as vue maintenant et auparavant. (…) La tour a été construite sur les eaux parce que votre vie a été sauvée par l'eau et qu'elle le sera encore. La tour a été érigée par la parole du Nom tout-puissant et glorieux, et elle est maintenue par la force invisible du Maître.»

12. Je lui dis en réponse: «Madame, la chose est grande et admirable! Et les jeunes gens qui travaillent, qui sont-ils, Madame? — Ce sont les saints anges de Dieu, les premiers créés à qui le Seigneur a confié toute la création à développer, à bâtir, à gouverner. C'est par eux donc que sera achevée la construction de la tour. — Et les autres qui amènent les pierres, qui sont-ils ? — Ce sont aussi des saints anges de Dieu. Mais les six premiers leur sont supérieurs. Quand donc la construction de la tour sera achevée, tous ensemble, ils se réjouiront autour d'elle et glorifieront le Seigneur de ce qu'elle sera achevée. (…) **13.** Écoute maintenant ce qui concerne les pierres qui entrent dans la construction. Les pierres carrées blanches, s'agençant bien entre elles, ce sont les Apôtres, les évêques, les docteurs, les diacres qui ont marché selon la sainteté de Dieu et qui ont exercé leur ministère d'évêque, de docteur, de diacre avec pureté et sainteté, pour les élus de Dieu; les uns sont morts, les autres vivent encore. Et toujours ils se sont accordés entre eux ont maintenu la paix entre eux et se sont écoutés mutuellement: c'est pour cela que dans la construction de la tour leurs joints sont bien agencés. — Les pierres qu'on tire du fond de l'eau, qu'on pose sur la construction et qui s'agencent bien par leurs joints aux autres déjà utilisées, qui sont-elles? — Ce sont ceux qui ont souffert pour le nom de Dieu. — Et les autres, celles qu'on apporte de la terre ferme, je voudrais savoir qui elles sont, Madame.» Elle dit: «Celles qui entrent dans la construction sans être équarries, ce sont ceux que le Seigneur a approuvés, parce qu'ils ont marché dans la voie droite du Seigneur et qu'ils ont respecté parfaitement ses commandements. — Et celles qu'on amène et qu'on place dans la construction, qui sont-elles? — Des nouveaux venus à la foi, et fidèles; les anges

[38] La sibylle était une femme qui, une fois entrée en transe, prononçait des paroles prophétiques. La plus célèbre d'entre elles est la sibylle de Cumes (au nord de Naples). Hermas pense que c'est la sibylle qui lui apparaît parce qu'il a cette vision alors qu'il se dirige vers Cumes.

leur rappellent de faire le bien et on n'a trouvé en eux aucun mal. — Et celles qu'on repoussait et qu'on rejetait, qui sont-elles ? — Ce sont ceux qui ont péché et qui veulent faire pénitence; c'est pourquoi on ne les a pas rejetés très loin de la tour: ils seront utiles à la construction s'ils se repentent. Ceux donc qui sont enclins au repentir, s'ils font pénitence, seront fermes dans la foi, à la condition qu'ils se repentent maintenant, pendant que la tour est encore en construction. Quand elle sera achevée, il n'y aura plus de place pour eux: ils seront rejetés; il ne leur restera qu'une faveur: celle de rester près de la tour».

Vision III, 10-13

La suite du texte (14-15) explique que les pierres jugées impropres à la construction représentent soit différentes catégories de mauvais chrétiens, soit les impies, les apostats ou les hérétiques.

Serviteurs de Dieu en terre étrangère

Le pasteur me dit: «Vous savez que vous habitez sur une terre étrangère, vous les serviteurs de Dieu. En effet, votre cité est loin de celle-ci. Si donc vous connaissez, dit-il, votre cité, celle que vous devez habiter (un jour), pourquoi vous procurer ainsi des champs, des installations coûteuses, des édifices, des demeures inutiles? Celui qui se procure ces choses dans cette cité ne s'attend donc pas à retourner dans sa propre cité. Insensé, inconstant, malheureux! Ne comprends-tu pas que tout cela est étranger et au pouvoir d'un autre? (…) Prends garde qu'il ne soit dangereux de renier ta loi, car si tu veux retourner dans ta cité, crains qu'on ne t'y accueille plus, pour avoir renié la loi de ta cité, et que tu en sois exclu. Veilles-y donc: puisque tu habites sur une terre étrangère, ne te réserve rien de plus que le strict nécessaire et sois prêt: ainsi, lorsqu'il plaira au maître de cette cité de t'expulser pour opposition à ses lois, tu sortiras de sa cité, tu rejoindras la tienne et tu vivras selon ta loi, sans dommage, dans la joie. Veillez-y donc, vous qui servez le Seigneur et l'avez dans votre cœur; faites les œuvres de Dieu, vous souvenant de ses commandements et des promesses qu'il a faites, ayez confiance qu'il les tiendra si ses commandements sont observés. Au lieu de champs, rachetez donc des âmes éprouvées, dans la mesure de vos moyens, et visitez les veuves et les orphelins (cf. Jc 1, 27), ne les méprisez pas: votre richesse et toutes vos installations, dépensez-les à des champs et des demeures de ce genre, puisque vous les avez reçues de Dieu. Car le maître vous a enrichis pour que vous lui rendiez ces services. Il vaut beaucoup mieux acheter des champs, des biens, des maisons de ce genre: tu les retrouveras dans ta cité quand tu y retourneras. Cette richesse-là est noble et sainte, elle n'entraîne ni chagrin, ni crainte, mais de la joie. Ne recherchez pas les richesses des païens, c'est dangereux pour vous, les serviteurs de Dieu. Ayez vos richesses propres, qui puissent vous réjouir. Ne faites pas de fraude, ne touchez pas au bien d'autrui, ne le désirez pas. Il est mal de désirer les biens d'autrui. Accomplis ta tâche et tu seras sauvé. »

Parabole (*similitudo*), 1

La «pénitence seconde»

«Seigneur, dis-je, j'ai entendu certains docteurs dire qu'il n'y a pas d'autre pénitence que celle du jour où nous descendîmes dans l'eau et où nous reçûmes le pardon de nos péchés antérieurs.» Il me dit: «Ce que tu as entendu est exact. Il en est ainsi. Celui qui a reçu le pardon de ses péchés ne devrait, en effet, plus pécher, mais demeurer en sainteté. Mais puisqu'il te faut toutes les précisions, je t'indiquerai ceci aussi, sans donner prétexte de pêcher à ceux qui croiront ou à ceux qui se mettent maintenant à croire au Seigneur, car les uns comme les autres n'ont pas à faire pénitence de leurs péchés: ils ont l'absolution de leurs péchés antérieurs. C'est donc uniquement pour ceux qui ont été appelés avant ces tout derniers jours que le Seigneur a institué une pénitence. Car le Seigneur connaît les cœurs, et sachant tout d'avance, il a connu la faiblesse des hommes et les multiples intrigues du diable, qui fera du tort aux serviteurs de Dieu et exercera contre eux sa malice. Dans sa grande miséricorde, le Seigneur s'est ému pour sa créature et a institué cette pénitence et il m'a accordé de la diriger. Mais je te le dis, reprit-il: **si, après cet appel important et solennel, quelqu'un, séduit par le diable, commet un péché, il dispose d'une seule pénitence**; mais s'il pèche coup sur coup,

même s'il se repent, la pénitence est inutile à un tel homme: il aura bien de la peine à jouir de la vie.» Je lui dis: «Seigneur, je reviens à la vie après ces renseignements détaillés. Car je sais que si je n'ajoute plus à mes péchés, je serai sauvé. — Tu seras sauvé, dit-il, et tous ceux qui feront ainsi.»

Précepte (*mandatum*) IV, 3

LES ODES DE SALOMON

Les *Odes de Salomon* sont un recueil de quarante-deux hymnes, où s'exprime la théologie d'un poète judéo-chrétien. Ils ont été retrouvés au début du 20e siècle, dans deux manuscrits syriaques. En 1959, on retrouvait le texte grec de l'*Ode* 11. La question de savoir si la langue originale est le syriaque ou le grec reste ouverte. La question du milieu d'origine (Syrie? Jérusalem?) n'est pas encore tranchée. Par contre, un consensus s'est dégagé pour dater l'ouvrage de la première moitié du 2e siècle. Leur forme littéraire est très soignée, leur interprétation est difficile. Ils font figure de météorite dans la littérature chrétienne primitive. La sagesse et la christologie des *Odes* sont archaïques primitives; elles présentent quelques affinités avec la théologie johannique, notamment à propos du Christ sagesse. «Les *Odes* représentent peut-être le chaînon manquant entre la sagesse néotestamentaire et la gnose» (M.-J. Pierre).

Dans les poèmes s'expriment tantôt un «nous» (qui représente la communauté judéo-chrétienne à laquelle appartient l'auteur), tantôt un «je» qui représente soit l'auteur, soit le Christ lui-même: selon la mystique des *Odes*, le fidèle doit se pénétrer de son Sauveur .

Études et traductions françaises:

Les Odes de Salomon, par M.-J. Pierre (coll. «Apocryphes», 4), Turnhout, 1994; cette trad. est reprise dans *Écrits apocryphes chrétiens*, sous la dir. de Fr. BOVON et P. GEOLTRAIN (coll. «Bibliothèque de la Pléiade»), t. 1, Paris, 1997, p. 673-743.

Les Odes de Salomon. Présentation et traduction par Éphrem AZAR (coll. *Sagesses chrétiennes*). Paris, Cerf, 1996 (avec le texte syriaque).

Ode 19

Me fut offerte une coupe de lait,
dans la douceur de la bonté du Seigneur je l'ai bue.
Le Fils est la coupe;
celui qui fut trait est le Père;
et celui qui l'a trait, l'Esprit saint.
Emplis étaient ses seins,
et il ne voulait point que son lait soit répandu en vain.
L'Esprit Saint ouvrit son sein
et mêla le lait des deux seins du Père.
Et à son insu il offrit au monde le mélange,
et ceux de droite le recevaient en plénitude.
Le sein de la Vierge s'est retenu,
elle conçut et enfanta.
Elle devint Vierge-Mère, dans le plus grand amour.
Elle conçut et sans douleur enfanta un fils,
car ce n'était pas de l'inutile.
Elle ne chercha pas une sage-femme
puisqu'il la fait vivre.
Comme un homme elle procréa par la seule volonté,
avec preuve elle enfanta,
elle a pris possession avec grande force.

Dans le salut elle L'aima,
dans la bonté elle Le garda,
dans la majesté elle Le montra.

Trad. E. Azar

Lettre d'Ignace d'Antioche aux Romains

Trad. P.-Th. Camelot, dans *Les écrits des Pères apostoliques*, annotés par Fr. Louvel. Préface de L. Bouyer. Introduction de Cl. Mondésert (coll. Chrétiens de tous les temps, 1), Paris, 1963.

Ignace, dit aussi Théophore, à l'Église qui a reçu miséricorde par la magnificence du Père très haut et de Jésus-Christ son Fils unique, l'Église bien-aimée et illuminée par la volonté de celui qui a voulu tout ce qui existe, selon la foi et l'amour pour Jésus-Christ notre Dieu; l'Église qui préside dans la région des Romains, digne de Dieu, digne d'honneur, digne d'être appelée bienheureuse, digne de louange, digne de succès, digne de pureté, qui préside à la charité, qui porte la loi du Christ, qui porte le nom du Père; je la salue au nom de Jésus-Christ, le fils du Père; aux frères qui, de chair et d'esprit, sont unis à tous ses commandements, remplis inébranlablement de la grâce de Dieu, purifiés de toute coloration étrangère, je leur souhaite en Jésus-Christ notre Dieu toute joie irréprochable.

1. Par mes prières j'ai obtenu de Dieu de voir vos saints visages, car j'avais demandé avec insistance de recevoir cette faveur; car, enchaîné dans le Christ Jésus, j'espère vous saluer, si du moins c'est la volonté de Dieu que je sois trouvé digne d'aller jusqu'au terme. Car le commencement est facile; si du moins j'obtiens la grâce de recevoir sans empêchement la part qui m'est réservée. Mais je crains que votre charité ne me fasse tort[1]. Car à vous il est facile de faire ce que vous voulez; mais à moi il est difficile d'atteindre Dieu, si vous ne m'épargnez pas.

2. Car je ne veux pas que vous plaisiez aux hommes, mais que vous plaisiez à Dieu, comme, en fait, vous lui plaisez. Pour moi, jamais je n'aurai une telle occasion d'atteindre Dieu, et vous, si vous gardez le silence, vous ne pouvez souscrire à une œuvre meilleure. Si vous gardez le silence à mon sujet, je serai à Dieu; mais si vous aimez ma chair, il me faudra de nouveau courir. Ne me procurez rien de plus que d'être offert en libation à Dieu (cf. Ph 2, 17; 2 Tm 4, 6), tandis que l'autel est encore prêt, afin que, réunis en choeur dans la charité, vous chantiez au Père dans le Christ Jésus, parce que Dieu a daigné faire que l'évêque de Syrie fût trouvé en lui, l'ayant fait venir du levant au couchant. Il est bon de se coucher loin du monde vers Dieu, pour se lever en lui.

3. Jamais vous n'avez jalousé personne, vous avez enseigné les autres. Je veux, moi, que ce que vous commandez aux autres par vos leçons garde sa force. Ne demandez pour moi que la force intérieure et extérieure, pour que non seulement je parle, mais que je veuille, pour que non seulement on me dise chrétien, mais que je le sois trouvé de fait. Si je le suis de fait, je pourrai me dire tel, et être un vrai croyant, quand je ne serai plus visible au monde. Rien de ce qui est visible n'est bon. Car notre Dieu, Jésus-Christ, étant en son Père, se fait voir davantage[2]. Car ce n'est pas une œuvre de persuasion que le christianisme, mais une oeuvre de puissance, quand il est haï par le monde.

4. Moi, j'écris à toutes les Églises, et je mande à tous que moi c'est de bon cœur que je vais mourir pour Dieu, si du moins vous, vous ne m'en empêchez pas. Je vous en supplie, n'ayez pas pour moi une bienveillance inopportune. Laissez-moi être la pâture des bêtes, par lesquelles il me sera possible de trouver Dieu. Je suis le froment de Dieu, et je suis moulu par la dent des bêtes, pour être trouvé un pur pain du Christ. Flattez plutôt les bêtes, pour qu'elles soient mon tombeau, et qu'elles ne laissent rien de mon corps, pour que, dans mon dernier sommeil, je ne sois à charge à personne. C'est alors

---

[1] Ignace craint, il va le dire, que par amour pour lui, les chrétiens de Rome ne cherchent à le faire libérer. Ce serait lui faire tort, car on le priverait de l'honneur du martyre.

[2] Jésus-Christ retourné à son Père se fait connaître avec plus d'éclat et à un bien plus grand nombre d'hommes que lorsqu'il était visible sur la terre.

que je serai vraiment disciple de Jésus-Christ, quand le monde ne verra même plus mon corps. Implorez le Christ pour moi, pour que, par l'instrument des bêtes, je sois une victime offerte à Dieu. Je ne vous donne pas des ordres comme Pierre et Paul: eux, ils étaient libres, et moi jusqu'à présent un esclave (cf. 1 Co 9, 1). Mais si je souffre, je serai un affranchi de Jésus-Christ (1 Co 7, 22) et je renaîtrai en lui, libre. Maintenant enchaîné, j'apprends à ne rien désirer.

5. Depuis la Syrie jusqu'à Rome, je combats contre les bêtes (cf. 1 Co 15, 32), sur terre et sur mer, nuit et jour, enchaîné à dix léopards, c'est-à-dire à un détachement de soldats; quand on leur fait du bien, ils en deviennent pires. Mais, par leurs mauvais traitements, je deviens davantage un disciple, mais «je n'en suis pas pour autant justifié» (1 Co 4, 4).

Puissé-je jouir des bêtes qui me sont préparées. Je souhaite qu'elles soient promptes pour moi. Et je les flatterai, pour qu'elles me dévorent promptement, non comme certains dont elles ont eu peur, et qu'elles n'ont pas touchés. Et, si par mauvaise volonté elles refusent, moi, je les forcerai. Pardonnez-moi; ce qu'il me faut, je le sais, moi. C'est maintenant que je commence à être un disciple. Que rien, des êtres visibles et invisibles, ne m'empêche par jalousie, de trouver le Christ. Feu et croix, troupeaux de bêtes, lacérations, écartèlements, dislocation des os, mutilation des membres, mouture de tout le corps, que les pires fléaux du diable tombent sur moi, pourvu seulement que je trouve Jésus-Christ.

6. Rien ne me servira des charmes du monde ni des royaumes de ce siècle. Il est bon pour moi de mourir (cf. 1 Co 9, 15) pour m'unir au Christ Jésus, plus que de régner sur les extrémités de la terre. C'est lui que je cherche, qui est mort pour nous; lui que je veux, qui est ressuscité pour nous. Mon enfantement approche. Pardonnez-moi, frères; ne m'empêchez pas de vivre, ne veuillez pas que je meure. Celui qui veut erre à Dieu, ne le livrez pas au monde, ne le séduisez pas par la matière. Laissez-moi recevoir la pure lumière; quand je serai arrivé là, je serai un homme. Permettez-moi d'être un imitateur de la passion de mon Dieu. Si quelqu'un a Dieu en lui, qu'il comprenne ce que je veux, et qu'il ait compassion de moi, connaissant ce qui m'étreint (cf. Ph 1, 23).

7. Le prince de ce monde veut m'arracher, et corrompre les sentiments que j'ai pour Dieu. Que personne donc, parmi vous qui êtes là, ne lui porte secours; plutôt soyez pour moi, c'est-à-dire pour Dieu. N'allez pas parler de Jésus-Christ, et désirer le monde. Que la jalousie n'habite pas en vous. Et si, quand je serai près de vous, je vous implore, ne me croyez pas. Croyez plutôt à ce que je vous écris. C'est bien vivant que je vous écris, désirant de mourir. Mon désir terrestre a été crucifié, et il n'y a plus en moi de feu pour aimer la matière, mais en moi une «eau vive» (cf. Jn 4, 10; 7, 38; Ap 14, 25) qui murmure et qui dit au-dedans de moi: «Viens vers le Père» (cf. Jn 14, 12, etc.). Je ne me plais plus à une nourriture de corruption ni aux plaisirs de cette vie; c'est le pain de Dieu que je veux, qui est la chair de Jésus-Christ, de la race de David (Jn 7, 42; Rm 1, 3), et pour boisson je veux son sang, qui est l'amour incorruptible.

8. Je ne veux plus vivre selon les hommes. Cela sera, si vous le voulez. Veuillez-le, pour que vous aussi, vous obteniez le bon vouloir de Dieu. Je vous le demande en peu de mots: croyez-moi, Jésus-Christ vous fera voir que je dis vrai, il est la bouche sans mensonge par laquelle le Père a parlé en vérité. Demandez pour moi que je l'obtienne. Ce n'est pas selon la chair que je vous écris, mais selon la pensée de Dieu. Si je souffre, vous m'aurez montré de la bienveillance; si je suis écarté, de la haine.

9. Souvenez-vous dans votre prière de l'Église de Syrie, qui, en ma place, a Dieu pour pasteur. Seul Jésus-Christ sera son évêque, et votre charité. Pour moi, je rougis d'être compté parmi eux, car je n'en suis pas digne, étant le dernier d'entre eux, et un avorton (cf. 1 Co 14, 8-9). Mais j'ai reçu la miséricorde d'être quelqu'un, si j'obtiens Dieu. Mon esprit vous salue, et la charité des Églises qui m'ont reçu, au nom de Jésus-

Christ (cf. Mt 18, 40-41), non comme un simple passant. Et celles-là mêmes qui n'étaient pas sur ma route selon la chair, allaient au-devant de moi de ville en ville.

10. Je vous écris ceci de Smyrne par l'intermédiaire d'Éphésiens dignes d'être appelés bienheureux. Il y a aussi avec moi, en même temps que beaucoup d'autres, Crocus, dont le nom m'est si cher. Quant à ceux qui m'ont précédé de Syrie jusqu'à Rome pour la gloire de Dieu, je crois que vous les connaissez maintenant: faites-leur savoir que je suis proche. Tous sont dignes de Dieu et de vous, et il convient que vous les soulagiez en toutes choses. Je vous écris ceci le neuf d'avant les calendes de septembre[3]. Portez-vous bien jusqu'à la fin dans l'attente de Jésus-Christ.

[3] 24 août. C'est la seule date qui soit donnée dans les lettres d'Ignace, mais elle ne dit pas de quelle année il s'agit.

À Diognète

Les questions de Diognète

1. Je vois, Excellent Diognète, le zèle qui te pousse à t'instruire sur la religion des Chrétiens, la clarté et la précision des questions que tu poses à leur sujet: à quel Dieu s'adresse leur foi? Quel culte lui rendent-ils? D'où vient leur dédain unanime du monde et leur mépris de la mort? Pourquoi ne font-ils aucun cas des dieux reconnus par les Grecs et n'observent-ils pas les superstitions judaïques? Quel est ce grand amour qu'ils ont les uns pour les autres? Enfin pourquoi ce peuple nouveau — ou plutôt ce nouveau mode de vie — n'est-il venu à l'existence que de nos jours et non plus tôt?

Préparation spirituelle

2 Je te félicite de cette ardeur et je prie Dieu, de qui nous vient le don et de parler et d'entendre, qu'il m'accorde le langage le plus propre à te rendre meilleur, toi qui m'écoutes, et qu'il te donne de m'écouter de manière à ne pas être un sujet de tristesse pour moi qui te parle.

2. Quand donc tu auras purifié ton esprit de tous les préjugés qui l'assiègent, quand tu te seras dépouillé des habitudes trompeuses, quand tu seras devenu un homme nouveau semblable à celui qui vient de naître, — puisque c'est un langage nouveau, tu en conviens toi-même, que tu t'apprêtes à entendre —, considère non seulement avec les yeux, mais aussi par la raison quelle est la substance ou la forme de ceux que vous appelez et reconnaissez dieux.

Contre l'idolâtrie

2 L'un n'est-il pas une pierre semblable à celles qu'on foule aux pieds? L'autre du bronze, sans plus de valeur que les ustensiles fondus pour notre usage? Cet autre du bois, et déjà pourri, ou de l'argent — il a besoin d'un homme posté à sa garde de crainte des voleurs —, ou du fer rongé par la rouille, ou de la terre-cuite, sans plus d'apprêt que celle dont on se sert pour le plus vil usage? *3* Tous ne sont-ils pas faits de matière corruptible? Façonnés par le fer et par le feu? N'est-ce pas un sculpteur qui a fait celui-ci? Un fondeur celui-là? Un orfèvre? Un potier? Avant d'avoir été façonnés en forme de dieux par ces techniques, est-ce que chacun de ces matériaux n'avait pas déjà changé de forme sous la main de son artisan et ne le peut-il pas encore maintenant? Les ustensiles actuels, faits de la même matière qu'eux, ne pourraient-ils pas devenir eux aussi des dieux, s'ils rencontraient le même artisan? *4* Inversement, ces dieux que vous adorez en ce moment ne pourraient-ils pas être transformés par la main des hommes en ustensiles pareils aux autres? Ne sont-ils pas tous sourds, aveugles, inanimés, insensibles, incapables de se mouvoir? Ne sont-ils pas tous sujets à la corruption, à la pourriture? *5* Voilà ce que vous appelez des dieux, ce que vous adorez et à quoi vous finissez par devenir semblables! *6* C'est pour cela que vous haïssez les Chrétiens : parce qu'ils ne les considèrent pas comme des dieux.

7 Pourtant, vous qui les croyez et estimez tels, ne les méprisez-vous pas bien davantage que ne le font les Chrétiens? Bien plus qu'eux vous les raillez, les outragez : les idoles de pierre ou d'argile, vous les adorez sans leur donner de gardes ; celles d'argent et d'or, vous les tenez sous clef pendant la nuit et le jour vous postez des gardiens à côté d'elles, de peur qu'on ne les dérobe!

Contre les sacrifices sanglants

8 Et les honneurs que vous croyez leur rendre sont plutôt pour ces dieux un désagrément, s'ils sont doués de sentiment; qu'ils ne sentent rien, vous le faites bien voir par le sang et la graisse fumante de vos sacrifices! *9* Qui de vous endurerait, qui tolérerait qu'on lui

rende de tels honneurs? Il n'y aura personne pour supporter de bon gré un tel désagrément, car l'homme est doué de sentiment et de raison. La pierre, elle, le supporte car elle ne sent rien : vous faites donc bien voir qu'elle est insensible.
10 Sur le refus des Chrétiens d'adorer de tels dieux, j'aurais encore beaucoup à dire, mais si ce qui précède ne paraît pas suffisant, je juge inutile d'en dire davantage.

Contre les sacrifices des Juifs
3. J'en viens à ce qui distingue le culte chrétien de celui des Juifs: c'est, je crois, ce que tu désires surtout apprendre. *2* Quand les Juifs s'abstiennent de l'idolâtrie dont je viens de parler, ils ont certes bien raison de croire en un Dieu unique et de le vénérer comme maître de l'univers. Mais, quand, suivant l'exemple des païens dont je viens de parler, ils lui rendent le même genre de culte, ils sont dans l'erreur. *3* En faisant de telles offrandes à des idoles insensibles et sourdes, les Grecs manquent de bon sens ; les Juifs, qui les présentent à Dieu en s'imaginant qu'il en a besoin, devraient bien plutôt penser que c'est là extravagance et non piété.
4 Car "celui qui a créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment ", qui nous donne gracieusement à tous ce dont nous avons besoin, ne saurait lui-même avoir besoin de ces biens qu'il accorde lui-même à ceux qui s'imaginent les lui donner. *5* À coup sûr, ceux qui s'imaginent lui rendre un culte par le sang, la graisse fumante et les holocaustes et l'honorer par de telles cérémonies, ne me paraissent en rien différer de ceux qui déploient la même libéralité à l'égard d'idoles sourdes qui ne peuvent prendre part à ces honneurs. S'imaginer faire des présents à Celui qui n'a besoin de rien!

Contre le ritualisme juif
4. Quant à leur crainte scrupuleuse concernant la nourriture, leur superstition au sujet du sabbat, l'orgueil qu'ils tirent de la circoncision, la fausse humilité de leur jeûne et des néoménies, choses ridicules et indignes de mention, je suppose que tu n'as pas besoin que je t'en instruise. *2* En effet, parmi les créatures que Dieu a faites pour l'usage des hommes, accueillir les unes comme réussies, rejeter les autres comme inutiles et superflues, comment cela peut-il être permis? *3* Accuser Dieu de défendre d'accomplir une bonne action, n'est-ce pas impie? 4 Tirer vanité d'une mutilation charnelle comme d'un signe d'élection, comme si cela les faisait tout particulièrement aimer de Dieu, n'est-ce pas ridicule ? 5 Quant à surveiller le cours des astres et de la lune pour régler l'observance des mois et des jours, quant à distribuer selon leurs propres désirs les plans divins et les vicissitudes des temps en jours de fêtes et jours de pénitence, est-ce faire preuve de piété ? N'est-ce pas bien plutôt de la sottise ?
6 C'est donc bien avec raison que les Chrétiens s'abstiennent de la légèreté et de l'erreur générales comme du ritualisme indiscret et de l'orgueil des Juifs. Je suppose t'en avoir assez appris là-dessus. Mais ce qu'est leur religion à eux, c'est un mystère : n'espère pas pouvoir jamais l'apprendre d'un homme.

Le mystère chrétien
5. Les Chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les vêtements. *2* Ils n'habitent pas de villes qui leur soient propres, ils ne se servent pas de quelque dialecte extraordinaire, leur genre de vie n'a rien de singulier. *3* Ce n'est pas à l'imagination ou aux rêveries d'esprits agités que leur doctrine doit sa découverte; ils ne se font pas, comme tant d'autres, les champions d'une doctrine humaine. *4* Ils se répartissent dans les cités grecques et barbares suivant le lot échu à chacun; ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et la manière de vivre,

tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales **de leur république spirituelle.**
5 Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens, et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie une terre étrangère. *6* Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants, **mais ils n'abandonnent pas leurs nouveau-nés.** *7* Ils partagent tous la même table, mais non la même couche.
8 Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair. *9* Ils passent leur vie sur la terre, mais sont citoyens du ciel. *10* Ils obéissent aux lois établies et leur manière de vivre l'emporte en perfection sur les lois.
11 Ils aiment tous les hommes et tous les persécutent. *12* On les méconnaît, on les condamne; on les tue et par là ils gagnent la vie. *13* Ils sont pauvres et enrichissent un grand nombre. Ils manquent de tout et ils surabondent en toutes choses. *14* On les méprise et dans ce mépris ils trouvent leur gloire. On les calomnie et ils sont justifiés. *15* On les insulte et ils bénissent. On les outrage et ils honorent. *16* Ne faisant que le bien, ils sont châtiés comme des scélérats. Châtiés, ils sont dans la joie comme s'ils naissaient à la vie. *17* Les Juifs leur font la guerre comme à des étrangers; ils sont persécutés par les Grecs et ceux qui les détestent ne sauraient dire la cause de leur haine.

L'âme du monde
6. En un mot, **ce que l'âme est dans le corps, les Chrétiens le sont dans le monde**. *2* L'âme est répandue dans tous les membres du corps comme les Chrétiens dans les cités du monde. *3* L'âme habite dans le corps et pourtant elle n'est pas du corps, comme les Chrétiens habitent dans le monde mais ne sont pas du monde. *4* Invisible, l'âme est retenue prisonnière dans un corps visible : ainsi les Chrétiens, on voit bien qu'ils sont dans le monde, mais le culte qu'ils rendent à Dieu demeure invisible. *5* La chair déteste l'âme et lui fait la guerre, sans en avoir reçu de tort, parce qu'elle l'empêche de jouir des plaisirs: de même le monde déteste les Chrétiens qui ne lui font aucun tort, parce qu'ils s'opposent à ses plaisirs. *6* L'âme aime cette chair qui la déteste, et ses membres, comme les Chrétiens aiment ceux qui les détestent. *7* L'âme est enfermée dans le corps: c'est elle pourtant qui maintient le corps ; les Chrétiens sont comme détenus dans la prison du monde: ce sont eux pourtant qui maintiennent le monde. *8* Immortelle, l'âme habite une tente mortelle: ainsi les Chrétiens campent dans le corruptible, en attendant l'incorruptibilité céleste. *9* L'âme devient meilleure en se mortifiant par la faim et la soif: persécutés, les Chrétiens de jour en jour se multiplient toujours plus. *10* Si noble est le poste que Dieu leur a assigné, qu'il ne leur est pas permis de déserter.

Le Christianisme
7. Comme je l'ai dit plus haut, comme révélation leur tradition n'a pas une origine terrestre, ce qu'ils professent conserver avec tant de soin n'est pas l'invention d'un mortel, ni ce qui est confié à leur foi une dispensation de mystères humains. *2* Mais c'est en vérité le Tout-puissant lui-même, le Créateur de toutes choses, l'invisible, Dieu lui-même qui l'envoyant du haut des cieux, a établi chez les hommes la Vérité le Verbe saint et incompréhensible et l'a affermi dans leurs coeurs.

Le Verbe sauveur
Non, comme certains pourraient l'imaginer, qu'il ait envoyé aux hommes quelque subordonné, ange ou archonte, un des esprits chargés des affaires terrestres, ou de ceux à qui est confié le gouvernement du ciel, mais bien l'Artisan et l'organisateur de l'univers: c'est par lui que Dieu a créé les cieux, par lui qu'Il a enfermé la mer dans ses

limites; c'est lui dont tous les éléments cosmiques observent fidèlement les lois mystérieuses; lui de qui le soleil a reçu la règle qu'il doit observer dans ses courses journalières; lui à qui obéit la lune, brillant pendant la nuit; lui à qui obéissent les astres qui accompagnent la lune dans son cours; c'est de lui que toutes choses ont reçu disposition, limites et hiérarchies les cieux et tout ce qui est dans les cieux; la terre et tout ce qui est sur la terre, la mer et tout ce qui est dans la mer, le feu, l'air, l'abîme, le monde d'en haut, celui d'en bas, les régions intermédiaires: c'est lui que Dieu a envoyé aux hommes.
3 Non certes, comme une intelligence humaine pourrait le penser, pour la tyrannie, la terreur et l'épouvante; *4* nullement, mais en toute clémence et douceur, comme un roi envoie le roi son fils, Il l'a envoyé comme le dieu qu'il était, il l'a envoyé comme il convenait qu'il le fût pour les hommes, — pour les sauver, par la persuasion, non par la violence: **il n'y a pas de violence en Dieu**. *5* Il l'a envoyé pour nous appeler à lui, non pour nous accuser : il l'a envoyé parce qu'il nous aimait, non pour nous juger. *6* Un jour viendra où il l'enverra pour juger, et qui alors soutiendra son avènements? [lacune]

Preuve par les martyrs
7 Ne vois-tu pas qu'on jette les Chrétiens aux bêtes pour leur faire renier le Seigneur et qu'ils ne se laissent pas vaincre? *8* **Ne vois-tu pas que plus on fait de martyrs, plus les Chrétiens se multiplient par ailleurs?** 9 De tels exploits ne peuvent passer pour l'oeuvre de l'homme : ils sont les effets de la puissance de Dieu, ils sont la preuve manifeste de son avènement.

Impuissance de la philosophie
8. Car y eut-il jamais, parmi les hommes, quelqu'un qui ait su ce qu'est Dieu, avant qu'il ne fût venu lui-même? *2* A moins d'accepter les vanités et. les sottises de ces beaux parleurs de philosophes! Les uns ont enseigné que Dieu c'était le feu, — ils appellent dieu ce feu auquel ils sont destinés! — Pour d'autres c'est l'eau ou quelqu'autre des éléments créés par Dieu. *3* Cependant, si l'une de ces doctrines était recevable, chacune des autres créatures pourrait au même titre être proclamée Dieu. *4* Mais tout cela n'est que fable et mensonge de ces charlatans. *5* Nul d'entre les hommes ne l'a vu ni connu: c'est lui-même qui s'est manifesté. *6* Et il s'est manifesté dans la foi qui seule a reçu le privilège de voir Dieu.

L'économie du salut
Car le Maître et Créateur de l'univers, Dieu, qui a fait toutes choses et les a disposées avec ordre, s'est montré pour les hommes non seulement plein d'amour mais aussi de patience. *8* Lui a toujours été tel qu'il est et sera : secourable, bon, doux, véridique ; lui seul est bon. *9* Mais, ayant conçu un dessein d'une grandeur ineffable, il ne l'a communiqué qu'à son Enfant. *10* Tant qu'il maintenait dans le mystère et réservait son sage projet, il paraissait nous négliger et ne pas se soucier de nous. *11* Mais quand il eut dévoilé par son Enfant bien aimé et manifesté ce qu'il avait préparé dès l'origine, il nous offrit tout à la fois : et de participer à ses bienfaits, et de voir, et de comprendre**;** qui de nous s'y serait jamais attendu ?

Pourquoi si tard?
9. Dieu avait donc déjà tout disposé en lui-même avec son Enfant, mais jusqu'à ces derniers temps, il a souffert que nous nous laissions emporter à notre gré par des mouvements désordonnés, séduits par les voluptés et les passions nullement parce qu'il éprouvait un malin plaisir à nous voir pécher ; seulement il tolérait, non qu'il l'approuvât,

ce règne de l'iniquité. Bien au contraire, il préparait le règne actuel de la justice afin que, ayant bien prouvé, dans cette première phase, que nos propres oeuvres nous rendaient indignes de la vie, nous en devenions maintenant dignes par l'effet de la bonté divine, et que, nous étant montrés incapables d'accéder par nous-mêmes au royaume de Dieu, la puissance de Dieu nous en rende maintenant capables. *2* Lorsque notre perversité fut à son comble et qu'il fut devenu pleinement manifeste que la récompense qu'on en pouvait attendre était le supplice et la mort, alors arriva le temps que Dieu avait marqué pour y manifester désormais sa bonté et sa puissance : quelle surabondance de la bonté pour les hommes et de l'amour divin!

Mystère de la Rédemption
Il ne nous a pas haïs, il ne nous a pas repoussés, ni tenu rancune, mais au contraire il a longtemps patienté, il nous a supportés. Nous prenant en pitié, il a assumé lui-même nos propres péchés ; il a livré lui-même son propre Fils en rançon pour nous, livrant le saint pour les criminels, l'innocent pour les méchants, le juste pour les injustes, l'incorruptible pour les corrompus, l'immortel pour les mortels.
3 Quoi d'autre aurait pu couvrir nos péchés, sinon Sa justice? *4* En qui pouvions-nous être justifiés, criminels et impies que nous étions, sinon par le seul Fils de Dieu? *5* O doux échange, opération impénétrable, ô bienfaits inattendus: le crime du grand nombre est enseveli dans la justice d'un seul et la justice d'un seul justifie un grand nombre de criminels!
6 Il a d'abord, au cours du temps passé, convaincu notre nature de son impuissance à obtenir la vie ; maintenant il nous a montré le Sauveur qui a la puissance de sauver même ce qui ne pouvait l'être : par ce double moyen, il a voulu que nous eussions foi en sa bonté et que nous vissions en Lui nourricier, père, maître, conseiller, médecin, intelligence, lumière, honneur, gloire, force, vie, — sans plus nous inquiéter du vêtement et de la nourriture.

Appel à la conversion
10 Si toi aussi tu désires ardemment cette foi, et si tu l'embrasses, tu commenceras à connaître le Père.

Anthropocentrisme cosmique
2 Car Dieu a aimé les hommes: pour eux il a créé le monde ; il leur a soumis tout ce qui est sur la terre; il leur a donné la raison et l'intelligence; à eux seuls il a permis d'élever les regards vers le ciel ; il les a formés à son image; il leur a envoyé son Fils unique ; il leur a promis le royaume des cieux qu'il donnera à ceux qui l'auront aimé.

Dialectique de la charité
3 Et quand tu l'auras connu, quelle joie, songes-y, remplira ton coeur!
Combien tu aimeras celui qui t'a ainsi aimé le premier! *4* En l'aimant, tu seras un imitateur de Sa bonté, et ne t'étonne pas qu'un homme puisse devenir un imitateur de Dieu: il le peut, Dieu le voulant. *5* Tyranniser son prochain, vouloir l'emporter sur les plus faibles, être riche, user de violence à l'égard des inférieurs, là n'est pas le bonheur et ce n'est pas ainsi qu'on peut imiter Dieu; bien au contraire, ces actes sont étrangers à la majesté divine.
6 Mais celui qui prend sur soi le fardeau de son prochain et qui, dans le domaine où il a quelque supériorité, veut en faire bénéficier un autre moins fortuné, celui qui donne libéralement à ceux qui en ont besoin les biens qu'il détient pour les avoir reçus de Dieu, devenant ainsi un dieu pour ceux qui les reçoivent, celui-là est un imitateur de Dieu. *7*

Alors, quoique séjournant sur la terre, tu contempleras Dieu régnant dans la cité céleste, tu commenceras à parler des mystères de Dieu, alors tu aimeras et admireras ceux qui sont torturés parce qu'ils ne veulent pas renier Dieu; alors tu condamneras l'imposture et l'égarement du monde. Quand tu connaîtras ce qu'est vraiment vivre, quand tu mépriseras ce qu'ici-bas on appelle la mort, quand tu redouteras la véritable mort, réservée à ceux qui seront condamnés au feu éternel, châtiment définitif de ceux qui lui auront été livrés. *8* Alors tu admireras ceux qui endurent le feu d'ici pour la justice, et tu les proclameras bienheureux, quand tu auras appris à connaître cet autre feu [lacune]

Récapitulation
11. Je ne dis rien d'étrange, je ne recherche pas le paradoxe, mais docile aux leçons des Apôtres, je me fais le docteur des Nations. Je transmets exactement la tradition à ceux qui se font les disciples de la Vérité. *2* Qui, en effet, dûment instruit et engendré par la bienveillance du Verbe, ne s'empresse pas d'apprendre pleinement tout ce que le Verbe a clairement enseigné à ses disciples**?**

La révélation du Verbe
Le Verbe, se manifestant, le leur a manifesté, s'exprimant ouvertement, incompris des incrédules, s'expliquant à ses disciples qui reconnus par lui comme ses fidèles reçurent la connaissance des mystères du Père. *3* C'est pour cela que le Verbe a été envoyé: pour qu'il se manifestât au monde, Lui qui, méprisé par son peuple, a été prêché par les Apôtres et cru par les nations. *4* Lui qui était dès le commencement, il est apparu comme nouveau et fut trouvé ancien et il renaît toujours jeune dans le coeur des saints. *5* Éternel, il est aujourd'hui reconnu Fils.

La vie de l'Église
Par lui l'Église s'enrichit, la grâce, s'épanouissant, se multiplie dans les saints, conférant l'intelligence, dévoilant les mystères, révélant la répartition. des temps; elle se réjouit à cause des fidèles, elle s'offre à ceux qui la recherchent en respectant les règles de la foi et en ne transgressant pas les bornes des Pères.
6 Et voici que la crainte de la Loi est chantée, la grâce des Prophètes reconnue, la foi dans les Évangiles affermie, la tradition des Apôtres conservée et que la grâce de l'Église bondit d'allégresse. *7* Cette grâce, ne la contraste pas, et tu connaîtras les secrets que le Verbe révèle par qui il veut, quand il lui plaît. *8* Tout ce que la volonté du Verbe nous ordonne, nous inspire de vous exposer avec zèle nous le partageons avec vous, par amour pour la révélation que nous avons reçue.

La gnose véritable
12. Approchez-vous, prêtez une oreille docile, et vous saurez tout ce que Dieu octroie à ceux qui l'aiment véritablement. Ils deviennent un jardin de délices; un arbre chargé de fruits, à la sève vigoureuse, grandit en eux et ils sont ornés des plus riches fruits. *2* Car c'est là le terrain où ont été plantés l'arbre de la science et l'arbre de la vie, mais ce n'est pas l'arbre de la science qui tue, non: c'est la désobéissance qui tue.
3 Car ce n'est pas sans raison qu'il a été écrit que Dieu, au commencement, planta au milieu du Jardin l'arbre de la science et l'arbre de la vie', nous montrant dans la science l'accès à la vie. Les premiers hommes, qui ne surent pas bien en user, furent mis à nu par l'imposture du serpent. *4* **Car il n'y a pas de vie sans la science, ni de science sûre sans la véritable vie : c'est pourquoi les deux arbres ont été plantés l'un près de l'autre**.

5 Ce sens, l'Apôtre l'avait bien vu quand, blâmant la science qui s'exerce sans obéir aux préceptes de vie que donne la Vérité, il dit : "La science enfle, mais l'amour édifie". ***6*** **Car celui qui croit savoir quelque chose sans la véritable science, celle à qui la vie rend témoignage, celui-là ne sait rien : le Serpent le trompe parce qu'il n'a pas aimé la vie. Mais celui chez qui la science est accompagnée de crainte et qui recherche ardemment la vie, celui-là plante dans l'espérance, et peut se promettre des fruits.**

Exhortation finale

7 Que la science s'identifie à ton coeur ; que le Verbe de vérité, reçu en toi, devienne ta vie. *8* Si cet arbre grandit en toi et si tu désires son fruit, tu ne cesseras de récolter ce qu'on souhaite recevoir de Dieu, ce que le serpent ne saurait atteindre ni l'imposture infecter. Ève n'est plus séduite, mais demeurant vierge, proclame sa foi. *9* Le salut se montre, les Apôtres comprennent, la Pâque du Seigneur approche, les temps s'accomplissent, l'ordre cosmique s'établit, le Verbe se plaît à enseigner les saints; par Lui le Père est glorifié, à qui la gloire dans les siècles des siècles, ainsi soit-il.

Trad. H.-I. Marrou (*SC* 33bis)

Les débuts de la littérature martyriale

Les premiers martyrs de l'Eglise (coll. *Pères dans la foi*), trad. A. Hamman, Paris 1979.

Actes et passions des martyrs chrétiens des premiers siècles. Introduction, traduction et notes de Pierre Maraval (coll. *Sagesses chrétiennes*), Paris, 2010.

Premiers écrits chrétiens. Édition publiée sous la direction de Bernard Pouderon, Jean-Marie Salamito et Vincent Zarini (Bibliothèque de la Pléiade), Paris, Gallimard, 2016, p. 249-304.

Justin et ses compagnons (vers 165)

Philosophe d'âme autant que d'esprit, Justin né à Naplouse, se convertit au christianisme, vient à Rome, où il fonde une école de philosophie. Arrêté avec ses disciples, il est condamné par le préfet de Rome, Rusticus et meurt martyr vers 165. Nous avons trois recensions de son martyre, où se manifeste de plus en plus la main du rédacteur. On notera qu'au préfet qui lui cherche à connaître le lieu de réunion des chrétiens, Justin, éludant la question, se contente de communiquer sa propre adresse et fait observer qu'il expliquait les paroles de la vérité à toute personne qui voulait venir le trouver. Répondant à une question précise du magistrat, les compagnons de Justin évitent de déclarer que c'est Justin qui les a convertis et instruits. Les recensions moyenne (ici traduite) et longue précisent que la communauté chrétienne a pris en charge la sépulture des martyrs. Ce détail est absent de la recension brève.

C'était au temps où sévissaient les infâmes défenseurs de l'idolâtrie. En ville comme à la campagne, étaient affichés contre les pieux chrétiens des ordres impies; ils enjoignaient de les forcer à faire des libations, en l'honneur des vaines idoles.

On arrêta donc ensemble les saints. On les conduisit au préfet de Rome, Rusticus. Quand ils furent devant le tribunal, le préfet Rusticus dit à Justin: «D'abord soumets-toi aux dieux et obéis aux Empereurs.»

Justin: Personne ne peut être blâmé ou condamné pour avoir obéi aux commandements de notre Sauveur, Jésus-Christ.

Le préfet Rusticus : À quelle science te consacres-tu?

– J'ai successivement étudié toutes les sciences. J'ai fini par m'attacher à la doctrine vraie des chrétiens, bien qu'elle déplaise à ceux que l'erreur égare.

– Et cette science-là te plaît, malheureux?

– Oui; car je m'attache à la doctrine véritable, en suivant les chrétiens.

– Quelle est cette doctrine?

– Nous adorons le Dieu des chrétiens; ce Dieu, nous croyons qu'il est unique, que dès l'origine il est le créateur et le démiurge de tout l'univers, des choses visibles et invisibles. Nous croyons que Jésus-Christ, l'enfant de Dieu, est Seigneur; annoncé par les prophètes comme devant assister la race des hommes, messager du salut et maître du beau savoir, moi qui ne suis qu'un homme, je suis trop petit, je l'avoue, pour parler dignement de sa divinité infinie; je reconnais qu'il y faut une puissance de prophète. Mais les prédictions existent qui concernent celui que j'ai dit le Fils de Dieu. Or les prophètes étaient inspirés d'en-haut, quand ils ont annoncé sa venue parmi les hommes.

Le préfet Rusticus demanda: «Où vous réunissez-vous?»

– Où chacun veut et peut le faire. Crois-tu donc que nous nous assemblons dans un même endroit? Non point: le Dieu des chrétiens n'est pas prisonnier d'un lieu. Il est invisible, il remplit le ciel et la terre; partout il est adoré et glorifié par les fidèles.
– Réponds-moi donc: Où vous réunissez-vous? Où rassembles-tu tes disciples?
– Je demeure au-dessus d'un certain Martin, près du bain de Timothée. J'y reste de toujours, depuis que pour la deuxième fois, j'habite à Rome. Je ne connais pas d'autre lieu de réunion. Tous ceux qui ont voulu m'y trouver, je leur ai communiqué la doctrine de la vérité.
– Tu es donc chrétien?
– Oui, je suis chrétien.
Le préfet Rusticus dit à Chariton: À ton tour, Chariton. Es-tu chrétien?
– Je suis chrétien par la volonté de Dieu.
Le préfet Rusticus dit à une femme, Charito: Et toi, que réponds-tu, Charito?
Elle répondit: «Je le suis par la grâce de Dieu.» Rusticus à Evelpide: «Et toi, qu'es-tu, Evelpide?» Evelpide, esclave de César, répondit: Moi aussi je suis chrétien. Je fus affranchi par le Christ, je partage la même espérance, par la grâce du Christ.
À Hiérax Rusticus demande: Toi aussi, es-tu chrétien?
– Oui, je suis chrétien, je vénère et j'adore le même Dieu.
– Est-ce Justin qui t'a fait chrétien?
– J'ai toujours été chrétien, et je le serai toujours.
Péon se leva et dit: «Moi aussi, je suis chrétien.»
Rusticus : Qui t'a instruit?
– Nous tenons de nos parents cette belle doctrine. Evelpide ajouta: «J'écoutais sans doute avec plaisir les leçons de Justin; mais je dois à mes parents d'être chrétien.»
Rusticus : Où sont tes parents?
Evelpide : En Cappadoce.
Rusticus à Hiérax: Et les tiens, où sont-ils?
– Notre père véritable c'est le Christ; notre mère, la foi, par laquelle nous croyons en lui. Mes parents selon la chair sont morts. Je suis originaire d'Iconium en Phrygie, j'en ai été arraché et je suis venu ici.
Le préfet dit à Libérien: « Et toi, qu'as-tu à dire, es-tu chrétien? Es-tu toi aussi un impie?»
Libérien: Moi aussi je suis chrétien. Je ne suis pas un impie, mais j'adore le seul vrai Dieu.
Le préfet revint à Justin: «Écoute-moi, toi qu'on dit éloquent et qui crois posséder la doctrine véritable. Si tu es fouetté, puis décapité, es-tu convaincu qu'après tu monteras au ciel?»
Justin: J'espère que j'y aurai ma demeure, si je supporte tout cela. Et je sais que la récompense divine est réservée, jusqu'à la consommation de l'univers entier, à tous ceux qui auront vécu de la sorte.

Rusticus : Tu t'imagines donc que tu monteras au ciel pour recevoir des récompenses?

Justin: Je ne l'imagines pas, j'en suis convaincu, j'en ai la certitude.

Rusticus : Au fait. Arrivons à la chose qu'on vous demande et qui presse: Approchez et, tous ensemble, sacrifiez aux dieux.

Justin: Personne, à moins de perdre la raison, n'abandonne la piété pour l'impiété.

Rusticus : Si vous n'obéissez pas, vous serez châtiés sans pitié.

Justin: C'est là notre désir le plus cher: souffrir pour notre Seigneur Jésus-Christ, afin d'être sauvés. Ce sera notre salut et notre sécurité devant le tribunal plus redoutable de notre Maître et Sauveur, où le monde entier passera.

Les autres martyrs s'écrièrent de même: «Fais ce que tu veux. Nous sommes chrétiens et nous ne sacrifions pas à des idoles.»

Alors le préfet Rusticus rendit la sentence: «Que ceux qui n'ont pas voulu sacrifier aux dieux et obéir aux ordres de l'Empereur soient fouettés et emmenés pour subir la peine capitale, conformément aux lois.»

Les saints martyrs glorifièrent Dieu, puis furent conduits au lieu ordinaire des exécutions. Là, ils furent décapités, consommant ainsi le martyre dans la confession de notre Sauveur.

Quelques fidèles enlevèrent secrètement leurs corps et les déposèrent dans un lieu convenable soutenus par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire dans les siècles des siècles! Amen.

Actes du Martyre de Justin (Recension B), trad. A. Hamman,
dans *Les premiers martyrs de l'Eglise* (coll. *Pères dans la foi*), Paris 1979

Les martyrs de Lyon (177)

L'épisode le mieux connu dela persécution des chrétiens au temps de Marc Aurèle fut le martyre des chrétiens de Lyon et de Vienne en 177. Le récit de leur martyre constitue en quelque sorte l'acte de naissance du christianisme gaulois. Ce récit a été rédigé par les survivants, sous la forme d'une lettre des Églises de Lyon et de Vienne adressée aux chrétiens d'Asie et de Phrygie, lettre qu'Eusèbe de Césarée intégra dans son *Recueil des Martyrs* (aujourd'hui perdu) et dont il cite de larges extraits dans son *Histoire ecclésiastique*. On a parfois voulu attribuer la rédaction de cette lettre à s. Irénée.

La mort de l'évêque Pothin

[29] Le bienheureux Pothin, à qui avait été confié à Lyon le ministère de l'épiscopat, était alors âgé de plus de quatre-vingt-dix ans; il était très faible de corps et pouvait à peine respirer à cause de la faiblesse physique qu'on vient de dire, mais il était fortifié par l'élan de l'Esprit à cause du grand désir qu'il avait du martyre. Il fut lui aussi traîné devant le tribunal: son corps s'en allait de vieillesse et de maladie, mais il gardait son âme en lui, afin que par elle le Christ triomphât. [30] Il fut porté au tribunal par les soldats, tandis que les magistrats de la cité et toute la foule l'accompagnaient en poussant des cris variés, comme s'il était lui-même le Christ. Il y rendit un beau témoignage: [31] au gouverneur qui lui demandait qui était le dieu des chrétiens, il répondit: “Si tu en es digne, tu le connaîtras”. Il fut alors emmené et traîné sans pitié; il souffrit toutes sortes

de coups; ceux qui étaient près de lui l'outrageaient de toute manière, des mains et des pieds, sans aucun respect pour son âge; ceux qui étaient loin lançaient sur lui tout ce que chacun avait sous la main; et tous auraient pensé être grandement criminels et impies s'ils avaient manqué de grossièreté à son égard: ils croyaient en effet venger leurs dieux de cette façon. Il respirait à peine quand il fut jeté dans la prison et, après deux jours, il rendit l'âme.

Présentation aux bêtes de Blandine

[53] Après tout cela, le dernier jour des combats singuliers, Blandine fut de nouveau amenée avec Ponticus, un garçon d'une quinzaine d'années. Chaque jour, ils avaient déjà été conduits pour voir les supplices des autres et on avait essayé de les faire jurer par les idoles des païens, mais comme ils étaient restés fermes et qu'ils avaient tenu pour rien leurs instances, la foule devint furieuse contre eux au point de n'avoir aucune pitié de l'âge de l'enfant ni aucun respect du sexe de la femme. [54] On les fit passer par toutes les tortures, parcourir tout le cycle des supplices; on essaya de les forcer l'un et l'autre à jurer, mais on ne put y parvenir. Ponticus en effet était exhorté par sa sœur, de sorte que les païens voyaient que c'était elle qui l'encourageait et l'affermissait: après avoir généreusement supporté tous les supplices, il rendit l'âme.

[55] Restait la bienheureuse Blandine, la dernière de toutes, comme une noble mère qui a exhorté ses enfants et les a envoyés victorieux avant elle auprès du roi: elle parcourut elle aussi tous les combats de ses enfants et se hâta vers eux, pleine de joie et d'allégresse de son départ, comme si elle était invitée à un festin de noces et non pas jetée aux bêtes. [56] Après les fouets, après les fauves, après le gril, elle fut finalement jetée dans un filet et livrée à un taureau. Longtemps, elle fut projetée par l'animal, mais elle ne sentait rien de ce qui lui arrivait, à cause de l'espérance et de l'attente de ce en quoi elle avait cru et de sa conversation avec le Christ: elle fut sacrifiée, elle aussi; et les païens eux-mêmes avouaient que jamais chez eux une femme n'avait souffert d'aussi grandes et d'aussi nombreuses tortures.

EUSEBE, *Histoire ecclésiastique*, V, 1, 29-31; 53-56 (trad. G. Bardy, *SC* 41)

Les martyrs de Scillium (en 180)

D'après Tertullien, Vigellius Saturninus fut le premier proconsul d'Afrique du Nord à persécuter les chrétiens: «C'est lui qui, le premier, a tiré le glaive contre nous». Un document de grand intérêt, les *Actes des martyrs de Scillium*, nous fait connaître un de ces cas (cette ville de la province d'Afrique proconsulaire n'est toujours pas identifiée). Douze martyrs, sept hommes et cinq femmes, y sont condamnés, le 17 juillet 180, pour avoir confessé qu'ils vivaient selon le rite chrétien (il ne reste le procès-verbal d'interrogatoire que de six d'entre eux). La **sobriété** du texte est un gage d'authenticité.

Sous le deuxième consulat de Praesens et le premier de Condianus, le seize des calendes d'août, à Carthage, dans la salle d'audience, comparurent Speratus, Nartzalus et Cittinus, Donata, Secunda et Vestia. Le proconsul Saturninus dit: "Vous pouvez obtenir le pardon de notre seigneur l'empereur, si vous revenez à la raison".

Speratus dit: “Nous n'avons jamais rien fait de mal ni participé à aucune iniquité. Nous n'avons jamais rien dit de mal. Au contraire, quand on nous maltraitait, nous avons rendu grâce, parce que nous honorons notre empereur”.

Saturninus: “Nous aussi, nous sommes religieux, et notre religion est simple: nous jurons par le génie de notre seigneur l'empereur et nous prions pour son salut. Vous devez le faire aussi”.

Speratus: “Si tu veux bien m'écouter tranquillement, je t'expliquerai le mystère de la simplicité”.

Saturninus: “Tu vas attaquer notre religion. Je ne t'écouterai pas. Jurez plutôt par le génie de notre seigneur l'empereur”.

Speratus: “Moi, je ne connais pas l'empire de ce monde, mais je sers ce Dieu qu'aucun homme ne peut voir de ses yeux. Je n'ai pas commis de vol. Si j'achète quelque chose, je paie les taxes. C'est que je connais mon Seigneur, l'empereur des rois de toutes les nations”.

Le proconsul dit à tous les autres: “Abandonnez cette croyance”.

Speratus: “La croyance mauvaise, c'est de commettre l'homicide, de rendre un faux témoignage”.

Saturninus: “Ne vous associez pas à cette folie”.

Cittinus: “Nous ne craignons personne, si ce n'est le Seigneur notre Dieu qui est au ciel”.

Donata: “Nous honorons César comme César, mais ne craignons que Dieu”.

Vestia: “Je suis chrétienne”.

Secunda: “Je le suis, je veux l'être”.

Le proconsul dit à Speratus: “Tu persistes à te dire chrétien?”

Speratus: “Je suis chrétien”. Et tous firent la même déclaration.

Le proconsul dit: “Voulez-vous un sursis pour réfléchir?”

Speratus: “Dans une chose si claire, il n'y a pas à réfléchir” (....)

Saturninus: “Profitez d'un ajournement à trente jours, et souvenez-vous”.

Speratus: “Je suis chrétien”.

Et tous firent de même. Alors le proconsul Saturninus lut sa sentence sur la tablette: Speratus, Nartzalus, Cittinus, Donata, Vestia, Secunda et tous les autres ont confessé qu'ils vivaient selon le rite chrétien. Attendu que leur a été offerte la faculté de revenir à la religion traditionnelle des Romains et qu'ils ont refusé avec obstination, nous les condamnons à périr par le glaive (...).

Actes du Martyre des Scillitains, trad. V. Saxer,
dans *Saints anciens d'Afrique du Nord*, Rome, 1979, p. 31-33.

Apollonius (vers 185)

Eusèbe fait mention du procès et de l'exécution de l'aristocrate romain Apollonius, qui eut lieu à Rome à l'époque de Commode (180-192). Interrogé devant le sénat, Apollonius prononça une apologie de la foi chrétienne qu'Eusèbe dit avoir inséré dans son recueil sur les anciens martyrs (cet ouvrage est perdu). Cette comparution témoigne de la progression du christianisme dans les milieux aisés. Pérennis, qui interrogea Apollonius, fut préfet du prétoire entre 180 et 185. Nous avons conservé deux versions différentes du *Martyre d'Apollonius*, l'une en grec (ici traduite), l'autre en arménien, mais l'une et l'autre sont des élaborations tardives, qui font d'Apollonius un Alexandrin et de Pérennis le proconsul d'Asie. Il

est difficile de dire dans quelle mesure les deux discours qu'elles attribuent à Apollonius – et qui divergent assez notablement – reflètent l'apologie dont parle Eusèbe.

Premier interrogatoire

On amena Apollonius. Le proconsul Pérennis lui demanda: «Apollonius, es-tu chrétien?»

Apollonius: Oui, je suis chrétien, c'est pourquoi j'honore et je crains Dieu qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent.

Le proconsul Pérennis: Rétracte-toi, Apollonius, crois-moi. Jure par la fortune de notre seigneur, l'empereur Commode.

Apollonius: Écoute, Pérennis. Ma défense sera sérieuse et conforme aux lois. L'homme qui change d'idée pour ne plus observer les commandements justes, salutaires et admirables de Dieu, celui-là est coupable, criminel et vraiment impie. Mais celui qui change, qui renonce à l'injustice, au désordre, à l'idolâtrie et aux desseins pervers, qui évite jusqu'à la moindre faute et tourne pour toujours le dos à ces misères, celui-là est un honnête homme. Crois-moi, Pérennis, crois à mon plaidoyer. Ces beaux et magnifiques commandements, nous les tenons du Verbe de Dieu, qui connaît toutes les pensées des hommes. Il nous a prescrit de ne jamais jurer, mais de dire toujours la vérité. C'est un grand serment que la vérité affirmée dans un oui. Voilà pourquoi il est honteux pour un chrétien de jurer. Le mensonge est né de la défiance, et de la défiance est né le serment. Veux-tu cependant m'entendre jurer que nous honorons l'Empereur et que nous prions pour sa puissance? Je le jurerais volontiers en appelant à témoin le vrai Dieu, celui qui existait avant les siècles, celui que des mains d'homme n'ont point fabriqué, celui qui a choisi un homme sur terre pour commander aux autres hommes.

Le proconsul Pérennis: Fais ce que je te dis, rétracte-toi, Apollonius. Sacrifie aux dieux et à l'image de l'empereur Commode.

Apollonius sourit et reprit: Je me suis expliqué, Pérennis, sur deux points: le changement d'idée et le serment. Écoute-moi, maintenant, sur ce qui regarde le sacrifice. Tous les chrétiens, et moi avec eux, nous offrons un sacrifice non sanglant et sans tache au Dieu tout-puissant, au maître du ciel, de la terre et de tout ce qui respire. Ce sacrifice de prière nous l'offrons en particulier pour les hommes doués d'intelligence et de raison, faits à l'image de Dieu, choisis par la Providence de Dieu pour régner sur la terre. Aussi, pour obéir aux ordres de Dieu, prions-nous chaque jour le Dieu du ciel pour l'empereur Commode qui règne en ce monde. Nous le savons, ce n'est point par une volonté humaine, mais à cause de la seule volonté du Dieu invincible, que l'Empereur règne sur l'univers.

Le proconsul Apollonius: Je te donne un jour de répit pour réfléchir. Il y va de ta vie.

Second interrogatoire

Trois jours après, nouvel interrogatoire. C'était au milieu d'un grand nombre de sénateurs, de membres du conseil et de savants philosophes. Le proconsul fit appeler le prévenu et dit: «Qu'on donne lecture des actes d'Apollonius.»

La lecture terminée, Pérennis demanda: « Eh bien, qu'as-tu décidé, Apollonius?»

Apollonius : De rester fidèle à Dieu, comme tu l'avais prévu et consigné dans les actes.

Le proconsul: Change d'avis, crois-moi. Le décret du sénat est formel. Rends hommage aux dieux et adore-les, comme nous le faisons tous, et tu pourras continuer à vivre avec nous.

Apollonius : Je connais le décret du sénat, Pérennis. Mais j'ai appris à adorer Dieu, je ne puis donc honorer les idoles faites de main d'homme. Aussi n'adorerai-je jamais or ni argent, bronze ni fer, pas plus que de prétendues divinités de bois ou de pierre, qui ne peuvent ni voir ni entendre, mais sont l'œuvre d'ouvriers, d'orfèvres, de tourneurs ou de ciseleurs et qui n'ont pas de vie. Moi, c'est le Dieu du ciel que je sers, c'est lui seul que j'adore, lui qui a donné à tous les hommes une âme vivante, et qui, chaque jour, en eux entretient la vie. Non, Pérennis, je ne m'avilirai pas, en l'abaissant plus bas que vos misères; c'est une honte pour nous d'adorer ce qui est à mesure d'homme ou pire que les démons.

ILS PÈCHENT, LES MALHEUREUX HOMMES, QUAND ILS ADORENT CE QUI EST MATIÈRE, une idole taillée dans une pierre froide, ou dans un bois desséché, un métal poli ou des ossements sans vie. Quelle folie dans cet égarement. C'est la même sottise que celle des Égyptiens qui adorent, entre bien d'autres infamies, un baquet, ou comme on dit vulgairement un bain de pieds. Quel ridicule dans ce manque d'éducation! Les Athéniens, aujourd'hui encore, vénèrent une tête de bœuf qu'ils appellent la Fortune d'Athènes. Ils ne peuvent même plus prier leurs propres dieux!

Toutes ces choses ne peuvent que faire du mal aux âmes qui y croient. **Quelle différence y a-t-il entre ces idoles et de l'argile cuite ou une coquille brisée?** Ils prient des statues de dieux qui ne peuvent pas entendre comme nous, ne peuvent rien réclamer, rien accorder. Leur apparence est une duperie. Ils ont des oreilles et n'entendent pas, des yeux et ne voient pas, des mains mais elles ne palpent pas, des pieds, qui ne marchent pas (Ps 113, 13). Leur apparence trompe sur la réalité. Socrate devait se moquer, il me semble, des Athéniens, quand il jurait sur le platane, un arbre des champs. En second lieu, les hommes pèchent encore contre le ciel, quand ils adorent des végétaux, comme l'oignon et l'ail, devenus des dieux à Péluse: toutes choses qui passent dans l'estomac et sont rejetées au cloaque. En troisième lieu, les hommes pèchent contre le ciel, quand ils adorent des animaux, le poisson, la colombe ou, comme chez des Égyptiens, le chien et le singe, le crocodile et le bœuf, l'aspic et le loup, autant d'images de leurs propres mœurs. En quatrième lieu, les hommes pèchent contre le ciel quand ils adorent des êtres doués de parole, des hommes devenus des démons malfaisants. Ils appellent

dieux des hommes d'autrefois, comme l'attestent leurs propres légendes: Dionysos mis en pièces, Héraclès brûlé vif et Zeus enseveli en Crète. Ils cherchent à expliquer les noms des dieux par le sens des mythes. Les noms eux-mêmes de leurs divinités reposent sur des légendes. De toute cette impiété, je n'en veux pas !

Pérennis : Apollonius, le décret du sénat interdit d'être chrétien.

Apollonius: Le décret de Dieu ne peut céder devant celui des hommes. Plus vous tuez, au mépris de la justice et des lois et malgré leur innocence, ceux qui ont foi en Dieu, plus Dieu grossira leur nombre. Je veux, Pérennis, que tu saches une chose: pour tous les hommes sans distinction, rois, sénateurs ou puissants de la terre, riches ou pauvres, hommes libres ou esclaves, grands, philosophes ou ignorants, Dieu a décrété la mort, et après la mort, le jugement. Mais la manière de mourir n'est pas la même. Chez nous les disciples du Verbe meurent tous les jours aux plaisirs; ils mortifient leurs passions par la tempérance, pour conformer leur vie à la volonté de Dieu. Tu peux me croire, Pérennis, je ne mens pas. En notre vie, il n'est pas de jouissance qui ne soit réprimée; nous détournons nos regards quand un spectacle honteux les sollicite, et nos oreilles de toute parole dangereuse, afin de garder pures nos âmes. En pratiquant une telle règle de vie, nous ne jugeons pas terrible de mourir pour le vrai Dieu. Nous lui devons d'être ce que nous sommes. Voilà pourquoi nous portons tout avec patience, afin de ne pas mourir de la mort éternelle.

Dans la vie comme dans la mort, nous sommes au Seigneur. D'ailleurs la dysenterie ou la fièvre peuvent nous tuer à tout moment. Tuez-moi, ce sera pour moi comme si je mourais d'une de ces maladies.

Pérennis: Avec ces idées-là, Apollonius, tu dois aimer la mort?

Apollonius: J'aime la vie, Pérennis, mais l'amour de la vie ne me fait pas craindre la mort. Rien n'est meilleur que la vie, mais la vie éternelle, la vie qui devient immortalité pour l'âme qui a bien vécu ici-bas.

Pérennis : Je ne comprends pas ce que tu dis; je ne connais pas tout ce que tu me vantes de ta religion.

Apollonius: Comment nos âmes pourraient-elles se rencontrer, Pérennis? Tu comprends si peu les merveilles de la grâce! Il faut que l'âme s'ouvre à la lumière pour découvrir le Verbe du Seigneur, comme les yeux pour apercevoir la clarté. La parole est vaine pour ceux qui ne peuvent comprendre, comme est vaine la lumière pour les aveugles.

Alors intervint un philosophe cynique: «Apollonius, garde tes injures pour toi. Tu es en train de divaguer en te croyant profond.»

Apollonius: J'ai appris à prier, non à injurier. Ton propos atteste l'aveuglement de ton cœur, malgré les vains discours que tu pourrais nous faire. Il faut ne rien comprendre pour voir dans la vérité une injure.

Pérennis : Nous savons, nous aussi, que le Verbe de Dieu engendre l'âme et le corps des justes. Il a parlé et enseigné comme il plaisait à Dieu.

Apollonius : Ce Verbe est notre sauveur, Jésus-Christ. Comme homme il est né en Judée. Il était juste en toute chose et rempli de la sagesse de Dieu. Par amour des hommes, il nous a fait connaître le Dieu de l'univers, savoir quel idéal de vertu convenait à nos âmes pour mener une vie sainte. Par sa Passion, il a brisé l'emprise du péché. Il nous enseigné comment maîtriser les passions, mesurer les désirs, discipliner le goût des plaisirs, couper court à nos souffrances. Sa doctrine était d'entrer en communion avec le prochain, d'accroître toujours la charité, d'écarter la vaine gloire et de pardonner les injures. Par respect de la justice, il nous a demandé de mépriser la mort, non point que nous soyons coupables, mais pour supporter l'injustice des coupables. Le Christ nous a demandé encore de respecter sa loi, d'honorer l'Empereur, de n'adorer que le Dieu immortel, de croire à l'immortalité de l'âme, d'attendre le jugement promis par Dieu à ceux qui ont vécu dans la piété. Voilà ce que nous a clairement enseigné le Christ, en l'appuyant de preuves nombreuses. Lui-même acquit un grand renom de vertu. Mais il s'est attiré la haine des ignorants, comme avant lui justes et philosophes. Les justes gênent les méchants. D'après l'Écriture, les insensés s'écrient dans leur injustice : *Emprisonnons le juste, parce qu'il nous gêne* (Is 3, 10). De même chez les Grecs, on cite ce mot d'un philosophe: «Le juste sera fouetté, torturé emprisonné. On lui brûlera les yeux, et après tous ces maux, on l'empalera.» Les délateurs d'Athènes avaient fait condamner injustement Socrate, en trompant le peuple. Quelques scélérats ont fait condamner de même notre Maître et Sauveur, après l'avoir outragé. Tel fut aussi le traitement réservé aux prophètes, qui avaient prédit de grandes merveilles au sujet de cet homme: «Un homme, disaient-ils, doit venir, qui sera juste et vertueux en tout ; il répandra ses bienfaits sur tous les hommes, leur enseignera la vertu et les persuadera d'adorer le Dieu de l'univers.» Ce Dieu-là, nous l'honorons avec ferveur. De lui nous avons appris à marcher selon la loi sainte que jusqu'alors nous ignorions. Et nous ne nous sommes pas égarés.

Admettons même que ce soit une erreur, comme vous le dites, de croire à l'immortalité de l'âme, au jugement après la mort, à la récompense dans la résurrection et au jugement de Dieu. Eh bien, nous emporterions volontiers avec nous cette illusion, à laquelle nous devons d'avoir appris à bien vivre et d'attendre la réalisation de nos espérances, malgré les maux présents.

Pérennis: Je pensais, Apollonius, que désormais tu renoncerais à ces idées et que tu honorerais les dieux avec nous.

Apollonius: Et moi, j'espérais que ces éclaircissements sur ma religion t'aideraient; que mes explications ouvriraient en toi les yeux de l'âme et que ton esprit porterait des fruits. Je pensais t'amener à adorer le Dieu qui a créé toutes choses et que chaque jour vers lui seul tu ferais monter tes prières et le sacrifice non sanglant et pur à ses yeux, par des actes de pitié et d'humanité.

Pérennis : Je voudrais te rendre la liberté, Apollonius, mais les décrets de l'empereur Commode s'y opposent. Je veux du moins te traiter humainement dans la mort.

Et il le condamna à être décapité.

Apollonius dit: «Je bénis mon Dieu pour ta sentence.»

Et les bourreaux emmenèrent aussitôt Apollonius et le décapitèrent tandis qu'il louait le Père, le Fils et le Saint-Esprit, à qui soit louange dans l'éternité. Amen.

Actes du Martyre d'Apollonius, trad. A. Hamman,
dans *Les premiers martyrs de l'Eglise* (coll. *Pères dans la foi*), Paris 1979

Le martyre de Polycarpe (en 155?)

L'évêque de Smyrne Polycarpe jouissait d'une haute vénération en Asie mineure, car il aurait été un disciple de saint Jean. Un récit détaillé de son martyre nous est parvenu sous la forme d'une lettre de l'Église de Smyrne à celle de Philomelium (en Phrygie), qui relate les faits. D'après le post-scriptum de la lettre, les faits relatés auraient eu lieu en 155, et le récit aurait été composé dans le courant de l'année suivante. Cette datation du martyre est contestée.

L'Église de Dieu qui séjourne à Smyrne à l'Église de Dieu qui séjourne à Philomélium[1] et à toutes les communautés de la sainte Église catholique[2] qui séjournent en tout lieu: que la miséricorde, la paix et l'amour de Dieu le Père et de notre Seigneur Jésus-Christ vous soient données en plénitude (cf. Jude 2).

1. Nous vous écrivons, frères, au sujet des martyrs et du bienheureux Polycarpe, qui, par son martyre, a pour ainsi dire mis le sceau à la persécution en la faisant cesser. Presque tous les événements antérieurs sont arrivés pour que le Seigneur nous montre encore une fois un martyre conforme à l'Évangile[3]. Comme le Seigneur, en effet, Polycarpe a attendu d'être livré, pour que nous aussi nous soyons ses imitateurs, sans regarder seulement à notre intérêt, mais aussi à celui du prochain (cf. Ph 2, 4). Car c'est le fait d'une charité vraie et solide que de ne pas chercher seulement à se sauver soi-même, mais aussi à sauver tous les frères.

2. Bienheureux donc et généreux tous ces martyres qui sont arrivés selon la volonté de Dieu. Car il nous faut être assez pieux pour attribuer à Dieu la puissance sur toutes choses. Qui n'admirerait la générosité de ces héros, leur patience, leur amour pour le Maître? Déchirés par les fouets, au point qu'on pouvait voir la constitution de leur chair jusqu'aux veines et aux artères intérieures, ils demeuraient fermes si bien que les spectateurs eux-mêmes en gémissaient de compassion. Ils en vinrent à un tel degré de courage que pas un d'entre eux ne dit un mot ni ne poussa un soupir. Ils nous montrèrent à tous

---

[1] Philomélium, ville de Phrygie située à environ 400 km à l'est de Smyrne. Les chrétiens de cette ville avaient demandé à avoir un récit du martyre de Polycarpe (cf. infra, 20, 1).

[2] Ce passage présente, avec la *Lettre aux Smyrniotes* d'Ignace (8,2), la première attestation du mot «catholique» (qui en grec veut dire: universel) pour désigner l'Église

[3] Le récit du martyre de Polycarpe porte la marque de la sincérité et de la véracité. Cependant l'auteur a une intention théologique précise, qu'il exprime ici: le martyre n'est pas autre chose que l'imitation du Christ. Cette affirmation se retrouve chez saint Ignace (*Romains* 4, 2; 5, 3;6, 3; *Magn*. 5, 2). Tout au long du récit du martyre de Polycarpe l'auteur aime à souligner les ressemblances avec la passion du Seigneur.

que dans leurs tortures les généreux martyrs du Christ n'étaient plus dans leur corps, ou plutôt que le Seigneur était là qui s'entretenait avec eux. Attentif à la grâce du Christ, ils méprisaient les tortures de ce monde, et en une heure ils achetaient la vie éternelle. Le feu même des bourreaux inhumains était froid pour eux, car ils avaient devant les yeux la pensée d'échapper au feu éternel qui ne s'éteint pas, et des yeux de leur cœur ils regardaient les biens réservés à la patience, biens que l'oreille n'a pas entendus, que l'œil n'a pas vus, auxquels le cœur de l'homme n'a pas songé (1 Co 2, 9), mais que le Seigneur leur a montrés, à eux qui n'étaient plus des hommes, mais déjà des anges. De même, ceux qui avaient été condamnés aux bêtes enduraient de terribles supplices; on les étendit sur des coquillages piquants, et on leur fit subir toutes sortes de tourments variés pour les amener à renier, si possible, par ce supplice prolongé.

3. Le diable machinait contre eux toutes sortes de supplices, mais grâce à Dieu, il ne put l'emporter contre aucun d'entre eux. Le généreux Germanicus fortifiait leur timidité par sa constance; il fut admirable dans la lutte contre les bêtes; le proconsul voulait le fléchir et lui disait d'avoir pitié de sa jeunesse; mais il attira sur lui la bête en lui faisant violence, voulant être plus vite délivré de cette vie injuste et inique. Alors toute la foule, étonnée devant le courage de la sainte et pieuse race des chrétiens, s'écria: «À bas les athées[4]; faites venir Polycarpe.»

4. Mais l'un d'entre eux, nommé Quintus, un Phrygien récemment arrivé de Phrygie, fut pris de peur à la vue des bêtes. C'est lui qui avait entraîné quelques frères à se présenter spontanément avec lui devant le juge. Le proconsul, par ses prières instantes, réussit à le persuader de jurer et de sacrifier. C'est pourquoi, frères, nous ne louons pas ceux qui se présentent d'eux-mêmes, puisque ce n'est pas l'enseignement de l'Évangile[5].

5. Quant à l'admirable Polycarpe, tout d'abord il ne se troubla pas à ces nouvelles, mais il voulait rester en ville; mais la plupart cherchaient à le persuader de s'éloigner secrètement. Il se retira donc dans une petite propriété située non loin de la ville, avec un petit nombre de compagnons; nuit et jour il ne faisait que prier pour tous les hommes et pour les Églises du monde entier, comme c'était son habitude. Et étant en prière, il eut une vision, trois jours avant d'être arrêté: il vit son oreiller entièrement brûlé par le feu; et se tournant vers ses compagnons il leur dit: «Je dois être brûlé vif.»

6. Comme on continuait à le chercher, il passa dans une autre propriété, et aussitôt arrivèrent ceux qui le cherchaient[6]. Ne le trouvant pas, ils arrêtèrent deux petits esclaves, et l'un d'eux, mis à la torture, avoua[7]. Il lui était donc impossible d'échapper, puisque ceux qui le livraient étaient dans sa maison; et

---

[4] L'accusation d'athéisme est fréquemment portée contre les chrétiens parce qu'ils refusent d'adorer les dieux de la cité.

[5] L'antiquité chrétienne jugeait sévèrement ce zèle intempestif, qu'elle estimait contraire à l'Évangile (Mt 10, 23) et à l'exemple de jésus lui-même (Jn 7, 1). Il paraissait préférable d'attendre l'arrestation, voire même de changer de domicile pour éviter d'être arrêté (cf. l'attitude de Polycarpe décrite ci-dessous).

[6] Ils arrivèrent dans la maison qu'il venait de quitter; c'est pourquoi ils ne le trouvèrent pas.

[7] C'est-à-dire qu'il indiqua le lieu où Polycarpe était parti.

l'irénarque[8], qui avait reçu le même nom qu'Hérode, était pressé de le conduire au stade; ainsi lui, il accomplirait sa destinée, en entrant en communion avec le Christ, tandis que ceux qui l'avaient livré recevraient le châtiment de Judas lui-même.

7. Prenant avec eux l'esclave, – c'était un vendredi vers l'heure du souper –, des policiers et des cavaliers, armés comme à l'ordinaire, partirent comme pour courir «après un bandit» (cf. Mt 26, 55). Et tard, dans la soirée, survenant tous ensemble, ils le trouvèrent couché dans une petite chambre à l'étage supérieur. Il pouvait encore s'en aller dans une autre propriété, mais il ne le voulut pas et dit: «Que la volonté de Dieu soit faite.» Apprenant donc que les agents étaient là, il descendit et causa avec eux; ils s'étonnaient de son âge et de son calme, et de toute la peine qu'on prenait pour arrêter un homme aussi âgé. Aussitôt, à l'heure qu'il était, il leur fit servir à manger et à boire autant qu'ils voulaient; il leur demanda seulement de lui donner une heure pour prier à son gré. Ils le lui accordèrent, et debout, il se mit à prier, rempli de la grâce de Dieu au point que deux heures durant il ne put s'arrêter de parler[9], et que ceux qui l'entendaient en étaient étonnés et que beaucoup se repentirent d'être venus arrêter un si saint vieillard.

8. Quand enfin, il cessa sa prière, dans laquelle il avait rappelé tous ceux qu'il avait jamais rencontrés, petits et grands, illustres ou obscurs, et toute l'Église catholique répandue par toute la terre, l'heure étant venue de partir, on le fit monter sur un âne, et on l'emmena vers la ville; c'était jour de grand sabbat[10]. L'irénarque Hérode et son père Nicétès vinrent au-devant de lui, et le firent monter dans leur voiture; assis à côté de lui, ils essayaient de le persuader en disant: «Quel mal y a-t-il à dire: César est Seigneur, à sacrifier, et tout le reste, pour sauver sa vie? » Lui, d'abord, ne répondit pas, et, comme ils insistaient, il dit: «Je ne ferai pas ce que vous me conseillez.» Alors, ne réussissant pas à le persuader, ils lui dirent toutes sortes d'injures, et il le firent descendre de la voiture si précipitamment qu'il se déchira le devant de la jambe. Sans se retourner, et comme si rien ne lui était arrivé, il marchait allègrement; il allait vers le stade, et il y avait un tel tumulte dans le stade que personne ne pouvait s'y faire entendre.

9. Quand Polycarpe entra dans le stade, une voix du ciel se fit entendre: «Courage, Polycarpe, sois un homme.» Personne ne vit celui qui parlait, mais la voix, ceux des nôtres qui étaient là l'entendirent. Enfin, on le fit entrer, et le tumulte fut grand quand le public apprit que Polycarpe était arrêté. Le proconsul se le fit amener et lui demanda si c'était lui Polycarpe. Il répondit que oui, et le proconsul cherchait à le faire renier en lui disant: «Respecte ton grand âge» et tout le reste qu'on a coutume de dire en pareil cas; «jure par la fortune

---

[8] Chef de la police chargé, d'arrêter les criminels, de les interroger, et de les remettre aux autorités de la cité.

[9] C'est-à-dire de prier à voix haute; c'était la manière habituelle de prier dans l'Antiquité.

[10] Expression diversement interprétée.

de César, change d'avis, dis: À bas les athées.» Mais Polycarpe regarda d'un œil sévère toute cette foule de païens impies dans le stade, et fit un geste de la main contre elle, puis soupirant et levant les yeux, il dit: «À bas les athées.» Le proconsul insistait et disait: «Jure, et je te laisse aller, maudis le Christ»; Polycarpe répondit: «Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a fait aucun mal; comment pourrais-je blasphémer mon roi qui m'a sauvé?»

10. Et comme il insistait encore et disait: «Jure par la fortune de César», Polycarpe répondit: «Si tu t'imagines que je vais jurer par la fortune de César, comme tu dis, et si tu fais semblant de ne pas savoir qui je suis, écoute, je te le dis franchement: je suis chrétien. Et si tu veux apprendre de moi la doctrine du christianisme, donne-moi un jour, et écoute-moi.» Le proconsul répondit: «Persuade cela au peuple.» Polycarpe reprit: «Avec toi, je veux bien discuter; nous avons appris, en effet, à donner aux autorités et aux puissances établies par Dieu le respect convenable[11], si cela ne nous fait pas tort. Mais ceux-là, je ne les estime pas dignes que je me défende devant eux. »

11. Le proconsul dit: «J'ai des bêtes, et je te livrerai à elles, si tu ne changes pas d'avis.» Il dit: «Appelle-les, il est impossible pour nous de changer d'avis pour passer du mieux au pire, mais il est bon de changer pour passer du mal à la justice.» Le proconsul lui répondit: «Je te ferai brûler par le feu, puisque tu méprises les bêtes, si tu ne changes pas d'avis.» Polycarpe lui dit: «Tu me menaces d'un feu qui brûle un moment et peu de temps après s'éteint; car tu ignores le feu du jugement à venir et du supplice éternel, réservé aux impies. Mais pourquoi tarder? Va, fais ce que tu veux.»

12. Voilà ce qu'il disait et beaucoup d'autres choses encore; il était tout plein de force et de joie et son visage se remplissait de grâce. Non seulement il n'avait pas été abattu ni troublé par tout ce qu'on lui disait, mais c'était au contraire le proconsul qui était stupéfait; il envoya son héraut au milieu du stade proclamer trois fois: «Polycarpe s'est déclaré chrétien.» À ces paroles du héraut, toute la foule des païens et des juifs établis à Smyrne, avec un déchaînement de colère, se mit à pousser de grands cris: «Voilà le docteur de l'Asie, le père des chrétiens[12], le destructeur de nos dieux; c'est lui qui enseigne tant de gens à ne pas sacrifier et à ne pas adorer.» En disant cela, ils poussaient des cris et demandaient à l'asiarque[13] Philippe de lâcher un lion sur Polycarpe. Celui-ci répondit qu'il n'en avait pas le droit, puisque les combats de bêtes étaient terminés. Alors il leur vint à l'esprit de crier tous ensemble: «Que Polycarpe soit brûlé vif!» Il fallait que s'accomplît la vision qui lui avait été montrée: pendant sa

---

[11] Les martyrs insistent volontiers sur le respect qu'ils ont pour les princes et les magistrats. Ils s'inspirent de l'enseignement des Apôtres (Rm 13, 1-7; 1 P 2, 13-14). Voir aussi la Lettre de Clément de Rome aux Corinthiens, 60-61 et la Lettre de Polycarpe 12,3.

[12] On a ici la première mention du titre de «père» donné à un évêque. On remarquera que ce titre est joint à celui de « docteur ». C'est par l'enseignement et la prédication de l'Évangile que l'évêque est père (cf. 1 Co 4, 14-15). L'appellation deviendra courante à partir du 3e siècle.

[13] L'asiarque était le président de la confédération des villes de l'Asie proconsulaire. Il était à ce titre revêtu de l'autorité religieuse suprême.

prière, voyant son oreiller en feu, il avait dit d'un ton prophétique aux fidèles qui étaient avec lui: «je dois être brûlé vif».

13. Alors les choses allèrent très vite, en moins de temps qu'il n'en fallait pour les dire: sur-le-champ la foule alla ramasser dans les ateliers et dans les bains du bois et des fagots, – les juifs surtout y mettaient de l'ardeur, selon leur habitude. Quand le bûcher fut prêt, il déposa lui-même tous ses vêtements et détacha sa ceinture, puis il voulut se déchausser lui-même: il ne le faisait pas auparavant, parce que toujours les fidèles s'empressaient à qui le premier toucherait son corps: même avant son martyre, il était toujours entouré de respect à cause de la sainteté de sa vie. Aussitôt donc, on plaça autour de lui les matériaux préparés pour le bûcher; comme on allait l'y clouer, il dit: «Laissez-moi ainsi: celui qui me donne la force de supporter le feu, me donnera aussi, même sans la protection de vos clous, de rester immobile sur le bûcher.»

14. On ne le cloua donc pas, mais on l'attacha. Les mains derrière le dos et attaché, il paraissait comme un bélier de choix pris d'un grand troupeau pour le sacrifice, un holocauste agréable préparé pour Dieu. Levant les yeux au ciel, il dit: «Seigneur, Dieu tout-puissant, Père de ton enfant bien-aimé, Jésus-Christ, par qui nous avons reçu la connaissance de ton nom, Dieu des anges, des puissances, de toute la création, et de toute la race des justes qui vivent en ta présences, je te bénis pour m'avoir jugé digne de ce jour et de cette heure, de prendre part au nombre de tes martyrs[14], au calice de ton Christ, pour la résurrection de la vie éternelle de l'âme et du corps, dans l'incorruptibilité de l'Esprit-Saint. Avec eux, puissé-je être admis aujourd'hui en ta présence comme un sacrifice gras et agréable[15] comme tu l'avais préparé et manifesté d'avance, comme tu l'as réalisé, Dieu sans mensonge et véritable. Et c'est pourquoi pour toutes choses je te loue, je te bénis, je te glorifie, par le grand prêtre éternel et céleste Jésus-Christ, ton enfant bien-aimé, par qui soit la gloire à toi avec lui et l'Esprit-Saint maintenant et dans les siècles à venir. Amen. »

15. Quand il eut fait monter cet amen et achevé sa prière, les hommes du feu allumèrent le feu. Une grande flamme brilla, et nous vîmes une merveille, nous à qui il fut donné de le voir, et qui avions été gardés pour annoncer aux autres ces événements. Le feu présenta la forme d'une voûte, comme la voile d'un vaisseau gonflée par le vent, qui entourait comme d'un rempart le corps du martyr; il était au milieu, non comme une chair qui brûle, mais comme un pain qui cuit[16], ou comme de l'or ou de l'argent brillant dans la fournaise. Et nous

---

[14] Le mot grec *martus* veut dire «témoin». Il est utilisé dans son sens courant par Clément de Rome (63,3). Les Apôtres sont les «témoins» par excellence. Leur témoignage aura toute sa valeur lorsque, comme le Christ, ils auront versé leur sang. Ainsi peu à peu le terme «martyr» va-t-il désigner (comme dans le langage d'aujourd'hui) celui qui est mort pour rendre témoignage de sa foi. C'est le sens que nous avons ici, et qui est souligné par la mention du «calice du Christ» et par celle du sacrifice.

[15] Allusion aux sacrifices de l'Ancien Testament.

[16] Allusion à l'eucharistie. Ignace, dans sa lettre aux Romains (4,1) exprime pareillement le désir de devenir, par sa mort, comme «un pur pain du Christ».

sentions un parfum pareil à une bouffée d'encens ou à quelque autre précieux aromate.

16. À la fin, voyant que le feu ne pouvait consumer son corps, les impies ordonnèrent au confector[17] d'aller le percer de son poignard. Quand il le fit, jaillit une quantité de sang qui éteignit le feu, et toute la foule s'étonna de voir une telle différence entre les incroyants et les élus. Parmi ceux-ci fut l'admirable martyr Polycarpe qui fut, en nos jours, un maître[18] apostolique et prophétique[19] l'évêque de l'Église catholique de Smyrne; toute parole qui est sortie de sa bouche s'est accomplie ou s'accomplira.

17. Mais l'envieux, le jaloux, le mauvais, l'adversaire de la race des justes, voyant la grandeur de son témoignage et sa vie irréprochable dès le début, le voyant couronné de la couronne d'immortalité, et emportant une récompense incontestée, essaya de nous empêcher d'enlever son corps, bien que beaucoup d'entre nous voulussent le faire pour posséder sa sainte chair[20]. Il suggéra donc à Nicétès, le père d'Hérode, le frère d'Akè, d'aller trouver le magistrat pour qu'il ne nous livre pas le corps: «Pour qu'ils n'aillent pas, dit-il, abandonner le crucifié et se mettre à rendre un culte à celui-ci.» Il disait cela à la suggestion insistante des juifs, qui nous avaient surveillés quand nous voulions retirer le corps du feu. Ils ignoraient que nous ne pourrons jamais ni abandonner le Christ qui a souffert pour le salut de tous ceux qui sont sauvés dans le monde, lui l'innocent pour les pécheurs, – ni rendre un culte à un autre. Car lui, nous l'adorons, parce qu'il est le fils de Dieu; quant aux martyrs nous les aimons comme disciples et imitateurs du Seigneur, et c'est juste, à cause de leur dévotion incomparable envers leur roi et maître; puissions-nous, nous aussi, être leurs compagnons et leurs condisciples.

18. Le centurion, voyant la querelle suscitée par les juifs, exposa le corps au milieu et le fit brûler comme c'était l'usage. Ainsi, nous pûmes plus tard recueillir ses ossements Plus précieux que des pierres de grand prix et plus précieux que l'or, pour les déposer en un lieu convenable. C'est là, autant que possible, que le Seigneur nous donnera de nous réunir dans l'allégresse et la joie, pour célébrer l'anniversaire de son martyre, de sa naissance[21], en mémoire de ceux qui ont combattu avant nous, et pour exercer et préparer ceux qui doivent combattre à l'avenir.

---

[17] Le *confector* était chargé d'achever les fauves ou les blessés qui survivaient au combat.

[18] On a traduit ici par «maître» le mot qui plus haut (12, 2) avait été traduit par «docteur»

[19] Polycarpe est un des derniers témoins de l'âge apostolique. Quelques années plus tard Irénée, puis, un siècle et demi après ces événements, Eusèbe, lui donnent ce même titre, qui signifie qu'il avait été contemporain et disciple des Apôtres. C'est dans la même intention que l'on indique que Polycarpe était doué du charisme de prophète, considéré comme propre à l'âge apostolique.

[20] Nous avons ici le premier témoignage du culte rendu aux restes des martyrs.

[21] Nous avons ici de précieuses indications: 1. On célèbre donc dès ce temps l'anniversaire des martyrs, en se réunissant sur leur tombe. 2. Le jour du martyre est celui d'une naissance (cf. Ignace aux Romains 6,1); on dira bientôt *dies natalis* pour désigner ce jour. 3. L'emploi du futur («C'est là que le Seigneur nous donnera de nous réunir... ») montre que la lettre est écrite peu de temps après la mort de Polycarpe.

19. Telle fut l'histoire du bienheureux Polycarpe, qui fut, avec les frères de Philadelphie, le douzième à souffrir le martyre à Smyrne[22]; mais de lui seul on garde le souvenir plus que des autres, au point que partout les païens eux-mêmes parlent de lui. Il fut non seulement un docteur célèbre, mais aussi un martyr éminent, dont tous désirent imiter le martyre conforme à l'Évangile du Christ. Par sa patience, il a triomphé du magistrat inique, et ainsi il a remporté la couronne de l'immortalité; avec les Apôtres et tous les justes, dans l'allégresse, il glorifie Dieu, le Père tout-puissant, et bénit notre Seigneur Jésus-Christ, le sauveur de nos âmes et le pilote de nos corps, le berger de l'Église universelle par toute la terre.

20. Vous aviez désiré être informés avec plus de détail sur ces événements; pour l'instant, nous vous en avons donné un récit sommaire par notre frère Marcion[23]. Quand vous aurez pris connaissance de cette lettre, transmettez-la aux frères qui sont plus loin pour qu'eux aussi glorifient le Seigneur qui fait son choix parmi ses serviteurs.

À celui qui, par sa grâce et par son don, peut nous introduire tous dans son royaume éternel par son fils unique Jésus-Christ, à lui la gloire, l'honneur, la puissance, la grandeur dans les siècles.

Saluez tous les saints (cf. Rm 16, 15; Hb 13, 24; etc.). Ceux qui sont avec nous vous saluent, et aussi Évariste qui a écrit cette lettre, avec toute sa famille.

21. Le bienheureux Polycarpe a rendu témoignage au début du mois de Xanthique, le deuxième jour, le septième jour avant les calendes de mars, un jour de grand sabbat, à la huitième heure[24]. Il avait été arrêté par Hérode, sous le pontificat de Philippe de Tralles, et le proconsulat de Statius Quadratus, mais sous le règne éternel de notre Seigneur Jésus-Christ; à lui soit la gloire, l'honneur, la grandeur, le trône éternel de génération en génération. Amen.

22. (Appendice[25]) Nous vous souhaitons bonne santé, frères, marchez selon l'Évangile, dans la parole de Jésus-Christ; avec lui, gloire à Dieu le Père et au Saint-Esprit, pour le salut des saints élus. C'est ainsi que témoigna le bienheureux Polycarpe; puissions-nous marcher sur ses traces, et être trouvés avec lui dans le royaume de Dieu.

Gocius a transcrit cette lettre sur le manuscrit d'Irénée, disciple de Polycarpe; Gaïus a vécu avec Irénée. Et moi, Socrate, je l'ai copiée d'après la copie de Gaïus. La grâce soit avec tous.

---

[22] L'expression n'est pas claire. Il en ressort cependant: 1. Qu'il y eut en tout douze martyrs à Smyrne et que Polycarpe fut le dernier. 2. Que, parmi les autres martyrs, certains au moins (sinon tous) étaient originaires de Philadelphie. Les relations entre Smyrne et Philadelphie devaient être fréquentes.

[23] Ce Marcion est l'auteur qui a rédigé la lettre; Évariste est le scribe qui écrivait sous la dictée de Marcion.

[24] D'après ces renseignements, Polycarpe a subi le martyre un samedi 23 février vers 2 heures de l'après-midi. Mais l'année du martyre n'est pas indiquée

[25] Déjà le chapitre 21 se présentait comme un post-scriptum qui pouvait ,voir été rédigé longtemps après la lettre proprement dite. Ce post-scriptum est suivi, dans les manuscrits que nous avons, par un appendice qui nous est parvenu sous deux formes différentes. Le début du premier de ces appendices a pu être ajouté par l'Église de Philomélium au moment de transmettre la lettre à d'autres Églises. Mais cet appendice a certainement été retouché par un copiste, car son style le date du 4e siècle.

Et moi, à mon tour, Pionius, je l'ai copiée sur l'exemplaire ci -dessus; je l'ai recherché, après que le bienheureux Polycarpe me l'eût montré dans une révélation, comme je le raconterai par la suite. J'ai rassemblé les fragments presque détruits par le temps; que le Seigneur Jésus-Christ me rassemble aussi avec ses élus dans le royaume du ciel; à lui la gloire avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Amen.

La Passion de Perpétue et de Félicité (203)

Le thème des apparitions se rencontre fréquemment dans les Passions des martyrs. C'est le cas dans la Passion de Perpétue et Félicité, qui relate les visions de Perpétue et de Saturus — racontées à la première personne — avant le récit du martyre lui-même, qui eut lieu à Carthage en 203. Une vision présente le martyre comme une lutte contre le diable, représenté par un dragon; l'autre est une scène eschatologique qui prend pour modèle la liturgie eucharistique.

Les visions de Perpétue

Je priai donc et je vis ceci: une échelle d'airain d'une hauteur extraordinaire montait jusqu'au ciel. Étroite, elle ne permettait qu'à un seul à la fois de monter. À ses montants étaient fixés toutes sortes d'instruments de fer: glaives, lances, crocs, coutelas, en sorte que si l'on montait avec négligence et sans regarder au-dessus de soi, on s'accrochait et se déchirait à toutes ces ferrailles. Au pied même de l'échelle était couché un dragon d'une taille énorme; il préparait des embûches à ceux qui montaient et les épouvantait pour les empêcher de monter. Saturus monta le premier. Il s'était livré après coup de lui-même, car c'était lui qui nous avait fait la catéchèse, et il n'avait pas été présent le jour de notre arrestation[26]. Il parvint au sommet de l'échelle, se retourna vers moi et me dit: «Perpétue, je t'attends, mais prends garde que le dragon ne te morde.» Je lui répondis: «Il ne me fera aucun mal au nom de Jésus-Christ.» De sous l'échelle, comme s'il me craignait, il dressa lentement la tête; mais moi, je fis comme si je voulais gravir le premier échelon, lui écrasai la tête et montai.

Je vis un immense jardin. Au milieu était un homme aux cheveux blancs, vêtu comme un berger de haute taille, et occupé à traire des brebis. Autour de lui se tenaient des milliers de gens vêtus de blanc. Il leva la tête et m'aperçut. Il me dit: «Sois la bienvenue, mon enfant.» Il m'appela, et du fromage qu'il faisait, il me donna une bouchée. Je la reçus dans les mains jointes et la mangeai. Tous ceux qui m'entouraient disaient: «Amen». Au bruit de leurs voix, je me réveillai, mâchant encore je ne sais quelle douceur. Je le racontai aussitôt à mon frère. Nous comprîmes que c'était le martyre qui nous attendait.

Passion de Perpétue et Félicité, § 4, trad. V. Saxer,
dans *Saints anciens d'Afrique du Nord*, Rome, 1979, p. 43-45.

[26] Le catéchiste Saturrus se sentait responsable des catéchumènes dont il n'avait pas achevé l'instruction au moment de leur arrestation. Il se livra donc de lui-même pourpouvoir les rejoindre. Cinquante ans plus tard, à l'époque de Cyprien, la discipline ecclésiastique interdira aux chrétiens de se présenter spontanméent devant les tribunaux pour y confesser leur foi chrétienne.

La condamnation de Perpétue et de ses compagnons

On nous emmena soudain pour l'interrogatoire. Nous arrivâmes au forum. Le bruit s'en répandit aussitôt dans les quartiers voisins et il y eut une foule immense. Nous étions montés sur l'estrade. Mes compagnons, interrogés les premiers, firent leur confession de foi. Quand arriva mon tour, mon père se trouva présent avec mon fils. Il me tira de l'escalier en suppliant: «Aie pitié de ton fils». Hilarianus[27], le procurateur qui exerçait alors le droit de haute justice criminelle depuis la mort du proconsul Minucius Timinianus, me dit: «Épargne les cheveux blancs de ton père, épargne l'âge tendre de ton fils: sacrifie pour le salut des empereurs». Je répondis: «Je ne le ferai pas». Hilarianus demanda: «Tu es chrétienne?» Je répondis: «Je le suis». Comme mon père était monté près de moi pour m'ébranler, il fut expulsé sur l'ordre d'Hilarianus et frappé d'un coup de verge. Je ressentis le coup porté à mon père comme si je l'avais moi-même reçu. J'avais de la peine pour sa vieillesse malheureuse.

Alors fut portée la sentence et nous fûmes tous condamnés aux bêtes. Tout joyeux, nous redescendîmes au cachot.

Passion de Perpétue et Félicité, § 6, trad. V. Saxer, *op. cit*., p. 45-46.

[27] Sur ce personnage, que Tertullien présente comme un violent persécuteur des chrétiens (*À Scapula*, 3), voir J. RIVES, « The Piety of a Persecutor », *JECS* 4 (1996), p. 1-25.

IRÉNÉE

Bibliographie

Les œuvres d'Irénée

Démonstration de la prédication apostolique, traduit par L.M. Froidevaux (*SC* 62), Paris, 1959; par J. Barthoulot (coll. «Pères de la foi», 3), Paris, 1977; par A. Rousseau (*SC* 406), Paris, 1995.

Contre les hérésies, édition critique par A. ROUSSEAU et L. DOUTRELEAU, 5 vol. de textes et 5 vol. d'introductions et de notes justificatives (*SC* 263-264 [livre I], 293-294 [livre II], 210-211 [livre III], 100 [livre IV], 152-153 [livre V]), Paris, Cerf, 1965-1982. — La traduction française, révisée, a fait l'objet d'une publication séparée en un volume (1984).

Contre les hérésies, lu par Marie-Laure Chaieb (Collection de l'abeille), Paris, 2011 – Présentation de l'œuvre, suivie suivie d'extraits (dans la traduction d'A. Rousseau).

Introductions à la pensée théologique d'Irénée

Saint Irénée et l'humanité illuminée, édité par E. Ayroulet, Cerf, 2018.

BENOIT A., *Saint Irénée. Introduction à l'étude de sa théologie*, Paris, 1960.

BERTRAND D., *Irénée de Lyon. Théologie de la gloire de l'homme*, Les Plans sur Bex (Suisse), 2021.

FANTINO J., *La théologie d'Irénée. Lecture des Écritures en réponse à l'exégèse gnostique. Une approche trinitaire* (coll. «Cogitatio fidei»), Paris, 1994.

LASSIAT H., *Promotion de l'homme en Jésus-Christ d'après Irénée de Lyon*, (Paris), 1974.

OSBORN E., *Irenaeus of Lyons*, Cambridge, 2001.

SESBOÜÉ B., *Tout récapituler dans le Christ. Christologie et sotériologie d'Irénée de Lyon* (coll. «Jésus et Jésus-Christ», 80), Paris, 2000.

TREMBLAY R., *La manifestation et la vision de Dieu selon saint Irénée*, Münster, 1978.

«Irénée de Lyon», *Connaissance des Pères de l'Église* 82 (juin 2001): articles de vulgarisation.

FANTINO J., «La création d'après S. Irénée», *Connaissance des Pères de l'Église* 84 (déc. 2001), p. 10-22.

Né en Asie Mineure, Irénée (140?-c. 202) se rattache, par Polycarpe de Smyrne, à une lignée johannique. On sait peu de choses de sa vie. Hormis de probables passages à Rome (notamment à l'occasion de la querelle sur la date de Pâques), le point le plus assuré reste son établissement à Lyon, à partir de 177-178: il succède dans cette ville à l'évêque Pothin. Une tradition tardive, mais tenace, veut qu'il ait lui aussi subi le martyre. Plusieurs textes (traités et lettres) étant perdus, nous ne possédons de l'évêque de Lyon que deux ouvrages: une courte *Démonstration de la prédication apostolique* (retrouvée seulement en 1904 dans une version arménienne) et les cinq livres de l'*Adversus haereses*, dont le titre exact se lit ainsi: «Exposé et réfutation de la gnose au nom mensonger». Cette somme, qui fut longtemps notre source principale pour la connaissance de la gnose hétérodoxe, permet de reconnaître en son auteur le premier théologien du christianisme. Pour la première fois, en effet, la Tradition reçue des apôtres fait l'objet d'une mise en forme destinée à en faire ressortir toute la cohérence interne. C'est sur une base résolument trinitaire (en s'appuyant notamment sur la formule baptismale de Mt 28, 19) qu'Irénée déploie une vision christologique précise et équilibrée. Dans le Christ s'harmonisent la divinité (thème johannique du Verbe fait chair) et l'humanité (thème paulinien du nouvel Adam). Par ailleurs, l'évêque de Lyon ébauche une théologie de l'Esprit Saint. Selon sa belle image, le Fils et l'Esprit apparaissent comme «les deux mains du Père». Cette vision trinitaire reste essentiellement «économique»: ce qui intéresse Irénée, c'est l'histoire du salut, et non la réflexion sur l'existence intra-divine. Dans cette perspective, l'envoi du Fils par le Père se prolonge dans l'Église par la Tradition des apôtres, puis des

évêques, intendants de l'eucharistie. Inséparablement, la réception de l'Écriture assure, au plan synchronique, la cohérence de cette «ekklesia», l'unité – qui n'est pas uniformité – de la «grande Église». Contre toutes les contestations gnostiques, Irénée assume l'héritage de l'Écriture juive, montrant la cohérence profonde entre cet «Ancien Testament» et le «Nouveau» – dont il est l'un des premiers à préciser les contours. Peu enclin à la spéculation, Irénée s'interdit de chercher ses arguments ailleurs que dans le texte scripturaire, dont il respecte fidèlement le vocabulaire. Ce respect de la limite scripturaire reflète la conviction selon laquelle on ne peut parler de Dieu qu'avec les mots dont lui-même s'est servi pour se révéler. Si elle eut quelques continuateurs, cette magistrale synthèse de la doctrine chrétienne ne devait guère faire école. Il faut attendre l'époque contemporaine (peut-être hantée de nouveau par diverses tentations gnostiques...) pour la voir remise en honneur: dans les textes du concile Vatican II, Irénée est le Père de l'Église le plus souvent cité après Augustin.

D. CERBELAUD, dans *Dictionnaire des théologiens et de la théologie chrétienne*, sous la direction de G. REYNAL, Paris, 1998, p. 230-231.

Irénée face à Victor de Rome

Eusèbe nous a conservé le texte d'une lettre adressée par Irénée à l'évêque de Rome Victor (189-198) à propos de la fixation de la date de Pâques. Irénée rappelle à Victor que, quelques années auparavant, Polycarpe de Smyrne était venu s'entretenir avec son prédécesseur Anicet (vers 155-166) et qu'ils se séparèrent pacifiquement en maintenant leurs points de vue respectifs.

Dans ces temps-là[1], une question assurément non sans importance fut soulevée, parce que les chrétientés de toute l'Asie, suivant une tradition très antique, pensaient qu'il fallait garder le quatorzième jour de la lune pour la fête de la Pâque du Sauveur. C'était le jour auquel il était ordonné aux Juifs d'immoler l'agneau et, d'après eux, il était absolument nécessaire, en quelque jour de la semaine que se rencontrât cette date, de mettre alors fin aux jeûnes[2]. Mais les Églises de tout le reste de la terre n'avaient pas l'habitude d'observer cette manière de faire, et d'après la tradition apostolique elles gardaient l'usage qui est en vigueur jusqu'à présent, pensant qu'il n'était pas convenable de mettre fin au jeûne en un autre jour de la semaine que celui de la résurrection de notre Sauveur. Des synodes et des assemblées d'évêques se réunirent donc à ce sujet ; et tous, d'un seul accord, portèrent par lettres un décret ecclésiastique pour les fidèles de partout, décidant que le mystère de la résurrection du Seigneur d'entre les morts ne serait jamais célébré un autre jour que le dimanche et que ce jour-là seulement, nous observerions la fin des jeûnes de Pâques. (…)

Là-dessus, le chef de l'Église des Romains, Victor, entreprend de retrancher en masse de l'unité commune les chrétientés de toute l'Asie en même temps que les Églises voisines, comme étant hétérodoxes; il publie par lettres sa condamnation et proclame que tous les frères de ces pays-là, sans exception, sont excommuniés. Mais cela ne plaît pas à tous les évêques. A leur tour, ils lui conseillent au contraire d'avoir souci de la paix, de l'union avec le prochain, de la charité; et l'on a encore leurs paroles: ils s'adressent à Victor d'une façon fort tranchante.

Parmi eux se trouvait aussi Irénée, écrivant au nom des frères qu'il dirigeait en Gaule: il établit d'abord qu'il faut célébrer seulement au jour du dimanche le mystère de

---

[1] = Sous le règne de Commode

[2] Cet usage est appelé quartodéciman (du latin *quattuordecim*, 14). Dans la tradition juive, la Pâque a lieu le soir du quatorzième jour du premier mois (Nisan). Comme le calendrier juif est basé sur les phases de la lune, la Pâque juive tombe toujours à la pleine lune qui suit l'équinoxe de printemps.

la résurrection du Seigneur; puis il exhorte Victor, de manière très convenable, à ne pas retrancher des Églises de Dieu tout entières, qui gardent la tradition d'une ancienne coutume; et à beaucoup d'autres choses, il ajoute ceci en propres termes:

«Le bienheureux Polycarpe ayant fait un séjour à Rome sous Anicet, ils eurent l'un avec l'autre d'autres divergences sans importance, mais ils firent aussitôt la paix et sur ce chapitre ils ne se disputèrent pas entre eux. En effet Anicet ne pouvait pas persuader à Polycarpe de ne pas observer ce que, avec Jean, le disciple de Notre-Seigneur, et les autres apôtres avec qui il avait vécu, il avait toujours observé; et Polycarpe de son côté ne persuada pas à Anicet de garder l'observance; car il disait qu'il fallait retenir la coutume des presbytres antérieurs à lui. Et les choses étant ainsi, ils communièrent l'un avec l'autre, et à l'église Anicet céda l'eucharistie à Polycarpe, évidemment par déférence; ils se séparèrent l'un de l'autre dans la paix; et dans toute l'Église on avait la paix, qu'on observât ou non le quatorzième jour.»

EUSEBE DE CESAREE, *Histoire ecclésiastique*, V, 23,1-2 ; 24, 9-11.16-17. Trad. G. Bardy (*SC* 41)

Les données de la foi

1. L'Église, bien que dispersée dans le monde entier jusqu'aux extrémités de la terre, ayant reçu des apôtres et de leurs disciples la foi en un seul Dieu, Père tout-puissant, «qui a fait le ciel et la terre et la mer et tout ce qu'ils contiennent» (Ex 20,11), et en un seul Christ Jésus, le Fils de Dieu, qui s'est incarné pour notre salut, et en l'Esprit Saint, qui a proclamé par les prophètes les «économies[3]», la venue, la naissance du sein de la Vierge, la Passion, la résurrection d'entre les morts et l'enlèvement corporel dans les cieux du bien-aimé Christ Jésus notre Seigneur et sa parousie du haut des cieux dans la gloire du Père, pour récapituler toutes choses et ressusciter toute chair de tout le genre humain, afin que devant le Christ Jésus notre Seigneur, notre Dieu, notre Sauveur et notre Roi, selon le bon plaisir du Père invisible, «tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers et que toute langue le confesse» (Ph 2,10-11), et qu'il rende sur tous un juste jugement, envoyant au feu éternel les esprits du mal et les anges prévaricateurs et apostats, ainsi que les hommes impies, injustes, iniques et blasphémateurs, et accordant au contraire la vie, octroyant l'incorruptibilité et procurant la gloire éternelle aux justes, aux saints, à ceux qui auront gardé ses commandements et qui seront demeurés dans son amour, les uns depuis le début, les autres depuis leur conversion – : *2*. ayant donc reçu cette prédication et cette foi, ainsi que nous venons de le dire, l'Église, bien que dispersée dans le monde entier, les garde avec soin, comme n'habitant qu'une seule maison, elle y croit d'une manière identique, comme n'ayant qu'une seule âme et qu'un même cœur, et elle les prêche, les enseigne et les transmet d'une voix unanime, comme ne possédant qu'une seule bouche.

Car, si les langues diffèrent à travers le monde, le contenu de la Tradition est un et identique. Et ni les Églises établies en Germanie n'ont d'autre foi ou d'autre Tradition, ni celles qui sont chez les Ibères, ni celles qui sont chez les Celtes, ni celles de l'Orient, de l'Égypte, de la Libye, ni celles qui sont établies au centre du monde; mais, de même que le soleil, cette créature de Dieu, est un et identique dans le monde entier, de même cette lumière qu'est la prédication de la vérité brille partout et illumine tous les hommes qui

[3] Les «économies» du Fils sont toute la série de ses manifestations visibles s'échelonnant tout au long de l'Ancien Testament, telles que sa recherche d'Adam après le péché, l'ordre donné à Noé de construire l'arche, l'entretien avec Abraham au chêne de Mambré, les paroles adressées à Moïse du sein du buisson ardent, etc. De la sorte, ce que «proclame» l'Esprit par les prophètes, c'est la totalité de l'œuvre accomplie par le Fils en conformité avec le bon plaisir du Père, depuis les origines jusqu'à la Parousie glorieuse en passant par l'Incarnation et le mystère pascal. Que l'Esprit Saint ait pu proclamer de la sorte, par les prophètes, la totalité de l'histoire du salut n'a rien qui doive étonner si l'on se souvient que, pour Irénée, l'Esprit Saint n'est pas seulement celui qui annonce l'avenir, mais celui qui fait connaître le passé et découvre le présent (cf. *Contres les hérésies* IV, 33, 1).

veulent parvenir à la connaissance de la vérité. Et ni le plus puissant en discours parmi les chefs des Églises ne dira autre chose que cela – car personne n'est au-dessus du Maître – ni celui qui est faible en paroles n'amoindrira cette Tradition: car, la foi étant une et identique, ni celui qui peut en disserter abondamment n'a plus, ni celui qui n'en parle que peu n'a moins (cf. Ex 16,18).

Les questions théologiques

3. Le degré plus ou moins grand de science n'apparaît pas dans le fait de changer la doctrine elle-même et d'imaginer faussement un autre Dieu en dehors de Celui qui est le Créateur, l'Auteur et le Nourricier de cet univers, comme s'il ne nous suffisait pas, ou un autre Christ, ou un autre Fils unique. Mais voici en quoi se prouve la science d'un homme: dégager l'exacte signification des paraboles et faire ressortir leur accord avec la doctrine de vérité; exposer la manière dont s'est réalisé le dessein salvifique de Dieu en faveur de l'humanité; montrer que Dieu a usé de longanimité et devant l'apostasie des anges rebelles et devant la désobéissance des hommes; faire connaître *pourquoi* un seul et même Dieu a fait des êtres temporels et des êtres éternels, des êtres célestes et des êtres terrestres; comprendre *pourquoi* ce Dieu, alors qu'il était invisible, est apparu aux prophètes, et cela non pas sous une seule forme, mais aux uns d'une manière et aux autres d'une autre; indiquer *pourquoi* plusieurs Testaments ont été octroyés à l'humanité et enseigner quel est le caractère propre de chacun d'eux; chercher à savoir exactement pourquoi «Dieu a enfermé toutes choses dans la désobéissance pour faire à tous miséricorde» (Rm 11,32); publier dans une action de grâces *pourquoi* le Verbe de Dieu s'est fait chair et a souffert sa Passion; faire connaître *pourquoi* la venue du Fils de Dieu a eu lieu dans les derniers temps, autrement dit pourquoi Celui qui est le Principe n'est apparu qu'à la fin; déployer tout ce qui est contenu dans les Écritures au sujet de la fin et des réalités à venir; ne pas taire *pourquoi*, alors qu'elles étaient sans espérance, Dieu a fait «les nations cohéritières, concorporelles et coparticipantes» (cf. Eph 3,6) des saints; publier *comment* «cette chair mortelle revêtira l'immortalité, et cette chair corruptible l'incorruptibilité» (cf. 1 Co 15,54); proclamer *comment* «celui qui n'était pas un peuple est devenu un peuple et celle qui n'était pas aimée est devenue aimée» (cf. Os 2,25), et *comment* «les enfants de la délaissée sont devenus plus nombreux que les enfants de celle qui avait l'époux» (cf. Is 54,1). C'est à propos de ces choses et d'autres semblables que l'Apôtre s'est écrié: «O profondeur de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont insondables et ses voies impénétrables!» (Rm 11,33)…

IRÉNÉE, *Contre les Hérésies*, I, 10. Trad. A. Rousseau (*SC*).

Une question oiseuse

Si quelqu'un nous demande: Comment donc le Fils a-t-il été émis par le Père? nous lui répondrons que cette émission, ou génération, ou énonciation, ou manifestation, ou quelque autre nom dont on veuille appeler cette génération ineffable, personne ne la connaît, ni Valentin, ni Basilide[4], ni les Anges, ni les Archanges, ni les Puissances, mais seulement le Père qui a engendré et le Fils qui est né. (…) En parlant de même à propos de l'origine de la matière, c'est-à-dire en disant que c'est Dieu qui l'a produite, nous ne nous tromperons pas non plus, car nous savons par les Écritures que Dieu détient la primauté sur toutes choses. Mais d'où l'a-t-il émise, et comment? Cela, aucune Écriture ne l'explique [...]: une telle connaissance doit être réservée à Dieu. De même encore, pourquoi, alors que tout a été fait par Dieu, certains êtres ont-ils transgressé et se sont-ils détournés de la soumission à Dieu, tandis que d'autres, ou, pour mieux dire, le plus grand nombre, ont persévéré et persévèrent dans la soumission à leur Créateur? De quelle nature sont ceux qui ont transgressé, et de quelle nature sont ceux qui persévèrent? Autant de questions qu'il faut réserver à Dieu et à son Verbe.

[4] Valentin et Basilide sont deux maîtres gnostiques du 2e s.

IRÉNÉE, *Contre les Hérésies*, II, 28,6-7. Trad. A. Rousseau (*SC*).

La succession apostolique

Ce texte fait suite au développement sur les quatre évangiles canoniques cités dans le document sur « Les débuts de la littérature chrétienne ».

3, *1.* La Tradition des apôtres, qui a été manifestée dans le monde entier, c'est en toute Église qu'elle peut être perçue par tous ceux qui veulent voir la vérité. Et nous pourrions énumérer les évêques qui furent établis par les apôtres dans les Églises, et leurs successeurs jusqu'à nous. Or ils n'ont rien enseigné ni connu qui ressemble aux imaginations délirantes de ces gens-là. Si pourtant les apôtres avaient connu des mystères secrets qu'ils auraient enseignés aux «parfaits», à part et à l'insu des autres, c'est avant tout à ceux à qui ils confiaient les Églises elles-mêmes qu'ils auraient transmis ces mystères. Car ils voulaient que fussent absolument parfaits et en tout point irréprochables ceux qu'ils laissaient pour successeurs et à qui ils transmettaient leur propre mission d'enseignement: si ces hommes s'acquittaient correctement de leur charge, ce serait un grand profit, tandis que, s'ils venaient à faillir, ce serait le pire malheur.

3, *2.* Mais comme il serait trop long, dans un ouvrage tel que celui-ci, d'énumérer les successions de toutes les Églises, nous prendrons seulement l'une d'entre elles, l'Église très grande, très ancienne et connue de tous, que les deux très glorieux apôtres Pierre et Paul fondèrent et établirent à Rome; en montrant que la Tradition qu'elle tient des apôtres et la foi qu'elle annonce aux hommes sont parvenues jusqu'à nous par des successions d'évêques, nous confondrons tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, ou par infatuation, ou par vaine gloire, ou par aveuglement et erreur doctrinale, constituent des groupements illégitimes: car avec cette Église, *propter potentiorem principalitatem*[5], doit nécessairement s'accorder toute Église, c'est-à-dire les fidèles de partout, — elle en qui toujours, au bénéfice de ces gens de partout, a été conservée la Tradition qui vient des apôtres.

3, *3.* Donc, après avoir fondé et édifié l'Église, les bienheureux apôtres remirent à Lin la charge de l'épiscopat; c'est de ce Lin que Paul fait mention dans les épîtres à Timothée (cf. 2 Tim 4,21). Anaclet lui succède. Après lui, en troisième lieu à partir des apôtres, l'épiscopat échoit à Clément. Il avait vu les apôtres eux-mêmes et avait été en relations avec eux: leur prédication résonnait encore à ses oreilles et leur Tradition était encore devant ses yeux. Il n'était d'ailleurs pas le seul, car il restait encore à cette époque beaucoup de gens qui avaient été instruits par les apôtres. Sous ce Clément, donc, un grave dissentiment se produisit chez les frères de Corinthe; l'Église de Rome adressa alors aux Corinthiens une très importante lettre pour les réconcilier dans la paix, renouveler leur foi et leur annoncer la Tradition qu'elle avait naguère reçue des apôtres, à savoir: un seul Dieu tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, qui a modelé l'homme, fait venir le déluge, appelé Abraham, fait sortir son peuple de la terre d'Égypte, conversé avec Moïse, donné la Loi, envoyé les prophètes, préparé un feu pour le diable et ses anges. Que ce Dieu-là même soit annoncé par les Églises comme étant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, tous ceux qui le veulent peuvent l'apprendre par cet écrit tout comme ils peuvent connaître par lui la Tradition apostolique de l'Église, puisque cette lettre est plus ancienne que les actuels fauteurs d'erreur qui imaginent faussement un autre Dieu au-dessus du Créateur et de l'Auteur de tout ce qui existe. À ce Clément succède Évariste… (suit la liste des évêques de Rome jusqu'à Éleuthère [† 189]). Voilà par quelle suite et succession la tradition se trouvant dans l'Église à partir des Apôtres et la prédication de la vérité sont parvenues jusqu'à nous. Et c'est là une preuve très complète qu'elle est une et identique à elle-même, cette foi vivifiante qui, dans l'Église, depuis les apôtres jusqu'à maintenant, s'est conservée et transmise dans la vérité.

---

[5] C.-à-d. «en raison de sa plus grande autorité». Rétroversion: διὰ τὴν ἱκανωτέραν ἀρχήν (*dia tèn hikanôteran arkhèn*), ce qui peut être compris: «en raison de son origine plus excellente».

4, *1*. Telle étant la force de ces preuves, il ne faut donc plus chercher auprès d'autres la vérité qu'il est facile de recevoir de l'Église, car les apôtres, comme en un
48 riche cellier, ont amassé en elle, de la façon la plus plénière, tout ce qui a trait à la vérité, afin que quiconque le désire y puise le breuvage de la vie. C'est elle, en effet, qui est la voie d'accès à la vie; «tous les autres sont des voleurs et des brigands» (Jn 10,8).
51 C'est pourquoi il faut les rejeter, mais aimer par contre avec un zèle extrême ce qui est de l'Église et saisir la Tradition de la vérité. Eh quoi! S'il s'élevait une controverse sur quelque question de minime importance, ne faudrait-il pas recourir aux Églises les plus
54 anciennes, celles où les apôtres ont vécu, pour recevoir d'elles sur la question en cause la doctrine exacte? Et à supposer même que les apôtres ne nous eussent pas laissé d'Écritures, ne faudrait-il pas alors suivre l'ordre de la Tradition qu'ils ont transmise à
57 ceux à qui ils confiaient ces Églises?

4, *2*. C'est à cet ordre que donnent leur assentiment beaucoup de peuples barbares qui croient au Christ: ils possèdent le salut, écrit sans papier ni encre, par l'Esprit dans
60 leurs cœurs, et ils gardent scrupuleusement l'antique Tradition, croyant en un seul Dieu, Créateur du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils renferment, et au Christ Jésus, le Fils de Dieu, qui, à cause de son surabondant amour, pour l'ouvrage par lui modelé, a consenti
63 à être engendré de la Vierge pour unir lui-même par lui-même l'homme à Dieu, qui a souffert sous Ponce Pilate, est ressuscité et a été enlevé dans la gloire, qui viendra dans la gloire comme Sauveur de ceux qui seront sauvés et Juge de ceux qui seront jugés et
66 enverra au feu éternels ceux qui défigurent la vérité et qui méprisent son Père et sa propre venue. Ceux qui sans lettres ont embrassé cette foi sont, pour ce qui est du langage, des barbares; mais, pour ce qui est des pensées, des usages, de la manière de
69 vivre, ils sont, grâce à leur foi, suprêmement sages et ils plaisent à Dieu, vivant en toute justice, pureté et sagesse. Et s'il arrivait que quelqu'un leur annonçât les inventions des hérétiques en s'adressant à eux dans leur propre langue, aussitôt ils se boucheraient les
72 oreilles et s'enfuiraient au plus loin, sans même consentir à entendre ces discours blasphématoires. Ainsi, grâce à l'antique Tradition des apôtres, rejettent-ils jusqu'à la pensée de l'une quelconque des inventions mensongères des hérétiques.

IRÉNÉE, *Contre les Hérésies*, III, 3,1–4,2. Trad. A. Rousseau (*SC*).

Les trois articles de la règle de la foi

Dans la formule ci-dessous, Irénée entend donner la règle de la foi chrétienne, fortement structurée autour des trois noms divins devenus l'objet de trois «articles» de foi. C'est la première fois que nous trouvons ce terme d'«article», appelée à faire fortune dans la tradition de l'Église. Les trois personnes divines sont distinguées sans être isolées, car elles prennent part toutes les trois, quoique de manière différente, à l'unique œuvre de salut, orientée vers le don de l'incorruptibilité que procure le Père. Le contenu du kérygme est bien situé dans le second article, après une titulature particulièrement développée. On y trouve la mention de l'incarnation, de la mort et de la résurrection (ces deux dernières sont transcrites dans le vocabulaire propre à Irénée). Nous avons ici affaire à une catéchèse baptismale, car Irénée précise aussitôt après que «à notre nouvelle naissance, le baptême a lieu par ces trois articles».

Voici donc l'ordonnance de notre foi, le fondement de notre édifice et l'appui de notre conduite: — Un Dieu Père incréé, qui ne peut être contenu, invisible, Dieu unique, Auteur de toutes choses: tel est le premier article de notre foi. — Deuxième article: le Verbe de Dieu, le Fils de Dieu, Jésus-Christ notre Seigneur, qui est apparu aux prophètes selon le trait distinctif de leur prophétie et, la nature particulière des «économies» du Père, par l'entremise de qui toutes choses ont été faites et qui, dans les derniers temps, pour récapituler toutes chosesa, s'est fait homme parmi les hommes, visible et palpable, afin de détruire la mort, de faire apparaître la vie et d'opérer une communion de Dieu et de l'homme. — Troisième article: le Saint-Esprit, par lequel les prophètes ont prophétisé, les pères ont appris les choses de Dieu et les justes ont été guidés dans le chemin de la justice, et qui, dans les derniers temps, a été répandu d'une manière nouvelle sur l'humanité, renouvelant l'homme sur toute la terre en vue de Dieu.

IRÉNÉE, *Démonstration de la prédication apostolique*, 6. Trad. A. Rousseau (*SC* 406)

Dieu n'a besoin de rien

Quand, au commencement, Dieu modela Adam, ce ne fut pas parce qu'il avait besoin de l'homme, mais pour avoir quelqu'un en qui déposer ses bienfaits. Car non seulement avant Adam, mais avant toute création, le Verbe glorifiait le Père, tout en demeurant en lui, et il était glorifié par le Père, comme il le dit lui-même: «Père, glorifie-moi de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût.» (Jn 17,5) Ce ne fut pas davantage parce qu'il avait besoin de notre service qu'il nous commanda de le suivre, mais pour nous procurer à nous-mêmes le salut. Car suivre le sauveur, c'est avoir part au salut, comme suivre la lumière, c'est avoir part à la lumière… Car Dieu n'a pas besoin du service des hommes; mais, à ceux qui le servent et qui le suivent, Dieu procure la vie, l'incorruptibilité et la gloire éternelle.

IRÉNÉE, *Contre les Hérésies*, IV,14, 1. Trad. A. Rousseau (*SC*).

Les deux Mains de Dieu

Dieu sera glorifié dans l'ouvrage par lui modelé, lorsqu'il l'aura rendu conforme et semblable à son Fils. Car, par les Mains du Père, c'est-à-dire par le Fils et l'Esprit, c'est l'homme, et non une partie de l'homme, qui devient à l'image et à la ressemblance de Dieu. Or l'âme et l'esprit peuvent être une partie de l'homme, mais nullement l'homme: l'homme parfait, c'est le mélange et l'union de l'âme qui a reçu l'Esprit du Père et qui a été mélangée à la chair modelée selon l'image de Dieu.

IRÉNÉE, *Contre les Hérésies*, V,6,1. Trad. A. Rousseau (*SC*).

Sur ce texte, voir J. MAMBRINO, «Les mains de Dieu dans l'œuvre de saint Irénée», dans *NRT* 79 (1957), p. 355-370.

La théologie de l'accoutumance

Pour Irénée, la ***raison d'être de la première alliance est de permettre à l'homme de s'accoutumer progressivement à Dieu,*** *et à Dieu lui-même, dans le Verbe, de s'accoutumer à l'homme en vue d'habiter en ce dernier.*

Ainsi Dieu, dès le commencement, a modelé l'homme en vue de ses dons; il a choisi les patriarches en vue de leur salut; il formait d'avance le peuple, pour apprendre aux ignorants à suivre Dieu; il préparait les prophètes, pour habituer l'homme, sur la terre, à porter son Esprit et à posséder la communion avec Dieu. Lui qui n'a besoin de rien, il accordait sa communion à ceux qui avaient besoin de lui: pour ceux qui lui étaient agréables, tel un architecte il dessinait l'édifice du salut; à ceux qui ne voyaient pas, en Égypte, il servait lui-même de guide; aux turbulents, dans le désert, il donnait la Loi pleinement adaptée; à ceux qui entraient dans la bonne terre, il procurait l'héritage approprié; enfin, pour ceux qui revenaient vers le Père, il immolait le veau gras, et il leur faisait présent de la meilleure robe[6]. Ainsi, de multiples manières, disposait-il le genre humain en vue de **la symphonie du salut**. C'est pourquoi Jean dit dans l'Apocalypse: «Et sa voix était comme la voix de multiples eaux» (Ap 1,15). Car elles sont vraiment multiples, les eaux de l'Esprit de Dieu, parce que riche et multiple est le Père. Et, passant à travers elles toutes, le Verbe accordait libéralement son assistance à ceux qui lui étaient soumis, prescrivant à toute créature la loi adaptée et appropriée.

IRÉNÉE, *Contre les Hérésies*, IV, 14,2. Trad. A. Rousseau (*SC*).

Sur ce thème, voir P. ÉVIEUX, «La théologie de l'accoutumance chez St Irénée», dans *RSR* 55 (1967), p. 5-54.

La «récapitulation christocentrique»

Le Verbe, qui était au commencement auprès de Dieu, par l'entremise de qui tout a été fait et qui était de tout temps présent au genre humaine, ce même Verbe, dans les derniers temps, au moment fixé par le Père, s'est uni à son propre ouvrage par lui modelé et s'est fait homme passible. On a de la sorte repoussé l'objection de ceux qui disent: «Si le Christ est né à ce moment-là, il n'existait donc pas auparavant.» Nous avons en effet montré que le Fils de Dieu n'a pas commencé à ce moment-là, puisqu'il existe depuis toujours auprès du Père; mais,

[6] Cf. Lc 15,22-23.

lorsqu'il s'est incarné et s'est fait homme, il a récapitulé en lui-même (*in se ipso recapitulavit*) la longue histoire des hommes et nous a procuré le salut en raccourci (*in compendio*), **de sorte que ce que nous avions perdu en Adam, c'est-à-dire d'être à l'image et à la ressemblance de Dieu, nous le recouvrions dans le Christ Jésus.** En effet, comme il n'était pas possible que l'homme, une fois vaincu et brisé par la désobéissance, fût modelé à nouveau et obtînt le prix de la victoire, et comme il était également impossible qu'eût part au salut cet homme ainsi tombé sous le pouvoir du péché, le Fils a opéré l'un et l'autre: lui qui était le Verbe de Dieu, il est descendu d'auprès du Père, il s'est incarné, il est descendu jusque dans la mort, et il a ainsi consommé l'«économie » de notre salut.

IRÉNÉE, *Contre les Hérésies*, III,18,1-2. Trad. A. Rousseau (*SC*).

La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant

L'homme, remodelé par Dieu, est transformé dans tout son être et devient selon le mot presque intraduisible d'Irénée **capax Dei, *«capable de Dieu», l'icône de Dieu, en qui s'accomplit la transfiguration du Christ diaphane à la grâce, nouvelle épiphanie de la gloire de Dieu***. *Ce qu'Urs Von Baithasar appelle «l'admiration étonnée» qui de l'œuvre jaillit sur l'Artiste. Voilà l'homme de la nouvelle création, selon Irénée. «La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant, mais la vie de l'homme, c'est la vision de Dieu»: ce texte n'a de sens que si l'homme, de par tout son être, dans le déploiement de toutes ses ressources, est un vivant hymne d'action de grâces, une confession sans équivoque de l'action omniprésente de Dieu.*

Dès le commencement, le Fils est le Révélateur du Père, puisqu'il est dès le commencement avec le Père: les visions prophétiques, la diversité des grâces, ses ministères, la glorification du Père, tout cela, **à la façon d'une mélodie bien composée et harmonieuse**, il l'a déroulé devant les hommes, au temps voulu, pour leur profit. En effet, où il y a composition, il y a mélodie; où il y a mélodie, il y a temps voulu; où il y a temps voulu, il y a profit. C'est pourquoi le Verbe s'est fait le dispensateur de la grâce du Père pour le profit des hommes, pour lesquels il a accompli de si grandes «économies», montrant Dieu aux hommes et présentant l'homme à Dieu, sauvegardant l'invisibilité du Père pour que l'homme n'en vint pas à mépriser Dieu et qu'il eût toujours vers quoi progresser, et en même temps rendant Dieu visible aux hommes par de multiples «économies», de peur que, privé totalement de Dieu, l'homme ne perdît jusqu'à l'existence. Car la gloire de Dieu c'est l'homme vivant, et la vie de l'homme c'est la vision de Dieu: si déjà la révélation de Dieu par la création donne la vie à tous les êtres qui vivent sur la terre, combien plus la manifestation du Père par le Verbe donne-t-elle la vie à ceux qui voient Dieu.

IRÉNÉE, *Contre les Hérésies*, IV, 20, 7. Trad. A. Rousseau.

Pour que l'homme devienne Dieu

Irénée s'adresse au destinataire de son ouvrage.

Il te faudra, ainsi que tous les lecteurs de cet écrit, lire avec grande application ce que nous avons dit précédemment, afin de connaître aussi les doctrines mêmes dont nous entreprenons la réfutation: car c'est ainsi seulement que tu t'opposeras à elles et que tu seras à même d'assumer la tâche de réfuter tous les hérétiques, rejetant leurs doctrines comme de l'ordure à l'aide de la foi céleste et suivant le seul Maître sûr et véridique, le Verbe de Dieu, Jésus-Christ notre Seigneur, lui qui, à cause de son surabondant amour, s'est fait cela même que nous sommes afin de faire de nous cela même qu'Il est.

IRÉNÉE, *Contre les Hérésies*, V, Prol. Trad. A. Rousseau (*SC*)

Un commentaire de ce texte:

«Le point culminant de cette phrase réside assurément dans sa finale, dans la formule admirablement frappée qui résume tout le mystère de l'Incarnation rédemptrice: le Verbe de Dieu se faisant cela même que nous sommes afin de faire de nous cela même qu'Il est. Que sommes-nous, sinon la créature modelée par les propres Mains du Père, mais tombée au pouvoir du péché et de la mort et incapable de se libérer jamais par elle-même de cet esclavage? Et qu'est-Il, sinon Celui qui est dans le sein du Père, Celui qui, avant toute

création, glorifie le Père et est glorifié par Lui (cf. *Adv. Haer*. IV, 14, 1)? Ainsi, le Fils de Dieu est descendu jusque dans l'abîme de notre mort, afin de pouvoir nous élever jusque dans l'infini de sa vie. Et cet incommensurable abaissement du Verbe, précise Irénée, n'a pas d'autre motif que son amour, un “amour qui surpasse tout”, selon le mot même de saint Paul.

Mais notre phrase dit bien davantage encore, nous semble-t-il. Car Celui-là même qui accomplit cette incompréhensible folie d'amour, Irénée le désigne comme le “seul Maître sûr et véridique”. N'est-ce pas suggérer que ce geste du Fils de Dieu fait partie de son enseignement et qu'il en est même le point culminant? N'est-ce pas suggérer que, précisément dans cet incommensurable abaissement de lui-même auquel il consent pour nous, le Fils de Dieu met sous nos yeux la suprême et indépassable révélation de la grandeur, de la sagesse et de la bonté de Dieu?

Qu'est-il donc, alors, le Dieu d'Irénée? Il est Celui qui est libre, inconcevablement libre, libre de l'infinie liberté de l'amour. Il est tellement libre qu'Il peut, s'Il le veut, sans cesser d'être lui-même, devenir autre chose que lui-même. Il peut même devenir le contraire de lui-même, en s'identifiant, lui, le Dieu saint, à sa créature perdue: c'est l'Incarnation rédemptrice, la descente du Fils de Dieu dans l'abîme de la perdition que l'homme a ouvert sous ses pas par son péché; c'est la folie d'amour du Bon Pasteur rejoignant sa brebis égarée au plus profond de l'impasse où l'a conduite sa coupable insouciance.

Voilà le Dieu d'Irénée. N'aurions-nous pas ici la plus cinglante, la plus décisive aussi, des réponses à la gnose hérétique? Car le "Père" des Valentiniens est un Dieu prisonnier de sa transcendance: celle-ci lui interdit de sortir de lui-même, et il ne pourrait, sans se souiller, avoir un contact quelconque avec notre monde de matière et de chair. À l'opposé, le Dieu d'Irénée – et de saint Paul et de toute l'Écriture – est Celui qui, nous rejoignant au plus profond de nos ténèbres, nous dit: "Me voici, c'est Moi" (Is 58,9 cité en *Adv. Haer*. IV, 17, 3), et devant qui, sans même que nous effleure la tentation de poser des questions indiscrètes, nous ne pouvons que nous abîmer dans la joie de l'action de grâces et de l'adoration. **Le Dieu de la gnose est un Dieu sans amour, qui se réfute de lui-même. Le Dieu d'Irénée en est l'antithèse la plus radicale: il est le Dieu qui se révèle comme l'Amour dans le geste même par lequel, en son Fils, Il s'abaisse jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à Lui.»**

A. ROUSSEAU, «Le traité d'Irénée “Contre les Hérésies”. La cohérence d'une œuvre»,
dans *Actes des journées irénéennes des 9-10-11 mai 1984*
(Cahiers de l'Institut Catholique de Lyon, 15), Paris, 1985, p. 13-31 (p. 29-31).

LES PREMIÈRES GRANDES HÉRÉSIES

Principales conceptions hétérodoxes de Dieu et du Christ au IIIe siècle:

— le **docétisme**: l'une des plus anciennes déviations de la foi au Christ, déjà combattue par Ignace d'Antioche. Sous des formes très diverses, les unes relevant plutôt d'une piété mal inspirée, les autres d'une doctrine réfléchie, c'est une façon soit de réduire, ou même de nier la réalité humaine de l'incarnation du Verbe, spécialement sa réalité corporelle: naissance, Passion et donc aussi Résurrection. On croit rendre l'Incarnation plus divine en la faisant moins humaine, à l'encontre de la parole de Jean: «Le Verbe s'est fait chair».

— le **dualisme gnostique** (ou marcionite): distinction et opposition entre le Dieu Père de Jésus Christ, révélé dans le Nouveau Testament, et un Créateur inférieur et imparfait, qui serait l'auteur de l'Ancien Testament et de ce monde terrestre.

— le **marcionisme**: chrétien originaire d'Asie mineure, Marcion propagea ses idées jusqu'à Rome vers 140. Croyant découvrir une opposition profonde entre l'Ancien et le Nouveau Testament et estimant le second contaminé par le premier, il ne retient comme Écritures authentiques que les épîtres – expurgées – de Paul et l'Évangile – lui aussi expurgé – de Luc, compagnon de Paul, posant ainsi la question du canon des Écritures. Il aboutit à des thèses proches de celles des gnostiques: opposition entre le Dieu Père et le Créateur, dépréciation de la création, refus d'une véritable incarnation du Fils de Dieu ...

— le **modalisme**: tendance théologique qui apparaît dès le deuxième siècle et qui est encore capable de tenter des esprits modernes. Elle est née de l'idée, consciente ou non, qu'il n'est possible de sauvegarder la foi monothéiste (un seul Dieu) qu'en écartant toute distinction réelle entre le Père, le Fils et l'Esprit. Ceux-ci ne seraient que des visages successifs sous lesquels Dieu se révèle, des formes ou des modes de sa manifestation. On appelle aussi cette tendance «monarchianisme» (un seul principe divin), «patripassianisme» (car on peut dire dès lors que c'est aussi bien le Père qui a souffert la passion), «sabellianisme» (du nom du principal théologien modaliste du IIIe siècle: Sabellius).

— l'**adoptianisme**: interprétation du mystère du Christ qui pointe elle aussi dès le IIe siècle, mais ne survivra pas au-delà du IIIe . Le Christ est vu comme un homme ordinaire, un prophète, élevé («adopté») au rang de Fils de Dieu, par grâce et en vertu de ses mérites, lors de son baptême ou au moment de la Résurrection. Comme le docétisme et le modalisme, l'adoptianisme a pu avoir sa source à la fois dans des milieux judaïsants et dans des milieux proprement hellénistiques.

Le montanisme *n'*est *pas* une hérésie, mais un mouvement prophétique né en Asie mineure vers 170. Montan, l'initiateur, assisté de deux prophétesses, prêche le retour prochain du Christ pour un règne terrestre de mille ans, ainsi que le mépris des réalités terrestres, la rupture avec la société; il exalte unilatéralement le célibat et provoque au martyre. Les montanistes reprochent à l'Église institutionnelle d'édulcorer l'Évangile, de pactiser avec le monde; ils se présentent comme les seuls possesseurs de l'Esprit prophétique. Les communautés montanistes se signalent par le rôle prépondérant qu'y jouent les «spirituels», hommes et femmes, et par des phénomènes divers d'exaltation religieuse. Elles sont animées par la conviction de constituer l'élite spirituelle de l'Église, d'être sous la mouvance directe de l'Esprit qui renouvelle en elles la ferveur et les dons de la primitive Église. Avec le temps, ce mouvement qu'on peut qualifier de «renouveau» – il se désignait lui-même sous le nom de Nouvelle prophétie – va renforcer son rigorisme moral, confinant à l'encratisme comme chez Tertullien. Bien qu'il n'exclue pas nécessairement les ministères ordonnés, il va se trouver progressivement en conflit avec l'épiscopat dont il conteste l'autorité et les pouvoirs sacramentels. Les évêques de leur côté font campagne contre le mouvement dès la fin du IIe siècle: c'est l'occasion des premières réunions d'évêques, en Asie mineure. Un débat s'engage simultanément sur les signes de la véritable prophétie et le discernement des dons de l'Esprit:

une littérature malheureusement disparue. Finalement les montanistes se verront excommuniés; l'Église de Rome prend position en ce sens au temps de Tertullien et à son grand scandale.

D'après J. LIÉBART, *Les Pères de l'Église. I^er^-IV^e^ siècle*, Paris, 1986, p. 76-81.

Pour en savoir plus: M. LODS, *Précis d'histoire de la théologie chrétienne du II^e^ au début du IV^e^ siècle*, Neuchâtel 1966.

L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE

Indications bibliographiques

« Alexandrie, terre chrétienne » = *Connaissance des Pères de l'Église* 33 (mars 1989).

BARDY G., "Pour l'histoire de l'École d'Alexandrie", *Vivre et Penser* (= RB) 2 (1942), p. 80-105.

JAKAB A., *Ecclesia alexandrina. Évolution sociale et institutionnelle du christianisme alexandrin (IIe et IIIe siècles)*, Berne, 2001.

LE BOULLUEC A., «La tradition théologique d'Alexandrie: Pantène, Clément et Origène», *Le Monde copte* 27-28 (1997), p. 111-128.

LE BOULLUEC A., «L'école d'Alexandrie», dans *Histoire du christianisme*. I. *Le Nouveau peuple*, ed. L. Piétri, Paris, 2000, p. 531-578.

LE BOULLUEC A., *Alexandrie antique et chrétienne : Clément et Origène* (Collection des Études Augustiniennes. Série Antiquité, 178), Paris, 2006 (recueil d'articles).

POUDERON B., «Réflexions sur la formation d'une élite intellectuelle chrétienne au IIe siècle: les "écoles" d'Athènes, de Rome et d'Alexandrie», dans *Les apologistes chrétiens et la culture grecque*, ed. B. Pouderon & J. Doré (Théologie Historique, 105), Paris, 1998, p. 237-269.

Écoles "alexandrine" et "antiochienne"

Les "écoles de philosophie" chrétiennes des grands centres culturels, constituées habituellement sans mandat épiscopal spécifique, où des chrétiens cultivés se retrouvaient en assez grand nombre et où ils disposaient, pour leurs études, de grandes bibliothèques, prirent une importance particulière. Vers 180, à Alexandrie, un Sicilien du nom de Pantainos [Pantène] réunit des élèves autour de lui; de même, peut-être de son vivant encore, Clément d'Alexandrie, puis Origène. Quand ce dernier, en 230, se brouilla avec l'évêque d'Alexandrie, il fonda une nouvelle école à Césarée de Palestine, avec l'agrément de l'évêque du lieu. Quant à "l'école d'Antioche", il ne s'agissait pas, dans une première phase, à partir de 260, d'une institution, mais d'une théologie se réclamant de Lucien d'Antioche, qui exerça une forte influence sur l'école d'Édesse qui remonte au début du iiie siècle. Diodore de Tarse fut le premier à fonder un établissement d'enseignement, qui connut son apogée, sous sa direction, puis sous celle de ses disciples, au IVe siècle.

Les écoles "alexandrine" et "antiochienne" prirent aussi de l'importance, du fait de leurs méthodes exégétiques, puis, à partir du ive siècle, dans le cadre des controverses trinitaires et christologiques. Dans leur explication de l'Écriture les **Antiochiens attachaient une importance particulière au sens historique, littéral (sans pour autant se limiter à ce sens). Les Alexandrins, en revanche, cultivaient à plaisir les sens allégoriques, moraux et anagogiques de l'Écriture**: ils cherchaient donc à découvrir dans les écrits bibliques un sens plus profond, caché. Cette recherche va de pair avec la conception du christianisme comme représentant la "véritable gnose", qui n'a pas besoin de livres secrets ésotériques, mais qui découvre les mystères dans les écrits transmis par la tradition, reconnus par l'Église. En matière de dogme, les Antiochiens étaient davantage portés à mettre en lumière les différences entre Dieu et le Christ ("**christologie de la séparation**"), tandis que les Alexandrins soulignaient davantage l'unité dans trois personnes en Dieu et des deux natures dans le Christ ("**christologie unitaire**"). Cette différenciation des écoles, dans leurs grandes lignes, ne représente qu'un repère définissant une orientation fondamentale. Il ne faudrait pas la systématiser et la rigidifier: dans le détail, il faut soigneusement examiner et apprécier chaque énoncé de l'une ou l'autre de ces "écoles".

H. R. DROBNER, *Les Pères de l'Église*, Paris, 1999, p. 121-123.

Clément d'Alexandrie, Gravure du 16e siècle

CLÉMENT D'ALEXANDRIE

L'œuvre de Clément

Le Protreptique, traduit par C. Mondésert, 2e éd. (*SC* 2 bis), Paris, 1976

Le Pédagogue, Livre I. Texte grec de H.-I. Marrou, trad. de M. Harl (*SC* 70), 1960; livre II. Texte grec et trad. de C. Mondésert, notes de H.-I. Marrou (*SC* 108), 2e éd., 1991; livre III. Texte grec et trad. de C. Mondésert et C. Matray, notes de H.-I. Marrou (*SC* 158), 1970.

Les Stromates: Stromate I, trad. par M. Caster (*SC* 30), Paris, 1951; Stromate II, texte grec et trad. de C. Mondésert (*SC* 38), Paris, 1954; Stromate III, éd. et trad. de P. Descourtieux, A. Le Boulluec et C. Mondésert (*SC* 608), Paris, 2020 ; Stromate IV, texte édité par A. van den Hoek, trad. de C. Mondésert (*SC* 463), Paris, 2001; Stromate V, texte grec par A. Le Boulluec, trad. de P. Voulet (*SC* 278), commentaire d'A. Le Boulluec (*SC* 279), Paris, 1981; Stromate VI, texte grec et trad. de P. Descourtieux (*SC* 446), Paris, 1999; Stromate VII, texte grec et trad. d'A. Le Boulluec (*SC* 428), Paris, 1997.

Extraits de Théodote, texte grec et trad. de F. Sagnard (*SC* 23), Paris, 1948.

Quel riche sera sauvé ?, texte grec de O. Stählin et L. Früchtel, trad. de P. Descourtieux (*SC* 537), Paris, 2011.

Études

"Clément d'Alexandrie: le Pédagogue" = *Connaissance des Pères de l'Église* 45 (mars 1992).

CROUZEL H., "Culture et foi: Clément d'Alexandrie", *Studia missionalia* 42 (1993), p. 97-121.

DORIVAL G. & LE BOULLUEC A., *L'Abeille et l'Acier. Clément d'Alexandrie et Origène*, Paris, 2019.

HENNE Ph., *Clément d'Alexandrie*, Paris, 2016.

LILLA S., *Clement of Alexandria*, Oxford, 1971.

MÉHAT A., *Étude sur les "Stromates" de Clément d'Alexandrie* (coll. "Patristica Sorbonensia", 7), Paris, 1966.

MONDÉSERT Cl., *Clément d'Alexandrie. Introduction à l'étude de sa pensée religieuse à partir de l'Écriture* (coll. "Théologie", 4), Paris, 1944.

MORTLEY R., *Connaissance religieuse et herméneutique chez Clément d'Alexandrie*, Leiden, 1973.

OSBORNE E.F., *The Philosophy of Clemens of Alexandria*, Cambridge, 1957.

VAN DEN HOECK A., "How Alexandrian was Clement of Alexandria? Reflections on Clement and his Alexandrian Background", *Heythrop Journal* 31 (1990), p. 177-194.

Clément d'Alexandrie est né vraisemblablement à Athènes vers 150. Converti à l'âge adulte, il voyage à la recherche d'un maître en Grèce, en Italie du Sud, en Syrie et en Palestine, et trouve enfin à Alexandrie ce qu'il cherchait, en la personne de Pantène. Il ouvre dans cette ville une école orientée par l'idéal chrétien et destinée au public cultivé. Peut-être devient-il prêtre à la fin de sa vie (Eusèbe, *Hist. Eccl.* VI, 11, 6). Il semble avoir quitté Alexandrie vers 202 à cause des persécutions déclenchées sous Septime Sévère. Le plus important de son œuvre est constitué par trois livres: le *Protreptique*, le *Pédagogue*, et les *Stromates*. Le *Protreptique* est une exhortation adressée aux gens cultivés d'Alexandrie intéressés par le christianisme. Avec vigueur, Clément dénonce les mythes païens et entonne le "chant nouveau" que le Logos, le Christ, a révélé au monde. Le *Pédagogue* décrit l'action éducatrice de ce même Verbe, et propose des conseils pour la vie de tous les jours: les repas, le mobilier, les loisirs, le vêtement... À la clé de ces recommandations, l'idée d'enfance spirituelle: les chrétiens sont "les âmes neuves au milieu de la vétuste folie". Enfin, huit livres de *Stromates* (c'est-à-dire "Tapisseries") constituent des réflexions sans plan précis sur des sujets divers. Clément veut initier ses lecteurs à une gnose chrétienne, épanouissement de la foi dans la connaissance, laquelle s'accomplit dans la charité. Cet idéal chrétien est présenté dans un vocabulaire proche du

stoïcisme; la philosophie grecque dans son ensemble est envisagée de façon bienveillante, comme “l'Ancien Testament des Grecs”. D'autres ouvrages, d'importance mineure, complètent cette trilogie. Les *Excerpta ex Theodoto* – extraits du valentinien Théodote – sont cités et discutés par Clément dans la perspective orthodoxe. L'homélie *Quis dives salvetur?* interprète Mc 10, 17-31 et contient une histoire célèbre concernant la vieillesse de Jean l'Évangéliste. Il reste des fragments en latin des *Hypotyposes*, courtes exégèses scripturaires. D'autres ouvrages perdus sont cités par les auteurs postérieurs. Esprit ardent et cultivé, Clément a conservé de nombreux passages d'écrivains grecs. Quoique peu systématique, son œuvre fourmille de références bibliques et d'intuitions théologiques, et marque le moment décisif où le message chrétien pénètre l'élite intellectuelle de l'empire. “Dans l'outre vieillie du classicisme grec, il verse le vin nouveau du christianisme” (H.-I. Marron).

H. Crouzel, dans *Dictionnaire des théologiens et de la théologie chrétienne*, sous la direction de G. Reynal, Paris, 1998, p. 113-114

Clément en quête d'un maître à penser

Ce passage est un des plus commentés des Stromates. *Les commentateurs ne s'accordent pas sur l'identité des maîtres successifs de Clément: Athénagore ou Méliton (l'Ionien)? Bardesane ou Tatien (le Syrien)? Hégésippe, Théophile de Césarée ou Théodote le Valentinien (le juif)? Ou encore d'autres maîtres tout à fait inconnus? Eusèbe, qui reproduit ce passage (*Hist. Eccl.*, V, 11, 3-5) identifie le dernier nommé (“l'abeille de Sicile”) avec Pantène, “philosophe stoïcien” qui dirigeait une école à Alexandrie.*

Cet ouvrage (= les *Stromates*) n'est pas un texte travaillé pour la parade, j'y ai recueilli précieusement des notes pour ma vieillesse, des remèdes contre l'oubli, le schéma simplement tracé des propos brillants et vifs que j'ai été jugé digne d'entendre de la bouche de saints hommes vraiment remarquables. L'un d'entre eux vivait en Grèce, c'était un Ionien, d'autres étaient établis en Grande Grèce, l'un était originaire de la Cœlé-Syrie, l'autre d'Égypte, d'autres résidaient en Orient, le premier venait d'Assyrie, l'autre de Palestine, juif de naissance. J'en ai rencontré un dernier – mais il dépassait tous les autres par ses capacités – et j'arrêtai ma quête quand je l'eus débusqué en Égypte où il était caché. C'était vraiment une abeille de Sicile: butinant les fleurs dans les champs des prophètes et des apôtres, il déposait le miel pur de la connaissance dans les âmes de ceux qui l'écoutaient. Oui, ces maîtres qui gardent l'héritage authentique du bienheureux enseignement des saints Apôtres Pierre, Jacques, Jean et Paul, transmis de père en fils, – mais peu d'enfants ressemblent à leur père – sont venus vers nous grâce à Dieu pour déposer en nous ces semences provenant des ancêtres et des apôtres.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromate I*, 11. Trad. J. Delfosse, dans B. Pouderon (ed.), *Foi chrétienne et culture classique*, Paris, 1998

Quel riche sera sauvé?

Les disciples de Clément se recrutaient surtout parmi les classes riches de la société alexandrine, et le maître, loin d'obliger ses auditeurs à vendre leurs biens, n'hésitait pas à déclarer que la fortune, ou tout au moins une certaine aisance, était une condition favorable à l'acquisition d'une haute vertu. Comment un homme obligé de gagner son pain quotidien peut-il se livrer à la contemplation et se donner tout entier à la recherche du royaume de Dieu? Le Quis dives salvetur est tout entier consacré à l'explication de l'histoire du jeune homme riche, et le problème posé est celui de l'usage des biens de fortune. Le maître explique d'abord que le détachement intérieur est requis. L'important n'est pas de ne rien posséder; c'est d'être dégagé de ce que l'on possède. Un misérable peut avoir une mentalité d'avare. Un riche doit se faire pauvre en esprit, s'il veut être parfait. La même doctrine est reprise dans les Stromates (III, 55), et Clément en accentue encore la portée: les riches sont en quelque sorte les dispensateurs de leur fortune et les économes de la Providence.

Quelle nouveauté, quel enseignement divin et seul capable de vivifier apporta donc le Sauveur, quelle doctrine qui n'a pas sauvé les anciens? Si la nouvelle créature, le Fils de Dieu, signifie et enseigne quelque chose d'extraordinaire, il n'ordonne pas quelque chose de sensible, ce que d'autres ont fait, mais quelque chose d'autre, qui est signifié par le sensible, de plus grand, de plus divin, de plus achevé: dépouiller l'âme elle-même et ses dispositions des passions inférieures, et couper, arracher les racines des affections étrangères. Voilà la leçon propre du fidèle, l'enseignement digne du Sauveur. Les anciens qui ont méprisé les choses extérieures, ont rejeté et perdu leurs richesses; mais les passions de leurs âmes, je crois qu'ils les ont développées; car ils sont arrivés à l'orgueil, à la vantardise, à la vaine gloire, au mépris des autres hommes, comme s'ils avaient fait eux-mêmes quelque action surhumaine. Comment le Sauveur aurait-il conseillé à des hommes faits pour vivre éternellement ce qui peut nuire à la vie promise et la corrompre? Car il y a encore ceci: on peut, après s'être déchargé des richesses, n'en pas moins conserver le désir et la passion des biens infusée en soi-même. On rejette l'usage de la fortune, et l'on regrette doublement ce qu'on a gaspillé, étant à la fois dans la gêne et dans le désir; on souffre de l'absence des choses nécessaires et de la compagnie du repentir. Il est en effet impossible qu'un homme qui manque de ce qui est indispensable à la vie n'ait pas l'esprit brisé et ne soit incapable de s'élever aux pensées supérieures, car il se préoccupe du moyen et de la façon de l'acquérir.

Combien il est au contraire préférable de posséder une fortune suffisante pour ne pas se préoccuper de la richesse et pour subvenir à ses besoins? Quel commerce pourrait-il y avoir entre les hommes si personne n'avait rien? Comment ne trouverait-on pas cette maxime manifestement opposée et contraire à beaucoup d'autres belles maximes du Seigneur? “Faites-vous à vous-mêmes des amis avec les trésors d'iniquité, afin que, lorsque vous manquerez, ils vous reçoivent dans les tentes éternelles (Lc 16,9).” “Acquérez des trésors dans le ciel, où les vers et la rouille ne rongent pas, et où les voleurs ne fouillent pas (Mt 6, 20).” Comment nourrir celui qui a faim, désaltérer celui qui a soif, vêtir celui qui est nu, loger celui qui est sans demeure, toutes choses pour le non-accomplissement desquelles le Sauveur menace du feu et des ténèbres extérieures, si tout le monde se hâtait de se priver des richesses? Et le Sauveur lui-même est reçu par Zachée, par Lévi, par Matthieu, hommes riches, publicains. Il ne leur ordonne pas de se défaire de leurs richesses; il en demande le juste usage et condamne celui qui est injuste; et il déclare: “Aujourd'hui le salut est sur cette maison (Lc 19, 9).” Ainsi il loue l'usage des richesses; mais il ordonne qu'on les communique: qu'on donne à boire aux assoiffés, à manger aux affamés, qu'on reçoive ceux qui sont sans demeure, qu'on revête les nus. S'il n'est pas possible de remplir ces devoirs, sinon à l'aide des richesses, et si le Seigneur ordonne en même temps de rejeter la richesse, que ferait-il sinon commander de donner et de ne pas donner, de nourrir et de ne pas nourrir, de recevoir et de repousser, de distribuer et de ne pas distribuer – ce qui serait la chose du monde la plus déraisonnable?

Il ne faut donc pas rejeter les richesses qui servent au prochain. Car la richesse est désirable, la fortune est utile: elle est préparée par Dieu pour le soulagement des hommes; elle est accordée et donnée comme une matière et un instrument pour le bon usage de ceux qui savent. L'instrument, si l'on s'en sert avec art, est artiste; mais si l'on manque d'art, il participe à ton ignorance, sans en être responsable. De même la richesse est un instrument. Tu peux t'en servir d'une manière juste: elle est alors au service de la justice. Quelqu'un s'en sert-il injustement? Elle devient au contraire servante d'iniquité, car elle est faite pour servir, non pour commander. Il ne faut donc pas accuser ce qui de soi n'est ni bon ni mauvais, étant irresponsable, mais qui peut servir bien ou mal, suivant le choix de celui qui l'emploie. Et c'est l'esprit de l'homme, qui a en lui-même le libre

discernement et la liberté de disposer de ce qui lui a été donné. Qu'on n'écarte donc pas les richesses, mais bien plutôt les passions de l'âme qui ne permettent pas le meilleur usage de la fortune, afin que chacun devenu parfait puisse faire un bon emploi de ses richesses mêmes. L'ordre de se défaire de tous ses biens et de vendre toute sa fortune, doit donc être entendu de cette manière qu'il s'applique aux passions de l'âme.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Quis dives salvetur*, 12-14.
Traduction G. Bardy, *Clément d'Alexandrie*, Paris, 1926, p. 221-225.

La philosophie, voie de salut pour les Grecs

Clément présente la philosophie grecque comme une propédeutique qui dispose à la réception du message évangélique; elle est un don du Logos avant son Incarnation, comparable au don de la Loi aux juifs, l'une et l'autre étant des instruments imparfaits pour arriver à la connaissance de Dieu.

Paul a clairement montré que le seul et unique Dieu a été connu par les Grecs, de manière païenne, par les juifs, de manière juive, et par nous, de manière nouvelle et spirituelle. Il a montré en outre que Dieu a été l'unique ordonnateur des deux Alliances et qu'il a lui-même donné aux Grecs la philosophie grecque, motif de glorification du Tout-Puissant parmi les Grecs… Dieu, qui voulait sauver les Juifs leur donnait les prophètes; de même il a fait surgir chez les Grecs les plus réputés d'entre eux, pour en faire des prophètes qui parleraient leur langue, dans la mesure où ils seraient capables de recevoir les bienfaits divins, et il les a distingués du commun des mortels.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromate VI*, 41,7–42,1.3. Trad. P. Descourtieux (*SC* 446)

Avant la naissance du Christ, la philosophie était nécessaire pour les Grecs afin de les conduire à la justice… Car Dieu est la cause de tout ce qui est bon, essentiellement de l'Ancien et du Nouveau Testament, mais aussi par suite logique, de la philosophie. Et même celle-ci a-t-elle peut-être été donnée directement aux Grecs avant que le Seigneur ne les appelât: car elle faisait leur éducation, tout comme la Loi celle des juifs pour les mener au Christ. Donc **la philosophie effectue un travail préparatoire: elle ouvre le chemin à celui que le Christ rend parfait.**

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromate I*, 28. Trad. J. Delfosse

Nous ne saurions nous tromper, si nous disons de manière générale que toute chose nécessaire et utile à la vie nous est venue de Dieu et que la philosophie a été donnée surtout aux Grecs **comme une alliance (διαθηκή) qui leur est propre**.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromate VI*, 67. Trad. P. Descourtieux (*SC* 446)

Les différents systèmes philosophiques contiennent chacun des fragments de vérité

*On peut rapprocher la position de Clément et la théorie justinienne de la dispersion du Logos (*2 Apol*. 13, 2-6).*

La vérité est une, alors que le mensonge dispose de mille moyens pour égarer; comme les Bacchantes après avoir dispersé les membres de Penthée[1], chacune des sectes philosophiques grecques et barbares présente orgueilleusement le fragment qu'elle en a reçu comme la vérité tout entière. Mais c'est, à mon avis, quand la lumière se lève que tout est éclairé. Donc tous les Grecs et les Barbares qui ont aspiré à la vérité pourraient être présentés comme possédant, selon le cas, les uns un fragment, les autres une certaine part de la vérité. L'éternité rassemble en un moment l'avenir, le présent et même le passé; mais la vérité est bien plus apte que l'éternité à rassembler ses propres semences, même si elles tombent sur une terre étrangère. On pourrait découvrir qu'un grand nombre des idées émises par les sectes – celles qui ne sont pas complètement

[1] Le roi de Thèbes Penthée fut dépecé par les Bacchantes parce qu'il s'opposait à l'introduction du culte de Dionysos dans son royaume. C'est le thème de la tragédie *Les Bacchantes* d'Euripide

sourdes ni dénuées de toute logique naturelle à force de découper le Verbe comme les femmes l'avaient fait de l'homme – malgré une différence apparente, appartiennent à la même famille et s'accordent sur la vérité totale: elles contribuent à faire un tout comme membres, comme parties, comme espèces, comme genres. La note la plus grave est à l'opposé de la plus aiguë, mais elles forment ensemble une harmonie; parmi les nombres, le nombre pair diffère de l'impair, mais tous deux sont d'accord pour l'arithmétique; de même le cercle, le triangle, le quadrilatère et toutes les figures différentes s'accordent-ils pour la géométrie. Dans l'Univers, également, toutes les parties, quelque distinctes qu'elles soient entre elles, conservent un lien de parenté avec le Tout. Ainsi les philosophies barbare et grecque ont-elles imposé à la vérité éternelle un démembrement, non pas celui que la légende attribue à Dionysos mais celui du Verbe éternel d'après la théologie. Mais en réunissant les lambeaux dispersés et en rétablissant dans son unité le Verbe intégral, on contemplera, sachez-le bien, en toute certitude, la Vérité.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromate I*, 57. Trad. J. Delfosse

Le "larcin des Grecs"

Si le Stromate VI *est presque entièrement consacré au thème du "larcin des Grecs", ce thème est déjà abondamment traité dans le* Stromate I*: Clément s'efforce d'établir que Moïse est antérieur de 604 ans à l'apothéose de Dionysos (105, 1) et que Prométhée est postérieur de sept générations à Moïse (105, 2). Clément remarque ironiquement que "Moïse était dans la plénitude de son éclat avant la date indiquée par les Grecs pour la création de l'homme" (106,2). D'où il conclut que "Moïse est plus ancien non seulement que ceux qu'on nomme sages et poètes de la Grèce, mais aussi que la plupart des dieux" (107, 6). Le passage ci-dessous dénonce les conséquences du larcin: le caractère partiel et la déformation de la pensée, la volonté d'appropriation.*

Les philosophes grecs peuvent être qualifiés de voleurs et de brigands, eux qui avant la venue du Seigneur ont emprunté aux prophètes hébreux des parcelles de vérité sans parvenir à la connaissance, en se les appropriant comme si elles leur étaient personnelles: ils en ont déformé certaines, ils en ont commenté d'autres avec un raffinement excessif, par ignorance, et en ont bien compris d'autres. En effet, ils ont eu peut-être un souffle d'inspiration.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromate I*, 87,2. Trad. J. Delfosse

La philosophie mène à la vertu. Elle n'appartient à aucune école

Pour Clément, la Philosophie est une, elle s'identifie à la Vérité et au Verbe divin, et elle est un don de Dieu. Avant la révélation, Dieu l'a donnée aux hommes non pas comme un tout, mais par fragments dispersés, comme une pluie qui se répand diversement sur la terre, et dont les sols tirent diversement profit selon leur nature.

Il est donc clair que la culture préalable grecque, et la philosophie avec elle, est venue de Dieu chez les hommes, non comme but essentiel, mais à la manière de torrents qui se déversent sur la bonne terre, sur le fumier et sur les maisons. L'herbe et le froment germent en même temps; sur les tombes poussent des figuiers et toutes sortes de plantes effrontées, et ces végétations sauvages poussent comme les cultures, parce qu'elles ont bénéficié de la même puissance de la pluie, mais elles n'ont pas la même grâce que celles qui poussent en terre fertile: elles se dessèchent ou sont arrachées.

Ici aussi s'applique la parabole de la semence que le Seigneur nous a expliquée. Le seul cultivateur de la terre qui est en l'homme, c'est celui qui, dès la création du monde, semait les graines qui devaient croître, faisait pleuvoir sur elles en toute occasion son verbe efficace, alors que les temps et les lieux qui les recevaient engendraient les différences. D'ailleurs le cultivateur ne sème pas seulement le blé – quoiqu'il y en ait bien des espèces – mais aussi les autres graines: orge, fève, pois, gesse, plantes potagères et plantes à fleurs. La culture s'occupe aussi du soin des arbres, avec tout ce qui concerne les pépinières, les vergers, les sols saisonniers et en général la production et l'entretien de toute sorte d'arbres. De même non seulement l'élevage des moutons,

mais aussi les techniques concernant les bœufs, les chevaux, les chiens, les abeilles, en un mot l'art de tenir des troupeaux et celui de faire venir des bêtes sont plus ou moins différents mais ont tous une utilité vitale. Quand donc je parle de philosophie, je n'évoque pas celle des Stoïques, de Platon, d'Épicure ou d'Aristote. Tout ce qui a été dit de bon dans chacune de ces écoles, et qui enseigne la justice accompagnée de pieuse science, c'est cet ensemble choisi que j'appelle philosophie. Mais tout ce qui n'est chez eux qu'extraits de mauvais aloi, issus de raisonnements humains, je ne saurais les appeler divins.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromate I*, 37. Trad. J. Delfosse

De l'inspiration des philosophes

«Dieu, qui tient le commencement, la fin et le milieu de toutes choses (comme le dit un ancien proverbe), va directement à son but, dans une marche conforme à sa nature. Il est toujours accompagné de la justice pour punir ceux qui manquent à la Loi divine»[2]. — D'où te vient, Platon, cette allusion à la vérité? Qui fait de toi un chef de chœur si généreux en paroles pour prophétiser la vérité religieuse? (…) **Ne t'arrête pas, ô Philosophie, à ce seul Platon**; empresse-toi de me présenter encore beaucoup d'autres philosophes, pour autant qu'ils proclament à haute voix comme Dieu – et d'ailleurs sous son inspiration (ἐπίπνοια) – celui qui est l'unique et vraiment seul Dieu.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Protreptique*, 6, 69-71. Trad. Cl. Mondésert (*SC* 2), retouchée

La suprématie de la foi

La philosophie grecque ressemble à la lumière de la mèche, que les hommes allument en dérobant par art la lumière du soleil. Mais une fois le Logos proclamé, cette lumière sainte a donné tout son éclat. Au surplus, le larcin n'est expédient que dans les maisons, de nuit, mais de jour c'est le feu qui resplendit, et la nuit entière est illuminée par ce puissant soleil de la lumière intelligible.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromate V*, 29,5-6. Trad. P. Voulet (*SC* 278)

Quand quelqu'un parle de la vérité, il le fait d'une manière; quand la vérité parle d'elle-même, elle le fait d'une autre. La conjecture sur la vérité est une chose, la vérité s'exprimant elle-même en est une autre; une chose la copie, autre chose la réalité; la première est produite par l'étude et l'exercice, et la seconde par la foi et sa force. Car l'enseignement de la religion est un don et la foi est une grâce.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromate I*, 38,465. Trad. J. Delfosse

Presque tous, sans avoir fait d'études complètes, sans philosophie grecque, certains même sans aucune instruction, sous l'action de la philosophie divine et barbare, grâce à une puissance, nous avons reçu l'enseignement relatif à Dieu par la foi, instruits par la seule Sagesse.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromate I*, 99,1. Trad. J. Delfosse

Une vérité partielle

Le divin Apôtre dit de nous: “Maintenant nous voyons comme dans un miroir” (1 Co 13, 12), nous nous connaissons nous-mêmes par le reflet qu'il nous renvoie, et nous contemplons, comme nous le pouvons, la cause créatrice d'après ce qui est divin en nous: “Tu as vu ton frère, tu as vu ton Dieu”. C'est, à mon avis, le Sauveur que l'on désignait ainsi comme Dieu. Mais quand nous aurons quitté notre corps, nous le verrons “face à face” (1 Co 13,2 ; cf. Nb 12,8), en sachant le décrire et le comprendre, dans la pureté de notre cœur. Les meilleurs philosophes grecs voient Dieu par reflet et par

2 Platon, *Lois*, IV, 715e-716a.

transparence : ainsi nous apparaît la vérité dans notre faiblesse, comme un reflet dans l'eau ou une image à travers un corps transparent ou une eau limpide.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromate I*, 94,3-7. Trad. J. Delfosse

La place de la philosophie en régime chrétien

L'enseignement du Sauveur se suffit à lui-même et n'a pas besoin d'aide, car il est la puissance et la sagesse de Dieu; la philosophie grecque, quand elle s'y ajoute, ne donne pas à la Vérité plus de puissance, mais rend sans effet les attaques de la sophistique contre elle et détourne les complots perfides visant la vérité; on l'a nommée à juste titre la clôture et le mur de la vigne (cf. Mt 21,33 et parall.). L'une est nécessaire pour la vie comme le pain, c'est la vie selon la foi; l'enseignement préparatoire ressemble à ce qu'on mange avec le pain ou à un dessert: "Quand s'achève le dîner, un dessert est bien bon", dit Pindare le Thébain. Mais l'Écriture dit sans ambages: "L'être ingénu deviendra plus subtil quand il comprendra, et le sage recevra la connaissance suprême" (Pr 21, 11).

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromate I*, 100. Trad. J. Delfosse

Certains individus qui s'estiment bien nés prétendent ne toucher ni à la philosophie ni à la dialectique ni apprendre les sciences naturelles: ils ne demandent que la foi pure; c'est comme s'ils se faisaient forts de récolter immédiatement les grappes sans soigner d'abord la vigne. "Vigne" (cf. Jn 15, 1) désigne le Seigneur de qui nous devons vendanger les fruits méthodiquement, selon les règles d'une culture adaptée à la terre. Il faut tailler, creuser, rattacher les sarments, entre autres points, utiliser la faux, la pioche et tous les autres outils agricoles pour soigner la vigne si nous voulons qu'elle nous donne son fruit savoureux. De même qu'en agriculture et en médecine on n'est compétent que si l'on est frotté d'enseignements variés, afin de pouvoir mieux cultiver et mieux guérir; j'appelle ici compétent celui qui oriente tout vers la Vérité, si bien que, cueillant de la géométrie, de la musique, de la grammaire et de la philosophie elle-même toute leur utilité, il préserve sa foi de toutes les attaques.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromate I*, 43. Trad. J. Delfosse

Quand des hommes en équipe mettent un vaisseau à la mer, on ne pourrait pas dire qu'ils constituent plusieurs causes, mais ils n'en forment qu'une, composée de plusieurs éléments, car un individu n'est pas la cause du halage du bateau, mais il l'est avec les autres. De même la philosophie, qui est recherche de la vérité, contribue à la découverte de celle-ci; elle n'est pas la cause de cette découverte, mais avec d'autres facteurs, elle est une cause associée, assurément efficace. L'état de béatitude est un, mais il se trouve que ses causes, les vertus, sont nombreuses, et, de même que la chaleur est l'effet du soleil, du feu, du bain et des habits. Étant donné que la vérité est unique, de nombreux moyens contribuent à la rechercher, mais, pour la trouver, il faut passer par le Fils.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromate I*, 97. Trad. J. Delfosse (corrigée)

Le fondement de la recherche théologique

Si la gnose des gens qui se croient sages – hérétiques barbares ou philosophes grecs – est, selon l'Apôtre, une "gnose qui enfle" (1 Co 8,1), il y a au contraire une gnose disposée à croire, dont on peut dire qu'elle est une démonstration scientifique de ce qui est transmis selon la vraie philosophie.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromate II*, 48,1. Trad. Cl. Mondésert (*SC* 38)

Le Verbe, assurément, ne veut pas que celui qui a cru soit inactif et comme paresseux en face de la vérité. Il dit en effet: "Cherchez et vous trouverez" (Mt 7,7), mais il dirige la recherche vers la découverte, il chasse le vain bavardage, mais accepte la méditation qui renforce la foi.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromate I*, 51,4. Trad. J. Delfosse

Si les arguments apportés à la recherche de la solution d'un problème sont reçus comme vrais, tels que peuvent être des arguments qui s'appuient sur Dieu et les prophéties, il est évident par voie de conséquence que la conclusion qui en résulte sera également vraie. Et c'est ainsi que nous avons le droit de considérer que la gnose est une démonstration.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromate II*, 49,4. Trad. Cl. Mondésert (*SC* 38)

Hommes et femmes sont appelés à la même vie vertueuse

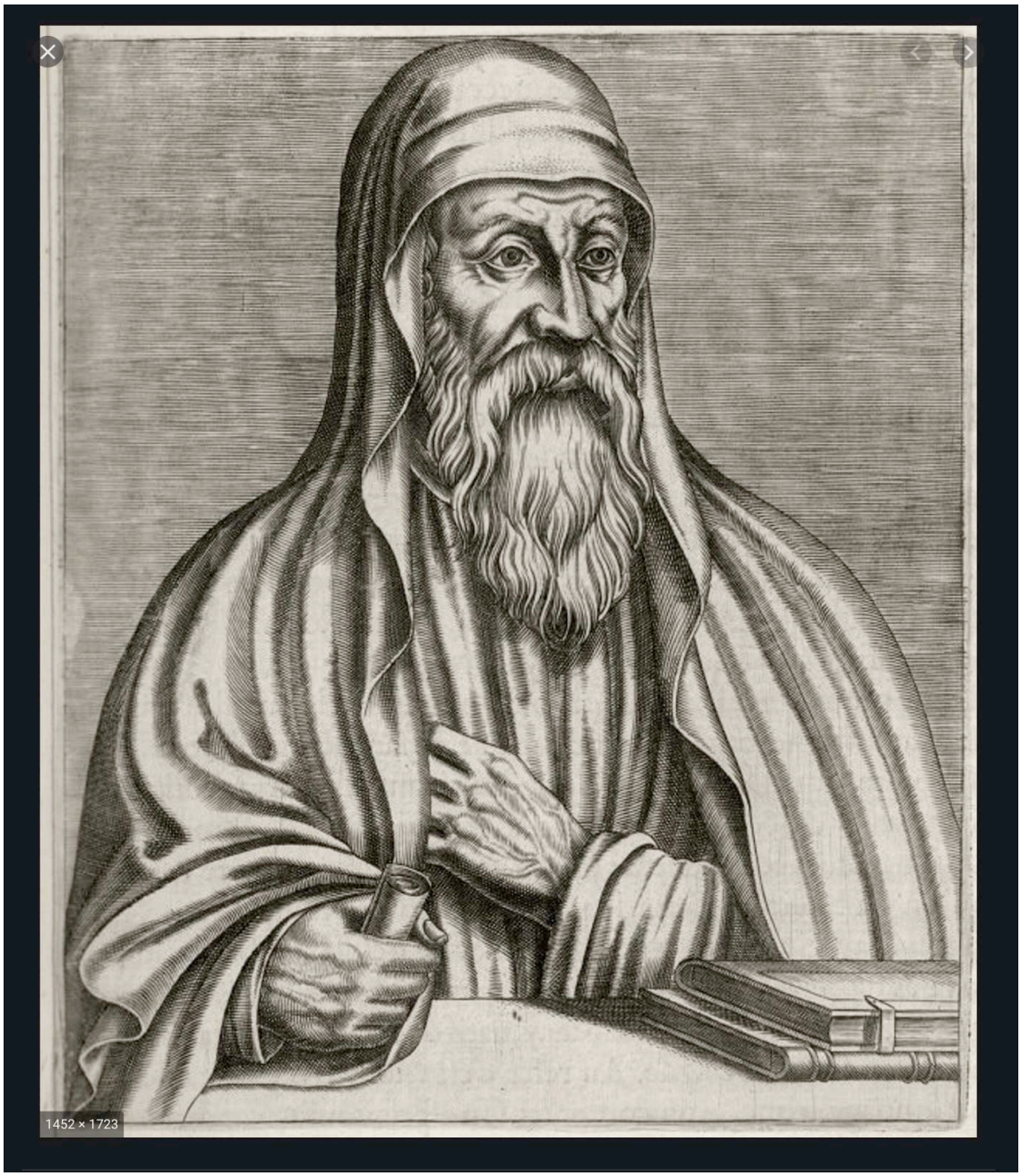
Clément rappelle à ses lecteurs que la femme a la même nature que l'homme, et peut, comme lui, s'élever à la vertu.

L'Église est pleine de fidèles qui méditent pendant toute leur existence sur la mort vivifiante dans le Christ, hommes ou femmes vertueux. Car il est possible à celui qui se conduit selon nos croyances d'être philosophe, même sans instruction, qu'il soit barbare ou grec, ou esclave, ou enfant, ou vieillard, ou femme. **Commune est la sagesse de tous les hommes, de ceux du moins qui l'ont choisie. Nous confessons que la nature est la même en chaque individu, et qu'elle est capable de la même vertu**. En ce qui regarde l'humanité, il ne paraît donc pas que la femme ait une nature, et l'homme une autre. **Ils possèdent la même nature et la même vertu**. Si l'on pense que la prudence, la justice et tout ce qui leur ressemble sont des vertus viriles, alors il appartient à l'homme seul d'être vertueux; à la femme d'être intempérante et injuste. Mais cela est honteux même à dire. **La femme, tout aussi bien que l'homme, doit se préoccuper de la prudence, de la justice, et de toutes les autres vertus, qu'elle soit libre ou esclave, puisqu'une seule et même vertu appartient à une même nature**. Nous ne disons pas que la femme est identique à l'homme, en tant que femme. Car il faut qu'il y ait entre l'un et l'autre quelque différence, en vertu de laquelle l'un est homme et l'autre femme. C'est ainsi que la femme conçoit et enfante en tant que femme, et non parce qu'elle fait partie de l'humanité. Si entre l'homme et la femme il n'y avait aucune différence, tous deux feraient et souffriraient les mêmes choses.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromate IV*, 8, 58-59

Le Pape Benoît XVI a consacré une de ses catéchèses de l'année 2007 à Clément d'Alexandrie. Elle est accessible à l'adresse
http://www.patristique.org/-Catechese-.html

ORIGÈNE



Origène, Gravure du 16e siècle

(Bibliothèque municipale de Lyon)

Principales œuvres conservées

Écrit apologétique: *Contre Celse* (8 livres), texte latin (version de Rufin) et trad. par M. Borret (*SC* 132, 136, 147, 150, 227), Paris, 1967-1976.

Exhortation: *Exhortation au martyre*, trad. S. Bouquet dans *Le martyre dans l'Église ancienne*. Textes présentés par A.-G. Hamman (coll. «Les Pères dans la foi», 38), Paris, 1990.

Traité théologique: *Traité des principes* (4 livres), texte grec et trad. par H. Crouzel et M. Simonetti (*SC* 252, 268), Paris, 1978-1980; trad. seule par M. Harl, G. Dorival et A. Le Boulluec (coll. «Études Augustiniennes». Série Antiquité, 68), Paris, 1976.

Écrit spirituel: *La Prière*, trad. fr. par A.-G. Hamman (coll. «Les Pères dans la foi»), 2e éd., Paris, 1995.

Œuvres exégétiques (Commentaires et homélies):

Commentaire sur le Cantiques des Cantiques, texte latin (version de Rufin) et trad. par L. Brésard et H. Crouzel (*SC* 375-376), Paris, 1991-1992: 4 livres conservés sur 10.

Commentaire sur l'Évangile selon Matthieu texte grec et trad. des livres X-XI par R. Girod (*SC* 162), Paris, 1970: l'ouvrage comportait à l'origine 25 livres; les livres X à XVII sont conservés en grec; la partie relative à Mt 16,13–27,63 est conservée en version latine. Seuls sont traduits en français les livres X-XI.

Commentaire sur l'Évangile de Jean, texte grec et trad. par C. Blanc (*SC* 120, 157, 222, 290, 385), Paris, 1966-1992: sont conservés les livres I-II, VI, X, XIII, XIX-XX, XXVIII, XXXII (sur un total de 32 livres).

Commentaire de l'Épître aux Romains, texte latin (de la version de Rufin) et trad. par L. Brésard et M. Fédou (*SC* 532, 539, 543, 555), Paris, 2009-2012 : 10 livres sur 15 sont conservés (dans la version latine de Rufin).

Homélies sur la Genèse, texte latin (de la version de Rufin) et trad. par H. de Lubac et L. Doutreleau (*SC* 7bis), Paris, 1976: 16 homélies.

Homélies sur l'Exode, texte latin (de la version de Rufin) et trad. par M. Borret (*SC* 321), Paris, 1985: 13 homélies.

Homélies sur le Lévitique, texte latin (de la version de Rufin) et trad. par M. Borret (*SC* 286-287), Paris, 1981: 16 homélies.

Homélies sur les Nombres, texte latin (de la version de Rufin) et trad. par L. Doutreleau (*SC* 415, 442, 461), Paris, 1996-2001: 28 homélies.

Homélies sur Josué, texte latin (de la version de Rufin) et trad. par A. Jaubert (*SC* 71), Paris, 1960: 26 homélies.

Homélies sur les Juges, texte latin (de la version de Rufin) et trad. par P. Messié, L. Neyrand et M. Borret (*SC* 389), Paris, 1993: 9 homélies.

Homélies sur Samuel, édition et trad. par L. Doutreleau (*SC* 328), Paris, 1986: la 1ère homélie est conservée dans la version de Rufin; la deuxième, dans l'original grec; deux homélies sont perdues.

Homélies sur Isaïe: 9 homélies conservées (dans la traduction latine de Jérôme) sur 32.

Homélies sur Jérémie, édition par P. Nautin, trad. par P. Husson et P. Nautin (*SC* 232, 238), Paris, 1976-1977: 12 homélies sont conservées à la fois en grec et dans la version de Jérôme; 8 sont conservées uniquement en grec; 2 dernières uniquement en latin; 23 homélies sont perdues.

Homélies sur Ézéchiel, texte latin (de la version de Jérôme) et trad. par M. Borret (*SC* 352), Paris, 1989: 14 homélies.

Homélies sur les Psaumes : 29 homélies (en grec) sur les Psaumes 15, 36, 67, 73-77, 80-81 découvertes en 2012 dans le *Monac. gr. 314* (11e ou 12e s.) ; 9 homélies (conservées dans la traduction latine de Rufin) sur les Ps 36 à 38, texte latin établi par E. Prinzivalli, trad. par L. Brésard et H. Crouzel (*SC* 411), Paris, 1995. D'après Jérôme, Origène aurait composé au total 120 homélies sur 63 psaumes. En outre, les 74 homélies de Jérôme sur les Psaumes sont largement inspirées d'Origène (CPL 593, cf. CPG 1429).

Homélies sur le Cantique, texte latin (de la version de Jérôme) et trad. par O. Rousseau (*SC* 37), Paris, 1954: 2 homélies.

Homélies sur Luc, texte latin (de la version de Jérôme) et trad. par H. Crouzel, F. Fournier et P. Perichon (*SC* 87), Paris, 1962: 39 homélies.

Philocalie: *Philocalie 1-20*, texte grec et trad. par M. Harl (*SC* 302), Paris, 1993; *Philocalie 21-27*, texte grec et trad. par E. Junod (*SC* 226), 1976.

Études sur Origène

CROUZEL H., *Théologie de l'image de Dieu chez Origène* (coll. «Théologie», 34), Paris, 1956.
CROUZEL H., *Origène et la connaissance mystique* (coll. «Museum Lessianum». Série *Théologie*, 56), Paris-Bruges, 1961.
CROUZEL H., *Origène* (coll. «Le Sycomore». Série *Chrétiens aujourd'hui*, 15), Paris-Namur, 1985.
DANIELOU J., *Origène*, Paris, 1948.
DE LUBAC H., *Histoire et Esprit. L'intelligence de l'Écriture d'après Origène*, Paris, 1950 (rééd. 2002).
DORIVAL G. & LE BOULLUEC A., *L'Abeille et l'Acier. Clément d'Alexandrie et Origène*, Paris, 2019.
HARL M., *Origène et la fonction révélatrice du Verbe incarné* (coll. «Patristica Sorbonensia», 2), Paris, 1985 (réimpression, 2019).
HENNE Ph., *Introduction à Origène suivie d'une Anthologie*, Paris, 2004.
KANNENGIESSER Ch. - PETERSEN W., *Origen of Alexandria. His World and His Legacy*, Notre Dame, 1988.
NAUTIN P., *Origène. Sa vie, son œuvre* (coll. «Christianisme antique», 1), Paris, 1977.
URS VON BALTHASAR H., *Parole et mystère. Exégèse et herméneutique chez Origène*, Paris, 1957; réédition: Paris, 1997.
«Origène» = *Connaissance des Pères de l'Église* 3 (févr. 1982);«Origène théologien» = *Connaissance des Pères de l'Église* 39 (sept. 1990); «Origène et l'Écriture» = *Connaissance des Pères de l'Église* 40 (déc. 1990); «Origène» = *Connaissance des Pères de l'Église* 62 (juin 1996).

Origène est avec Augustin le plus important théologien de l'Église l'Église ancienne. Sa vie est connue assez largement, surtout par par le livre VI de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, le *Discours de Discours de remerciement* de son élève, Grégoire le Thaumaturge, et des indications de Jérôme et Photius. Né probablement à Alexandrie vers 185, il reçoit de son père Léonidès, un chrétien, une éducation à la fois grecque, hébraïque et chrétienne. Mais Léonidès est martyrisé vers 202 et Origène, pour faire vivre sa mère et ses six frères cadets, enseigne la grammaire, c'est-à-dire la littérature, puis devient le maître de l'école catéchétique et se met plus tard à écrire avec l'aide matérielle de son disciple Ambroise. Chassé d'Alexandrie pour avoir été ordonné prêtre à Césarée de Palestine sans l'autorisation de son évêque, il s'installe dans cette ville où il continue à enseigner et prêche fréquemment. Il accomplit de nombreux voyages, tant dans sa période alexandrine que dans la césaréenne; citons parmi eux un voyage à Antioche, convoqué par l'impératrice mère Julia Mammaea qui veut se renseigner sur le christianisme. En 250, pendant la persécution de Dèce, il est emprisonné et plusieurs fois torturé. Remis en liberté à la mort de Dèce, la santé brisée, il meurt à Tyr où son tombeau sera encore visible à la fin du 13e siècle. Son œuvre a été considérable, mais est perdue en grande partie, et plus de la moitié de ce qui reste ne subsiste que par des traductions latines, de Rufin, de Jérôme, et d'un inconnu. Cela est la conséquence des accusations d'hétérodoxie qui furent portées contre lui à partir de la fin du 4e siècle.

La théologie origénienne est d'une richesse impressionnante; elle fut la première à explorer le mystère chrétien avec autant d'ampleur. Elle repose avant tout sur l'Écriture, méditée comme un «sacrement» du Christ. L'exégèse spirituelle, dite allégorique, permet à Origène de montrer l'unité des deux Testaments et leur permanence. La lettre du texte, en effet, renvoie à l'Esprit qui l'inspire et qui seul permet de la comprendre. Cette

exégèse très riche, parfois inattendue, s'épanouit dans une mystique d'union à Dieu par le Verbe incamé, dont plusieurs thèmes sont propres à Origène, tels ceux des cinq sens spirituels, de la blessure d'amour, ou de la naissance du Verbe dans l'âme. Dans ce domaine encore, Origène fait œuvre de précurseur. L'aspect proprement théologique de sa pensée, bien qu'il ne bénéficie pas des précisions dogmatiques que l'Église élaborera après lui, n'est pas moins remarquable par son unité et sa cohérence. La création est vue comme un retour vers Dieu, par le Christ et dans l'Esprit. Mais Origène fait volontiers appel à des catégories de pensée venues du platonisme, qui occasionneront sa disgrâce ultérieure. Les controverses sur sa doctrine qui commencèrent avec Épiphane de Salamine, Jérôme, Théophile d'Alexandrie et continuèrent plus tard sous l'empereur Justinien, le faisant passer pour hérétique, ont profondément déformé sa pensée beaucoup plus équilibrée qu'elle ne paraît à travers ses adversaires et de prétendus disciples. Une étude complète de ce qui reste de ses œuvres le montre. Mais cela est encore considérable et peu s'y hasardent, préférant répéter, malgré leur injustice, les accusations anciennes, remontant aux controverses. Il y a cependant dans les temps récents de plus en plus d'excellentes études, basées sur des méthodes véritablement critiques, qui font de lui actuellement l'auteur chrétien le plus étudié après Augustin.

D'après H. CROUZEL, dans *Dictionnaire des théologiens et de la théologie chrétienne*, sous la direction de G. REYNAL, Paris, 1998, p. 341-342.

Le Didascalée d'Alexandrie à l'époque d'Origène

Comme la réputation d'Origène était partout célébrée, beaucoup de gens instruits venaient à lui, pour faire auprès de cet homme l'expérience de l'habileté dans les doctrines sacrées. Des milliers d'hérétiques, et un grand nombre de philosophes des plus célèbres s'attachaient à lui avec zèle, pour apprendre de lui, on peut presque le dire, non seulement les choses divines, mais encore celle de la philosophie profanes.

En effet, tous ceux qu'il voyait naturellement bien doués, il les introduisait dans les disciplines philosophiques, la géométrie, l'arithmétique et les autres enseignements préparatoires, puis il leur faisait connaître les sectes qui existent chez les philosophes et leur expliquait leurs écrits, les commentait et les examinait en détail, de sorte que chez les Grecs eux-mêmes cet homme était proclamé un grand philosophe.

Ceux qui étaient moins bien doués, en grand nombre, il les menait aux études encycliques, en disant que pour eux elles ne seraient pas d'une petite utilité en vue de la connaissance et de la préparation aux Écritures divines. Aussi estimait-il tout à fait nécessaire, même pour lui, de s'exercer aux disciplines profanes et à la philosophie.

EUSEBE, *Histoire Ecclésiastique*, VI, 38

Le témoignage d'un élève

Au moment de quitter l'école d'Origène à Césarée, vers 238, un de ses élèves a prononcé un «Discours de remerciement», qui est un témoignage direct sur l'enseignement, le programme, les méthodes du grand théologien et les sentiments qu'éprouvaient le maître et ses élèves. On attribue habituellement ce discours à Grégoire, dit «le Thaumaturge», qui fut évêque de Néocésarée dans le Pont et l'apôtre de la Cappadoce († 260).

Rien ne nous était secret, rien n'était caché ni inaccessible, il nous était au contraire possible d'apprendre toute science, barbare ou grecque, plutôt mystique ou

plutôt politique, divine et humaine, car, en toute liberté, nous faisions le tour de tout et nous scrutions tout, nous nous remplissions de tout et nous jouissions des biens de l'âme. Que ce soit l'antique doctrine de vérité ou toute autre chose de quelque nom que ce soit, nous y restions et nous avions là d'admirables resssources, nous livrant les plus beaux objets de réflexion. En un mot, c'était vraiment pour nous le paradis, réplique du grand paradis de Dieu, où l'on n'avait pas à travailler la terre d'en-bas, ni à nourrir son corps en l'alourdissant, mais seulement à accroître les privilèges de l'âme, comme des plantes en pleine maturité que nous aurions plantées nous-mêmes ou qu'aurait plantées en nous l'auteur de toutes choses pour notre joie et nos délices.

GREGOIRE LE THAUMATURGE, *Remerciement à Origène*, 15, 182-183. Trad. H. Crouzel (*SC*148)

Origène, lecteur de l'Écriture

La lettre et l'esprit

La divinité de l'Écriture s'étend à toute l'Écriture, bien que notre faiblesse ne puisse faire ressortir dans chacune de ses expressions la splendeur cachée des doctrines qui est déposée dans une lettre vile et méprisable: «Nous avons en effet ce trésor dans des vases d'argile afin qu'éclate la démesure de la puissance de Dieu et qu'on ne pense pas qu'elle vienne de nous, les hommes» (2 Co 4,6). En effet, si les méthodes de démonstration dont les hommes ont l'habitude et qui sont consignées dans les livres avaient convaincu l'humanité, on soupçonnerait avec raison notre foi d'avoir pour origine la sagesse des hommes et non la puissance de Dieu (cf. 1 Co 2,5).

ORIGENE, *Traité des Principes*, IV, 1,7. Trad. H. Crouzel et M. Simonetti (*SC* 268)

Après avoir indiqué succinctement que les Écritures divines sont inspirées par Dieu, il faut discourir sur la manière de les lire et de les comprendre, car beaucoup de faux pas sont commis parce que beaucoup n'ont pas trouvé la voie par laquelle il faut parcourir les divines lectures. Ceux de la circoncision à cause de leur dureté de cœur et de leur peu de compréhension n'ont pas cru en notre Sauveur, parce qu'ils pensent qu'il faut suivre la lettre des prophéties le concernant et qu'ils ne le voient pas de façon sensible prêcher aux prisonniers la rémission, ni bâtir celle qu'ils croient être vraiment la ville de Dieu, ni détruire les chars d'Éphraïm et les chevaux de Jérusalem, ni manger le beurre et le miel et avant de connaître et de choisir le mal élire le bien. Ils ont pensé encore que, selon la prophétie, un loup, l'animal quadrupède, devait paître avec un agneau, et une panthère se reposer avec un chevreau, qu'un veau, un taureau et un lion devaient paître ensemble et être menés par un petit enfant, qu'une vache et une ourse devaient paître ensemble et leurs petits être élevés les uns avec les autres, qu'un lion mangerait de la paille comme un bœuf et, n'ayant vu rien de cela se réaliser sensiblement à la venue de celui que nous croyons le Christ, ils n'ont pas accepté notre Seigneur Jésus, mais ils l'ont crucifié parce qu'il affirmait qu'il était le Christ, contrairement à la loi. Quant aux hérétiques, quand ils lisent: *Un feu est allumé par ma colère; je suis un Dieu jaloux, punissant les péchés des pères sur les fils jusqu'à la troisième et quatrième génération* (Jr 15,14)*; je me suis repenti d'avoir oint Saül comme roi; Je suis un Dieu qui fais la paix et qui produis le mal* (1 Sa 15,11); et ailleurs: *Il n'y a pas dans la ville de mal que le Seigneur n'ait pas produit* (Am 3,6); et encore: *Le mal descendit d'auprès du Seigneur sur les portes de Jérusalem* (Mi 1,12); *un esprit mauvais venant de Dieu étouffait Saül* (1 Sa 18,10); et bien d'autres choses semblables, n'ont pas osé cependant ne pas croire que les Écritures étaient d'un Dieu, mais ils ont cru qu'elles étaient du créateur adoré par les Juifs et ils ont pensé que, puisque ce créateur était imparfait et non bon, le Sauveur était venu annoncer un Dieu plus parfait, qu'ils

disent différent du créateur, ayant des sentiments divers à son égard. Une fois qu'ils se sont éloignés du créateur, qui est le seul Dieu inengendré, ils se sont adonnés à des inventions, fabriquant eux-mêmes des suppositions mythiques sur la création des réalités visibles et sur celle d'autres non visibles que leur âme a représentées en figures. Mais, certes, les plus simples aussi de ceux qui sont fiers d'appartenir à l'Église n'ont pas accepté d'autre Dieu plus grand que le Créateur, agissant en cela sainement; cependant ils acceptent à son sujet ce qu'ils ne supporteraient pas du plus cruel et du plus injuste des hommes.

Pour tous ceux dont nous venons de parler, la cause de ces fausses opinions, de ces impiétés et de ces paroles stupides au sujet de Dieu ne semble pas être autre chose que le fait de ne pas comprendre l'Écriture dans son sens spirituel (κατὰ τὰ πνευματικά), mais de l'interpréter selon la lettre (γράμμα) seule. C'est pourquoi, à ceux qui sont persuadés que les livres saints ne sont pas des écrits d'hommes, mais qu'ils ont été rédigés par l'inspiration de l'Esprit Saint d'après la volonté du Père de l'univers par le moyen de Jésus Christ et qu'ainsi ils sont venus jusqu'à nous, il faut montrer ce qui nous paraît être la méthode convenable pour les comprendre, pour ceux qui tiennent à la règle de l'Église céleste de Jésus-Christ transmise par la succession des apôtres.

ORIGENE, *Traité des Principes*, IV, 2,1-2. Trad. H. Crouzel et M. Simonetti (*SC* 268)

Le triple sens

La méthode qui nous paraît s'imposer pour l'étude des Écritures et la compréhension de leur sens est la suivante; elle est déjà indiquée par ces écrits eux-mêmes. Dans les Proverbes de Salomon nous trouvons cette directive concernant les doctrines des divines Écritures: *Et toi, inscris trois fois ces choses dans la réflexion et dans la connaissance, afin de répondre avec des paroles de vérité aux questions qui te sont posées* (Pr 22,20-21). Il faut donc inscrire trois fois dans sa propre âme les pensées des saintes Écritures: afin que le plus simple soit édifié par ce qui est comme la chair de l'Écriture – nous appelons ainsi l'acception immédiate –; que celui qui est un peu monté le soit par ce qui est comme son âme; mais que le parfait, semblable à ceux dont l'Apôtre dit: *Nous parlons de la sagesse parmi les parfaits, non de celle de ce siècle ni des princes de ce siècle qui sont détruits, mais nous parlons de la sagesse de Dieu cachée dans le mystère, que Dieu a prédestinée avant tous les siècles à notre gloire*, le soit de la loi spirituelle qui contient une ombre des biens à venir (1 Co 2,6-7). De même que l'homme est composé de corps, d'âme et d'esprit (cf. 1 Thess 5,23), de même l'Écriture que Dieu a donnée dans sa providence pour le salut des hommes.

ORIGENE, *Traité des Principes*, IV, 2,4. Trad. H. Crouzel et M. Simonetti (*SC* 268)

Le grand nombre de ceux qui croient authentiquement et de la manière la plus simple témoigne qu'il est possible de tirer profit de la première signification [= littérale, historique], qui pour cela est utile.

Comme exemple d'une interprétation rapportée à l'âme (εἰς ψυχὴν ἀναγομένη διήγησις), on peut citer le passage de Paul dans la Première aux Corinthiens: *Il est écrit: Tu ne musèleras pas le bœuf qui bat le grain* (1 Co 9,9sq.; Dt 25,4). Ensuite, pour expliquer cette loi, il ajoute: *Dieu se préoccupe-t-il des bœufs? Ou dit-il cela entièrement pour nous? Pour nous cela fut écrit, parce que celui qui laboure doit labourer avec l'espérance et celui qui bat le grain avec l'espérance d'en prendre sa part*. Bien d'autres interprétations courantes, qui sont adaptées à la foule et qui édifient ceux qui ne peuvent pas comprendre des explications plus élevées, ont à peu près le même caractère.

L'interprétation spirituelle (πνευματικὴ διήγησις) est pour celui qui peut montrer quelles sont *les réalités célestes* dont on trouve *les symboles et les ombres* dans le culte

des Juifs selon la chair et quels sont *les biens à venir dont la loi possède l'ombre*[1]. Bref, en toutes choses, selon le commandement apostolique, il faut chercher *la sagesse cachée dans le mystère, celle que Dieu a prédestinée avant tous les siècles à la gloire des justes, celle qu'aucun des princes de ce monde n'a connue* (1 Co 2,7-8). L'Apôtre dit quelque part, en se servant de certains textes de l'Exode et des Nombres, que: *Cela leur est arrivé comme des figures, mais fut écrit pour nous, pour qui survient la fin des siècles* (1 Co 10,11). Et il donne l'occasion de comprendre de quoi ces événements étaient des figures lorsqu'il dit: *Ils buvaient du rocher spirituel qui les accompagnait, ce rocher était le Christ* (1 Co 10,4).

ORIGENE, *Traité des Principes*, IV, 2,6. Trad. H. Crouzel et M. Simonetti (*SC* 268)

Triple explication de l'Arche de Noé

L'arche que nous nous efforçons de décrire était construite, sur l'ordre de Dieu, non seulement à double mais à triple voûte (cf. Gn 6,16). Tâchons donc, nous aussi, à la double explication qui précède[2], d'en ajouter une troisième selon le précepte divin.

La première explication était historique; posée au-dessous, elle était comme le fondement. La seconde, l'explication mystique, fut plus relevée: c'était comme un étage supérieur. Essayons, si possible, d'y joindre une troisième explication, celle-là morale.

Le sens littéral manque parfois

Remarquons cependant une particularité: le texte ne dit pas seulement que l'arche était à double voûte, sans rien de plus; il ne dit pas non plus simplement qu'elle était à triple voûte; mais après avoir dit: «à double voûte», il ajoute: «et à triple voûte». Cela ne semble pas être sans mystère, sans le mystère de cette explication même que nous avons maintenant en mains. — Car la triple voûte signifie cette triple explication que je viens de dire. Et, comme dans les Écritures divines la suite de l'histoire ne se tient pas toujours et manque parfois, – comme, par exemple, lorsqu'il est dit: «des épines naîtront dans la main de l'homme ivre» (Pr 26,9), ou, sur le temple construit par Salomon: «ni marteau, ni hache ne fut entendue dans la maison de Dieu», ou encore dans le Lévitique, lorsqu'«il est ordonné de faire inspecter la lèpre des murailles, des peaux et des fils de tissage par les prêtres pour la guérir» (1 Rg 6,2) – à cause de ces passages et d'autres semblables, l'arche n'est pas formée partout de trois épaisseurs, mais aussi de deux, afin que nous sachions que dans les divines Écritures le sens qu'elles recèlent et qu'il s'agit d'expliquer n'est pas toujours triple, puisque le sens historique ne nous est pas toujours fourni, mais quelquefois seulement double.

Tentons donc maintenant d'exposer le troisième sens, du point de vue moral.

Les dimensions de l'Arche

S'il y a quelqu'un de capable, malgré la poussée du mal et le débordement des vices, de se détourner des choses fragiles, périssables et caduques, pour écouter la parole de Dieu et les injonctions célestes, celui-là construit dans son cœur l'arche du salut et consacre, pour ainsi dire, en lui-même la bibliothèque de la parole divine[3]; il lui donne comme longueur, comme largeur et comme hauteur, la foi, la charité et l'espérance. La foi en la Trinité, il la déploie durant la longueur de la vie et l'immortalité; la largeur de la charité, il l'établit par des sentiments de douceur et de bonté; la hauteur de l'espérance, il la porte jusqu'aux réalités célestes, car s'il vit sur la

[1] Cf. Hb 8,5; Rm 8,5; Hb 10,1.

[2] Origène a proposé successivement une interprétation littérale et une interprétation spirituelle.

[3] Cf. *Hom. 9 sur l'Exode*, 4: «Que le chrétien «fasse de son cœur une arche et une bibliothèque des livres divins, car le Prophète bénit ceux qui gardent ses commandements dans leur cœur pour les mettre en pratique».

terre, «c'est dans cieux qu'il a sa demeure» (Ph 3,20). Il rapporte à l'unité l'ensemble de ses actes; car il sait que «tous courent, mais qu'un seul reçoit la palme» (1 Co 9,24), celui qui n'est pas divisé par la multiplicité des pensées et l'instabilité de l'esprit.

Les bois

Cette bibliothèque ne se construit pas avec des bois bruts et grossiers, mais avec des bois équarris, taillés à angle droit, c'est-à-dire non pas avec les volumes des auteurs profanes mais avec ceux des prophètes et des apôtres. Car ce sont ces derniers qui, rabotés par les diverses tentations, ayant taillé et coupé tous leurs vices, renferment la vie équarrie en tous points équilibrée. Mais les auteurs des livres profanes mériteraient bien d'être qualifiés de «bois élevés» et de «bois ombreux», – c'est «sous des bois élevés et ombreux qu'Israël est accusé d'avoir forniqué» (cf. Is 3,6) –, eux qui professent des doctrines élevées et emploient une éloquence fleurie, mais n'agissent pas en conformité avec leurs paroles; ce n'est pas eux que l'on peut nommer des «bois équarris», puisque leur conduite et leur langage ne se font pas équilibre.

Le bitume

Quant à toi, si tu fais une arche, si tu réunis une bibliothèque, serres-y les écrits des prophètes, des apôtres et de ceux qui les ont suivis dans la droite ligne de la foi. Fais-la à double et à triple étage. Par elle, apprends les récits de l'histoire; par elle, apprends à connaître le grand mystère qui a son achèvement dans le Christ et dans l'Église; par elle, sache corriger tes mœurs, supprimer tes vices, purifier ton âme et la dépouiller de tous les liens qui la tiennent captive, en y installant les cellules diverses des vertus et des progrès[4]. Tu l'enduiras de bitume au dedans et au dehors, «en portant la foi dans ton cœur et en la confessant de bouche» (Rm 10,9) en possédant intérieurement la science et en accomplissant extérieurement les œuvres, en t'avançant dans la pureté intérieure du cœur et dans la chasteté extérieure du corps.

Les animaux

Mais, que nous fassions de cette arche la bibliothèque des livres divins ou l'âme fidèle, selon le point de vue moral, tu dois encore y introduire des animaux de toute espèce, purs et impurs. Les animaux purs, nous pouvons dire qu'on peut les interpréter comme la mémoire, la science, l'intelligence, l'examen, le jugement et autres éléments semblables de nos lectures. Mais les animaux impurs, dont il est dit qu'ils vont par deux paires à la fois, il est difficile d'expliquer ce qu'ils représentent. Cependant, s'il n'est pas trop audacieux de s'attaquer à des passages si difficiles, je pense qu'il s'agit de ces passions communes à toutes les âmes, le désir et la colère. Quand ils portent l'homme à pécher, ils ne manquent pas d'être qualifiés d'impurs; mais comme on ne peut ni pourvoir à la descendance d'une race sans le désir, ni assurer de correction et d'instruction sans la colère, il faut dire aussi que nous avons besoin de ces deux passions et que nous devons les garder.

Il peut sembler que c'est là un sens physique, plutôt que moral[5]; cependant c'est pour l'édification que nous avons parlé de tout ce qui vient de se présenter.

Ceux qui ont le loisir de comparer l'Écriture avec elle-même et de rattacher les choses spirituelles aux choses spirituelles[6], trouveront, nous n'en doutons pas, dans ce

---

[4] Origène formule ici le triple fruit que doit produire en chacun l'application au sens littéral, mystique et moral de l'Écriture.

[5] Les complaisances d'Origène pour la spéculation, les emprunts qu'il faisait aux philosophies païennes, donnaient à quelques auditeurs moins éclairés l'impression qu'il parlait en stoïcien ou en profane plutôt qu'en maître chrétien. Il s'en défend et s'en explique.

[6] Cf. 1 Co 2,13.

passage, des mystères profonds et cachés, que l'heure et la fatigue des auditeurs nous interdisent d'expliquer maintenant.

Prions cependant la miséricorde du Dieu Tout -Puissant qu'il ne nous fasse «pas seulement écouter sa parole», mais «la mettre en pratique» (cf. Jc 1,22), qu'il répande sur nos âmes le déluge de son eau, qu'il détruise en nous, à sa guise, ce qu'il faut détruire et vivifie de même ce qu'il faut vivifier, par le Christ notre Seigneur et par son Esprit Saint. À lui la gloire dans l'éternité des siècles et des siècles. Ainsi soit-il.

ORIGENE, *Homélie 2 sur la Genèse*, 6. trad. L. Doutreleau (*SC* 7)

Joseph «dans tous ses états»

«Joseph mourut, ainsi que tous ses frères et toute cette génération. Mais les fils d'Israël fructifièrent, se multiplièrent, se répandirent en une grande multitude et devinrent puissants à l'extrême; car la terre les multiplia» (Ex 1,6-7). Du vivant de Joseph, on ne rapporte pas que les fils d'Israël se soient multipliés, on ne fait pas la moindre mention d'accroissements chez eux et de grand nombre. Pour moi, croyant aux paroles de mon Seigneur Jésus Christ, je pense qu'il n'est, dans la Loi et les prophètes, «pas un iota ou un menu trait» qui ne contienne des sens mystiques, et je pense que«pas un d'eux ne peut passer, que tout ne soit accompli» (Mt 5,18). Mais, vu notre faible capacité, ne nous engageons, pour l'instant, que là où l'avance est plus sûre.

Avant la mort de notre Joseph, celui qui fut vendu trente deniers d'argent par un de ses frères, Judas, bien peu nombreux étaient les fils d'Israël. Mais quand pour tous il eut goûté la mort, par laquelle «il a détruit celui qui détenait l'empire de la mort, à savoir le diable» (Hb 2,14), le peuple des fidèles s'est multiplié, «les fils d'Israël se répandirent, la terre les multiplia, et ils fructifièrent à l'extrême» (Ex 1,7). Si, comme il l'a dit, «le grain de blé n'était tombé en terre et n'était mort» (Jn 12,24), à coup sûr, l'Église n'aurait pas porté cette immense moisson de toute la terre. C'est donc après que «le grain de blé fut tombé en terre et fut mort» qu'a levé de lui toute cette moisson de fidèles, et que «les fils d'Israël se multiplièrent et devinrent puissants à l'extrême». Car «sur toute la terre s'est propagée la voix» des apôtres, et «jusqu'aux limites du monde, leurs paroles» (Ps 18,5); par eux, comme il est écrit, «la parole de Dieu croissait et se multipliait» (Ac 6,7). Voilà l'interprétation mystique.

De plus, n'omettons pas ici le sens moral: car il édifie les âmes des auditeurs. Si Joseph meurt en toi, je veux dire, si tu portes «en ton corps la mise à mort du Christ» (cf. 2 Co 4,10), si tu fais mourir tes membres au péché, alors en toi «se multiplient les fils d'Israël». Par fils d'Israël, on entend les affections bonnes et spirituelles. Si on mortifie les affections de la chair, croissent les affections de l'esprit, et chaque jour, à la mort des vices en toi, augmente le nombre des vertus; de plus, «la terre te multiplie» en bonnes œuvres, accomplies par le moyen du corps. Mais veux-tu que je te montre, par les Écritures, quel est celui que la terre a multiplié? Observe la manière dont s'exprime l'apôtre Paul : «Or, si vivre dans la chair c'est faire fructifier mon œuvre, je ne sais que choisir. je suis pressé des deux côtés: j'ai le désir de mourir et d'être avec le Christ, car c'est de beaucoup le meilleur; mais rester dans la chair est plus nécessaire à cause de vous» (Ph 1,22-24). Tu vois comment la terre le multiplie? Tant qu'il reste sur terre, c'est-à-dire dans sa chair, il est multiplié par la fondation d'Églises, multiplié par l'acquisition d'un peuple à Dieu et «par la prédication de l'Évangile de Dieu, depuis Jérusalem en rayonnant jusqu'à l'Illyrie» (Rom 15,19). Mais voyons ce qu'on ajoute dans la suite.

ORIGENE, *Homélie 1 sur l'Exode*, 4. Trad. M. Borret (*SC* 321)

2 sens	3 sens	4 sens (Moyen Âge)
littéral	littéral (*corps*)	littéral
spirituel	moral (*âme*)	tropologique
	spirituel (*esprit*)	allégorique
		anagogique

La christologie d'Origène

Selon Plotin (Ennéade, VI,7,17), tout être arrivé à l'état de perfection engendre – et il engendre nécessairement, «comme une coupe qui déborde» – un être qui lui ressemble mais qui lui est inférieur et par là s'en distingue. Origène accepte ce principe comme un moyen de réfuter le modalisme sans nier la divinité du Fils. Le rayonnement est lumière comme le soleil dont il émane, et c'est pourquoi le Fils est bien «Dieu». Il n'y a pas, dans le Fils, une autre bonté que celle qui est dans le Père, mais le rayonnement n'est que l'image du soleil, c'est pourquoi il s'en distingue. C'est la contemplation ininterrompue des profondeurs du Père qui fait le Fils Dieu, écrit Origène. Pour répondre aux modalistes, Origène s'appuye sur le prologue de Jean: «Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu (πρὸς τὸν θεόν), et le verbe était Dieu (θεός)». Pour Origène, le recours à l'article défini n'est pas fortuit: l'évangéliste utilise l'article quand il parle du Dieu inengendré; il l'omet quand il parle du Verbe.

Ce qui trouble beaucoup de personnes qui veulent être pieuses et qui, par crainte de reconnaître deux dieux, tombent dans des opinions erronées et impies, soit que, tout en confessant comme Dieu celui qu'elles appellent Fils au moins de nom, elles affirment que l'individualité (ἰδιότης) du Fils n'est pas différente de celle du Père, soit que, tout en niant la divinité du Fils, elles admettent que son individualité (ἰδιότης) et sa substance personnelle (οὐσία) sont, dans leurs caractéristiques propres, différentes de celles du Père, voici comment on peut le résoudre: il faut leur dire d'une part que le Dieu (ὁ θεός), c'est Dieu en soi (αὐτόθεος) et c'est pourquoi le Sauveur dit dans sa prière à son Père: «Qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu» (τὸν μόνον ἀληθινὸν θεόν: Jn 17,3), et que, d'autre part, tout ce qui, en dehors du Dieu en soi, est déifié par participation[7] à sa divinité, il serait plus juste de ne pas l'appeler «le dieu» (ὁ θεός) mais «un dieu» (θεός): c'est d'une façon absolue que le premier-né de toute créature, parce qu'il demeure auprès de Dieu et qu'il est pour ce motif le premier à s'imprégner de sa divinité, est plus digne d'honneur qu'eux, donnant à ceux qui, en dehors de lui, sont dieux […] de devenir des dieux, en puisant auprès de Dieu de quoi les déifier et, dans sa bonté, leur en faisant part avec libéralité. Dieu est donc le vrai Dieu (ἀληθινὸς θεός). Les dieux qui sont formés d'après lui sont comme les reproductions d'un prototype; mais, d'autre part, l'image archétype de ces multiples images, c'est le Verbe, qui est auprès de Dieu, qui était «dans le principe» (ἐν ἀρχῇ), qui, parce qu'il est auprès de Dieu (πρὸς τὸν θεόν: cf. Jn 1,1), demeure toujours Dieu, car il ne serait pas Dieu s'il

[7] C'est donc la participation (μετοχή) qui traduit la relation existentielle entre deux vivants, dont lien est à l'origine de l'autre. La même notion s'appliquera aux rapports de l'Esprit avec le Fils (*Commentaire sur Jean*, II, 76) comme à ceux des hommes et de tous les êtres spirituels, les *logikoi*, avec le divin Logos (I, 269.273; II, 156). Et c'est par participation au Fils de Dieu, en tant qu'il est Vérité (XX, 246), vie (II, 53. 156), puissance (I, 242. 246), Sagesse (I, 246), sainteté (frg. 10), lumière (II, 158), Dieu (XIX, 25) et toutes autres choses (II, 227), que nous deviendrons, à notre rang, vrais, vivants, puissants, sages, saints, lumière, «dieux», etc.

n'était auprès de Dieu et il ne demeurerait pas Dieu s'il ne persévérait dans la contemplation ininterrompue des profondeurs du Père.

ORIGENE, *Commentaire sur l'Évangile de Jean*, II,16-18. Trad. C. Blanc (*SC* 120)

Obéissant au Seigneur qui dit: «Le Père qui m'a envoyé est plus grand que moi» (Jn 14,28) et qui n'accepte pas de recevoir l'appellation de bon au sens propre, vrai et parfait, qui lui est adressée (cf. Lc 18,19), mais la rapportant au Père en action de grâces, en reprenant celui qui veut exalter le Fils, nous disons que le Sauveur, comme l'Esprit Saint, transcende toutes les créatures, non par comparaison mais par une transcendance absolue, mais qu'il est lui-même transcendé par le Père autant et même davantage que lui-même et le Saint Esprit transcendent les autres êtres, qui ne sont pourtant pas négligeables… Il est, en effet, l'image de sa bonté et le rayonnement, non de Dieu mais de sa gloire et de sa lumière éternelle, l'exhalaison, non du Père mais de sa puissance, la pure émanation de sa gloire de Tout-puissant, le miroir sans tache de son activité (Sg 7,25-26), miroir à travers lequel Paul, Pierre et leurs semblables voient Dieu, car il a dit: «Qui m'a vu, a vu le Père qui m'a envoyé» (Jn 14,9).

ORIGENE, *Commentaire sur l'Évangile de Jean*, XIII, 151-153. Trad. C. Blanc (*SC* 222)

C'est au Logos que, dans l'histoire de la création racontée par Moïse, le Père a donné l'ordre: «Que la lumière soit», «Que le firmament soit» et tout le reste dont Dieu a ordonné la venue à l'existence. À lui, il a été dit: «Faisons l'homme à notre image et ressemblance». Et le Logos, ayant reçu l'ordre, a fait tout ce que le Père lui avait commandé. Nous le disons en nous fondant non sur des conjectures, mais sur la foi aux prophéties reçues chez les Juifs, où il est dit en propres termes de Dieu et des choses créées: «Il a dit et les choses furent, il a ordonné et elles furent créées» (Ps 32,9). Si donc Dieu donna l'ordre et les créatures furent faites, quel pourrait être, dans la perspective de l'esprit prophétique, celui qui fut capable d'accomplir le sublime commandement du Père, sinon Celui qui est, pour ainsi dire, Logos vivant et Vérité?

ORIGENE, *Contre Celse*, II, 9. Trad. M. Borret (*SC* 132)

Le Fils est engendré par le Père comme le reflet à partir de la lumière, comme la volonté qui sort de l'intelligence, ou comme le raisonnement qu'émet l'intelligence. Origène applique à cette génération les titres que Col 1,15 reconnaît au Fils: «il est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute création».

Voyons ce que signifie l'appellation d'image du Dieu invisible (cf. Col. 1,15), pour voir comment Dieu peut être dit justement père de son Fils… Cette image implique l'unité de nature et de substance du Père et du Fils (*Quae imago etiam naturae ac substantiae patris et filii continet unitatem*). En effet si «tout ce que le Père fait, le Fils le fait pareillement» (Jn 5,19), puisque le Fils fait tout comme le Père, l'image du Père est formée dans le Fils qui assurément est né de lui comme une volonté de lui, procédant de l'intelligence. C'est pourquoi je pense que la volonté du Père doit suffire à faire subsister ce que veut le Père. Dans son vouloir, il n'utilise pas une autre voie que la volonté qu'il émet dans son conseil. C'est ainsi que l'être subsistant du Fils est engendré par lui.

…C'est plutôt comme la volonté qui procède de l'intelligence sans en retrancher une partie, sans se séparer ni s'isoler d'elle, que le Père a engendré le Fils, à savoir son image, et comme il est invisible par nature, il a engendré de même une image invisible.

ORIGENE, *Traité des Principes*, I,2,6. Trad. H. Crouzel et M. Simonetti (*SC* 252)

Rien dans la Trinité ne doit être dit plus grand ou moins grand, puisque la source unique de la divinité tient toutes choses par sa Parole ou raison, et qu'elle sanctifie par l'Esprit (Souffle) de sa bouche tout ce qui mérite la sanctification... Mais il existe aussi, outre cette opération-là, une opération propre à Dieu le Père, celle par laquelle il a

accordé l'être à tous selon sa nature spécifique; il existe aussi un ministère propre au Seigneur Jésus-Christ à l'égard de ceux à qui il confère, selon sa nature spécifique, la raison; moyennant quoi, en plus de l'être, il leur est accordé l'être conforme au bien. Enfin il existe aussi la grâce de l'Esprit Saint, qui est accordée à ceux qui en sont dignes; elle est administrée par le Christ et opérée par le Père selon le mérite de ceux qui s'en rendent capables. Cela l'apôtre Paul le montre clairement, en exposant que l'action de la Trinité est unique et identique, lorsqu'il dit: «Il existe des partages de dons, mais c'est le même Esprit; il existe des partages de ministères, mais c'est le même Seigneur; il existe des partages d'opération, mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous» (1 Co 12,4-7). Cette phrase indique très clairement qu'il n'y a aucune différence dans la Trinité; mais ce qui est don de l'Esprit Saint est administré par le Fils et opéré par Dieu le Père.

ORIGENE, *Traité des Principes*, I,3,7. Trad. M. Harl, G. Dorival et A. Le Boulluec

Origène est le premier théologien à affirmer nettement la génération éternelle du Fils. Il le fait en commentant un verset du livre des Proverbes, où la Sagesse divine, identifiée au Fils, déclare: «Le Seigneur m'a créée comme principe de ses voies» (Prov 8,22).

Ou l'on dira que Dieu n'a pas pu engendrer cette Sagesse avant qu'il ne l'ait engendrée, de sorte qu'il a mis au monde ensuite ce qui n'existait pas auparavant, ou bien qu'il pouvait, certes, l'engendrer, mais – supposition qu'on ne doit pas faire – qu'il ne le voulait pas. L'une et l'autre hypothèses sont absurdes et impies, cela est clair, qu'on imagine que Dieu ait progressé de l'impuissance à la puissance ou que, pouvant le faire, il ait négligé ou différé d'engendrer la Sagesse. C'est pourquoi nous savons que Dieu est toujours Père de son Fils unique, né de lui, tenant de lui ce qu'il est, sans aucun commencement cependant.

ORIGENE, *Traité des Principes*, I,2,2. Trad. H. Crouzel et M. Simonetti (*SC* 252)

Tenir son être d'un autre n'implique pas nécessairement «avoir commencé à exister». La Sagesse est dite engendrée non plus au titre d'une «sortie» hors de Dieu au moment de la création, mais elle est engendrée depuis toujours, et s'identifie purement et simplement avec le Fils. Celui-ci est éternel parce que le Père ne va pas sans le Fils, qui est sa Vérité, sa Sagesse, et tout ce qui caractérise le Père:

Comment peut-il être dit qu'il fut un moment où le Fils n'aurait pas été? Cela revient à dire qu'il fut un moment où la Vérité n'aurait pas été, où la Sagesse n'aurait pas été, où la Vie n'aurait pas été, alors que dans tous ces aspects (d'être) est dénombrée parfaitement la substance du Père.

ORIGENE, *Traité des Principes*, IV,4,1. Trad. H. Crouzel et M. Simonetti (*SC* 268)

La comparaison du soleil et de son rayonnement met en valeur l'idée que non seulement le Fils est engendré «depuis toujours», mais encore qu'il est «sans cesse» engendré:

Voyons ce qu'est notre Sauveur: «Rayonnement de gloire» (cf. Hb 1,3); le rayonnement de gloire n'a pas été engendré une fois pour toutes (ἅπαξ) de manière à n'être plus engendré; mais aussi longtemps que la lumière est génératrice de rayonnement, aussi longtemps est engendré le «rayonnement de la gloire de Dieu» [...]. Le Sauveur est sans cesse engendré – ce qui lui fait dire: «Avant toutes les collines il m'engendre» (Pr 8,25), non pas: «avant toutes les collines il m'a engendré», mais bien: «Avant toutes les collines il m'engendre»

ORIGENE, *Homélie 9 sur Jérémie*, 4. Trad. P. Husson et P. Nautin (*SC* 232)

Pour en savoir plus:

Franceso-Élie EL KHOURY, *Une ténèbre dans la lumière de Dieu. Le Père et son Fils d'après le commentaire d'Origène sur saint Jean*, Lyon, Profac, 2008.

Controverse autour d'Origène

La pensée théologique d'Origène, dans ses aspects spéculatifs surtout, a fait difficulté à la postérité pour les raisons suivantes: l'absence d'études replaçant Origène dans son époque et s'étendant à l'ensemble de son œuvre, alors qu'on s'en tient la plupart du temps à des textes isolés dont d'autres apportent l'antithèse; l'ignorance des hérésies qu'il eut à combattre et qui ne sont pas celles qui ont préoccupé ses détracteurs; la projection sur son œuvre de précisions postérieures de vocabulaire; la confusion entre sa propre doctrine d'une part et, d'autre part, celle des origénistes postérieurs ou celle que supposaient les anti-origénistes, le manque d'une notion nette du développement du dogme, l'incompréhension de ce qu'est la recherche théologique.

De toutes les «erreurs» reprochées à l'Alexandrin une seule est clairement démontrable et encore ne peut-elle être traitée d'hérésie, car l'Église d'alors n'avait sur ce point aucune opinion ferme: c'est l'hypothèse de la préexistence des âmes qui auraient été créées toutes ensemble, vêtues de corps éthérés, et qu'une faute originelle, l'éloignement de la contemplation divine, aurait divisées en anges, en hommes, mis dans des corps terrestres comme dans un instrument de rédemption, et en démons. Cette hypothèse d'origine platonicienne fournissait à Origène une réponse, certes trop facile, aux doctrines des Marcionistes et des Valentiniens: elle lui permettait en outre d'échapper aux graves difficultés soulevées par les solutions que donnaient alors les chrétiens au problème de l'origine des âmes.

Le subordinatianisme d'Origène, subordonnant au Père le Fils et l'Esprit, n'est pas hétérodoxe, car il ne concerne ni l'identité de nature ni l'égalité de puissance: le Père est le premier parce qu'il est le Père et que dans l'«économie» c'est-à-dire l'activité de la Trinité au-dehors il a l'initiative et envoie en mission le Fils et l'Esprit. À l'inverse des Ariens Origène affirme clairement que le Fils est engendré de toute éternité: «Il n'y a pas eu de moment où il n'était pas», écrit-il à trois reprises et un de ces trois textes est cité en grec par Athanase. Si on tient compte de tous les textes d'Origène on ne peut dire que sa fameuse «apocatastase», c'est-à-dire la restauration des êtres à la fin des temps d'après 1 Co 15, 23-25, soit hétérodoxe, car elle n'est pas panthéistique et sur le retour en grâce des démons et des damnés les textes divergent.

Si on analyse les facteurs qui ont préparé la conversion de l'Empire romain au christianisme en la personne de Constantin dans les premières décennies du quatrième siècle, l'entreprise d'évangélisation de l'intelligenzia inaugurée par Clément d'Alexandrie et menée par Origène sur une grande échelle a eu certainement un rôle déterminant. Le mépris de Celse pour la pauvreté intellectuelle du christianisme n'est plus de mise après l'œuvre d'Origène et, si Porphyre prend la relève de Celse dans la seconde moitié du troisième siècle, il ne lui est plus possible de voir dans le christianisme une religion d'ignorants.

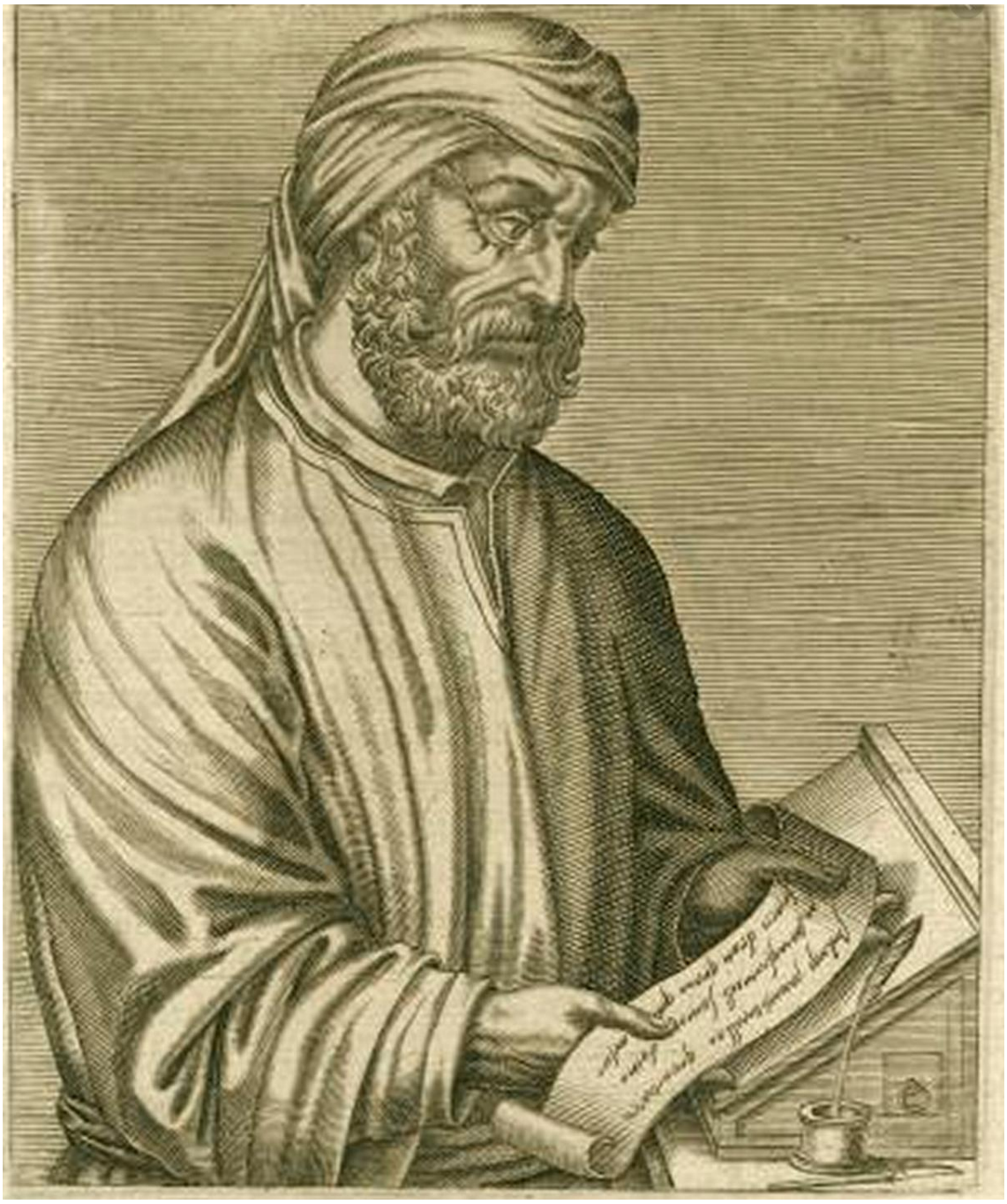
H. CROUZEL, dans *Connaissance des Pères de l'Église* 3 (février 1982), p. 9.

Pour en savoir plus:

G. FRITZ, art. «Origénisme», dans *Dictionnaire de Théologie Catholique*, XI/2, 1932, col. 1535-1588.
H. CROUZEL, art. «Origénisme», dans *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien*, II, 1990, p. 1838-1841.

Le Pape Benoît XVI a consacré une de ses catéchèses de l'année 2007 à saint Origène. Elle est accessible à l'adresse http://www.patristique.org/-Catechese-.html

TERTULLIEN



Gravure du 16e siècle

Originaire de Carthage, marqué par les traits caractéristiques du christianisme africain latin, Tertullien écrit sous Septime Sévère (193-211) et Caracalla (211-217), à une époque de persécution marquée par des personnalités ecclésiales importantes (les papes Victor, Zéphyrin, Calixte, les écrivains de langue grecque Hippolyte, Clément d'Alexandrie, Origène) et pendant une période d'intense élaboration doctrinale en situation de rupture avec le judaïsme et en confrontation avec le paganisme. Tertullien se convertit à la foi chrétienne après une jeunesse sensuelle et agitée. Dès lors, même s'il connaît le grec, et l'écrit, il devient l'un des premiers écrivains ecclésiastiques latins à inculturer le christianisme à la culture romaine dans sa langue. Au fil d'une évolution vers toujours plus de rigorisme moral et ascétique, il laisse un nombre considérable d'ouvrages de nature apologétique, doctrinale et polémique. À partir de 207, la dérive de Tertullien vers le montanisme va aller croissant et se manifester de plus en plus clairement dans ses écrits. Après 212, la rupture avec la grande Église est consommée et l'adhésion au montanisme totale: Le *De fuga in persecutione* affirme qu'il est interdit de se soustraire à la persécution, le *De monogamia* s'oppose encore aux secondes noces, le *De pudicitia* refuse à l'Église le droit de remettre les péchés. Tertullien a été un pionnier dans l'élaboration dogmatique de thèmes théologiques importants et a su forger les termes susceptibles de les énoncer en latin : Trinité, Personne, «deux états réunis et non confondus en une seule personne», par exemple. Sa conception de l'Église mère et ses positions eschatologiques opposées à celles des gnostiques sont aussi à remarquer. Il est difficile de définir sa véritable attitude sur le problème de la participation des chrétiens à la vie publique de la cité romaine ou encore l'opposition radicale qu'il verrait entre vérités révélées dans l'Écriture et raison humaine. La pensée et la personnalité de Tertullien se révèlent complexes, toujours en mouvement, dérivant au fil des ans vers un rigorisme et un extrémisme qui correspondait à sa pente naturelle, peut-être aussi à une tentative de compenser ses débordements de jeunesse.

D'après J.-J. ROUCHI, dans *Dictionnaire des théologiens et de la théologie chrétienne*, sous la direction de G. REYNAL, Paris, 1998, p. 430-431.

Quelques ouvrages d'introduction

ALEXANDRE J., *Une chair pour la gloire. L'anthropologie réaliste et mystique de Tertullien* (Théologie historique, 115), Paris, 2001.

FREDOUILLE J.-C., *Tertullien et la conversion de la culture antique* (Études augustiniennes, Série Antiquité, 47), Paris, 1972.

HENNE Ph., *Tertullien l'Africain* (Histoire), Paris, Éditions du Cerf, 2011.

OSBORN E., *Tertullian, First Theologian of the West*, Cambridge, 1997.

RAMBAUX C., *Tertullien face aux morales des trois premiers siècles*, Paris, 1979.

SPANNEUT M., *Tertullien et les premiers moralistes africains*, Gembloux, 1969.

« Tertullien », *Connaissance des Pères de l'Église* 71 (sept. 1998): articles de vulgarisation.

Principales œuvres de Tertullien

Écrits apologétiques de Tertullien:

197	*Ad Nationes*	adressé aux élites païennes
197	*Apologeticum*	adressé aux magistratss de Carthage
212	*Ad Scapulam*	adressé au gouverneur de Carthage Scapula

Quelques écrits de polémique antihérétique:

198-203	*De baptismo*	Sur la nécessité du baptême	*SC* 35
203	*De praescriptione haereticorum*	Contre l'hérésie en général	*SC* 46
207-208	*Adversus Marcionem*	Contre Marcion (5 livres)	*SC* 365.368. 399.456.483
210	*Adversus Valentinianos*	Contre le gnosticisme	*SC* 280-281
210-211	*Adversus Praxean*	Contre le modalisme	

Quelques autres écrits dogmatiques de Tertullien:

206	*De carne Christi*	Contre le docétisme	*SC* 216-7
211	*De resurrectione mortuorum*	Sur la résurrection corporelle	*PDF* 15
210-213	*De anima*	Sur l'immortalité de l'âme	SC 601

Quelques écrits de Tertullien relevant de la théologie morale:

196-197?	*De idolatria*	Sur les professions qui ne conviennent pas au chrétien	
198-203	*De oratione*	Commentaire du Notre Père	
197-202	*De spectaculis*	Contre les spectacles, les jeux du cirque…	*SC* 332
198-203	*Ad uxorem*	Contre le remariage	*SC* 273
196-197 (II) 205-206 (I)	*De cultu feminarum*	Contre la mode	*SC* 173
vers 204	*De paenitentia*	Sur la pénitence seconde	*SC* 316
204	*De patientia*		*SC* 310
208	*De corona*	Contre le métier des armes	
208-209	*De fuga in persecutione*	L'attitude qu'il faut avoir face aux persécutions	
208-209	*De velandis virginibus*	Sur le port du voile	*SC* 424
avant 212	*De exhortatione castitatis*	Contre le remariage	*SC* 319
214-215	*De monogamia*	Contre le remariage	*SC* 343

«Le sang des chrétiens est une semence»

*Ces lignes concluent l'*Apologétique*. Tertullien s'adresse aux gouverneurs romains.*

Elles ne servent à rien, Vos cruautés les plus raffinées. Elles sont plutôt un attrait pour notre secte. Nous devenons plus nombreux, chaque fois que vous nous

moissonnez: le sang des chrétiens est une semence (*semen est sanguis christianorum*). Il y en a beaucoup chez vous qui exhortent à supporter la douleur et la mort : par exemple, Cicéron dans ses *Tusculanes*, Sénèque dans ses *Choses fortuites*, Diogène, Pyrrhon, Callinicus. Et pourtant leurs paroles ne trouvent pas autant de disciples que les chrétiens qui enseignent par leurs actions. Cette « obstination» même, que vous nous reprochez, est une leçon. Qui, en effet, à ce spectacle, ne se sent pas ébranlé et ne cherche pas ce qu'il y a au fond de ce mystère? Qui donc l'a cherché sans se joindre à nous? Qui s'est joint à nous sans aspirer à souffrir pour acheter la plénitude de la grâce divine, pour obtenir de Dieu un pardon complet au prix de son sang? Car il n'est pas de faute qui ne soit pardonnée au martyr. Et voilà pourquoi nous vous rendons grâces, à l'instant, pour vos sentences. Telle est la contradiction entre les choses divines et les choses humaines: quand vous nous condamnez, Dieu nous absout.

TERTULLIEN, *Apologétique*, 50,13-16. Trad. J.-P. Waltzing

La nécessité du baptême

Tertullien est l'auteur du premier traité sur le baptême chrétien. Il rend compte de cete pratique de l'Église et la justifie, contre un membre d'une secte gnostique qui affirmait que l'immersion dans l'eau ne peut purifier l'âme.

Le présent ouvrage va traiter de notre sacrement de l'eau, de cette eau qui nous lave des péchés contractés au temps de notre aveuglement originel et nous délivre pour la vie éternelle. Il ne sera pas superflu pour instruire aussi bien ceux qui en sont justement au stade de la formation que ceux qui, s'étant contentés d'avoir reçu la foi sans approfondir les racines des traditions, traînent pareillement, du fait de leur ignorance, une foi sujette à tentation. Précisément, il nous est arrivé depuis peu une vipère des plus venimeuses, de la secte des Caïniens, et sa doctrine en a séduit un grand nombre. Qu'elle s'en prenne surtout au baptême, c'est bien naturel! Vipères, aspics, basilics recherchent d'ordinaire les lieux arides et sans eau. Mais nous, petits poissons, qui tenons notre nom de notre *ichthus* Jésus-Christ[1], nous naissons de l'eau et ce n'est qu'en demeurant en elle que nous sommes sauvés.

TERTULLIEN, *Le baptême*, 1. Trad. Fr. Refoulé (*SC* 35)

Les hérétiques n'ont pas voix au chapitre

Voici la prescription que nous dégageons: du moment que Jésus-Christ, Notre Seigneur, a envoyé les apôtres prêcher, il ne faut point accueillir d'autres prédicateurs que ceux que le Christ a institués. Car nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils l'a révélé (Mt 11,27). Or on ne voit pas que le Christ l'ait révélé à d'autres qu'aux apôtres qu'il a envoyés prêcher — prêcher ce que, bien entendu, il leur avait révélé. Mais quelle était la matière de leur prédication, autrement dit, qu'est-ce que le Christ leur avait révélé? Ici encore j'élève cette prescription que, pour le savoir, il faut nécessairement s'adresser à ces mêmes Églises que les apôtres ont fondées en personne, et qu'ils ont eux-mêmes instruites, tant de «vive voix», comme on dit, que, plus tard, par lettres.

Dans ces conditions, il est clair que toute doctrine qui est en accord avec celle de ces Églises, matrices et sources de la foi, doit être considérée comme vraie, puisqu'elle contient évidemment ce que les Églises ont reçu des apôtres, et ce que les apôtres ont reçu du Christ, le Christ de Dieu Par contre, toute doctrine doit être a priori jugée comme venant du mensonge, qui contredit la vérité des Églises des apôtres, du Christ et

[1] Mot grec signifiant « poisson ». Tertullien voit dans ἰχθύς l'acrostiche de Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ υἱός σωτήρ (Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur).

de Dieu Reste donc à démontrer que cette doctrine, qui est la nôtre (…), procède de la tradition des apôtres, et que, par le fait même, les autres viennent du mensonge. Nous sommes en communion avec les Églises apostoliques, parce que notre doctrine ne diffère en rien de la leur: c'est là le signe de la vérité.

TERTULLIEN, *De la prescription des hérétiques*, 21. Trad. P. de Labriolle (*SC* 46)

«Il faut croire puisque c'est absurde»!

Cette formule, déformée par la philosophie médiévale en credo quia absurdum*, a été considérée comme une profession générale d'anti-rationalisme de la part de Tertullien. En fait, le contexte montre que ce que Tertullien entend dire ici, ce n'est pas que la foi, en général, consiste à croire ce qui est absurde, mais que le chrétien ne rougit pas de croire en la crucifixion, parce qu'elle relève de la sagesse de Dieu, bien qu'elle soit absurde aux yeux du monde.*

«Dieu a choisi ce qui était folie aux yeux du monde pour emplir de confusion sa sagesse» (1 Co 1,27). Qu'est-ce donc que cette folie? Serait-ce le retour des hommes au culte du vrai Dieu, le rejet de l'erreur, l'enseignement de la justice, de la chasteté, de la miséricorde, de la patience, et de l'innocence en toute chose? Mais cela, ce n'est pas de la folie. Cherche donc ce qu'il a appelé ainsi; et si tu te fais fort d'avoir déjà trouvé, est-il rien d'aussi fou que de croire en un Dieu qui est né – et encore d'une vierge, et encore dans la chair –, qui s'est vautré dans tous ces outrages de la nature. Prétendrait-on que cela n'est pas de la folie? Et serait-il autre chose que Dieu ait pu choisir pour défier la sagesse de ce monde? Cependant, au compte de cette sagesse, on croit plus facilement que Jupiter s'est fait cygne ou taureau que Marcion ne croit en un Christ fait homme!

Oui, il est d'autres folies aussi folles que celles-là, concernant les outrages que Dieu souffrit dans sa Passion… Le Christ n'est-il pas mort aussi réellement qu'il a été réellement crucifié? N'est-il pas aussi réellement ressuscité qu'il était, cela va de soi, réellement mort? Serait-ce faussement que Paul a décrété parmi nous qu'il ne savait rien d'autre queJésus crucifié? Serait-ce faussement qu'il l'a mis au tombeau, faussement qu'il nous a enseigné sa résurrection? Dans ce cas notre foi est également fausse et rien ne sera que fantôme dans tout ce que nous espérons du Christ…

Je suis sauvé si je ne rougis point de mon Seigneur. Car il a dit: «Qui rougira de moi, je rougirai aussi de lui» (Mt 10,33)… Le Fils de Dieu a été crucifié? Je n'ai pas honte puisqu'il faut avoir honte. Le Fils de Dieu est mort? Il faut y croire puisque c'est absurde (*credibile est quia ineptum est*). Il a été enseveli, il est ressuscité: cela est certain puisque c'est impossible (*certum est quia impossibile*).

TERTULLIEN, *La chair du Christ*, 4,5–5,4. Trad. J.-P. Mahé (*SC* 215)

Dieu et le Christ, fondements et modèles de patience

La patience du Seigneur a reçu une blessure dans la personne de Malchus[2]: aussi a-t-il maudit pour la suite les œuvres du glaive, et en rendant son intégrité physique à celui qu'il n'avait pas fait souffrir de sa main il lui a donné réparation, grâce à la patience, mère de la miséricorde. Je ne dis rien de sa crucifixion, il était venu pour cela: cependant, pour affronter la mort, avait-il besoin encore d'insultes? Mais, au moment de s'en aller, il voulait se rassasier du plaisir de la patience: on lui crache dessus, on le frappe, on se moque de lui, on l'habille de façon dégradante, on le couronne de façon plus dégradante encore. Foi admirable dans l'équanimité! Celui qui s'était proposé de se cacher sous une figure humaine n'a rien imité de l'impatience humaine! C'est à ce signe

[2] Serviteur du grand prêtre à qui saint Pierre a tranché l'oreille droite au moment de la Passion, geste que Jésus a condamné (Jn 18,10). D'après Lc 22,51, Jésus aurait guéri Malchus.

plus qu'à tout autre, pharisiens, que vous auriez dû reconnaître le Seigneur: aucun être humain ne pouvait faire preuve d'une telle patience! De si belles et si grandes leçons, dont la sublimité est sans doute chez les païens un argument contre la foi, mais chez nous sa raison et son support, apportent, avec une netteté suffisante, à ceux à qui il a été donné de croire, la preuve, non seulement par les paroles du Seigneur, dans son enseignement, mais encore par sa passion, du fait de son courage, que la patience est un caractère spécifique de Dieu, l'effet et la réalisation d'une propriété innée.

TERTULLIEN, *De la patience*, 2-3. Trad. J.-Cl. Fredouille (*SC* 310)

L'avis de Tertullien sur le métier de professeur

Le De idololatria *condamne l'idolâtrie et, par la même occasion, une série de professions liées à l'idolâtrie: non seulement celles de sculpteur ou de peintre, d'astrologue, de magicien ou de soldat, mais aussi celle de maître d'école, puisque la matière de l'enseignement des lettres n'est autre que la littérature païenne, emplie de l'image des «idoles» ou des «démons» (les dieux du paganisme).*

Il y a le cas des maîtres de l'enseignement primaire et des professeurs de Lettres des autres niveaux d'enseignement. Il faut moins à leur propos se poser le problème que se rendre d'emblée à l'évidence: ils touchent à l'idolâtrie, sous les formes les plus diverses.

En premier lieu, ils ne peuvent se dispenser de mentionner les dieux païens[3], de les appeler par leurs noms, d'expliquer leurs généalogies, de raconter les mythes auxquels ils sont mêlés, de faire connaître leurs attributions et les honneurs respectifs dont on les a comblés, et puis de respecter les fêtes et anniversaires de ces mêmes dieux, comme si c'étaient des impôts dont ils leur seraient redevables.

Quel est l'instituteur qui, à supposer qu'il ne tienne pas compte du calendrier hebdomadaire des sept idoles, n'en célébrera pas moins (au mois de mars) les Quinquatries[4]? Il n'est pas jusqu'au premier versement des frais de scolarité d'un nouvel élève qu'il ne consacre au nom et au culte de Minerve[5]; de la sorte, bien qu'il ne soit pas prostitué à quelque idole, il va de soi qu'il participe, ne serait-ce que verbalement, de l'idolâtrie. En quoi est atténuée la gravité de la souillure du fait qu'il perçoit des appointements consacrés aux dénominations et aux honneurs d'une idole?

Les Minervales pour Minerve, les Saturnales pour Saturne[6], il n'est pas question pour lui de s'y dérober. Ajoutons les étrennes qu'on essaie de se faire offrir, les gratifications qu'on extorque pour la fête des Sept Collines, les fêtes en l'honneur de Bacchus, ou pour un banquet de famille, les écoles qu'il faut décorer de guirlandes pour Flore[7] . Les épouses des flamines et édiles offrent des sacrifices et on accorde des jours de congé pour mettre l'école à l'honneur.

Mêmes festivités pour l'anniversaire d'une idole: tout le cortège du diable s'y précipite en foule. Comment penser que tout cela puisse être convenable pour un chrétien tout court, si l'on pense que cela ne l'est déjà pas pour un chrétien professeur?

---

[3] À Rome, le *magister ludi* (maître de l'enseignement primaire) puis le *grammaticus* (maître de l'enseignement secondaire) fondaient en grande partie leur enseignement sur la pratique des textes dits classiques (Virgile, Horace, etc.).

[4] La semaine apparaît à Rome au début de notre ère, sous l'influence conjuguée de la religion juive et de l'astrologie chaldéenne. Chaque jour était censé être sous l'influence d'une planète (appelée du nom d'un dieu, d'une «idole» pour reprendre la terminologie de Tertullien), à laquelle il était consacré. Les Quinquatries, fêtes en l'honneur de Minerve, correspondent au 19 mars (cinquième jour après les ides).

[5] Le minerval.

[6] Les Minervales se célébraient le cinquième jour après les Ides de mars. Les Saturnales se célébraient le 17 décembre.

[7] La fête des Sept Collines (Septimontium) se célébrait le 11 décembre; les Bacchanales relevaient du culte privé; les Floralia se célébraient le 29 avril.

Nous savons qu'on peut dire[8]: Si enseigner les Lettres est interdit aux serviteurs de Dieu, alors il leur sera interdit aussi de les apprendre. Et comment serait-on instruit à la sagesse humaine d'ici-bas, comment formerait-on son jugement, comment apprendrait-on à se conduire alors que le moyen de formation pour toute existence, c'est la Littérature? Comment exclure les disciplines profanes sans exclure du même coup les disciplines sacrées?

Voyons donc le caractère indispensable de cette formation littéraire et considérons que, si d'un côté elle est difficile à admettre, de l'autre, il n'est pas facile de l'éviter. Les fidèles sont plutôt appelés à apprendre les Lettres qu'à les enseigner. Apprendre est une chose, enseigner en est une autre. Posons le cas d'un fidèle qui enseignerait les Lettres; à chaque instant se greffe sur elles quelque instruction sur les idoles: indubitablement, les enseigner c'est les mettre en valeur, en transmettre la tradition, c'est en confirmer l'existence, les mentionner c'est porter témoignage en leur faveur.

C'est même les attester comme des dieux, rien qu'à les désigner par ce terme, alors que la Loi interdit formellement (nous l'avons dit) de dire «dieux» en en parlant (cf. Ex 23, 13) et de conférer ce nom à une vaine idole. C'est ainsi que les tout premiers pas sur le chemin qui mène à la foi au diable sont accomplis dès l'enseignement du rudiment. Il est indispensable de poser la question: commet-on le péché d'idolâtrie en enseignant la mythologie?

Or, lorsqu'un fidèle s'attelle à l'étude de ces disciplines, ou bien, d'ores et déjà, il comprend toute l'importance de l'enjeu, et loin de se montrer réceptif, il n'admet rien automatiquement; ou bien, il est malheureusement beaucoup plus vulnérable dans le cas contraire. Il y a une autre alternative: lorsqu'il commencera à comprendre, il comprendra inévitablement d'abord ce qu'il a appris d'abord, à savoir ce qui concerne Dieu et la Foi; dès lors, toutes ces erreurs, il les rejettera avec dégoût, bien loin de s'y montrer réceptif. Et il sera aussi bien protégé que l'est une personne avertie qui reçoit d'une autre non avertie un poison, mais qui ne l'absorbe pas.

Notre fidèle a donc la nécessité pour excuse, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen pour lui de se mettre à étudier. Il est facile de ne pas enseigner les Lettres, ne pas les apprendre l'est moins; de même toutes les autres souillures ayant pour origine les solennités publiques spécifiques aux écoles, l'élève fidèle aura moins de peine à en éviter le contact que le maître à ne pas les répandre par son enseignement.

TERTULLIEN, *L'idolâtrie*, 10

Devenu montaniste, Tertullien montre l'incompatibilité du métier militaire et de la profession de foi chrétienne.

Ainsi donc, il sera permis à un chrétien de ceindre le glaive, alors que le Seigneur a prédit que quiconque se servira de l'épée périra par l'épée (Mt 26,52)? Il se lancera dans les batailles, lui qui est un enfant de paix qui doit s'abstenir même de porter ses différends devant les tribunaux? Il infligera les fers, le cachot, la torture, lui qui ne doit même pas se venger des affronts? En outre, il prendra son tour de garde et consacrera à d'autres plus de temps qu'au Christ? Il acceptera le service le dimanche, alors que ce jour-là il ne le doit qu'au Christ? Il se laissera placer en faction devant les temples des faux dieux auxquels il a renoncé, et les démons qu'il a mis en fuite le jour par ses exorcismes, il les protégera pendant la nuit, en prenant appui et repos sur la lance dont fut percé le côté du Christ ?

TERTULLIEN, *Sur la couronne*, 11,7-8

Aux objections, Tertullien répond:

---

[8] Tertullien met dans la bouche d'un adversaire supposé l'objection essentielle: celle de la formation intellectuelle de l'individu, qui est indispensable à une bonne compréhension des Ecritures.

Il est trop tard pour parler ainsi. C'est avant le baptême qu'il fallait réfléchir, et imiter ce prudent architecte qui, avant de commencer la maison, établit un devis pour voir s'il pourra faire face aux dépenses. D'ailleurs vous avez encore maintenant les paroles et les exemples du Seigneur, qui vous enlèvent toute excuse. Vous dites: «Je serai dans la misère». – Le Seigneur a proclamé heureux ceux qui sont dans la misère (cf. Mt 5,3). «Je n'aurai pas de quoi manger». – Le Seigneur nous dit: ne vous préoccupez pas de la nourriture, et pour ce qui est du vêtement, il nous a proposé l'exemple des lis (Mt 6,25-28). «Il me faut de l'argent pour vivre». – Il faut tout vendre et distribuer aux pauvres (Mt 19,21). «Il faut penser à ses enfants». – Quiconque met la main à la charrue et regarde derrière soi est un mauvais ouvrier (Lc 9,62).

TERTULLIEN, *L'idolâtrie*, 12

Les parures sont sacrilèges

Pour Tertullien, une femme qui se farde déforme l'image de Dieu qui est en elle et revêt le masque du monsonge:

N'allez pas au-delà des exigences d'une hygiène simple et raisonnable, au-delà de ce qui plaît à Dieu. C'est lui faire insulte que de se couvrir de pommades, de se frotter de rouge sur les joues et de rimel les yeux. Apparemment, vous n'aimez pas l'ouvrage de Dieu, vous le trouvez imparfait et blâmez l'auteur de l'univers? Vous le blâmez en modifiant son œuvre, en la retouchant, en y ajoutant les fioritures que vous souffle le créateur à rebours: le diable! Qui en effet pourrait vous apprendre à changer votre corps sinon celui dont la malice a changé l'esprit des hommes? C'est lui, n'en doutons pas, qui a disposé votre cœur, en sorte que votre main fasse violence à Dieu. Les beautés de la nature sont l'œuvre de Dieu, celles de l'artifice sont l'œuvre du diable. Quel crime que d'ajouter les inventions de Satan à la divine création! (…) Le chrétien qui aura recours au Malin, ne pourra, je le crains, porter plus avant le nom de chrétien: il n'appartiendra plus qu'à celui dont il écoute la voix

TERTULLIEN, *La toilette des femmes*, II, 5. Trad. H. Delanne, dans *La femme. Les grands textes de Pères de l'Église* (Lettres chrétiennes)

Mais Tertulline s'en prend aussi aux hommes:

L'autre sexe doit bien avouer qu'il a aussi ses coquetteries: on se taille la barbe en pointe, on s'épile, on se rase, on lisse ses cheveux, on les teint si on blanchit, on s'arrache les premiers cheveux argentés; on supprime tous les poils de sa peau avec des pommades de femme; on s'adoucit les membres en les frottant de quelque pommade; à tout propos on consulte son miroir, on s'y regarde, anxieusement. Pourtant, quand on connaît Dieu, la volonté de plaire ne doit-elle pas abdiquer, puisqu'on a renoncé à la luxure, ne doit-on pas condamner tous ces chichis aussi vains qu'impudiques ? Là où est Dieu, est la chasteté et la chasteté ne va pas sans sa compagnete sa gardienne, la gravité.

TERTULLIEN, *La toilette des femmes*, II, 8. Trad. H. Delanne.

Tertullien montaniste et l'Église

Voici une des déclarations «montanistes» de Tertullien.

L'Église est proprement et principalement l'Esprit lui-même, en qui réside la trinité de l'unique divinité, Père, Fils et Saint Esprit. C'est lui qui rassemble cette Église que le Seigneur a établie en ces trois. C'est pourquoi depuis lors tout groupe de personnes réunies dans cette foi constitue une Église pour l'Auteur et Consécrateur. Et ainsi, il est vrai que l'Église pardonne les péchés, mais c'est l'Église de l'Esprit, par l'intermédiaire d'un homme spirituel, et non l'Église assemblée d'évêques.

Le Pape Benoît XVI a consacré une de ses catéchèses de l'année 2007 à Tertullien. Elle est accessible à l'adresse http://www.patristique.org/-Catechese-.html

CYPRIEN DE CARTHAGE

SAINT CYPRIEN. Basilique Saint-Apollinaire le Neuf (Ravenne)

Quelques œuvres traduites en français

Correspondance, trad. par L. Bayard, 2 vol., Paris, 1945 : trad. M. Poirier, Paris, 2015. Traduction des Lettres 1–20 par S. Deléani, Paris, 2007.

De l'unité de l'Église catholique, trad. V. Saxer (*Pères dans la Foi*), Paris, 1979 ; texte latin et trad. par M. Poirier (*SC* 500), Paris, 2006.

À Donat, La vertu de patience, éd. et trad. par J. Molager (*SC* 291), Paris, 1982.

La bienfaisance et les aumônes, éd. et trad. par M. Poirier (*SC* 440), Paris, 1999.

La jalousie et l'envie, éd. et trad. par M. Poirier (*SC* 519), Paris, 2008.

Sur ceux qui sont tombés, texte latin et trad. par M. Poirier (*SC* 440), Paris, 2012.

La *Vie de Cyprien* par le diacre Pontius est accessible en traduction française dans *Trois vies: Cyprien, Ambroise, Augustin* (coll. «Les Pères dans la foi», 56), Paris, 1994 (trad. de N. Plazanet-Siarri).

Quelques études sur Cyprien

COLSON J., *L'évêque, lien d'unité et de charité chez saint Cyprien de Carthage*, Paris, 1961.

JOURJON M., *Cyprien de Carthage* (coll. «Église d'hier et d'aujourd'hui»), Paris, 1957 (vulgarisation).

MONCEAUX P., *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. 2: *Saint Cyprien et son temps*, Bruxelles, 1966.

SAUMAGNE Ch., *Saint Cyprien, évêque de Carthage, «pape» d'Afrique (248-258)* (coll. «Études d'antiquités africaines»), Paris, 1975.

SAXER V., *Vie liturgique et quotidienne à Carthage au milieu du IIIe siècle. Le témoignage de saint Cyprien et de ses contemporains d'Afrique* (coll. «Studi di antichità cristiana», 29), Rome, 1969.

«Cyprien» = *Connaissance des Pères de l'Église* 31 (sept. 1988).

Saint Cyprien est né en Afrique vers 200. Sa conversion se place vers 245. Il reçoit le baptême, devient prêtre et bientôt est élu évêque de Carthage, en 248 ou 249. Il mourra martyr en 258. Peu de temps après son élection à l'épiscopat éclate la persécution de Dèce (249-252). Tout individu suspect de ne pas honorer les dieux est convoqué ou arrêté: on lui demande d'offrir une victime et de renier le Christ. Cyprien estime qu'il aidera davantage son Église en se cachant un certain temps et en soutenant son peuple à distance. Quand il revient à Carthage (vers avril-mai 251), il doit régler la question des *lapsi*, c'est-à-dire des chrétiens «tombés» durant la persécution. Ceux qui ont apostasié sont nombreux: ils ne sont plus dans la communion ecclésiale. Ils ne pourront participer à nouveau aux prières et à l'eucharistie que s'ils sont réintégrés dans l'Église. Cela suppose qu'ils fassent pénitence, confessent publiquement leur faute et soient relevés par l'imposition des mains de l'évêque et du clergé. Mais ces prescriptions sont loin d'être toujours respectées. L'évêque de Carthage multiplie ses instructions et en informe Rome. Le pape Corneille, que Cyprien soutient énergiquement contre le prêtre Novatien qui vient de créer un schisme en se faisant sacrer évêque de Rome, adopte la même conduite à l'égard des *lapsi*. Par contre, l'évêque de Carthage va s'opposer au pape Étienne au sujet du baptême des hérétiques (255-258). La question est de savoir si l'on doit rebaptiser les hérétiques ou les schismatiques lorsqu'ils reviennent à la vérité. Les pratiques sont différentes selon les Églises: ainsi à Rome et à Alexandrie, on se contente d'une simple réconciliation; en Afrique et en Asie Mineure, on exige qu'hérétiques et schismatiques soient rebaptisés. Cyprien prend nettement position dans ce sens: les *lapsi* ne peuvent conférer les sacrements parce qu'ils sont «dehors». Le baptême est «le baptême de l'Église». Peu de temps après, dès l'automne de 257, éclatera la persécution de Valérien: saint Cyprien partira de nouveau en exil, y

restera une année, et rentrera dans sa ville pour y subir le martyre. Au service de la vie de l'Église, Cyprien manifeste une réelle fécondité littéraire. On lui doit plusieurs traités, dont le plus célèbre est le De Ecclesiae catholicae unitate qui est une véritable apologie de l'unité de l'Église: «On ne peut avoir Dieu pour père quand on n'a pas l'Église pour mère». Sa correspondance comporte 81 Lettres, dont 65 écrites par lui: elles constituent une véritable mine de renseignements sur la vie des communautés chrétiennes en cette période. La passion de l'unité est la clé de voûte de l'œuvre littéraire et apostolique de ce grand témoin de la foi. L'union des cœurs et la cohésion des fidèles autour de leurs pasteurs constituent les traits essentiels de la vie en Église: «Tu devrais comprendre que l'évêque est dans l'Église et l'Église dans l'évêque» (*Lettre* 66). Cyprien est, avec Ignace d'Antioche, l'un des plus grands docteurs de l'unité de l'Église.

D'après J. RIGAL, dans *Dictionnaire des théologiens et de la théologie chrétienne*, sous la direction de G. REYNAL, Paris, 1998, p. 123-124.

Enfanté à une vie nouvelle

Cyprien décrit l'expérience de sa conversion et de son baptême

Pour moi, lorsque j'étais prostré dans les ténèbres d'une nuit sans clarté, et lorsque, hésitant et indécis, j'étais ballotté au hasard par la houle dans la mer du siècle agité, ignorant de ma vie, étranger à la vérité et à la lumière, j'estimais vraiment difficile et pénible, vu mes habitudes d'alors, ce que promettait pour me sauver la divine miséricorde: on pouvait naître à nouveau, et, enfanté à une vie nouvelle par le bain de l'eau qui procure le salut, dépouiller ce que l'on avait été auparavant, et, tout en gardant sa constitution physique, changer l'homme, esprit et âme...

Voilà ce que souvent je me disais en moi-même. Effectivement moi aussi j'étais retenu, empêtré dans les mille égarements de ma vie précédente, dont je ne croyais pas pouvoir me défaire: c'est ainsi que j'obéissais aux vices qui faisaient corps avec moi; désespérant de m'améliorer j'encourageais mes maux comme s'ils étaient déjà mon bien propre et mes esclaves de naissance.

Mais après qu'avec le secours de l'eau qui régénère les taches de mon ancienne vie eurent été lavées et que la lumière d'en haut se fut répandue dans mon âme délivrée et purifiée, après que j'eus reçu l'Esprit venu du ciel et qu'une seconde naissance m'eut changé en un homme nouveau, ce fut merveille comme aussitôt je vis la certitude lever mes doutes, s'ouvrir les barrières, s'éclairer les ténèbres, devenir facile ce qui précédemment semblait difficile, possible à pratiquer ce que je croyais impossible, à telle enseigne qu'il m'était donné de reconnaître comme terrestre ce qui auparavant, né de la chair, était enclin au péché, comme déjà divin ce que dorénavant animait l'Esprit Saint. Tu sais assurément et tu reconnais tout comme moi ce que nous a enlevé ou ce que nous a apporté cette mort des péchés, cette vie des vertus.

CYPRIEN, *À Donat*, 3-4. Trad. J. Molager (*SC* 291)

Pas de pénitence à la sauvette

Cyprien est pris entre deux feux dans l'affaire des lapsi. Il s'oppose aux rigoristes qui leur refusent le pardon de l'Église, mais aussi à ceux, prêtres ou confesseurs, qui ont accordé le pardon de leur propre autorité.

Il est apparu, frères très chers, un nouveau genre de désastre et, comme si la tempête de la persécution avait trop peu fait rage, il s'est ajouté de surcroît, sous l'enseigne de la miséricorde, un mal trompeur et un fléau séduisant. Contre la vigueur de l'Évangile,

contre la loi du Seigneur notre Dieu, la légèreté de certains prodigue la communion à des inconscients: il s'agit là d'une paix sans valeur ni vérité, dangereuse à ceux qui la donnent et sans profit à en attendre pour ceux qui la reçoivent. Ils ne cherchent plus à se laisser soigner avec patience, ni à trouver le vrai remède en faisant pénitence; le repentir a été expulsé de leur cœur, le souvenir d'avoir commis une faute de la plus extrême gravité leur a été enlevé. On masque les blessures de gens en train de mourir, on recouvre une plaie mortelle installée au plus profond des chairs en dissimulant le mal dont ils souffrent. Ils reviennent des autels du diable et s'approchent des mystères du Seigneur avec des mains salies, imprégnées de la fumée des sacrifices. Ils n'ont quasiment pas fini de digérer la nourriture empoisonnée des idoles, ils ont le gosier plein encore des relents du crime qu'ils ont commis et de l'odeur laissée par des contacts maléfiques, et ils se jettent sur le corps du Seigneur. (…) On fait violence au corps et au sang du Seigneur; leurs mains et leur bouche sont plus fautives envers lui maintenant que lorsqu'ils l'ont renié. Avant d'avoir expié leur faute, avant d'avoir fait l'aveu de leur forfait, avant d'avoir purifié leur conscience par le saint ministère et la main de l'évêque, avant d'avoir apaisé le Seigneur offensé dont l'indignation les menace, ils s'imaginent que la marchandise que certains cherchent à leur vendre en des discours trompeurs est la paix. Il n'y a pas là de paix, mais une guerre, et l'on n'unit pas quelqu'un à l'Église en le séparant de l'Évangile.

CYPRIEN, *De lapsis*, 15-16. Traduction M. Poirier (*SC* 547)

Contre le schisme, à propos de Novatien

À l'époque où l'Église d'Afrique du Nord était déchirée par le schisme de Novat et de Felicissimus (tous deux partisans d'une réconciliation immédiate et inconditionnelle des lapsi), à Rome le pape Corneille voyait se dresser contre lui le prêtre Novatien, qui refusait aux apostats tout espoir de réconciliation avec l'Église. Novatien partit en dissidence et créa sa propre Église de «purs». Appelé à prendre position, le concile de Carthage (251), se déclara solidaire de Corneille, suivant en cela l'avis de Cyprien.

Puisque l'Église seule a l'eau vivifiante et le pouvoir de baptiser et de purifier, celui qui dit que l'on peut être baptisé et sanctifié chez Novatien, devrait établir d'abord et montrer que Novatien est dans l'Église, ou la gouverne. L'Église en effet est une, et ne peut, étant une, être à la fois dedans et dehors. Si elle est chez Novatien, elle n'était pas chez Corneille [l'évêque légitime de Rome]; mais si elle était chez Corneille, qui succéda par une ordination légitime à l'évêque Fabianus, et à qui le Seigneur, outre l'honneur épiscopal, a donné aussi la gloire du martyre, Novatien n'est pas dans l'Église, et ne peut pas être considéré comme un évêque, lui qui, au mépris de la tradition évangélique et apostolique, est sorti de lui-même et n'a succédé à personne. En effet, celui-là ne peut gouverner l'Église qui n'a pas été ordonné dans l'Église.

Que les âmes chrétiennes soient unies entre elles par le lien ferme et indissoluble de la charité, c'est ce que montrent les sacrifices mêmes du Seigneur. En effet, quand le Seigneur appelle son corps le pain fait de la réunion d'un grand nombre de grains, il marque l'unité de notre peuple, qu'il figurait. Et quand il appelle son sang le vin exprimé d'un grand nombre de grappes et de grains, et formant une liqueur unique, il marque que notre troupeau est fait d'une multitude ramenée à l'unité. Si Novatien est uni à ce pain du Seigneur, s'il est mêlé au breuvage du Christ, on pourra croire qu'il lui est possible d'avoir la grâce de l'unique baptême de l'Église, s'il est bien établi qu'il garde l'unité de l'Église.

CYPRIEN, *Lettre* 69, 3, 1 ; 5, 2. Traduction L. Bayard

L'accord de Corneille et de Cyprien

Dans cette lettre adressée au pape Corneille, Cyprien exprime son accord profond avec l'évêque de Rome.

Nous avons reçu, frère très cher, les glorieux témoignages de votre foi, de votre courage, et votre belle confession nous a donné tant de joie que nous nous considérons

comme participant à vos mérites et à votre gloire. Comme il n'y a entre nous qu'une église, qu'une âme et qu'un cœur, quel évêque ne se réjouirait de la gloire d'un autre évêque comme d'une gloire propre à lui-même, et quel est le groupe de frères qui ne serait heureux de voir des frères dans la joie? On ne saurait dire toute l'allégresse, toute la satisfaction qui s'est manifestée ici, quand nous avons appris ces heureuses nouvelles de votre courage; quand nous avons su que vous avez servi de chef aux frères dans la confession, mais aussi que la confession du chef a été rehaussée par la conformité de sentiment des frères. Ainsi en marchant à la gloire le premier, vous avez eu beaucoup de compagnons de gloire; vous avez décidé les fidèles à être confesseurs, en vous montrant prêt, le premier, à confesser pour tous. Nous ne savons que louer le plus en vous, ou bien votre foi prompte et ferme, ou bien cette affection des frères qui ne permet pas de séparation. Le courage de l'évêque marchant le premier s'est montré publiquement, l'union des frères suivant l'évêque s'est affirmée de même. Il n'y a eu chez vous qu'un cœur et qu'une voix, et toute l'Église de Rome a confessé Jésus Christ…

Pensons l'un à l'autre, dans l'union des cœurs et des âmes; prions chacun de notre côté, l'un pour l'autre; dans les moments de persécution et les difficultés, soutenons-nous par une charité réciproque, et si à l'un de nous Dieu fait la grâce de mourir bientôt et de précéder l'autre, que notre amitié continue auprès du Seigneur, que la prière pour nos frères et nos sœurs ne cesse pas de s'adresser à la miséricorde du Père. Je souhaite, frère très cher, que vous vous portiez toujours bien.

CYPRIEN, *Lettre* 60, 4, 2. Traduction L. Bayard

Hors de l'Église, pas de salut

Salus extra ecclesiam non est*: cette affirmation péremptoire vise les fauteurs de schismes de l'époque de Cyprien, responsables de ruptures délibérées avec la «mère Église». Cyprien considère qu'ils se privent eux-mêmes de la source de vie.*

Sur l'interprétation de ce texte et l'histoire de l'interprétation de l'adage, voir Bernard SESBOÜÉ, *Hors de l'Église pas de salut. Histoire d'une formule et problèmes d'interprétation*, Paris, 2004.

Est-ce que l'efficacité du baptême peut être plus grande que celle de la confession du Christ devant les hommes, que celle des souffrances où l'on est baptisé dans son propre sang? Et pourtant ce baptême-là lui-même ne sert pas à l'hérétique qui, ayant confessé le Christ, a été mis à mort hors de l'Église: à moins que les patrons et les défenseurs des hérétiques ne les proclament martyrs, quand une fausse confession du Christ les a fait mettre à mort, et que, contre l'affirmation de l'Apôtre déclarant qu'il ne leur sert de rien d'être brûlés ou tués ils ne leur accordent la gloire et la couronne du martyre! Que si le baptême même de la confession publique et du sang répandu ne peut profiter à l'hérétique au point de vue du salut, attendu qu'il n'y a point de salut hors de l'Église, à combien plus forte raison ne lui servira-t-il de rien d'avoir été lavé d'une eau corrompue dans les ténèbres d'une caverne de voleurs. Non seulement il n'y aura pas laissé ses fautes anciennes, mais il en aura plutôt contracté de nouvelles, d'une gravité plus grande. Aussi le baptême ne peut-il nous être commun avec les hérétiques, avec qui ni Dieu le Père, ni le Christ son fils, ni le saint Esprit, ni la foi ni l'Église ne nous sont communs. Et voilà pourquoi il faut baptiser ceux qui viennent de l'hérésie à l'Église, afin qu'étant régénérés divinement et préparés au royaume de Dieu par le vrai, légitime et unique baptême de l'Église, ils reçoivent la vie de l'un et de l'autre sacrement, car il est écrit: «Nul, s'il ne renaît de l'eau et de l'esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu» (Jn 3,5).

CYPRIEN, *Lettre* 73,21. Traduction L. Bayard

Nul ne peut avoir Dieu pour père s'il n'a l'Église comme mère

L'épouse du Christ ne peut souffrir l'adultère, elle est incorruptible et pudique. Elle ne connaît qu'une maison, elle garde avec une chaste pudeur la sainteté d'un lit

unique. Elle nous conserve à Dieu, elle destine au royaume les fils qu'elle a enfantés. Quiconque se sépare de l'Église pour s'unir à une adultère, se frustre des promesses de l'Église; il n'accédera pas aux récompenses du Christ, quiconque abandonne l'Église du Christ. C'est un étranger, un profane, un ennemi. Nul peut avoir Dieu pour père s'il n'a l'Église pour mère. Si l'on avait pu se sauver en dehors de l'arche de Noé, on le pourrait aussi en dehors de l'Église. Le Seigneur nous en avertit en disant: «Qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui n'amasse pas avec moi dissipe» (Mt 12, 30). Celui qui brise la paix du Christ et sa concorde, agit contre le Christ; celui qui amasse en dehors de l'Église, dissipe l'Église du Christ. Le Seigneur dit: «Le Père et moi nous sommes un» (Jn 10,30). Il est écrit encore à propos du Père, du Fils et du Saint-Esprit: «Ces trois sont un» (1 Jn 5,7). Qui dès lors croira que l'unité, dérivée de la solidarité divine, liée au mystère céleste, puisse être morcelée dans l'Église et dissoute par la séparation de volontés en conflit? Quiconque ne se tient pas à cette unité, ne se tient pas à la loi de Dieu, ne se tient pas à la foi du Père et du Fils, ne se tient pas en vie ni dans le salut.

CYPRIEN, *De l'unité de l'Église*, 6. Traduction V. Saxer

La primauté de Pierre

Dans le traité Sur l'unité de l'Église catholique*; Cyprien développe deux idées maîtresses: l'Église comme unité et l'épiscopat comme «corps» au service de cette unité. Le chapitre 4, qui envisage la situation particulière de l'évêque de Rome au service de cette unité, est conservé en deux versions, probablement toutes deux authentiques.*

La foi se démontre facilement sur le court chemin de la vérité. Le Seigneur dit à Pierre: «Moi je te dis: Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne tiendront pas contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux: quoi que tu lies sur la terre, sera tenu pour lié dans les cieux, et quoi que tu délies sur la terre, sera tenu pour délié dans les cieux» (Mt 16, 18-19).

Recension A

Après sa résurrection, il dit la même chose à Pierre: «Pais mes brebis» (Jn 21, 17). Sur lui il bâtit l'Église, à lui il confie la charge de paître les brebis. Quoiqu'il donne à tous les apôtres un pouvoir pareil, néanmoins il n'établit qu'une seule chaire et en vertu de son autorité il organise l'origine et la raison d'être de l'unité. Les autres apôtres aussi étaient ce qu'était Pierre, mais à Pierre est donnée la primauté: ainsi est montré qu'il n'y a qu'une Église et qu'une chaire. Tous les apôtres sont certes pasteurs, mais un

Recension B

C'est sur un seul homme qu'il édifie l'Église. Après sa résurrection, il a certes donné à tous les apôtres un pouvoir pareil en leur disant: «Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. Recevez le Saint-Esprit. À quiconque vous remettrez les péchés, ils seront remis; à quiconque vous les retiendrez, ils seront retenus» (Jn 20, 2 1-23). Néanmoins, pour manifester l'unité de l'Église, il place en un seul, en vertu de son autorité, l'origine de cette unité. Les autres apôtres aussi étaient ce qu'était Pierre, revêtus d'honneurs pareils et de pouvoirs communs; mais à l'origine, ceux-ci découlent de l'unité d'une personne, afin qu'apparaisse l'unité de l'Église. Cette Église unique est aussi annoncée dans le Cantique des Cantiques par le Saint-Esprit au nom du Seigneur: «Unique est ma colombe, unique ma parfaite; elle est l'unique aux yeux de sa mère, la préférée pour celle qui la mit au jour» (Ct 6, 9). Quiconque ne se tient pas à cette unité, croit-il se tenir dans la foi? Quiconque répond et résiste à l'Église, prétend-il être dans l'Église? Le bienheureux apôtre Paul nous donne le

seul troupeau est signalé, que conduisent au pâturage tous les apôtres en un accord unanime. Quiconque ne se tient pas à cette unité de Pierre, croit-il se tenir dans la foi? Quiconque déserte la chaire de Pierre, sur lequel est fondée l'Église, se flatte-t-il d'être dans l'Église?

même enseignement et nous découvre le même mystère de l'unité en disant: «Un seul corps et un seul esprit, une seule espérance au terme de votre vocation; un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu» (Ep 4,4-6).

5. Cette unité, nous devons la retenir fermement et la revendiquer, nous autres évêques surtout, qui présidons dans l'Église, afin de prouver que l'épiscopat est également un et sans division. Que nul ne trompe les frères par le mensonge; que nul ne corrompe la vraie foi par une prévarication de la foi.

L'épiscopat est un, chaque évêque en détient une partie dans l'indivision. L'Église est une, elle forme une multitude toujours plus étendue grâce à une fécondité toujours plus grande. Ainsi les rayons du soleil sont nombreux, mais sa lumière est unique; nombreuses sont les branches de l'arbre, mais unique le tronc vigoureux, planté sur des racines tenaces; d'une seule source viennent bien des ruisseaux, et bien que leur multiplicité ne découle que de la surabondance des eaux, leur origine est cependant unique. Sépare un rayon de soleil de sa masse, et l'unité de la lumière n'en subit pas de division; arrache une branche à l'arbre, et la branche arrachée ne pourra plus germer; coupe un ruisseau de sa source, et coupé il tarit. Il en est de même de l'Église. Illuminée de la lumière du Seigneur, elle répand ses rayons dans le monde entier; mais une est sa lumière partout diffusée, sans que l'unité de son corps en soit morcelée. Ses branches couvrent la terre entière de leur vitalité exubérante, ses ruisseaux s'épanchent au loin avec largesse: pourtant unique est la tête, unique la source, unique la mère aux fécondes et successives maternités. C'est elle qui nous enfante, son lait qui nous nourrit, son esprit qui nous anime.

CYPRIEN, *De l'unité de l'Église*, 4-5. Traduction V. Saxer

La rude franchise d'un évêque

Faut-il ou non rebaptiser un hérétique qui se convertit à l'Église catholique? À Rome et à Alexandrie, on reconnaissait la validité du baptême administré par les schimstiques, pourvu qu'il ait été conféré suivant les formes requises et l'intention de l'Église. En Afrique, en Asie mineure et en Syrie, on estimait par contre que jamais un schimstique ne pouvait administrer un baptême valide et qu'il fallait, en conséquence, baptiser (éventuellement à nouveau) tous les convertis qui venaient de groupes séparés. Le concile africain de l'automne 255 réaffirma la position africaine traditionnelle, et Cyprien se chargea de notifier cette décision au pape Étienne. Il le fait d'une manière péremptoire:

Pour régler certaines affaires, en les soumettant à l'examen d'une assemblée, nous avons été obligés, frère très cher, de nous réunir à plusieurs évêques et de tenir un concile. Beaucoup de questions y ont été apportées et mises au point. Mais nous devions vous écrire et conférer avec votre gravité et votre sagesse de celle-là surtout qui intéresse l'autorité épiscopale, l'unité et la dignité de l'église catholique, qui sont d'institution divine. Nous avons donc décidé que ceux qui ont été immergés hors de l'Église, et souillés d'une eau profane, quand ils viennent à nous et à l'Église qui est une, devaient être baptisés, parce que c'est trop peu de leur imposer la main pour qu'ils reçoivent le Saint Esprit, s'ils ne reçoivent aussi le baptême de l'Église...

Quant à ce que font les hérétiques, nous avons récemment établi avec soin que ce n'est pas un baptême, et qu'on ne peut rien obtenir par la grâce du Christ chez ceux qui s'opposent au Christ...

Voilà, frère très cher, ce que, en raison du respect et des égards que nous avons réciproquement et de notre sincère amitié, nous avons cru devoir porter à votre connaissance, pensant bien que votre zèle pour la religion et la sincérité de votre foi vous feront agréer des déclarations sincères et qui tendent au bien de la religion. Au surplus, nous n'ignorons pas que certains n'abandonnent jamais l'idée dont ils se sont une fois pénétrés, et ne changent pas facilement d'avis, mais, tout en gardant avec leurs collègues le lien de la paix et de la concorde, retiennent certains usages particuliers, qui ont eu une fois cours chez eux. En cela, nous non plus nous ne prétendons faire violence ni donner de loi à personne, chaque évêque ayant toute liberté dans l'administration de son église, sauf à rendre compte à Dieu de sa conduite. Nous souhaitons, frère très cher, que vous vous portiez toujours bien.

CYPRIEN, *Lettre* 72,1,1; 3. Traduction L. Bayard

Voici comment Cyprien s'exprime comment président du concile africain de septembre 256:

Nul parmi nous ne se constitue en évêque des évêques; nul n'oblige ses confrères, par la tyrannie ou la crainte, à une obéissance forcée. Tout évêque, dans l'exercice de sa liberté et de son pouvoir, a le droit de penser ce qu'il veut. Il ne peut pas plus être jugé par un autre, que lui-même n'en peut juger un autre. Nous devons tous attendre le jugement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le seul qui possède le pouvoir de nous préposer au gouvernement de son Église et de juger nos actes[1]

Actes du concile de Carthage de 256 (*CSEL* 3, 1, p. 436)

Cyprien fait connaître à l'évêque Quintus de Maurétanie la sentence du concile africain concernant le baptême des schismatiques. Lorsqu'il s'étonne que d'autres évêques soient d'un avis différent, c'est le pape Étienne qui est ici visé en premier lieu.

Pierre, que le Seigneur a choisi tout d'abord, et sur lequel il a bâti son Église, se trouvant par la suite en désaccord avec Paul au sujet de la circoncision, ne montra point d'arrogance ou de prétention insolente; il ne dit point qu'il avait la primauté, et que les nouveau-venus et les moins anciens devaient plutôt lui obéir, et il ne méprisa point Paul, sous le prétexte qu'il avait été persécuteur de l'Église, mais il se rendit de bonne grâce à la vérité et aux justes raisons que Paul faisait valoir. Il nous donnait ainsi une leçon d'union et de patience, et nous apprenait à ne point nous attacher avec obstination à notre propre sentiment, mais à faire plutôt nôtres, quand elles sont conformes à la vérité et à la justice, les idées bonnes et salutaires qui peuvent nous être suggérées par nos frères et nos collègues.

CYPRIEN, *Lettre* 71,3,1. Traduction L. Bayard

Ils nous ont quittés comme des voyageurs

Nous ne devons pas pleurer nos frères que l'appel du Seigneur a retirés de ce monde, puisque nous savons qu'ils ne sont pas perdus mais partis avant nous: ils nous ont quittés comme des voyageurs, des navigateurs, pour nous précéder. Nous devons donc les envier au lieu de les pleurer, et ne pas nous vêtir ici-bas de sombres vêtements alors qu'ils ont revêtu là-haut des robes blanches. Ne donnons pas aux païens l'occasion de nous reprocher avec raison de nous lamenter sur ceux que nous déclarons vivants auprès de Dieu, comme s'ils étaient anéantis et perdus. Nous trahissons notre espérance et notre foi si ce que nous disons paraît simulacre, feinte et mensonge. Il ne sert à rien d'affirmer son courage en parole et d'en détruire la vérité par les faits.

Lorsque nous mourons, nous passons par la mort à l'immortalité – et la vie éternelle ne peut être donnée que si nous sortons de ce monde. Ce n'est pas là un point

[1] Cf. Lettre, 55, 21: «Pourvu que le lien de la concorde subsiste et que persévère la fidélité indissoluble à l'unité de l'Eglise catholique, chaque évêque règle lui-même ses actes et son administration comme il l'entend, sauf à en rendre compte au Seigneur »

final mais un passage. Au terme de notre voyage dans le temps, c'est notre passage dans l'éternité. Qui ne se hâterait vers un plus grand bien? Qui ne désirerait être changé et transformé à l'image du Christ et parvenir plus vite à la dignité de la gloire céleste? Notre cité, dit saint Paul, c'est le ciel. C'est de là que nous attendons comme Sauveur le Seigneur Jésus Christ. Il transfigurera notre corps de misère pour le conformer à son corps de gloire (Ph 3,20-21).

CYPRIEN, *Traité sur la mort*, 20.22. Traduction Orval

Le martyre de Cyprien

Première comparution

En août 257, l'empereur Valérien relance la persécution, en visant avant tout les têtes des Églises. Cyprien est arrêté, et le proconsul le condamne à l'exil.

Sous le consulat des empereurs Valérien, consul pour la quatrième fois, et Gallien, consul pour la troisième fois, le troisième jour des calendes d'octobre, à Carthage, dans la salle d'audience, le proconsul Paternus dit à Cyprien:

— Les très saints empereurs Valérien et Gallien ont daigné m'adresser une lettre avec l'ordre, pour ceux qui ne pratiquent pas la religion romaine, d'avoir à prendre part aux cérémonies de son culte. Après l'interrogatoire préliminaire d'identité, que me réponds-tu ?

L'évêque Cyprien répondit: — Je suis chrétien et évêque. Je ne reconnais pas d'autres dieux en dehors du Dieu unique et vrai, créateur du ciel et de la terre, de la mer et de tout ce qu'ils contiennent. C'est lui que, nous autres chrétiens, nous servons, lui que nous prions jour et nuit pour nous, pour tous les hommes et pour le salut des empereurs eux-mêmes.

Paternus: — Persévères-tu dans ta résolution ?

Cyprien: — Une bonne résolution, que Dieu approuve, ne doit pas être changée.

Paternus: — Peux-tu donc, conformément aux ordres de Valérien et Gallien, partir en exil à Curubis ?

Cyprien: — Je partirai.

Paternus: — Ce n'est pas seulement au sujet des évêques qu'ils m'ont écrit, mais aussi au sujet des prêtres. Je veux que tu me dises quels sont les prêtres demeurant dans cette ville.

Cyprien: — Selon vos lois, il ne doit pas y avoir de délateurs: c'est une loi juste et utile. C'est pourquoi je ne puis les dénoncer et les faire accuser. Qu'on les recherche dans leurs cités.

Paternus: — Je les ferai rechercher dès aujourd'hui.

Cyprien: — Notre discipline nous interdit de nous présenter de nous-mêmes au tribunal. Même au risque d'encourir ton déplaisir et ton blâme, ils ne pourront donc se présenter d'eux-mêmes; c'est à toi de les rechercher et trouver.

Paternus: — Je les trouverai.

Puis il ajouta : — Ils (= les empereurs) ont aussi interdit les réunions cultuelles et l'accès aux cimetières. Si quelqu'un ne se conforme pas à ces ordres salutaires, il sera décapité.

Cyprien: — Fais ce qui t'est ordonné.

Le proconsul Paternus donna alors l'ordre d'envoyer l'évêque Cyprien en exil.

Actes de Cyprien, 1. Trad. V. Saxer, dans *Saints anciens d'Afrique du Nord*, Rome, 1979, p. 83-84.

Deuxième comparution et exécution

Cyprien comparut une deuxième fois devant le proconsul, le 14 septembre 258, et fut condamné à mort. Le récit de son exécution est le témoin du début du culte des reliques: le sang du martyr fut précieusement recueilli sur des linges.

Le dix-huitième jour des calendes d'octobre, la foule se rendit à la campagne de Sextus, conformément à l'ordre du proconsul Galerius Maximus. Celui-ci convoqua Cyprien le jour même à son tribunal dans la cour de la villa Sauciolus. À l'ouverture de l'audience, le proconsul Galerius Maximus dit à l'évêque Cyprien: — C'est toi Thascius Cyprien?

L'évêque répondit: — C'est moi.

Galerius: — Tu es le chef de cette secte sacrilège?

Cyprien: — Je le suis.

Galerius: — Les très saints empereurs t'ont ordonné de sacrifier.

Cyprien: — Je ne le ferai pas.

Galerius: — Réfléchis bien.

Cyprien: — Fais selon tes ordres. Dans une chose si claire, il n'y a pas à réfléchir.

Galerius Maximus, après en avoir délibéré avec son jury, prononça la sentence en ces termes: «Tu as vécu longtemps dans cette religion sacrilège, tu as entraîné beaucoup de personnes dans ta conspiration néfaste, tu t'es mis dans l'opposition aux dieux des Romains et à leur religion sacrée. Les pieux et saints empereurs Valérien et Gallien, ainsi que le noble César Valérien, n'ont pas pu te ramener à la pratique de leurs rites. C'est pourquoi, arrêté comme chef et porte-drapeau de criminels impies, tu serviras d'exemple à ceux que tu as associés à ton forfait: tu paieras ton genre de vie de ton sang.»

En conclusion, il lut avec difficulté sur les tablettes la sentence de condamnation: «Il a été décidé que Thascius Cyprien sera exécuté par le glaive.» L'évêque Cyprien répondit: «Grâce à Dieu». À la lecture de la sentence, la foule des frères s'écria: «Nous aussi, qu'on nous décapite avec lui! Il s'ensuivit un mouvement confus des frères et beaucoup de monde suivit.» Quant à Cyprien, il fut conduit dans le champ de Sextus. Là, il quitta son manteau, s'agenouilla par terre et se prosterna en prière devant le Seigneur. Puis il quitta sa dalmatique qu'il donna aux diacres et resta en sous-vêtements de lin pour attendre le bourreau. Quand celui-ci fut venu, il lui fit remettre par les siens vingt-cinq pièces d'or, pendant que les frères étendaient devant lui des linges et des serviettes. Alors Cyprien se couvrit les yeux avec les mains. Comme il n'arrivait pas à attacher lui-même le bandeau, le prêtre Julien et le sous-diacre Julien le lui nouèrent sur les yeux. C'est ainsi que le bienheureux Cyprien souffrit le martyre.

Actes de Cyprien. Trad. V. Saxer, *op. cit*., p. 85-86.

Le Pape Benoît XVI a consacré une de ses catéchèses de l'année 2007 à saint Cyprien. Elle est accessible à l'adresse http://www.patristique.org/-Catechese-.html

LA LITTÉRATURE CHRÉTIENNE EN ORIENT AU TOURNANT DU IIIe ET DU IVe SIÈCLE

Du point de vue de la patrologie, la période qui va de la mort de saint Cyprien (258) aux origines de la controverse arienne (vers 320) apparaît comme une période de transition, moins riche que d'autres en personnalités et en œuvres marquantes. On peut évoquer la figure et les écrits de Lactance du côté des Latins; chez les Grecs, on peut citer plusieurs noms, mais la seule œuvre imposante qui nous soit parvenue est celle d'Eusèbe de Césarée.

Pourtant les quarante dernières années du 3e siècle (de 260 à 302) ont été des années heureuses pour l'Église; elle jouit alors d'une tolérance de fait de la part du pouvoir impérial et peut se développer ouvertement. Mais nous ne possédons que peu de renseignements sur la vie ecclésiale pendant cette période. Au plan de la pensée, on a gardé la trace de plusieurs débats: l'un au sujet de Paul de Samosate, un intrigant parvenu au siège épiscopal d'Antioche, condamné par un synode en 268 parce qu'il mettait en cause la divinité du Christ; un autre entre l'évêque Denys d'Alexandrie et le pape Denys de Rome (259-268) concernant la formulation de la foi trinitaire: on comprenait mal à Rome qu'on puisse parler à la suite d'Origène de trois «hypostases» divines, mot que l'on traduisait par «substances» (*hypo-stasis* = *sub-stantia*): prélude à des malentendus persistants entre Latins et Grecs sur le vocabulaire trinitaire et christologique. Méthode d'Olympe s'y fit remarquer par ses positions «antiorigénistes», terme qu'il faut relativiser car, hors les points contestés, il ne se refusait nullement à s'inspirer des écrits d'Origène. On a gardé de lui un traité spirituel sur la virginité chrétienne, intitulé *Le Banquet*, par allusion évidemment au célèbre *Banquet* de Platon.

Brusquement, en 302, l'empereur Dioclétien rallume la persécution, la plus dure que l'Église ancienne a subie et qui ne s'éteindra qu'en 313 en Orient. C'est un terrible réveil et l'épiscopat se trouve à nouveau affronté à des problèmes internes aigus: question des *lapsi* et schismes rigoristes multiples; l'unité de l'Église d'Égypte est brisée pour plusieurs décennies malgré l'action de l'évêque saint Pierre d'Alexandrie, mort martyr en 311; quant à l'Église d'Afrique du Nord, c'est pour plus d'un siècle qu'elle est déchirée par le schisme donatiste. Parmi les victimes de la persécution, on trouve des intellectuels tels que Pamphile de Césarée, savant continuateur d'Origène en Palestine, martyr en 309 ou 310; Lucien d'Antioche, savant bibliste lui aussi et théologien, qui passe pour l'inspirateur de l'«École» exégétique et christologique d'Antioche, mort martyr en 312. Il ne nous reste que des bribes des écrits de Pamphile et rien de ceux de Lucien.

Puis les années 312-313 marquent un tournant décisif pour l'Église: en s'emparant du pouvoir, Constantin et son collègue Licinius mettent fin à la persécution du christianisme dans l'Empire romain et établissent la tolérance religieuse. Constantin évolue vers la foi chrétienne et favorise positivement l'Église; cette protection impériale ne tardera certes pas à manifester son ambiguïté et les évêques auront à défendre leur indépendance et parfois à la payer cher. Il n'empêche que ce retournement inespéré de la situation de l'Église va permettre un épanouissement exceptionnel de sa vitalité en tous les domaines; les 4e et 5e siècles sont la grande époque des Pères, de saint Athanase à saint Cyrille d'Alexandrie, à saint Augustin et à saint Léon. Délivrée de l'hostilité du pouvoir, mis à part le court intermède du règne de Julien «l'Apostat» (361-363), l'Église ne l'est toutefois pas de ses problèmes intérieurs. Dans son histoire et bien qu'elles ne soient pas toute cette histoire, les grandes controverses doctrinales vont occuper le devant de la scène; l'Église qu'ont connue Athanase et Augustin est une Église à la fois en plein épanouissement et en crise; le développement de la pensée chrétienne en sera stimulé et provoqué; les Pères et les conciles forgeront les bases théologiques et dogmatiques sur lesquelles s'appuie toujours la foi. Entre-temps, le paganisme religieux ancien s'étiole, mais la culture antique, assumée par les Pères

de l'Église, va, grâce à eux, non seulement survivre, mais trouver un ferment de rénovation et s'ouvrir à des temps nouveaux.

D'après J. LIEBAERT, *Les Pères de l'Église*, vol. 1. *I^e-IV^e siècle* (Bibliothèque d'Histoire du Christianisme), Paris, 1986, p. 129-131.

LE «CREDO» D'ARIUS ET LE «CREDO» DE NICÉE

Pour situer le débat et ses prolongements:

BOULARAND E., *L'hérésie d'Arius et la foi de Nicée*, 2 vol., Paris, 1972.
DE DURAND G.-M., «Réflexions sur les quatre premiers conciles œcuméniques», dans *RSPT* 86 (2002), pp. 3-26.
GRILLMEYER A., *Le Christ dans la tradition chrétienne*. I. *De l'âge apostolique à Chalcédoine (451)* (coll. «Cogitatio fidei», 72), Paris, 1973.
KELLY J.N.D., *Initiation à la doctrine des Pères de l'Église*, Paris, 1968.
LIÉBART J., *L'Incarnation*. I. *Des origines au Concile de Chalcédoine* (coll. «Histoire des dogmes», 3), Paris, 1966.
PRESTIGE G.L., *Dieu dans la pensée patristique*, Paris, 1955.
SESBOÜÉ B., *Jésus-Christ dans la tradition de l'Église* (coll. «Jésus et Jésus-Christ», 17), Paris, 1982.
SESBOÜÉ B. - WOLINSKI J., *Le Dieu du salut* (coll. «Histoire des dogmes», 1), Paris, 1994 (avec une bonne bibliographie, classée par sujets).
STUDER B., *Dieu Sauveur. La rédemption dans la foi de l'Église ancienne*, Paris, 1989.

Le Dieu d'Arius

Arius est, semble-t-il, fondamentalement préoccupé de préserver une certaine idée de Dieu: radicalement transcendant au monde, unique, sans principe dont il dériverait, inexprimable, inaccessible, immuable, «impassible» (au sens qu'il ne peut rien subir), étranger au temps. Le vocabulaire est plus philosophique, que biblique; le souci de sauvegarder l'absolu de Dieu n'en représente pas moins la part de vérité recelée par l'arianisme.

La faille de la théologie d'Arius est dans sa démarche. Au lieu de soumettre cette définition à la lumière de la foi révélée, il en fait au contraire le critère de son interprétation de la foi. Dieu est le principe sans principe, séparé de tous les autres êtres par un abîme infranchissable. Or le Verbe n'est pas sans principe puisqu'il dérive du Père; il est en contact avec le monde et, au surplus, dans son incarnation, il se montre «muable», «passible», soumis au temps. Il n'appartient donc pas, conclut Arius, à l'ordre de l'Absolu divin, mais à l'ordre des êtres «dérivés», bien que seul il dérive du Père et qu'il soit l'auteur des autres êtres. Ainsi, seul le Père est «Dieu véritable»; le Verbe et, a fortiori, l'Esprit ne peuvent être dits Dieu que de manière toute relative.

Le refus d'identifier le Fils et l'Esprit avec l'Unique peut apparaître comme une régression vers un monothéisme d'Ancien Testament. Mais on songe surtout à la triade néo-platonicienne: Plotin avait posé au sommet de tout «l'Un», absolument transcendant, «au-delà de l'être» ; de l'Un émanent l'Intelligence, puis l'Ame du monde, dont dérivent les esprits inférieurs. On soupçonne, à l'arrière-plan de l'arianisme, cette théologie cosmologique et ce schéma hiérarchisé. Cependant, dans les textes d'Arius lui-même, ce fond philosophique ne transparaît pas. Son argumentation est essentiellement scripturaire, tirant parti de textes d'Ancien Testament, tels Proverbes 8, 22 («Dieu m'a créée au commencement de ses voies») où la Sagesse est unanimement identifiée chez les Pères avec le Verbe, et des textes christologiques difficiles du Nouveau Testament: Marc 13, 32 (le Fils ignore le jour du

jugement), Jean 14, 28 («le Père est plus grand que moi»), Colossiens 1, 15 (le Christ «premier-né de toute créature »), etc...

Arius pose incontestablement des questions à la foi: comment penser Dieu venant dans le monde et dans le temps, l'Absolu s'engageant dans le relatif? Celse déjà avait formulé l'objection. Comment interpréter la «médiation» du Christ entre Dieu, et les hommes (1 Timothée 2, 5) (une tendance de la piété spontanée n'est-elle pas de voir dans le Christ comme un intermédiaire à mi-chemin entre Dieu et nous?). Comment concevoir et dire en même temps l'Unique et le Dieu Père, Fils et Saint-Esprit? Mais la foi interroge aussi Arius: si on le suit, que devient la révélation concrète du Dieu de la Bible et de Jésus Christ, le Tout autre certes, mais aussi le Tout proche? L'Incarnation, le salut ne nous mettraient-ils en relation avec Dieu que de manière médiate, par intermédiaire interposé, sans que nous rencontrions proprement Dieu en Jésus Christ? Le Christ d'Arius n'est plus l'Emmanuel: Dieu avec nous pour nous sauver; il n'est que le Verbe «muable » réduit momentanément au rang d'âme humaine en vue d'une épreuve grâce à laquelle il mérite ses titres divins: une histoire transcendante du Logos, qui n'est plus notre histoire. On ne reconnaît plus, dans cette lecture dénaturante du mystère, le Christ des anciens Pères ni la *Trinitas* de Tertullien ou le Dieu d'Origène. La compréhension de la foi et l'interprétation de l'Ecriture sont pliées à une idée préconçue du divin et à une stricte logique déductive. La crise arienne, avec ses péripéties doctrinales, révèle la situation difficile de la foi réfléchie, entre la soumission au donné révélé d'une part, les requêtes de la raison et les séductions de l'esprit d'autre part.

D'après J. LIÉBAERT, *Les Pères de l'Église*, vol. 1. *I^e^-IV^e^ siècle*, p. 135-136.

Profession de foi d'Arius avant Nicée

Arius, déposé de sa charge, envoya vers 320-321 à son évêque, Alexandre d'Alexandrie une profession de foi développée, qui emploie volontairement des formules traditionnelles, voire archaïsantes, afin de ne pas heurter de front son évêque. Mais Arius y récapitule également quelques-unes de ses thèses caractéristiques: le Fils est engendré par la volonté du Père; il a un rapport (ici assez flou) au temps; enfin le terme «consubstantiel» est refusé en raison des représentations matérielles qu'Arius ne cesse d'y dénoncer. Arius affirme également qu'il y a «trois substances» en Dieu. Le terme grec sous-jacent n'est pas celui d'ousia, mais celui d'hypostasis, pris à l'époque au sens de substance, comme l'atteste le canon du Concile de Nicée. L'expression affirmant «trois hypostases en Dieu», qui appartiendra plus tard à la formule trinitaire, demandera donc une considérable évolution sémantique, afin de la faire passer du sens de «trois substances» à celui de «trois subsistences» ou personnes subsistant dans une unique substance. D'ici-là elle demeure une expression soit franchement arienne, soit très ambiguë.

La foi que nous avons reçue de nos ancêtres et que nous avons apprise de toi, très bienheureux père, est celle-ci: nous connaissons un Dieu seul inengendré, seul éternel, seul sans principe, seul vrai, immortel, seul sage, seul bon, seul tout-puissant, seul juge, modérateur et gouverneur de toutes choses, immuable et sans changement.... qui a engendré avant les temps éternels son fils unique, par qui il a fait les siècles et toutes choses. (Fils) engendré non en apparence, mais en vérité, subsistant par un effet de sa volonté, immuable et sans changement, créature parfaite de Dieu, mais non comme une des créatures; produit, mais non comme une des choses produites...

Mais, comme nous le disons, il a été créé avec les temps et avant les siècles et il a reçu du Père la vie et l'être et les splendeurs de gloire que le Père lui a conférées. En effet, en lui donnant l'héritage de toutes choses le Père ne s'est pas privé de ce qu'il a en lui-même, d'être sans principe. Car il est la source de tout.

C'est pourquoi il y a trois substances, le Père, le Fils et le Saint Esprit. Dieu, qui est justement cause de tous les êtres, est absolument seul à être sans principe. Le Fils, engendré hors du temps par le Père, créé et fondé avant les siècles, n'était pas avant d'être engendré, mais, engendré hors du temps avant toutes choses, seul il a été produit

par le Père seul. Il n'est ni éternel, ni coéternel et ne partage pas d'être inengendré comme et avec le Père. Il n'a pas l'existence avec le Père, comme certains le disent de l'un et l'autre, en affirmant deux principes inengendrés. Mais comme unité et principe de tout, Dieu est avant toutes choses. C'est pourquoi il est aussi avant le Christ... Dans la mesure donc où son être, sa vie et sa gloire et tout ce qui lui a été conféré lui viennent de Dieu, Dieu est son principe. Il lui est supérieur comme son Dieu et il a son être avant lui; lui, le tient de Dieu.

Traduction I. ORTIZ DE URBINA, *Nicée et Constantinople*
(coll. «Histoire des conciles œcuméniques»), Paris, 1963, p. 252-253.

Quand Dieu était sans le Fils

La Thalie était un ouvrage populaire, composé par Arius sans doute dans une forme versifiée, afin de répandre plus facilement sa doctrine et d'en permettre la mémorisation. Quelques fragments de la Thalie nous ont été conservés par Athanase au début de son premier Traité contre les ariens. Mais les citations d'Athanase peuvent avoir été assez libres: il résumait parfois au lieu de citer. L'extrait suivant affirme l'origine temporelle du Fils et son statut de créature tirée du néant.

Dieu n'a pas toujours été Père, mais il y eut un moment où Dieu était seul et n'était point encore Père : ce n'est qu'ultérieurement qu'il est devenu Père par surcroît. Le Fils n'a pas toujours été, car, puisque toutes choses ont été tirées du néant et que toutes sont des créatures et des choses faites, le Verbe de Dieu lui aussi a été tiré du néant et il y eut un moment où il n'était pas; et il n'était pas avant d'être venu à l'existence, mais il eut lui aussi un commencement, celui de sa création. En effet, il n'y avait que Dieu seul et il n'y avait point encore le Verbe et la Sagesse; par la suite, ayant voulu nous créer, c'est alors qu'il fit un certain être qu'il nomma Verbe, Sagesse et Fils, afin de nous créer par lui. Il dit donc qu'il y a deux Sagesses: l'une est la propre Sagesse de Dieu et elle coexiste avec lui; quant au Fils, il fut fait en cette Sagesse-là et, parce qu'il y participe, il a été seulement appelé Sagesse et Verbe: car la Sagesse reçut l'existence par la Sagesse par la volonté du Dieu sage. Il y a en Dieu un autre Verbe en dehors du Fils, et le Fils, parce qu'il participe à ce Verbe, a été appelé, par grâce, Verbe et Fils.

Dieu n'était pas depuis toujours Père, mais il l'est devenu par la suite; le Fils n'était pas depuis toujours, car il n'était pas avant d'être engendré; il n'est pas issu du Père, mais c'est à partir du néant qu'il est venu à l'existence lui aussi; il n'est pas propre à la substance du Père, car il est une créature et une chose faite; le Christ n'est pas Dieu véritable, mais c'est par participation qu'il a été divinisé lui aussi; le Fils ne connaît pas exactement le Père; ni le Verbe ne voit le Père de façon parfaite, ni le Verbe ne comprend et ne connaît exactement le Père; il n'est pas le véritable et unique Verbe du Père, mais c'est de nom seulement qu'il est dit Verbe et Sagesse, et c'est par grâce qu'il est dit Fils et Puissance; il n'est pas soustrait au changement comme le Père, mais il est changeant par nature comme les créatures, et il lui manque de quoi comprendre et connaître parfaitement le Père

ARIUS, *Thalie*, cité par ATHANASE, *Discours contre les ariens*, I, 5-6,
trad. A. Rousseau (Bruxelles, 2004)

Le credo de Nicée

Les travaux du concile de Nicée aboutirent à la rédaction d'un «symbole» (ou «exposé de foi») qui s'opposait aux thèses d'Arius. L'élaboration de l'exposé de foi de Nicée, à partir d'une confession de foi traditionnelle (peut-être le symbole baptismal utilisé à Césarée ou celui en usage à Jérusalem), fut l'œuvre d'opposants résolus à Arius. Les anathématismes finaux visent des propositions qui lui sont attribuées; les expressions «de la substance du Père» et «consubstantiel (homoousios)» s'opposent expressément à sa conception du Fils comme créature.

Nous croyons
en un seul Dieu, Père Tout-Puissant, créateur de tous les êtres visibles et invisibles;
et en un seul Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu, engendré du Père, unique engendré,
c'est-à-dire de la substance (*ousia*) du Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai

> Dieu de vrai Dieu, engendré non pas créé, consubstantiel (*homoousios*) au Père, par qui tout a été fait, ce qui est dans le ciel et ce qui est sur la terre, qui à cause de nous les hommes et à cause de notre salut est descendu et s'est incarné, s'est fait homme, a souffert et est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux, viendra juger les vivants et les morts;

et en l'Esprit Saint.

Ceux qui disent: «Il était un temps où il n'était pas» et: «Avant d'avoir été engendré, il n'était pas» et qu'il est devenu à partir de ce qui n'était pas, ou d'une autre hypostase (*hypostasis*) ou substance (*ousia*), ou qui affirment que le Fils de Dieu est susceptible de changement ou d'altération, ceux-là l'Église catholique et apostolique les anathématise.

Cité d'après G. ALBERIGO *et alii*,
Les conciles œcuméniques. II/ 1 Les Décrets. Nicée I à Latran V, Paris, 1994, p. 35.

HÉRÉSIES CHRISTOLOGIQUES DU 4e SIÈCLE

♦ Le modalisme est une doctrine théologique déjà combattue par Tertullien dans le *Contre Praxéas.* Pour sauvegarder la foi monothéiste, le modalisme écarte la distinction réelle entre les trois personnes de la Trinité pour n'y voir que des modalités (successives) de l'unique substance. On l'appelle aussi monarchianisme (unité de principe), patripassianisme (puisque le Père subit aussi bien la Passion), sabellianisme (du nom de Sabellius, son principal représentant du 3e siècle). Marcel d'Ancyre ranima cette tendance, attaquée par Eusèbe de Césarée (*Contre Marcel*) et dont les partisans finirent par se rallier à la formule de Nicée.

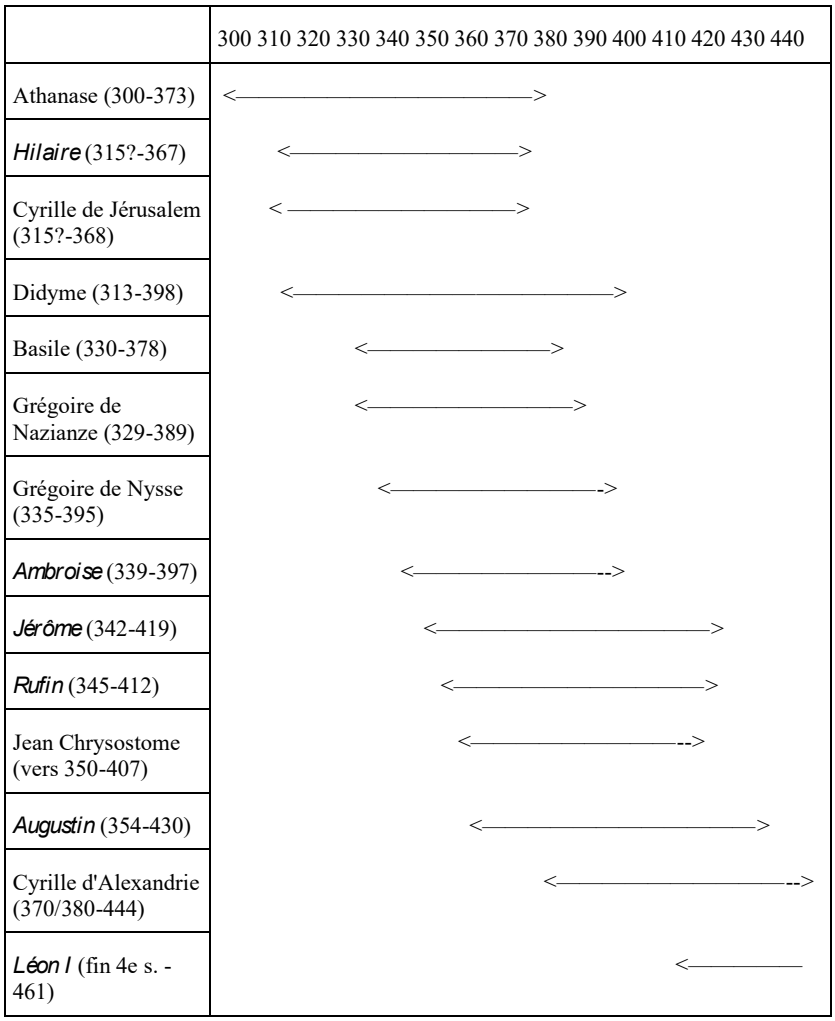
♦ L'arianisme est la doctrine d'Arius, qui, pour préserver l'absolu de Dieu, seul «hors devenir», situe le Verbe en tête de la création. Il le subordonne (subordinatianisme) explicitement. Le concile de Nicée (325) condamne Arius en déclarant le Fils «consubstantiel», (*homoousios*) au Père, «d'une unique substance», terme utilisé jadis par l'hérétique Paul de Samosate et soutenu par Marcel d'Ancyre et les Sabelliens, où certains anti-ariens grecs ont soupçonné un risque de modalisme. Au milieu du 4e siècle, l'arianisme reprit sous une forme dure et répondit mot pour mot au terme de Nicée en appelant le Verbe *anomoios* (les anoméens), c'est-à-dire «non semblable» par nature comme engendré, alors que Dieu est par définition non-engendré. Cette position était soutenue par Aèce et surtout par Eunome de Cyzique (d'où les noms aussi d'aétiens ou eunomiens). Ce dernier composa, vers 361, une *Apologie* réfutée aussitôt par Basile de Césarée. Les ariens les plus modérés repoussèrent cette «dissemblance» qui entraînait à leurs yeux une relation de créature à Créateur et dirent le Verbe *homoiousios* (les homéousiens), c'est-à-dire «de substance semblable», similitude qui peut à la limite être totale et être acceptée par des nicéens. Mais (en 359) d'autres ariens rejetèrent toutes les formules précédentes pour se contenter de dire le Fils *homoios* (les homéens, ou acaciens du nom d'Acace de Césarée), «semblable» au Père, terme qui laissait une grande liberté d'interprétation. Par d'habiles manœuvres, ils firent condamner les autres formules aux conciles séparés de Rimini (Italie) et Séleucie (d'Isaurie, en Asie).

♦ En marge des discussions autour du Verbe, se posait la question du Saint-Esprit, que le symbole de Nicée n'avait pas précisée. On voulut lui étendre l'*homoousios*. Les opposants, dont les ariens naturellement, au début de la deuxième moitié du 4e siècle, furent appelés pneumatomaques («combattants contre l'Esprit») ou macédoniens, du nom de Macédonius de Constantinople (qui peut n'y avoir été pour rien). Le deuxième concile œcuménique (Constantinople I, en 381) mit fin aux grandes querelles trinitaires.

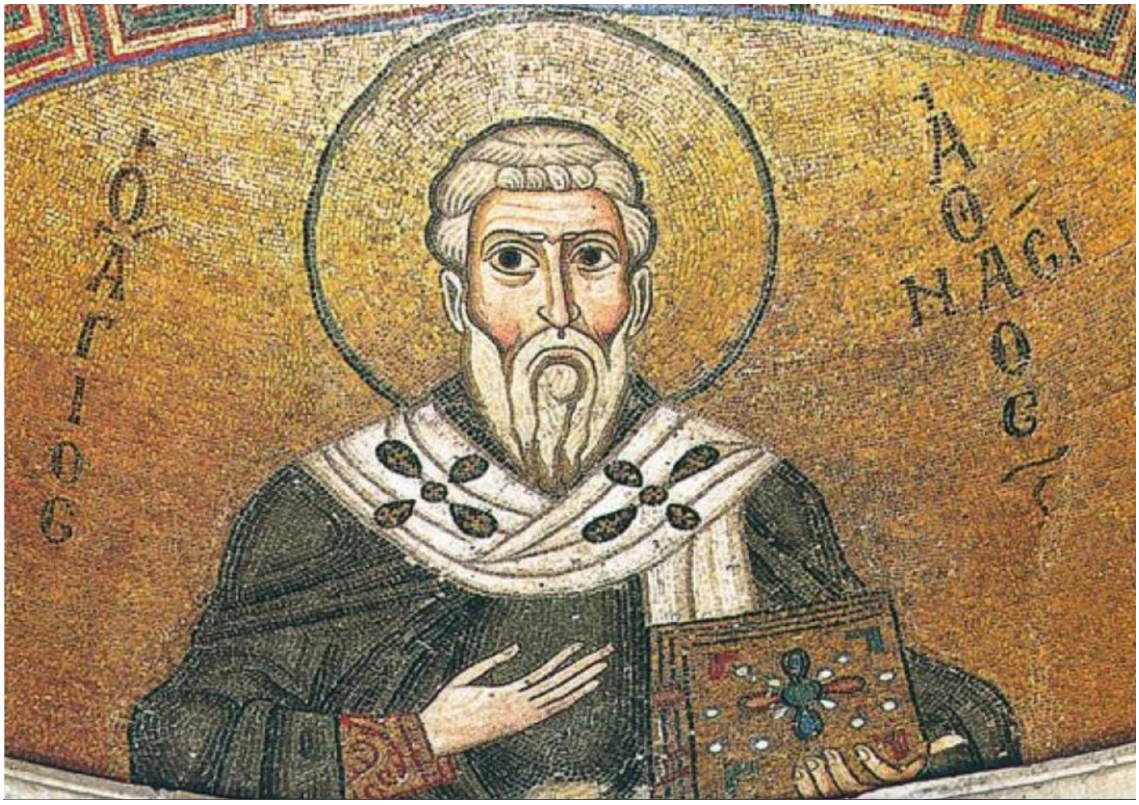
♦ L'arianisme fut attaqué essentiellement dans son impact trinitaire. Cependant Eustathe d'Antioche avait dénoncé la négation de l'âme du Christ, dès l'origine. Le problème christologique resurgit vers 350, avec Apollinaire, évêque de Laodicée près d'Antioche, un nicéen, sans doute allié d'Athanase. Pour mieux assurer l'unité du Christ, et, par là, croyait-il, le salut de l'humanité, il donnait au Verbe en Jésus la place de l'âme ou, du moins, de l'esprit (*noûs*). Le Verbe fait avec l'homme une «nature unique composée de divinité impassible et de chair passible». La doctrine fut dénoncée unanimement au concile d'Alexandrie de 362 et, à partir de 377 environ, combattue expressément par les trois Cappadociens. L'apollinarisme fut condamné par une série de conciles, de 377 (Rome) à 381 (Constantinople). Il est la source du monophysisme (*monos* + *physis*, «une seule nature») qui soutient l'unité de nature dans le Christ.

D'après M. SPANNEUT, *Les Pères de l'Église*, vol. 2 *IVe-VIIIe siècle*, Paris, 1990, p. 25-26.

L'ÂGE D'OR DE LA PATRISTIQUE



ATHANASE



Quelques œuvres traduites en français:

Lettres à Sérapion, texte grec et trad. par J. Lebon (*SC* 15), Paris, 1947.
Sur l'incarnation du Verbe, texte grec et trad. par Ch. Kannengiesser (*SC* 199), Paris, 1973.
Discours contre les païens, texte grec et trad. par P. T. Camelot (*SC* 18bis), Paris, 1983.
Vie d'Antoine, texte grec et trad. par G. Bartelink (*SC* 400), Paris, 1994.
Traités contre les ariens, trad. par A. Rousseau. Guide de lecture par R. Lafontaine, Bruxelles, 2004.

Quelques monographies sur Athanase:

ANATOLIOS Kh., *Athanasius. The coherence of his thougt*, Londres - New York, 1998.
KANNENGIESSER Ch., *Le Verbe de Dieu selon Athanase d'Alexandrie*, Paris, 1990.
KANNENGIESSER Ch., *Athanase d'Alexandrie, évêque et écrivain. Une lecture du traité contre les Ariens* (coll. «Théologie historique», 70), Paris, 1983.
LEROUX J.-M., *Athanase d'Alexandrie* (coll. «Église d'hier et d'aujourd'hui»), Paris, 2e éd., 1994.
MARTIN A., *Athanase d'Alexandrie et l'Église d'Égypte au IVe siècle (328-373)* («Collection de l'École française de Rome», 216), Rome, 1996.
ROLDANUS J., *Le Christ et l'homme dans la théologie d'Athanase d'Alexandrie* (coll. «Studies in the History of Christian Thought», 4), Leiden, 1977.
«Athanase» = *Connaissance des Pères de l'Église* 13 (mars 1984).

On sait peu de choses sur la jeunesse d'Athanase: vraisemblablement converti au christianisme, il fréquente sans doute les milieux monastiques égyptiens, avant d'être ordonné diacre, vers 319, par son évêque Alexandre. Déjà, le jeune Athanase a pris position contre Arius, dont la contestation vient tout juste de se manifester (318). Il accompagne son évêque au concile de Nicée (325), et succède tout naturellement à Alexandre, lorsque celui-ci vient à décéder en 328. Commence alors pour Athanase un épiscopat particulièrement long (quarante-cinq ans), mais surtout particulièrement

tumultueux. Pris dans les turbulences de la crise arienne, qu'enveniment les fluctuations de la politique impériale, il défend farouchement l'orthodoxie nicéenne, et devient du même coup l'ennemi déclaré des nombreux sympathisants d'Arius. À cinq reprises on le chassera de son siège, et il totalisera ainsi dix-sept ans d'exil forcé. Bien plus: on n'hésitera pas à le remplacer trois fois par des intrus! Nonobstant ces tribulations, Athanase s'engage résolument dans le combat théologique contre l'arianisme. Les titres de ses principaux ouvrages laissent clairement apparaître cette préoccupation prioritaire, sinon unique: *Traité sur l'incarnation du Verbe*, trois discours *Contre les ariens*, *Apologie contre les ariens*, etc. Dans ce contexte, l'évêque d'Alexandrie concentre toute son attention sur le problème de la patri-filiation: utilisant une christologie de type *logos-sarx*, il s'efforce de prouver la pleine égalité du Père et du Fils. D'importants infléchissements s'observent autour de l'année 360. D'une part, Athanase adresse à son correspondant Sérapion de Thmuis quatre lettres *Sur la divinité du Saint Esprit*. Cette question toute nouvelle, apparue dans la mouvance qualifiée de «semi-arienne», devait dès lors passer au premier plan des préoccupations théologiques. Par ailleurs, profitant de l'accalmie que lui vaut, paradoxalement, le début du règne de Julien l'Apostat, Athanase réunit à Alexandrie un important synode qui rédige le texte capital connu sous le nom de *Tome aux Antiochiens* (362). Il y admet pour la première fois que l'on puisse parler d'une essence (*ousia*) et de trois hypostases en Dieu. Les auteurs cappadociens, héritiers directs d'Athanase, vont immédiatement exploiter ces acquisitions majeures, élaborant ainsi la triadologie qui s'imposera lors du concile de Constantinople I (381). Athanase n'aura pas vécu assez longtemps pour voir ce triomphe, dont il apparait pourtant comme le grand inspirateur. Beaucoup de ses *Lettres festales*, dans lesquelles l'évêque annonçait chaque année à ses ouailles la date de Pâques, se développent en de véritables petits traités: c'est ainsi que la lettre festale 39 fournit une liste des livres bibliques, importante pour l'histoire du canon des Écritures. On peut relever à ce propos qu'Athanase, contrairement à la plupart des Pères, a laissé fort peu de commentaires bibliques (fragments de commentaires sur les psaumes, sur la Genèse, sur le Cantique des cantiques, ...).

D'après D. CERBELAUD, dans *Dictionnaire des théologiens et de la théologie chrétienne*, sous la direction de G. REYNAL, Paris, 1998, p. 35-36.

Chronologie

Vie politique		Vie d'Athanase		Vie de l'Église	
		(300)	naissance		
		325	assiste comme diacre au concile de Nicée		
		328	évêque d'Alexandrie		
		335	destitué par le synode de Tyr. Exil à Trèves	av 337	mort d'Arius
337	mort de Constantin	337	retour à Alexandrie		
		339	exil à Rome	339	mort d'Eusèbe de Césarée
340	Constant en Occ.			343	schisme entre

	Constance en Orient	346	retour à Alexandrie		l'épiscopat nicéen et l'épiscopat arien
350	mort de Constant Constance face à Magnence			350	Hilaire, év. de Poitiers
353	Constance seul empereur	356	chassé d'Alexandrie	356	mort de s. Antoine
				359/60	apogée de l'arianisme
361	Julien empereur	362	retour à Alexandrie. Synode d'union. Clandestinité		
363	Jovien empereur		Retour à Alexandrie		
364	Valentinien en Occ.	365	Nouvel exil		
	Valens en Orient	366	retour définitif à Alexandrie	367/8	mort de s. Hilaire
				370	Basile, év. de Césarée
		373	mort de s. Athanase		

Le Christ est Dieu puisqu'il nous divinise

Les trois traités Contre les Ariens *sont l'œuvre dogmatique majeure d'Athanase. Dans le premier traité, l'évêque d'Alexandrie défend la définition du concile de Nicée contre la doctrine d'Arius qu'il résume (à partir de la* Thalie*) et récuse;* ***il établit ainsi successivement l'éternité, la génération, l'immutabilité, la divinité du Fils et son rôle dans l'économie du salut (à partir d'Hb 1,4); le deuxième traité propose une exégèse des textes scripturaires qui se rapportent à la génération du Fils (Hb 3,2; Ac 2,36; Pr 8,22-23), ainsi qu'une méditation finale sur la sagesse divine****. Le troisième traité diffère des deux premiers par son contenu, au point que Ch. Kannengiesser s'est cru autorisé à le retirer à la paternité athanasienne pour l'attribuer à Apollinaire de Laodicée (opinion qui n'a pas convaincu les éditeurs pas plus que les autres spécialistes d'Athanase). Les deux premiers traités doivent probablement être daté des années 340, le troisième a été rédigé plus tard (durant le troisième exil, 357-362 selon Annick Martin).*

La vérité montre que le Verbe n'appartient pas aux créatures, mais qu'il en est bien plutôt le Créateur. Car c'est dans ce but même qu'il a assumé le corps créé de l'homme, à savoir afin de le renouveler, en tant que Créateur, de le diviniser en lui-même et, ainsi, de nous introduire tous dans le royaume des deux à la ressemblance de ce corps. Jamais, encore une fois, l'homme n'aurait été divinisé, s'il avait été conjoint à une simple créature et si le Fils n'avait pas été vrai Dieu. Jamais l'homme n'aurait pu se présenter au Père, si celui qui a revêtu le corps n'avait été son Verbe naturel et véritable.

Et de même que nous n'aurions pas été libérés du péché et de la malédiction, si ce n'eût été une chair humaine par nature que le Verbe avait revêtue – car nous n'aurions rien eu de commun avec quelque chose d'étranger –, de même l'homme n'aurait pas été divinisé, si ce n'eût été le véritable et propre Verbe du Père, issu de lui par nature, qui fût devenu chair. Car telle est la raison pour laquelle une telle conjonction a été réalisée: c'était afin qu'à celui qui appartient par nature à la divinité elle conjoignît celui qui par nature est homme et qu'ainsi fussent solidement assurés le salut et la divinisation de celui-ci. Ceux donc qui nient que le Fils soit issu du Père par nature et soit le propre de sa substance, qu'ils nient aussi qu'il ait pris une vraie chair humaine de Marie la toujours Vierge. Car il n'y aurait eu nul profit pour nous, les hommes, ni si le Verbe n'avait été le Fils de Dieu véritable et par nature, ni si la chair assumée par lui n'avait été véritable. Mais, en fait, il a pris une chair véritable, et le Verbe était Dieu véritable (…) et par nature, dussent en enrager les sectateurs de la folie d'Arius; et dans cette chair il est devenu le «commencement» de notre nouvelle création, ayant été «créé» comme homme pour nous et ayant inauguré pour nous cette «voie» (cf. Hb 10,20), comme il a été dit.

ATHANASE, *Contre les Ariens*, II, 70. Trad. A. Rousseau

Trinité et monothéisme

Dans le troisième traité Contre les Ariens, *Athanase s'appuie sur deux citations johanniques (Jn 10, 30 et 14, 20) pour montrer l'immanence mutuelle du Fils et du Père dans l'identité de la même substance, et de faire comprendre que de parler de Père et de Fils ne constitue nullement une atteinte au monothéisme: l'intériorité réciproque du Père et du Fils assure l'unité de la divinité. Athanase illustre son commentaire des deux formules johanniques par les images classiques, qui viennent de la tradition origénienne, de la lumière et de son rayonnement, de la source et du fleuve. Dans les deux cas il y a immanence d'un terme dans l'autre, distinction dans l'identité une de la même réalité. Ensuite, l'évêque d'Alexandrie exclut les interprétations extrêmes de cette distinction réelle dans l'unité: il n'y a ni division d'une substance en deux parties (c'était l'objection souvent faite au consubstantiel de Nicée); ni répétition sous des noms différents d'un même sujet. Le Père et le Fils sont deux qui ne font qu'un. Ils ne se distinguent que par le fait que le Fils est engendré; pour le reste tout leur est commun dans l'identité de la divinité unique. Ainsi en va-t-il de la lumière et de son rayonnement. Le Verbe est lumière au même titre qu'il est Dieu.*

Le Fils est dans le Père – autant qu'on puisse le comprendre –, puisque tout l'être du Fils est cela même qui est propre à la substance du Père, à la manière du rayonnement issu de la lumière et du fleuve issu de la source, en sorte que celui qui voit le Fils voit le propre du Père et comprend que l'être du Fils, étant issu du Père, est de cette manière dans le Père; d'autre part, le Père est aussi dans le Fils, puisque le propre

issu du Père est cela même qu'est le Fils, à la manière dont le soleil est dans le rayonnement, l'intellect dans la parole et la source dans le fleuve: ainsi, en effet, celui qui contemple le Fils contemple le propre de la substance du Père et comprend que le Père est dans le Fils. Car, la forme et la divinité du Père étant l'être même du Fils, il s'ensuit que le Fils est dans le Père et que le Père est dans le Fils. Aussi est-ce à bon droit qu'après avoir dit précédemment: «Moi et le Père, nous sommes un» (Jn 10,30), il a ajouté la parole : «Je suis dans le Père, et le Père est en moi» (Jn 14,10), pour montrer, d'un côté, l'identité de la divinité et, de l'autre, l'unité de la substance.

Car ils sont un, non à la manière d'un être unique qui aurait été divisé en deux parties qui ne seraient rien en dehors de cet être unique, ni à la manière d'un être unique qu'on nommerait deux fois, en sorte que le même serait tantôt le Père et tantôt son propre Fils – car c'est pour avoir pensé de la sorte que Sabellius fut jugé hérétique. Mais, d'une part, ils sont deux, parce que le Père est Père et n'est pas en même temps Fils, et que le Fils est Fils et n'est pas en même temps Père; d'autre part, unique est la nature: car l'Engendré n'est pas dissemblable de celui qui l'a engendré, puisqu'il est son Image et que tout ce qui appartient au Père appartient au Fils. C'est pourquoi le Fils n'est pas non plus un autre Dieu: car il n'a pas été conçu du dehors[1], sinon ils seraient nécessairement plusieurs, si une divinité étrangère était conçue en dehors de celle du Père. Car, même si le Fils est autre chose en tant qu'engendré, il est la même chose en tant que Dieu; et ils sont un, lui et le Père, par la commune appartenance de la nature et par l'identité de l'unique divinité, comme il a été dit.

En effet, le rayonnement est lui aussi lumière, il n'est pas postérieur au soleil, ni n'est une autre lumière; il n'existe pas par participation au soleil, mais il est tout entier le propre engendré de celui-ci. Un engendré de cette sorte est nécessairement une unique lumière, et l'on ne pourrait dire que ce sont là deux lumières: le soleil et le rayonnement sont bien deux choses, mais unique est la lumière qui est issue du soleil et qui, par son rayonnement, illumine l'univers.

Ainsi la divinité du Fils appartient au Père et, pour cette raison, il en est inséparable; et ainsi il n'y a qu'un Dieu et «il n'y en a pas d'autre en dehors de lui» *(*cf. Dt 4,35). Ainsi donc, puisqu'ils sont un et qu'unique est la divinité, les mêmes choses sont dites du Fils qui sont dites aussi du Père, sauf de dire qu'il est Père. Par exemple, le titre de Dieu: «Et le Verbe était Dieu» (Jn 1,1), ou de Tout-Puissant: «Voici ce que dit celui qui était, qui est et qui vient, le Tout-Puissant» (Ap 1,8), ou de Seigneur: «Un seul Seigneur, Jésus-Christ» (1 Co 8,6); ou encore le fait d'être Lumière: «Je suis la Lumière» (Jn 8,12), ou d'effacer les péchés: «Pour que vous sachiez, dit-il, que le Fils de l'homme a sur b terre le pouvoir de remettre les péchés» (Mt 9,6); et tout ce que l'a pourrait encore trouver. Car, dit le Fils lui-même, «tout ce qu'a le Père est à moi» (Jn 16,15), et encore : «Ce qui est à moi est à toi» (Jn 17,10).

ATHANASE, *Contre les Ariens*, III, 3-4. Trad. A. Rousseau.

La divinité du Saint Esprit se révèle dans sa relation au Fils

Pour Athanase, nous devons tirer notre connaissance de l'Esprit de celle du Fils, et souligne que le Saint-Esprit est l'Esprit du Fils, non seulement parce que c'est le Fils qui le donne et l'envoie, mais parce que l'Esprit est le principe de la vie du Christ en nous.

Comme le Seigneur lui-même l'a dit: «Le Consolateur ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, parce qu'il recevra de moi et vous l'annoncera» (Jn 16,13-14); et ayant soufflé sur ses disciples, il leur donna de lui-même l'Esprit, et c'est ainsi que le Père le répandit, comme il est écrit, sur toute chair (cf. Jl 3,1): voilà

[1] «car il n'a pas été conçu du dehors» , c.-à-d. il n'a pas été imaginé, inventé... du dehors (par le Père), car ils seraient nécessairement plusieurs (Dieux) au cas où serait ainsi conçue une divinité étrangère face à celle du Père.

pourquoi c'est avec raison que j'ai commencé par parler et écrire au sujet du Fils de Dieu, afin que de la connaissance (de la doctrine) touchant le Fils nous puissions tirer heureusement la connaissance (de la doctrine) touchant l'Esprit. Car la condition propre que nous avons reconnue (comme celle) du Fils à l'égard du Père, nous trouverons que c'est précisément celle que l'Esprit possède à l'égard du Fils. De même que le Fils dit: «Tout ce qu'a le Père est mien» (Jn 16,15), de même nous trouverons que, par le Fils, tout cela est aussi dans l'Esprit. Et comme le Père disait, en montrant le Fils: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances» (Mt 3,17), ainsi l'Esprit est celui du Fils, car l'Apôtre dit: «Il a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, lequel crie: Abba, Père» (Gal 4,6). Et – ce qui est merveilleux – de même que le Fils dit: «Ce qui est à moi, est au Père»(cf. Jn 17,10), ainsi l'Esprit Saint, qui est dit appartenir au Fils, appartient au Père, car c'est le Fils lui-même qui dit: «Lorsque sera venu le Consolateur, que je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage de moi» (Jn 15,26); et Paul, de son côté, écrit: «Nul ne sait ce qui se passe dans l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme, qui est en lui. De même aussi nul ne sait ce qui est en Dieu, si ce n'est l'esprit de Dieu, qui est en lui. Or nous, ce n'est pas l'esprit du monde que nous avons reçu, mais l'Esprit qui vient de Dieu, pour que nous connaissions ce dont nous avons été gratifiés par Dieu» (1 Co 2,11-12). Et dans toute la divine Écriture, tu trouveras que l'Esprit Saint, qui est dit «du Fils», est dit aussi «de Dieu»... Ainsi donc, si le Fils, à cause de sa condition propre à l'égard du Père et parce qu'il est propre rejeton de sa substance, n'est pas une créature, mais est consubstantiel au Père, de même l'Esprit Saint non plus ne peut pas être une créature, – mais impie est même quiconque le dit – à cause de sa condition propre à l'égard du Fils et parce que c'est du (Fils) qu'il est donné à tous et que ce qu'il a, appartient au Fils.

ATHANASE, *Lettres à Sérapion*, 3,1. Trad. J. Lebon (SC 15).

La vocation d'Antoine

Nous devons à Athanase le plus important document de la première époque monastique, la Vie de saint Antoine*, père du monachisme égyptien, qui naquit vers 250. Athanase la composa vers 357, peu de temps après la mort du grand ermite (356). Il suffit de quelques années pour qu'elle soit connue un peu partout dans le monde chrétien et serve d'exemple pour mainte autre biographie. Elle est conservée par plus de 165 manuscrits grecs, et fut, dès l'Antiquité, traduite en latin (deux traductions successives), en copte, en syriaque, en arménien, en géorgien, en éthiopienne et en slave. La* Vie d'Antoine *est une véritable charte de la vie spirituelle; elle assigne dans la grande Église sa juste place au monachisme et manifeste le Christ dans sa puissance de Sauveur d'une humanité que la tentation n'épargnera jamais*[2].

À la mort de ses parents, Antoine resta seul avec une sœur encore fort jeune. Il avait environ dix-huit ou vingt ans quand il dut prendre soin de la maison et de sa sœur. Six mois n'étaient pas encore écoulés depuis la mort de ses parents que, allant à la maison du Seigneur, comme à l'accoutumée, et songeant en lui-même, il réfléchissait à tout ceci: comment les apôtres avaient tout abandonné pour suivre le Sauveur; comment d'autres, d'après les Actes, vendaient leurs biens, en apportaient le prix et le déposaient aux pieds des apôtres pour être distribué aux indigents; enfin, quelle grande espérance leur était réservée dans les cieux. Le cœur occupé de ces pensées, il entra dans l'église, et il se trouva qu'on lisait justement l'Évangile; il entendit le Seigneur dire au riche: «Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres, et viens, suis-moi, et tu auras un trésor dans les cieux» (Mt 19,21). Antoine, comme si le souvenir des saints, qu'il venait d'avoir, lui était venu de Dieu et comme si la lecture avait été faite pour lui[3] sortit aussitôt de la maison du Seigneur. Les biens qu'il avait de

[2] Le n° 64 de la revue *Connaissance des Pères de l'Église* (janvier 1997) est consacré à la *Vie d'Antoine*.

[3] La lecture de l'Évangile est ainsi considérée par Antoine comme un oracle personnel. De tels oracles, souvent au moyen d'*apertio libri*, dont les textes chrétiens nous fournissent plusieurs exemples, ont eu

ses ancêtres, trois cents aroures de terre fertile et excellente[4], il en fit cadeau aux gens de son village pour n'en être pas embarrassé le moins du monde, lui et sa sœur. Il vendit aussi les biens meubles qu'ils possédaient, en reçut une somme assez importante et la distribua aux pauvres, à l'exception d'une petite réserve pour sa sœur.

Entrant une autre fois à la maison du Seigneur, il entendit le Seigneur dire dans l'Évangile: «Ne vous mettez pas en peine du lendemain» (Mt 6,34). Ne supportant plus d'attendre, il sortit et distribua même cette réserve aux petites gens[5]. Il confia sa soeur à des vierges connues et fidèles, et la leur remit pour qu'elles la forment à la virginité. Quant à lui, il s'adonnait désormais à l'ascèse devant sa maison, attentif à lui-même et s'astreignant à une ferme discipline.

ATHANASE, *Vie d'Antoine*, 2-3. Trad. G.J.M. Bartelink (*SC* 400).

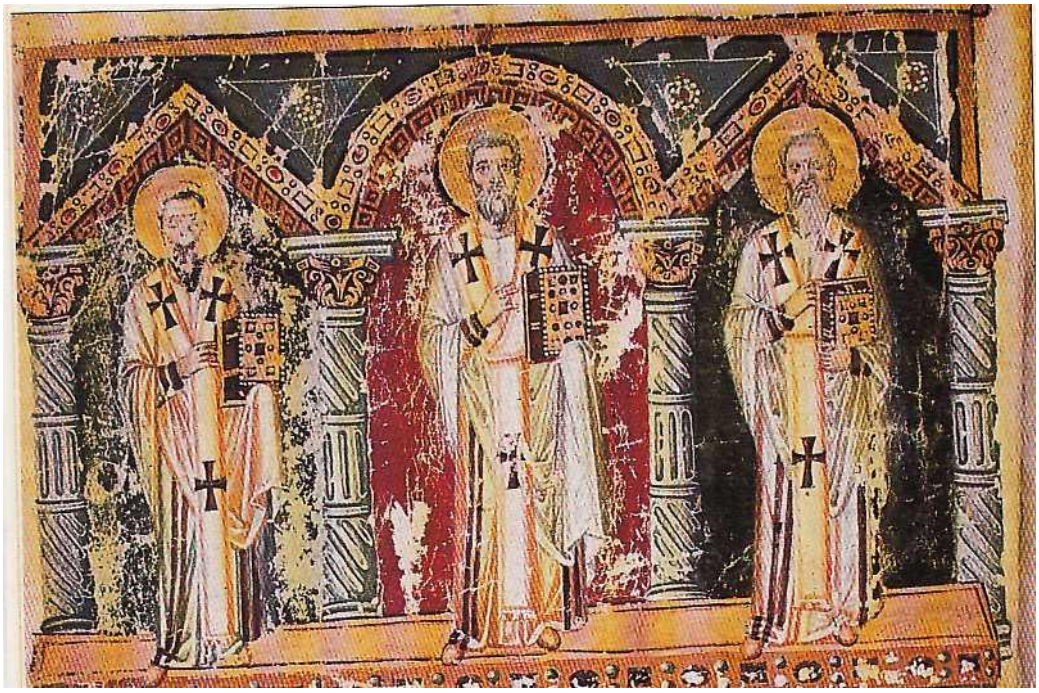
Le Pape Benoît XVI a consacré une de ses catéchèses de l'année 2007 à saint Athanase d'Alexandrie. Elle est accessible à l'adresse http://www.patristique.org/-Catechese-.html

des prédécesseurs païens (voir le dossier chez P. Courcelle, «L'enfant et les "sorts bibliques"», *Vigiliae Christianae* 7, 1953, p. 194 s.).

[4] Aroure: nom grec d'une ancienne mesure égyptienne de superficie. Toute l'Égypte était arpentée à l'aide de cette mesure, qui figure souvent dans les papyrus. La propriété foncière des parents d'Antoine (300 aroures) était assez grande (plus de 80 hectares).

[5] De nouveau Antoine s'applique à lui même un texte biblique, entendu fortuitement. Dans les oracles comme dans les rêves, répétition signifie confirmation.

LES CAPPADOCIENS



Les trois Cappadociens

Généralités

BERNARDI J., *La prédication des Pères cappadociens. Le prédicateur et son auditoire*, Paris, 1968.

GAIN B., *L'Église de Cappadoce au IV^e siècle d'après la correspondance de Basile de Césarée* (coll. «Orientalia Christiana Analecta», 225), Rome, 1985.

«Les Cappadociens» = *Connaissance des Pères de l'Église* 65 (mars 1997).

«La Cappadoce, patrimoine chrétien» = *Le monde de la Bible* 142 (avril 2002).

STUDER B., *Dieu Sauveur. La rédemption dans la foi de l'Église ancienne*, Paris, 1989.

STUDER B., «La foi en l'Esprit Saint dans l'Église ancienne», dans *Connaissance des Pères de l'Église* 70 (juin 1998), p. 2-14.

Basile le Grand

L'œuvre de Basile couvre quatre volumes de la *Patrologia Graeca* de Migne (PG 29-32). CPG 2835-3005.

Quelques œuvres traduites en français

Aux jeunes gens sur la manière de tirer profit des lettres helléniques, éd. F. Boulenger, texte grec-français, Paris, 1935; trad. J. Martin, dans *Foi chrétienne et culture classique*, édité par B. Pouderon, Paris, 1998.

Contre Eunome, édité et traduit par B. Sesboüé, G.-M. de Durand et L. Doutreleau (*SC* 299 et 305), Paris, 1982-1983.

Traité du saint Esprit, édité et traduit par B. Pruche (*SC* 17), Paris, 1946 (avec une introduction assez technique); traduit par A. Maignan (*PDF*, 11), Paris, 1979 (avec une introduction plus accessible de P. Camelot).

Sur le baptême, édité et traduit par J. Ducatillon (*SC* 357), Paris, 1989.

Homélies sur l'Hexamèron, édité et traduit par S. Giet (*SC* 26bis), Paris, 1968.

Sur l'origine de l'homme, édité et traduit par A. Smets et M. van Esbroeck (*SC* 160), Paris, 1970.

Lettres, éd. Y. Courtonne, texte grec-français, 3 vol., Paris, 1957-1966.

Bibliographie

COURTONNE Y., *Un témoin du IVe siècle oriental. Saint Basile et son temps d'après sa correspondance*, Paris, 1973.

COFFIGNY D., *Basile le Grand* (coll. «Église d'hier et d'aujourd'hui»), Paris, 1995 (vulgarisation).

CORBIN M., *L'Esprit Saint chez Basile de Césarée* (coll. «Initiations aux Pères de l'Église»), Paris, 2010.

GRIBOMONT J., *Saint Basile, Évangile et Église* (coll. «Spiritualité Orientale», 36-37), Bellefontaine, 1984 (recueil d'articles).

HENNE P., *Basile le Grand* (coll. «Histoire»), Paris, 2012.

POUCHET R., *Basile le Grand et son univers d'amis d'après sa correspondance* (coll. «Studia Ephemeridis Augustinianum», 36), Rome, 1992.

ROUSSEAU Ph., Basil of Caesarea (coll. «The Transformation of the Classical Heritage», 20), Berkeley, 1994.

SESBOÜÉ B., *Saint Basile et la Trinité. Un acte théologique au IVe siècle*, Paris, 1998.

«Basile, le *traité du Saint-Esprit*» = *Connaissance des Pères de l'Église* 11 (octobre 1983).

Né à Césarée de Cappadoce vers 330, Basile est l'aîné d'une illustre famille de dix enfants parmi lesquels Grégoire, futur évêque de Nysse. Il étudie la philosophie et la rhétorique à Césarée et à Constantinople, puis à Athènes où il noue amitié avec Grégoire, futur évêque de Nazianze. Revenu à Césarée, il reçoit le baptême en 357, et sous l'influence de sa sœur Macrine, embrasse l'idéal monastique. Le domaine familial était devenu une véritable communauté de prière, de travail et Basile se montre soucieux des pauvres et distribue ses biens en temps de famine. Il voyage quelque temps en Syrie et en Égypte à la rencontre de grands anachorètes, mais opte pour un modèle plus cénobitique, et entreprend la rédaction de Règles qui sont aujourd'hui encore la base du monachisme byzantin. Ordonné prêtre en 364, en un temps où l'empereur Valens favorise l'arianisme, Basile lutte pour la foi de Nicée aux côtés du métropolite de Césarée, à qui il succède en 370. Homme d'action, il se montre un pasteur courageux et un organisateur remarquable, protégeant les faibles, créant des hospices dont la célèbre Basiliade, défendant les droits de l'Église. Valens ayant divisé la Cappadoce en deux provinces, Basile cherche à renforcer le siège de Césarée en nommant évêques son frère Grégoire et son ami du même nom. La mort de Valens en 378 marque la fin de ces années difficiles, et la victoire de l'orthodoxie nicéenne. Mais Basile, épuisé, mourra peu après. Écrivain cultivé, il commente les Écritures avec une sobre éloquence, peu encline aux spéculations allégoriques. Malgré l'admiration qu'il voue à Origène, il montre dans les *Homélies sur l'Hexaéméron*, un souci de concrétude et de précision scientifique qui contraste avec les principes d'exégèse spirituelle de la Philocalie origénienne, à laquelle il collabora. Les *Homélies sur les psaumes*, de même, ont une visée plutôt pratique et pastorale. Le petit traité *Aux jeunes gens sur la manière de tirer profit des lettres helléniques* témoigne de la valeur pédagogique reconnue à la culture grecque. L'oeuvre dogmatique de Basile est d'une importance capitale dans l'élaboration de la théologie trinitaire. Le *Contre Eunome* réfute l'arianisme de type rationaliste qui, considérant l'innascibilité comme le propre de la divinité, réservait celle-ci au Père. Basile montre au contraire que le Fils, bien que «né», est de même substance que le Père. L'essence divine transcende tout raisonnement

humain: seule la foi permet d'en approcher le mystère. L'autre ouvrage dogmatique de Basile, d'importance plus grande encore, est le *Traité du Saint-Esprit* (375). L'auteur y réfute la position des «pneumatomaques» qui refusaient de reconnaître la pleine et entière divinité de l'Esprit. L'argumentation, solidement appuyée sur l'Écritures vise à montrer que «l'Esprit est Dieu», sans pour autant l'affirmer d'une façon brutale qui aurait ravivé les débats sur le terme *Homousios*. C'est plutôt sous l'angle liturgique, et plus précisément doxologique, que Basile cherche à promouvoir la réflexion de l'Église: l'Esprit n'est-il pas homotimos au Père et au Fils, honoré et adoré avec eux? Il partage donc leur gloire et n'est pas une créature. Le concile de Constantinople (381) mènera à son terme cette étape décisive de la réflexion pneumatologique. Ainsi Basile pose-t-il les derniers fondements conceptuels du dogme de la Trinité. Les hypostases divines sont distinctes, mais totalement unies par essence (*ousia*). Les personnes ne sont pas «subnumérées», elles sont vraiment un seul Etre. La prière de l'Église, glorifiant d'un seul mouvement «le Père et le Fils et le Saint-Esprit», exprime bien la foi chrétienne au Dieu unique.

D'après D. VIGNE, dans *Dictionnaire des théologiens et de la théologie chrétienne*, sous la direction de G. REYNAL, Paris, 1998, p. 48-49.

La vie monastique selon Basile

Dès son installation à Annesi (près de Néocésarée du Pont), Basile chercha à mettre par écrit certaines règles, ou plutôt certains principes et points pratiques pour la vie commune des moines. L'élaboration des Grandes Règles *et des* Petites Règles *fut longue et complexe. Le texte ci-dessous est une apologie de la vie monastique cénobitique (c.-à-d. communautaire).*

Aucun de nous ne se suffit à lui-même quant aux besoins matériels, et nous avons besoin les uns des autres pour subvenir à nos nécessités. […] Le précepte du Christ sur la charité ne permet d'ailleurs pas que l'on s'occupe uniquement de soi: « Car la charité, est-il dit, ne cherche pas ses propres intérêts » (1 Co 13, 5). Or la vie solitaire ne tend qu'à un but: vivre chacun pour soi, but manifestement opposé à la loi d'amour qu'observait l'Apôtre saint Paul, car il cherchait, lui, non son avantage personnel, mais celui de tant d'autres qu'il voulait sauver. (1 Co 10, 33)

En second lieu, le solitaire connaîtra difficilement ses fautes, car il n'aura personne ni pour les lui montrer, ni pour le corriger avec douceur et compassion. Or voilà ce que ne pourra trouver le solitaire, s'il ne vit d'abord avec d'autres. Il lui arrivera donc ce que dit l'Ecclésiaste: « Malheur à celui qui est seul, parce que lorsqu'il tombera, il n'aura personne pour le relever » (Qo 4, 10).

Lorsqu'on est plusieurs, on peut également observer un plus grand nombre de commandements, ce qu'un seul ne peut faire, car pendant qu'il observe l'un, il ne peut observer l'autre. Visiter les malades, par exemple, empêche de recevoir des hôtes; la distribution des aumônes, surtout quand ce ministère exige beaucoup de temps, entrave l'application au travail; et à cause de cela, on négligera un commandement important, essentiel au salut, en omettant de nourrir celui qui a faim et de vêtir celui qui est nu. […] Si donc chacun d'entre nous choisit la solitude, sans servir l'utilité commune, comment pourrions nous, ainsi, déchirés et divisés, conserver la réciprocité et le service mutuel des membres ou la soumission à notre tête qui est le Christ ? […] Celui qui vit en nombreuse société jouit de son propre charisme, l'amplifie en le partageant, et profite de ceux des autres comme s'ils étaient siens.

BASILE DE CÉSARÉE, *Grandes Règles*, question 7. Traduction L. Lèbe dans SAINT BASILE, *Les règles monastiques*, Maredsous, 1969, p. 64-66.

Le bienfait des « sciences du dehors »

Basile a composé son Exhortation aux jeunes gens sur la manière de tirer profit des lettres helléniques *dans les dernières années de sa vie. Ce traité est donc postérieur aux mesures scolaires de l'empereur Julien, mort en 363. Il est adressé à ses neveux (et nièces?), qui semblent avoir été alors de jeunes adolescents. Mais il est bien évident que par-delà ses neveux, Basile s'adresse à toute la jeunesse, puisque l'ouvrage a visiblement été remanié en vue de la publication. Lui-même avait été formé à l'école des rhéteurs, et il restait profondément attaché à la culture grecque et à son esthétique. Contre ceux qui jugeaient nuisibles les lettres profanes et voulaient les bannir de l'éducation des jeunes chrétiens, Basile met en avant leur nécessité dans la formation intellectuelle et morale des jeunes gens. La thèse défendue par Basile est exprimée dès le premier chapitre: de la littérature classique (c'est-à-dire païenne), il faut prendre ce qui peut être profitable, et laisser le reste de côté. Basile ne prend même pas la peine de réfuter l'idée que cette littérature est dangereuse et doit absolument être écartée. Il n'envisage pas non plus la possibilité de la remplacer par une littérature entièrement chrétienne; et son respect des lettres profanes est tel qu'il ne semble pas avoir envisagé qu'on puisse écarter des études tel ou tel type de littérature, censurer ou expurger les écrits des poètes de ce qu'ils contiennent d'immoral ou d'impie avant de les offrir à la jeunesse. Tout au plus laisse-t-il entendre que certaines parties de la littérature païenne sont à éviter. Il soutient même que toutes les formes de littérature sont utiles, et concourent à la formation de l'enfant: elles préparent son intelligence à la connaissance des Écritures, fortifient son âme, et doivent en conséquence demeurer dans les programmes scolaires du jeune chrétien.*

C'est à cette vie[1] que nous conduisent les Saints Livres par l'enseignement des mystères. Mais en attendant que l'âge nous permette de pénétrer dans la profondeur de leur sens, c'est sur d'autres livres qui n'en sont pas entièrement différents, comme sur des ombres et des miroirs, que nous nous exerçons par l'œil de l'âme, à l'imitation de ceux qui se préparent au métier des armes, et qui, ayant acquis de l'habileté dans la gesticulation et la danse, au jour du combat recueillent le fruit de leur jeux. Eh bien! nous aussi nous devons penser qu'un combat nous est proposé, le plus grand de tous les combats; qu'en vue de lui, il nous faut tout faire, il nous faut tout souffrir, dans la mesure de nos forces, pour nous y préparer; poètes, historiens, orateurs, tous les hommes, il faut avoir commerce avec tous ceux de qui il peut résulter quelque utilité pour le soin de notre âme. (…)

Si nous voulons que demeure indélébile notre idée du bien, nous demanderons donc à ces sciences du dehors une initiation préalable, et alors nous entendrons les saints enseignements des mystères; et pour nous être habitués à voir le soleil dans l'eau, nous fixerons sur la vraie lumière notre regard.

S'il y a une affinité mutuelle entre les deux doctrines, il peut y avoir utilité pour nous à les connaître; s'il n'y en a pas, du moins le parallèle, en nous montrant la différence, ne servira pas peu à nous raffermir dans la meilleure.

BASILE DE CÉSARÉE, *Aux jeunes gens*, 2-3. Trad. F. Boulenger

Le sens de la parole: «Le Père est plus grand que moi»

Ordonné évêque de Cyzique (Asie mineure) vers 360, ***Eunome prêcha aussitôt un arianisme*** *intransigeant, qui provoqua de vives protestations et entraîna son éloignement. Pour se justifier, il écrivit une* Apologie*, qui est un exposé systématique de doctrine arienne radicale. Eunome se profilait ainsi comme le chef de file du parti des «anoméens» (ainsi désignés parce qu'ils affirmaient que la substance du Fils et de l'Esprit était dissemblable [ἀνόμοιος] à celle du Père). La thèse fondamentale d'Eunome est que l'inengendré est la substance de Dieu ou, pour le dire autrement, que Dieu est substance inengendrée; en elle, la visée de l'être et celle du langage communiquent parfaitement (ce qui revient à un nominalisme pur). Basile eut très rapidement connaissance de cet ouvrage persuasif (et donc dangereux) et consacra un traité en trois livres à en fournir une réfutation adéquate. Ce* Contre Eunome *est le premier ouvrage dogmatique composé par Basile (vers 363-364). En réfutant la dialectique et la logique technicienne d'Eunome et en construisant sur le fondement de la tradition baptismale, l'évêque de*

[1] Basile vient de dire que «nous nous préparons à une autre vie».

Césarée cherche à montrer que la Trinité des personnes ne porte pas atteinte à l'unité divine. Le livre I du Contre Eunome *réfute l'argument qui identifie la substance de Dieu avec son innascibilité (ἀγεννησία = le fait de ne pas être né) et en déduit que le Verbe ne peut être le véritable Fils de Dieu (puisqu'il est engendré) et qu'il n'est dès lors qu'une créature. Le livre II défend la doctrine nicéenne de la consubstantialité du Verbe avec le Père, et le livre III affirme la même insistance du Saint-Esprit. Poursuivant une traduction exacte du sens et du contenu du mystère trinitaire en concepts grecs, Basile fait ici la première découverte des hypostases comme relations et contribue à faire évoluer ce concept du pôle de la substance à celui de la personne et de la subsistence (au sens d'acte de subsister).*

Comment comprendre la parole de Jésus: «Le Père est plus grand que moi» (Jn 14,28)? Eunome interprétait cette parole dans un sens subordinatianiste. Basile interprète le «plus grand» dans l'ordre de la cause. En tant que Père, le Père est la cause et le principe du Fils qu'il a engendré. En ce sens, et en ce sens-là seulement, il est plus grand que lui. C'est bien pourquoi dans l'ordre des personnes divines le Père est nommé avant le Fils.

N'est-il pas évident pour n'importe qui que le plus grand se dit soit selon la raison de la cause, soit d'après la surabondance de la puissance, ou la supériorité de la dignité, ou l'excédent des masses? Que le plus grand ne soit pas pris selon la masse, Eunome lui-même a été le premier à le dire et il en va bien naturellement ainsi; en effet, le plus grand équivaut dans l'ordre des grandeurs au moins grand plus quelque chose. Mais s'agissant de réalités qui ne tombent pas sous la grandeur, mieux qui sont totalement exemptes de grandeur et de quantité, qui pourrait les mesurer les unes par rapport aux autres? Or là où la comparaison est irréalisable, comment pourrait-on discerner le dépassement?

Dire, d'autre part, que le Christ est en défaut de puissance par rapport à la puissance de Dieu est parfaitement puéril et le fait d'hommes qui n'ont pas entendu la parole du Seigneur disant: «Le Père et moi nous sommes un» (Jn 10,30). Et cet un, il le prend au sens de l'égalité selon la puissance, comme nous allons le montrer à partir des mots mêmes de l'Évangile. Car, après avoir dit de ceux qui ont cru: «Personne ne les arrachera de ma main» (Jn 10,28), et «Le Père qui me les a donnés est plus grand que tous» (Jn 10,29), et: «Personne ne peut les arracher de la main de mon Père» (Jn 10,29), il poursuivit: «Le Père et moi nous sommes un» (Jn 10,30), prenant clairement cet *un* au sens de l'égalité et de l'identité selon la puissance.

De plus, si le trône de Dieu – comme, en effet, nous l'avons reçu nous-mêmes dans la foi – est un terme de dignité, que signifie d'autre le siège assigné au Fils à la droite du Père, sinon l'identique honneur de la dignité ? D'ailleurs, le Seigneur promet qu'il viendra dans la gloire du Père (cf. Mt 16,27).

Il reste donc que c'est selon la raison de la cause que le plus grand est dit en cet endroit. Car, puisque le Fils a dans le Père son principe, c'est en ce sens que le Père est plus grand, à titre de cause et de principe. C'est pourquoi le Seigneur s'est ainsi exprimé: «Mon Père est plus grand que moi» (Jn 14,28), c'est-à-dire en tant que Père. Et le mot Père, que signifie-t-il d'autre sinon le fait d'être cause et principe de celui qui a été engendré de lui? D'une façon générale, même selon votre philosophie, on ne dit pas qu'une substance est plus ou moins grande qu'une substance. De la sorte, selon nos adversaires comme selon la vérité elle-même, en aucune manière le raisonnement précédent sur le plus grand ne saurait manifester la supériorité selon la substance. Par ailleurs, bien sûr, Eunome lui-même ne dirait jamais que le Père est plus grand selon la masse, puisqu'il a déclaré qu'il ne fallait pas supposer de quantité au sujet de Dieu. Il ne reste donc que la modalité du plus grand que nous avons exprimée, je veux dire celle du principe et de la cause. Telle est donc son entreprise blasphématoire à propos de l'idée du plus grand.

BASILE DE CÉSARÉE, *Contre Eunome*, I, 25. Trad. B. Sesboüé (*SC* 299)

«Nous louons le Père et le Fils et le Saint-Esprit de Dieu»

On désigne sous le nom de «pneumatomaques» (c.-à-d. adversaires de l'Esprit) ceux qui refusent la pleine divinité du Saint-Esprit. (On les appelle parfois aussi «macédoniens», en souvenir de Macedonios, qui fut évêque de Constantinople de 350 à 360, mais rien ne prouve que Macedonios ait vraiment nié la divinité de l'Esprit). Leur chef de file, Eustathe de Sébaste, disait «qu'il ne se décidait pas à appeler l'Esprit Dieu et qu'il ne présumait pas de l'appeler une créature» (au témoignage de Socrate, Hist. eccl.*, II, 45). Pour les «pneumatomaques», l'Esprit occupait donc une position intermédiaire entre Dieu et les êtres créés. Cette option théologique fut combattue par Athanase dans ses Lettres à Sérapion. Basile poursuivit la controverse dans son Traité du Saint-Esprit (rédigé vers 375), où il affirme qu'il faut accorder à l'Esprit la même gloire, le même honneur et la même adoration qu'au Père et au Fils. Tel est, dit-il, l'enseignement de l'Église depuis toujours. Et de citer, parmi d'autres témoignages, un extrait de l'hymne du soir (lucernaire) Φῶς ἱλαρόν («Joyeuse lumière»):*

Un fait encore, dont en d'autres circonstances il ne vaudrait sans doute pas la peine de parler; mais pour moi qu'on accuse d'innover, c'est un témoignage que je suis bien obligé d'ajouter, en raison de son ancienneté. Nos pères ont jugé bon de ne pas recevoir en silence la lumière du soir, mais de rendre grâce dès qu'elle apparaît. Qui est le père de ces paroles de l'action de grâce du lucernaire, nous serions bien incapable de le dire! Le peuple n'en prononce pas moins l'antique formule et personne n'a cru devoir accuser d'impiété ceux qui disent: «Nous louons le Père et le Fils et le Saint-Esprit de Dieu».

BASILE DE CÉSARÉE, *Traité du Saint-Esprit*, 29,73. Trad. A.-G. Hamman, dans *Connaissance des Pères de l'Église* 11 (oct. 1983), p. 15-16 (autre traduction en *SC* 17)
Lecture commentée du *Traité du Saint-Esprit* : M. CORBIN, *L'Esprit Saint chez Basile de Césarée* (coll. «Initiations aux Pères de l'Église»), Paris, 2010

N'exigeons rien de plus ...

Conscient du caractère injustifiable des schismes qui se multiplient entre les Églises, Basile élabore la plate-forme minimale mais nécessaire de l'unanimité dans la foi, qui peut engager les Églises dans la voie du retour à la communion. Le texte ci-dessous est caractéristique de l'attitude de Basile en matière de foi, attitude qui est faite tout à la fois de discrétion et de discernement. Pour éviter tout obstacle inutile à la foi des autres, il se contente d'une formulation négative, prudente et enveloppée, de la divinité du Saint-Esprit. Il sait en effet que l'Écriture ne dit pas formellement «le Saint-Esprit est Dieu» et que cette formule effarouche certains. Toute sa pédagogie consiste à donner un accès scripturaire à la compréhension de la divinité de l'Esprit.

L'union se ferait si nous voulions nous plier à la condition des plus faibles sur les points où nous ne causons aucun préjudice aux âmes. Donc, puisque bien des bouches se sont ouvertes contre l'Esprit-Saint et que bien des langues se sont aiguisées pour blasphémer contre lui, nous vous demandons de réduire, autant que vous le pouvez les blasphémateurs à un petit nombre et de recevoir dans votre communion ceux qui ne disent pas que l'Esprit-Saint est une créature... N'exigeons rien de plus et proposons aux frères qui veulent se joindre à nous la foi de Nicée. S'ils l'acceptent, demandons-leur encore d'admettre que l'Esprit-Saint ne doit pas être appelé créature, demandons-leur enfin que ceux qui l'appellent ainsi ne soient pas reçus dans leur communion.

BASILE DE CÉSARÉE, *Lettre*, 113. Trad. Y. Courtonne

L'accaparement des biens communs

Sur le plan du ministère local, Basile fut un évêque proche de son clergé et attentif aux problèmes quotidiens de ses ouailles, auprès desquelles il jouit d'une grande popularité. Il a laissé une correspondance importante. Sur trois cent vingt-cinq lettres reconnues unanimement comme authentiques, plus de deux cent quatre-vingt datent de l'épiscopat (370-378) et nous font découvrir un pasteur visitant les communautés, soucieux du recrutement et des moyens de subsistance du clergé, de la discipline ecclésiastique, veillant jalousement à ce que les autorités civiles n'empiètent pas sur le domaine de l'Église, attentif, enfin, aux blessés de la vie. Ces lettres révèlent son inlassable souci de combattre, auprès des autorités séculières, soit les excès d'un régime dictatorial et souvent cruel, soit le système fiscal, soit les injustices résultant de l'accumulation de la richesse. Sa prédication double ses

interventions. Avec une virulence rare, surtout lors de la famine de 368, il s'en prend aux riches, «pauvres d'humanité, pauvres de foi, pauvres d'espérance éternelle». Il décrit avec une verve indignée leur train de vie fastueux. Il voit dans la grande propriété un accaparement des biens destinés à tous. Il dénonce, en particulier, les usuriers, qui «gonflent leur capital de péchés». Il presse le pauvre de ne pas recourir à l'emprunt, «ce monstre prolifique». Sans relâche, il invite au partage. Dans cette société impitoyable pour les faibles, Basile assume pleinement le rôle de médiation et de suppléance que peut remplir alors l'épiscopat. L'empereur Julien avait naguère reconnu que l'assistance charitable, inexistante dans le monde païen, était remarquable chez les chrétiens. À côté des multiples initiatives individuelles et locales, Basile se fait promoteur d'une organisation de l'action sociale à l'échelle d'une province et crée un établissement central à Césarée, appelé par la suite la «Basiliade»; cette cité-secours comportait hôtellerie, hôpital, hospice, orphelinat ... Le grand Basile fut aussi un saint Vincent de Paul.

Tels sont les riches: les biens communs qu'ils ont accaparés, ils s'en décrètent les maîtres, parce qu'ils en sont les premiers occupants. Si chacun ne gardait que ce qui est requis pour ses besoins courants, et que le superflu, il le laissât aux indigents, la richesse et la pauvreté seraient abolies. N'es-tu pas sorti, nu, du ventre de ta mère? Ne retourneras-tu pas, nu, dans la terre? (...)

Pourquoi es-tu riche et celui-là pauvre? N'est-ce pas uniquement pour que ta bonté et ta gestion désintéressée trouvent leur récompense, tandis que le pauvre sera gratifié des prix magnifiques promis à sa patience? (...)

Tu n'es pas un voleur? Les biens dont on t'avait confié la gestion, tu les as accaparés. Celui qui dépouille un homme de ses vêtements aura nom de pillard. Et celui qui ne vêt point la nudité des gueux, alors qu'il peut le faire, mérite-t-il un autre nom?

À l'affamé appartient le pain que tu gardes. À l'homme nu, le manteau que recèlent tes coffres. Au va-nu-pieds, la chaussure qui pourrit chez toi. Au miséreux, l'argent que tu tiens enfoui. Ainsi opprimes-tu autant de gens que tu en pouvais aider.

BASILE DE CÉSARÉE, *Homélie* 6, 7. Trad. Fr. Quéré Jaulmes, dans *Riches et pauvres dans l'Église ancienne*, éd. A.-G. Hamman (coll. «Lettres chrétiennes), Paris, 1962, p. 76.

J'en viens à admirer l'imagination des riches en matière d'inutilité! Des milliers de chars, pour traîner les bagages et les personnes, couverts de bronze et d'argent. Une multitude de chevaux pur sang dont on tient la noble généalogie – comme chez les hommes! Les uns promènent nos grands seigneurs par la ville, d'autres sont gardés pour la chasse, les derniers sont dressés pour les longs parcours. Mors, harnais, colliers, tout est d'argent, tout est brodé d'or. Couvertures de pourpre qui parent les chevaux comme des fiancés. Foules de mulets, classés par couleurs. Files de cochers, devant et derrière. Nuées d'esclaves pour soutenir tant d'éclat: intendants, économes, cultivateurs, et tous les métiers aussi bien fondamentaux qu'inventés pour le confort et la volupté. Cuisiniers, pâtissiers, échansons, chasseurs, sculpteurs, peintres, artisans de mille plaisirs. Troupeaux de chameaux dont les uns portent les fardeaux et les autres restent au pâturage; troupeaux de chevaux, boeufs, moutons, porcs, avec leurs bergers. Terres assez vastes pour nourrir tout ce bétail et augmenter encore les revenus. Bains à la ville, bains à la campagne. Maisons étincelant des marbres les plus variés. L'une est en pierre de Phrygie, l'autre en dalles de Laconie ou de Thessalie. Les unes réchauffent la maison en l'hiver tandis que d'autres la rafraîchissent en été. Pavés fleuris de mosaïques. Plafonds lambrissés d'or. Tous les murs qui ne sont pas revêtus de marbre sont enrichis de fresques richement colorées.

BASILE DE CÉSARÉE, *Homélie* 7,2. Trad. Fr. Quéré Jaulmes, *ibid.*, p. 81-82.

Sur ce sujet, voir S. GIET, *Les idées et l'action sociale de s. Basile*, Paris, 1941 ou le survol proposé par B. GAIN, «Richesses et pauvreté chez saint Basile», dans *Connaissance des Pères de l'Église* 70 (juin 1998), p. 27-34.

Le Pape Benoît XVI a consacré une de ses catéchèses de l'année 2007

à saint Basile. Elle est accessible à l'adresse http://www.patristique.org/-Catechese-.html

Grégoire de Nazianze

L'œuvre de Grégoire couvre les tomes 35 à 38 de la *Patrologia Graeca* de Migne (CPG 3010-3125).

Quelques œuvres traduites en français

Lettres, texte grec et trad. française de P. Gallay, 2 vol., Paris, 1964-1967.
Les *Lettres théologiques* (= *Lettres* 101-102) sont disponibles dans la collection «Sources chrétiennes», n° 208, Paris, 1998 (trad. P. Gallay).

Discours: 39 d'entre eux (sur un total de 45) sont disponibles dans la collection «Sources chrétiennes»: 1-5 (*SC* 247, 309, par J. Bernardi); 6-12 (*SC* 405, par M.-A. Calvet-Sébasti); 20-26 (*SC* 270, 284, par J. Mossay); 27-31 (*SC* 250, par P. Gallay); 32-41 (*SC* 318, 358, texte grec par Cl. Moreschini et trad. française P. Gallay); 42-43 (*SC* 384, par J. Bernardi), Paris, 1978-1995.
Les *Discours théologiques* (= *Discours* 27-31) sont également disponibles dans la collection «Pères dans la foi», n° 61, Paris, 1995 (trad. P. Gallay, avec introduction et guide thématique).

Poèmes: quelques-uns des 400 poèmes (19.000 vers au total) ont été traduits en français par P. Gallay dans *Grégoire de Nazianze. Poèmes et lettres choisies*, Lyon-Paris, 1941. Les mêmes œuvres ont été reprises dans *Grégoire de Nazianze. Textes choisis et présentés* par E. Devolder, Namur, 1969.
Le livre VIII de l'*Anthologie palatine*, où sont reprises plusieurs épigrammes de Grégoire, a été édité et traduit en français par P. Waltz (2e éd., Paris, 1960).

La passion du Christ, texte grec et trad. fr. de A. Tuilier (*SC* 149), Paris, 1969: l'attribution de cette œuvre à Grégoire est discutée.

Bibliographie

ALFEYEV H., *Le chantre de la Lumière. Introduction à la spiritualité de saint Grégoire de Nazianze* (coll. «Théologies»). Paris, 2006.
BERNARDI J., *Saint Grégoire de Nazianze* (coll. «Initiations aux Pères de l'Église»), Paris, 1995.
GALLAY P., *Grégoire de Nazianze* (coll. «Église d'hier et d'aujourd'hui»), Paris, 1959 (vulgarisation).
PLAGNIEUX J., *Saint Grégoire de Nazianze théologien* (coll. «Études de science religieuse»), Paris, 1952.
ROUSSE J.-P., «Grégoire de Nazianze», dans *Dictionnaire de spiritualité* VI (1967), col. 932-971.
SZYMUSIAK J.M., *Éléments d'une théologie de l'homme selon saint Grégoire de Nazianze*, Rome, 1963.
SPIDLICK T., *Grégoire de Nazianze: introduction à l'étude de sa doctrine spirituelle* (coll. «Orientalia Christiana Analecta», 189), Rome, 1971.
«Découverte de la Trinité avec Grégoire de Nazianze» = *Connaissance des Pères de l'Église* 35 (sept. 1989)

Un aperçu des Discours

On peut distinguer

1. les cinq «Discours théologiques» (= *Discours* 27-31): sur Dieu, la Trinité, la divinité du Fils (voir ci-dessous)
2. les autres discours de nature dogmatique: «Sur l'établissement des évêques» (= *Discours* 20; on y trouve une définition de la doctrine trinitaire), «Sur la modération dans les controverses» (= *Discours* 32); «aux Ariens» (= *Discours* 33: invitation au ralliement)
3. les discours apologétiques: deux invectives contre Julien l'Apostat (= *Discours* 4-5), composées après la mort de l'empereur (26 juin 363)
4. les sermons liturgiques: pour Noël (= *Discours* 38), l'Épiphanie (= *Discours* 39), le baptême des chrétiens (= *Discours* 40), Pâques (= *Discours* 7), l'octave de Pâques (= *Discours* 44), la Pentecôte (= *Discours* 41)
5. les panégyriques et les discours hagiographiques: en l'honneur des Maccabées (= *Discours* 15), de saint Cyprien (= *Discours* 24), de saint Athanase (= *Discours* 21), de Maxime le philosophe (= *Discours* 25)

6. les oraisons funèbres de son frère Césaire (= *Discours* 7), sa sœur Gorgonie (= *Discours* 8), son père Grégoire (= *Discours* 18), son ami Basile (= *Discours* 43)
7. les discours de circonstance: pour justifier sa fuite (= *Discours* 1-3), pour sceller la réconciliation du père de Grégoire avec les moines de Nazianze (= *Discours* 6), pour encourager les Nazianzènes après une chute de grêle (= *Discours* 16), à l'occasion de la visite du gouverneur de Cappadoce à Nazianze (= *Discours* 17), ou de celle du répartiteur de l'impôt (= *Discours* 19), à l'occasion de son ordination épiscopale (= *Discours* 9-12), de celle d'Eulalius comme évêque de Nazianze (= *Discours* 13), pour sceller la réconciliation avec les évêques égyptiens (= *Discours* 34), à l'occasion de son entrée en fonction à l'église des Saints-Apôtres de Constantinople (= *Discours* 36), discours d'adieu quand Grégoire quitte Constantinople (= *Discours* 42)
8. exhortation morale: «Sur les pauvres» (= *Discours* 14, voir ci-dessous)

Ami de Basile de Césarée et de Grégoire de Nysse, Grégoire de Nazianze (c. 330-390) est comme eux issu d'une famille aristocratique de Cappadoce. Son père Grégoire l'Ancien était évêque de Nazianze. Il reçoit une formation classique complète, notamment à Athènes en compagnie de Basile. De retour en Cappadoce, il est ordonné prêtre par son père (362) et l'assiste dans la lutte contre l'arianisme. Face à cette hérésie, Basile, devenu archevêque de Césarée, multiplie les évêchés suffragants: il crée le siège de Sasimes et en consacre Grégoire évêque (372), mais celui-ci n'en prendra jamais possession. À la mort de son père en 374, Grégoire est à nouveau pressenti pour l'épiscopat, mais se retire dans un monastère. Enfin, le nouvel empereur Théodose ayant promulgué un décret contre l'arianisme (380), les chrétiens de Constantinople restés fidèles au concile de Nicée font appel à Grégoire qui, cette fois, accepte. Période difficile, car le parti arien, toujours actif, tente par tous les moyens d'éliminer le nouvel évêque. Mais l'empereur confirme Grégoire et le fait solennellement introniser. En 381 se tient le concile de Constantinople chargé de condamner définitivement l'arianisme. Mélèce d'Antioche, qui présidait les premières réunions, meurt. Grégoire lui succède dans cette charge. Sous son impulsion, les évêques assemblés rétablissent la foi de Nicée et complètent le *Credo* en y ajoutant notamment la confession de la divinité de l'Esprit. Grégoire atteint ici le sommet de sa carrière ecclésiale et théologique. Mais des rivalités persistent. Les évêques d'Alexandrie accusent Grégoire d'avoir changé de siège épiscopal contrairement aux canons de Nicée: n'était-il pas d'abord évêque de Sasimes? Découragé, Grégoire démissionne du siège de Constantinople, se retire à Arianze, sa ville natale, où il mourra. Ce solitaire est d'abord un poète et un mystique d'une sensibilité extrême. Mais il est aussi un orateur-né, pétri d'humanisme, maîtrisant tous les procédés de la rhétorique. La tradition orthodoxe accorde à Grégoire de Nazianze le titre de Théologien. De fait, il est par excellence celui qui «proclame la divinité» du Père, du Fils et de l'Esprit Saint. Héraut du mystère de la Trinité, il a conscience du caractère suréminent de cette «triple lumière» du Dieu qui est «l'Au-delà de tout». Mais simultanément, l'expérience spirituelle lui révèle qu'il est possible pour l'homme de participer à la vie divine, par l'ascèse (*praxis*) et la contemplation (*theoria*). L'ascèse de Grégoire est marquée à la fois par le goût de la culture et par un certain dédain du corps. Il aspire à la «vie philosophique» et monastique, plutôt en solitaire qu'en communauté. La prière et l'étude vont pour lui de pair: un bon évêque doit être à la fois un

moine et un homme de lettres. Cet idéal, Grégoire l'a réalisé en lui-même, avec l'ardeur théologale qui fut une des marques de sa sainteté.

D'après D. VIGNE, dans *Dictionnaire des théologiens et de la théologie chrétienne*, sous la direction de G. REYNAL, Paris, 1998, p. 192-193.

«Nous avions une seule âme»: Grégoire et Basile à Athènes

Grégoire de Nazianze et Basile de Césarée furent compagnons d'études à Athènes, où ils se lièrent d'une amitié solide et durable[2].

Dieu m'accorda encore un bienfait: ce fut de me lier d'amitié avec le plus sage des hommes, avec celui-là que sa vie et sa science mettaient au-dessus de tous. Quel est-il? Vous le devinerez sans peine: c'est Basile, l'homme qui fut si utile à notre temps. Je partageais avec lui études, logement, réflexions et, si l'on me permet de me vanter un peu, je dirai que l'un et l'autre nous ne passions pas inaperçus en Grèce. Tout était commun entre nous, nous avions une seule âme qui unissait nos corps distincts. Et ce qui contribua le plus à nous unir, ce fut Dieu et notre amour du bien; car dès que notre confiance fut suffisante pour nous permettre de nous révéler l'un à l'autre le fond de notre cœur, notre amitié n'en devint que plus intime, **puisque c'est l'identité des aspirations qui assure l'union des âmes.**

GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *«Sur ma vie»*, 221-236. Trad. P. Gallay

Hésitations devant le sacerdoce

Grégoire de Nazianze fut ordonné prêtre par son père, évêque de Nazianze, lors de la fête de Noël 361 (ou au début de l'année 362). Le nouveau clerc, qui avait alors une trentaine d'années, fit une fugue dans la solitude, puis revint et expliqua sa dérobade par la crainte respectueuse que lui inspirait le sacerdoce. Voici un extrait de l'homélie qu'il prononça à Pâques 362 pour se justifier. (Les Discours 2 et 3 se rapportent également à la «fuite» de Grégoire et datent de la même année 362).

Jour de la Résurrection: c'est un début prometteur. Que cette fête solennelle nous revête de son éclat! Embrassons-nous; appelons frères ceux-là mêmes qui nous haïssent et, à plus forte raison, ceux qui nous ont fait subir ou qui ont subi de nous par amour quelque tort. Accordons à la Résurrection toutes les concessions. Pardonnons-nous réciproquement, moi qui ai été **victime de cette belle tyrannie** – c'est le qualificatif que je lui donne maintenant –, et vous qui avez eu ce beau geste envers moi, au cas où vous auriez quelque reproche à me faire à cause de ma lenteur, car il se pourrait que cette lenteur fût meilleure et qu'elle eût plus de prix aux yeux de Dieu que la rapidité montrée par d'autres. Il est, en effet, également bon de reculer quelque peu devant Dieu, comme le grand Moïse autrefois et comme Jérémie plus tard, et d'accourir promptement à son appel, comme Aaron et lsaïe, pourvu que l'on agisse par piété dans les deux circonstances, parce qu'on tient compte dans le premier cas de sa propre faiblesse, et, dans le second, de la puissance de celui qui appelle.

J'ai reçu l'onction du mystère, j'ai manifesté un certain recul devant le mystère, le temps de m'examiner, et je reviens avec le mystère, faisant appel à ce beau jour pour soutenir ma timidité et ma faiblesse, afin que celui qui est aujourd'hui ressuscité d'entre les morts me renouvelle aussi par son esprit, et qu'après m'avoir revêtu de l'homme nouveau, il donne à la nouvelle création, à ceux qui sont engendrés selon Dieu, un bon modeleur et un bon docteur, aussi ardent à mourir avec le Christ qu'à ressusciter avec lui.

GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Discours* 1, 1-2. Trad. J. Bernardi (*SC* 247).

---

[2] À lire, sur ce sujet: M.-A. VANNIER, «Amitié de saint Grégoire de Nazianze et de saint Basile de Césarée», dans *Connaissance des Pères de l'Église* 36 (déc. 1989), p. 23-26.

L'égalité primitive

Le discours 14, intitulé «Sur l'amour des pauvres», fut probablement prononcé à Nazianze entre 364 et 368. Grégoire veut susciter chez des auditeurs fortunés une attitude générale de compassion à l'égard des malheureux et des malades, tout particulièrement des lépreux. Il énumère toutes les catégories de ceux qui ont droit à la pitié: les veuves, les orphelins, les exilés, ceux qui souffrent de la cruauté d'un maître, de la dureté des magistrats, de l'inhumanité des agents du fisc, de la férocité des brigands, de la cupidité des voleurs, ceux qui ont leurs biens confisqués ou qui ont eu le malheur de faire naufrage. Mais les plus infortunes sont à ses yeux les lépreux, totalement rejetés par leur famille et leurs amis, exclus de tous les lieux habités, victimes parfois de véritables chasses à l'homme[3].

Dans l'extrait ci-dessous, Grégoire rappelle l'égalité originelle et proteste contre l'accaparement des biens. C'était là un thème et une préoccupation qu'il partageait avec son ami Basile et avec Grégoire de Nysse.

Imitons cette loi sublime et première d'un Dieu qui laisse tomber sa pluie sur les justes et sur les méchants et fait lever son soleil sur tous les hommes sans distinction (Mt 5,45). Aux créatures qui vivent sur terre, il octroie d'immenses espaces, des sources, des fleuves, des forêts. Pour les espèces ailées, il crée l'air, et l'eau pour la faune aquatique. Il fournit en abondance pour chacun sa première subsistance. Et ses dons ne tombent pas aux mains des forts, ni ne sont mesurés par une loi, ni partagés entre des états. Tout est commun, tout est en abondance. Il ne donne rien qui ne soit grand. Ainsi honore-t-il l'égalité naturelle par l'égal partage de ses grâces; ainsi révèle-t-il l'éclat de sa munificence.

Quand les hommes, eux, ont amassé dans leurs coffres de l'or, de l'argent, des vêtements somptueux autant qu'inutiles, de reluisantes pierres précieuses et autres choses du genre, qui sont les signes de la guerre, de la discorde, de la tyrannie ancienne, alors une folle arrogance durcit leurs traits: pour des frères en détresse point de pitié. Leur superflu n'ira pas leur fournir de quoi vivre. Grossier aveuglement! Ils ne font pas seulement réflexion que pauvreté et richesse, condition libre, comme nous disons, et condition servile et autres noms semblables arrivèrent tard dans la race des hommes et qu'elle déferlèrent comme des épidémies, amenées par le péché dont elles étaient les inventions. Mais «au commencement, est-il dit, il n'en fut pas ainsi» (Mt 19,8). Dieu, au commencement, créa l'homme et le laissa libre et maître de ses volontés, et à la réserve d'une défense qu'il lui intima, l'abandonna aux délices du paradis. Dieu souhaitait que toute la postérité participât au bonheur du premier homme! La liberté et la richesse étaient attachées à l'observance d'un seul commandement. On s'exposait, en le violant, à la véritable pauvreté et à la servitude.

GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Discours*, 14, 25. Trad. Fr. Quéré Jaulmes, revue par G. Bady dans *Riches et pauvres dans l'Église ancienne*, 2e éd., Paris, 2011, p. 152-153.

La foi, «plénitude de la raison»

Sous le nom de Discours théologiques*, on désigne cinq œuvres rhétoriques (=* Discours *27-31) que Grégoire de Nazianze prononça en 379-380 à Constantinople devant le petit troupeau resté fidèle à la foi catholique, alors que la plupart des chrétiens et l'évêque du lieu lui-même avaient versé dans l'hérésie arienne. Ces* Discours théologiques *visent à présenter la doctrine trinitaire orthodoxe contre les eunomiens et les macédoniens. Ils valurent à Grégoire le titre de «Théologien». Ils furent prononcés dans une église improvisée, que Grégoire baptisa du nom d'«Anastasis», pour évoquer la «résurrection» de la foi orthodoxe à Constantinople.*

Dans cet extrait du troisième Discours théologique*, Grégoire fixe le statut de l'intelligence en théologie: elle est servante et non souveraine.*

---

[3] Sur ce sujet, voir B. COULIE, *Les richesses dans l'œuvre de s. Grégoire de Nazianze*, Louvain-la-Neuve, 1985.

Lorsque nous mettons en avant la puissance du raisonnement en laissant de côté la foi, lorsque nous détruisons l'autorité de l'Esprit par nos recherches et que dès lors le raisonnement est inférieur à la grandeur du sujet – et il le sera de toute façon, car il procède d'un faible instrument, notre intelligence – alors qu'arrive-t-il? La faiblesse du raisonnement (λόγος) apparaît comme celle du mystère et ainsi la subtilité du raisonnement révèle l'anéantissement de la croix, selon l'avis de Paul (cf. 1 Co 1,17). **Car la foi parachève notre raison[4].**

GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Discours* 29, 21. Trad. P. Gallay (*SC* 250)

L'harmonie entre la foi et la raison

Grégoire consacre l'essentiel du troisième Discours théologique à réfuter les allégations véhiculées dans les opuscules où les Ariens mettaient leur doctrine à la portée de tous. Ci-dessous, il répond aux objections que les Ariens font au «consubstantiel» (ὁμοούσιος). Grégoire explique que le nom de Fils est un nom relation (σχέσις) et pas un nom de substance (οὐσία) ni d'action (ἐνέργεια)[5]. Mais, poursuit-il, même si on admet les fausses prémisses des Ariens, la logique interne du raisonnement n'en conduit pas moins au «consubstantiel».

Comment ne pas passer sous silence l'affirmation suivante, non moins digne d'admiration que ce qui a déjà été dit? «Le Père, disent-ils, c'est un nom de substance ou d'action», et ils croient qu'ils vont nous tenir liés des deux côtés: si nous disons que c'est un nom de substance, nous admettons que le Fils est d'une autre substance, puisqu'il n'y a qu'une substance de Dieu et que celle-là, d'après eux, le Père en a pris possession le premier; si nous disons que c'est un nom d'action, nous reconnaîtrons clairement que le Fils est créé et non engendré, car là où se trouve celui qui agit, là aussi se trouve d'une façon absolue celui qui subit l'action; et ils diront qu'ils se demandent avec étonnement comment celui qui a été fait est la même chose que celui qui a fait. Votre distinction m'impressionnerait fort, moi aussi, si l'on était obligé d'accepter l'une des deux hypothèses, au lieu d'éviter les deux et d'en énoncer une troisième plus vraie: le Père, ce n'est ni un nom de substance, grands sages, ni un nom d'action; c'est un nom de relation, un nom indiquant la manière dont le Père est à l'égard du Fils, ou le Fils à l'écart du Père. De même que chez nous ces appellations révèlent le lien du sang et la parenté, de même là aussi elles désignent l'identité de nature de celui qui a été engendré avec celui qui l'a engendré. Cependant, admettons pour vous faire plaisir que le Père soit une substance: il impliquera le Fils, il ne l'exclura pas, d'après les idées de tout le monde et la force même de ces appellations. Qu'il soit aussi un nom d'action, si bon vous semble; mais même ainsi vous ne nous prendrez pas: le Père aurait produit celui-là même qui lui est consubstantiel, quoique votre opinion sur l'action qui le concerne soit, par ailleurs absurde.

GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Discours* 29, 16. Trad. P. Gallay (*SC* 250)

Le progrès dans la révélation de Dieu

Dans le dernier Discours théologique*, Grégoire rencontre un problème difficile, celui-là même qui avait empêché saint Basile d'affirmer ouvertement le divinité de l'Esprit: pourquoi l'Écriture Sainte, qui énonce clairement la divinité du Père et du Fils, ne fait-elle qu'allusion à celle du Saint-Esprit? Ne force-t-on pas l'Écriture en proclamant ce qu'elle ne fait que suggérer?*

---

4 Ἡ πίστις τοῦ καθ᾽ ἡμᾶς λόγου πλήρωσις. **On traduirait plus exactement: «Car la foi est la plénitude de notre raison».**

5 Le terme de «relation» deviendra traditionnel dans l'exposé de la doctrine trinitaire; le nom des personnes de la Trinité se définit totalement par la relation: le Père est Père de son Fils unique, et il n'est que cela. Grégoire exprime la même vérité d'une manière très concrète dans le *Discours* 25, 5: «Il est uniquement Père sans avoir été d'abord Fils; car il est tout entier Père de son Fils tout entier ... car, enfin, il est Père dès le principe, et non par la suite».

Il n'était pas prudent, quand on ne confessait pas encore la divinité du Père, de proclamer ouvertement le Fils et, quand la divinité du Fils n'était pas encore admise, d'ajouter l'Esprit-Saint comme un fardeau supplémentaire – pour employer une expression un peu hardie; sinon, accablés pour ainsi dire par une nourriture trop lourde, et dirigeant vers la lumière du soleil des yeux encore trop faibles, les hommes auraient risqué de perdre toutes leurs possibilités; au contraire, par les adjonctions partielles, par des «ascensions», suivant le mot de David (cf. Ps 83,6), par des avancées et des progressions «de gloire en gloire», la lumière de la Trinité éclatera en plus brillantes clartés (cf. 2 Co 3,18)[6]. (...)

Il est une idée que d'autres peut-être ont eue déjà, mais qui me paraît le fruit de ma propre réflexion; je vais l'ajouter à ce qui vient d'être dit. Le Sauveur avait comblé ses disciples d'une multitude d'enseignements, mais il en avait certains qui ne pouvaient pas, disait-il, être portés par eux à ce moment, sans doute pour les causes que j'ai indiquées; c'est pourquoi il les tenait secrets. Et il ajoutait que tout nous serait enseigné par l'Esprit, lors de sa venue (cf. Jn 16,12-13). L'un de ces enseignements était, je crois, la divinité même de l'Esprit, éclaircie plus tard, à un moment où la connaissance en était désormais opportune et possible à saisir, après le rétablissement du Sauveur dans sa gloire, car on ne lui refusait plus créance à cause de cette merveille. Lui-même aurait-il pu promettre, ou l'Esprit-Saint aurait-il pu enseigner quoi que ce soit de plus grand? Si vraiment il est une chose que l'on doive tenir pour grande et digne de la magnificence de Dieu, c'est cette promesse ou cet enseignement.

Telle est la pensée que j'ai sur ces questions. Puissé-je l'avoir encore, ainsi que mes amis, et vénérer Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit, trois propriétés, une divinité, sans division de gloire, d'honneur, de substance et de royauté!

GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Discours* 31, 26-28. Trad. P. Gallay (*SC* 250)

«Génération» et «procession» en Dieu

Grégoire de Nazianze est le premier auteur qui distingue clairement la «génération» du Fils et la «procession» de l'Esprit Saint.

En vertu d'un troisième Testament à ton usage supprimerais-tu de tes Évangiles les mots: «l'Esprit-Saint qui procède du Père» (Jn 15,26)? En tant qu'il procède du Père, il n'est pas une créature; en tant qu'il n'est pas enfendré, il n'est pas Fils; en tant qu'il est intermédiaire entre l'inengendré et l'engendré, il est Dieu. Il échappe ainsi aux filets de tes syllogismes, et il se montre Dieu, étant plus fort que tes distinctions. Qu'est-ce que cette «procession»? Dis-moi ce qu'est pour le Père d'être inengendré, et je t'expliquerai la génération du Fils ainsi que la «procession» de l'Esprit. Alors nous délirerons tous les deux en nous penchant, sur les mystères de Dieu. Et que sommes-nous pour cela? Nous ne pouvons même pas connaître ce qui est à nos pieds, ni «compter les grains de sable de la mer, les gouttes de la pluie et les jours de l'éternité» (Si 1,2), encore bien moins pénétrer «les profondeurs de Dieu» (1 Co 2,10) et rendre raison de la nature si ineffable et si au-dessus de notre raison.

GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Discours* 31, 8. Trad. P. Gallay (*SC* 250) adaptée

Dieu, l'au-delà de tout

6 Voir, sur ce texte, l'importante note de P. Gallay accompagnant son édition (*SC* 250, p. 326, n. 2).

Ce poème attribué à Grégoire[7] *est l'une des premières expressions de la «théologie apophatique» (aussi appelée «théologie négative»). Dans la perspective ici développée, Dieu est si parfaitement Vérité que, à la limite, il est impossible de dire quoi que ce soit de Lui sinon qu'*il est *(cf. Ex 3,14).*

Ô toi, l'au-delà de tout,
comment t'appeler d'un autre nom?
Quel hymne peut te chanter?
Aucun mot ne t'exprime.
Quel esprit peut te saisir?
Nulle intelligence ne te conçoit.
Seul, tu es ineffable;
tout ce qui se dit est sorti de toi.
Seul tu es inconnaissable;
tout ce qui se pense est sorti de toi.
Tous les êtres te célèbrent,
ceux qui parlent et ceux qui sont muets.
Tous les êtres te rendent hommage,
ceux qui pensent comme ceux qui ne pensent pas.
L'universel désir,
le gémissement de tous tend vers toi.
Tout ce qui existe te prie et vers toi.
Tout être qui sait lire ton univers,
fait monter un hymne de silence.
En toi seul, tout demeure.
En toi, d'un même élan, tout déferle.
De tous les êtres tu es la fin, tu es unique.
Tu es chacun et n'es aucun.
Tu n'es pas un être seul, tu n'es pas l'ensemble:
tu as tous les noms; comment t'appellerai-je?
Toi, le seul qu'on ne peut nommer,
quel esprit céleste pénétrera le voile qui est au-delà des nuées ?
Aie pitié, ô toi, l'au-delà de tout;
comment t'appeler d'un autre nom ?

Poème attribué à Grégoire de Nazianze (PG 37, 507-508). Traduction A. Hamman, dans *Les chemins vers Dieu* (coll. «Lettres chrétiennes», 11), Paris, 1967, p. 113-114.

Doxologie pascale

Dans ce dernier Discours*, Grégoire s'adresse à la fête de Pâques personnifiée.*

Ô Pâques, grand et saint mystère qui purifie l'univers tout entier! je veux te parler comme si tu avais une âme. Ô verbe de Dieu, lumière et vie, sagesse et puissance! je te salue avec les noms multipliés. Illustre rejeton, émanation et image de l'Esprit. Ô parole spirituelle, être visible qui unis toutes choses et les portes avec le verbe de ta puissance.

Daigne écouter mon discours: il n'est pas le commencement mais l'achèvement probable de notre offrande. Qu'il serve d'action de grâces et en même temps de supplication. Fais que nous ayons à supporter seulement les épreuves saintes et nécessaires qui sont le lot de notre existence.

---

[7] L'attribution de ce poème à Grégoire est douteuse, bien que «du point de vue de la critique interne, certaines ressemblances pourraient constituer un indice favorable» (J. PLAGNIEUX, *Saint Grégoire de Nazianze théologien*, Paris, 1952, p. 333).

Allège le poids de notre corps: tu sais, Seigneur, combien il est lourd et pénible. Adoucis la sévérité de ton jugement, quand nous serons purifiés par toi. Mais si nos vœux s'accomplissent, que nous puissions nous en aller et trouver accueil dans les demeures éternelles. Nous continuerons à t'offrir un sacrifice agréable, sur ton autel, Père et Verbe et Esprit saint.

À toi la gloire, l'honneur et la puissance dans les siècles des siècles. Amen!

GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Discours* 45, 30
cité d'après A. G. HAMMAN, *La prière dans l'Église ancienne*, Berne, 1989, n° 131, p. 132.

La passion au concile

Au cours du Concile de Constantinople (381), l'évêque d'Alexandrie, Mélèce, qui présidait les débats, vint à mourir mourut pendant le concile. Il fallut le remplacer, ce qui suscita des controverses: Mélèce avait un rival, Paulin, anti-arien comme lui. Il y avait aussi, présent au Concile, un prêtre, Flavien, dont la candidature au siège d'Antioche était soutenue par Grégoire de Nazianze. Cette situation confuse déclencha de violentes querelles dont Grégoire nous a conservé le souvenir dans des termes aussi sévères que pittoresques.

Les évêques jacassaient comme une bande de pies rassemblées, un vacarme d'enfants, un atelier tout neuf, une rafale de poussière, un vrai ouragan; aucun de ceux qui sont parfaits dans la crainte de Dieu et dans l'épiscopat n'aurait osé leur dire une parole. Ils discutaient sans ordre et, comme des guêpes, fonçaient droit au visage, en même temps. La vieillesse vénérable, bien loin de corriger les jeunes, les suivait.

GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Poèmes*, v. 1680 et suiv. Traduction P. Gallay,
citée par I. Ortiz de Urbina, *Nicée et Constantinople*, p. 176.

Les adieux de Grégoire de Nazianze

*Bientôt, excédé par ces violences, et par l'opposition que certains, même le pape Damase, faisaient encore à sa promotion au siège de Constantinople, Grégoire démissionna. On a conservé l'émouvant discours d'adieu qu'il adressa à son peuple, à la ville de Constantinople, à la petite église de l'*Anastasis *(la Résurrection) où il avait prêché devant un auditoire fidèle, adieu aux anges qui gardent cette église, à la Trinité elle-même…*

Je veux te dire adieu, Anastasis, dont le nom est pour moi synonyme de piété, puisque c'est toi qui as relevé notre enseignement jusque là méprisé, toi le terrain de notre commune victoire, la nouvelle Silo où pour la première fois nous avons planté cette tente pendant, quarante années promenée dans le désert et vagabonde (cf. Jos 18,1).

Et à toi aussi, grand et illustre sanctuaire que voici, notre récent héritage, toi qui dois au Verbe ta grandeur actuelle, toi qui étais auparavant Jébus et, dont nous avons fait Jérusalem (cf. Jos 15,8).

Adieu aussi, vous tous, temples dont les beautés vous placent aussitôt après celui-ci, vous qui parsemez les divers quartiers de la ville à la manière d'un réseau et qui apprivoisez le voisinage; vous qui, en raison de cette faiblesse qui nous affecte, avez été remplis non par trous, qui avions renoncé, mais par la grâce qui agissait avec nous.

Adieu, Apôtres, belle colonie d'émigrés, mes maîtres dans la lutte, même si je n'ai pas souvent célébré, votre fête, moi qui peut-être porte partout, comme l'un des vôtres, comme Paul, dans mon corps pour mon avantage le Satan qui m'éloigne aujourd'hui de vous.

Adieu, siège épiscopal, altitude jalousée et dangereuse des pontifes, conseil de prêtres distingué par la déférence et par l'âge; et vous tous, ministres du culte qui entourez la sainte table de Dieu, vous qui vous approchez du Dieu qui se fait proche.

Adieu, chœur des Naziréens, psalmodies harmonieuses, veillées nocturnes, dignité des vierges, décence des femmes, groupements de veuves et d'orphelins, regards des

mendiants tournés vers Dieu et vers nous.

Adieu, demeures amies des étrangers, amies du Christ et sonnerie de ma faiblesse.

Adieu, amoureux de mes discours, vous qui accouriez et qui affluiez; vous, plumes visibles ou cachées; et toi, barrière forcée par ceux qui se bousculaient pour m'entendre.

Adieu, rois et, palais; Adieu, vous tous qui êtes au service du roi et qui formez sa maison. Lui êtes-vous fidèles? Je ne sais, mais vous êtes en majorité, infidèles à Dieu. Battez des mains, poussez des cris aigus, portez aux nues votre rhéteur. Elle s'est tue pour vous, cette langue méchante et bavarde, mais elle ne s'enfermera pas dans le silence, car elle continuera la lutte par l'intermédiaire de la main et de l'encre; mais, pour ce qui est du moment présent, nous voilà devenus silencieux.

Adieu, grande cité éprise du Christ, – je rendrai ce témoignage à la vérité, même s'il s'agit d'un zèle qui n'est pas éclairé: la séparation nous a rendus plus conciliants. Accédez à la vérité. Si tardivement que ce soit, changez d'attitude. Honorez Dieu plus que vous n'êtes habitués à le faire. Changer n'est pas honteux, mais persister dans le mal mène à la perdition.

Je veux vous dire adieu, Orient et Occident, qui êtes à la fois motifs et auteurs de la guerre qui nous est faite: il en est le témoin, celui qui vous donnera la paix pour peu que quelques-uns imitent mon retrait. Ceux qui ont fait l'abandon de leur trône n'en perdront pas Dieu pour autant, mais ils obtiendront un siège là-haut, un siège bien plus élevé, et plus sûr qu'aucun de ceux qui sont ici.

Par-dessus tout et avant tout, je m'écrierai: adieu, anges tutélaires de cette Église, qui avez veillé sur moi durant mon séjour et mon déplacement, puisque notre sort est dans la main de Dieu.

Salut, Trinité, objet de tous mes soins, toi qui es ma parure: puisses-tu être conservée par ceux qui sont ici et puisses-tu les conserver, conserver mou peuple – c'est mou peuple, même si nous recevons une autre affectation. Puisse-t-on m'apprendre que tu es constamment élevée et, exaltée tant dans son langage que dans sa conduite.

Petits enfants, puissiez-vous me garder ce dépôt. Souvenez-vous de mes lapidations. Que la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous. Amen.

GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Discours* 42, 26-27. Trad. J. Bernardi (*SC* 384).

Le Pape Benoît XVI a consacré une de ses catéchèses de l'année 2007 à saint Grégoire de Nazianze. Elle est accessible à l'adresse http://www.patristique.org/-Catechese-.html

Grégoire de Nysse

Bibliographie

CANÉVET M., *Grégoire de Nysse et l'herméneutique biblique. Étude des rapports entre le langage et la connaissance de Dieu*, Paris, 1983.

COFFIGNY D., *Grégoire de Nysse* (coll. «Église d'hier et d'aujourd'hui»), Paris, 1993 (vulgarisation).

DANIÉLOU J., *Platonisme et théologie mystique. Essai sur la doctrine spirituelle de saint Grégoire de Nysse*, Paris, 1944.

DANIÉLOU J., *Le IV^e siècle. Grégoire de Nysse et son milieu*, Paris, 1964.

POTTIER B., *Dieu et le Christ selon Grégoire de Nysse*, Namur, 1994.

POTTIER B., «La Trinité chez Grégoire de Nysse», dans *Connaissance des Pères de l'Église* 76 (déc. 1999), p. 11-21.

URS VON BALTHASAR H., *Présence et pensée. Essai sur la philosophie religieuse de Grégoire de Nysse*, Paris, 1942.

Écriture et culture philosophique dans la pensée de Grégoire de Nysse, éd. par M. HARL, Leiden, 1971.
«Grégoire de Nysse» = *Connaissance des Pères de l'Église* 4 (mai 1982).

Une idée de l'œuvre

Les œuvres de Grégoire de Nysse font l'objet d'une édition critique, en cours depuis 1921 (*Gregorii Nysseni Opera*, Leiden, 10 vol. à ce jour), qui remplace progressivement les volumes de PG 44-46. Les œuvres de Grégoire de Nysse (CPG 3135-3226), souvent difficiles à dater, sont de longueur très diverse et d'objet très mêlé. On distingue ici, d'une part les écrits philosophiques et théologiques, d'autre part les écrits spirituels et exégétiques, tout en sachant que cette répartition est approximative. Des traductions françaises sont indiquées entre parenthèses. (*SC* = coll. «Sources chrétiennes»; *PDF* = coll. «Les Pères dans la foi»).

1. Écrits philosophiques et théologiques:
— à dominante philosophique:
Contre le destin, brève discussion avec un païen sur la Providence.
Aux Grecs, à partir des notions communes, orienté vers la Trinité.
Sur l'âme et la résurrection, très platonicien et mystique (trad. J. Terrieux, coll. «Sagesses chrétiennes», 1995; trad. Chr. Bouchet, *PDF* 73).
— à dominante morale:
Sermons, dont deux sermons *Sur l'amour des pauvres* (2) et *Contre ceux qui pratiquent l'usure* (trad. M. Cassin, dans *Riches et pauvres dans l'Église ancienne*, 2e éd., Paris, 2011, p. 169-210).
— à dominante théologique:
Contre Eunome (380-383), un long traité qui fait le quart du corpus (*SC* 521, 524 et 551).
Réfutation de la profession d'Eunome (SC 584).
A Théophile contre les apollinaristes, bref exposé.
Antirrhéticus contre Apollinaire, plus important et riche en citations.
Sermon *Sur le Saint-Esprit* contre les macédoniens pneumatomaques.
Lettre à Eustathe (= lettre 189 de Basile), qui défend le Saint-Esprit.
Qu'il n'y a pas trois dieux et autres opuscules.
Homélie sur *Quand il se sera soumis toutes choses* (1 Cor. 15, 28), sur l'apocatastase ou restauration universelle par la Rédemption (trad. Chr. Bouchet et M. Canévet, *PDF* 55).
Discours catéchétique ou *Grande catéchèse*, essai de théologie systématique (Trinité, Incarnation, Rédemption, Baptême et Eucharistie), très appuyé sur Origène (texte grec et trad. R. Winling, *SC* 453).

2. Écrits exégétiques:
— d'exégèse assez littérale:
Sur la création de l'homme (trad. J. Laplace, *SC* 6; trad. J.-Y. Guillaumin, *PDF* 23).
Explication apologétique de l'Hexaéméron, deux écrits de 379, très liés à l'œuvre de Basile qu'ils complètent ou corrigent.
— d'exégèse allégorique et spirituelle:
Sur les titres des Psaumes (éd. et traduit par J. Reynard, *SC* 466), *Sur le Ps. 6*, *Sur l'Ecclésiaste* (éd. et traduit par Fr. Vinel, *SC* 416), *Sur le Notre Père* (éd. et traduit par C. Boudignon et M . Cassin, *SC* 596), *Sur la Première Épître aux Corinthiens*.
— d'exégèse allégorique, essentiellement mystique:
Vie de Moïse (édité et trad. par J. Daniélou, *SC* 1 bis). Lecture commentée : M. CORBIN, *La Vie de Moïse selon Grégoire de Nysse* (coll. «Initiations aux Pères de l'Église»), Paris, 2008.
Homélies sur le Cantique des cantiques: 15 homélies (trad. A. Rousseau, Bruxelles, 2008 ; Hom 1-5, trad. M. Canevet et Fr. Vinel, *SC* 613).
Homélies sur les Béatitudes: 8 homélies (trad. J.-Y. Guillaumin et G. Parent, *PDF* 10).

3. Écrits spirituels:
De la virginité, éloge de la chasteté intérieure, avec une certaine défense du corps et du mariage, contre les rigoristes (édité et trad. par M. Aubineau, *SC* 119).
De la perfection (trad. M. Devailly, *PDF* 40).
De la profession du chrétien (trad. J. Millet, *PDF* 40).
De la règle chrétienne (De instituto christiano), restitué dans son intégrité par W. Jaeger, très lié à la *Grande lettre de Macaire* et très discuté (antérieure? authentique?). (trad. W. Jaeger, coll. «Maîtres de vie spirituelle», 1986; trad. Chr. Bouchet, *PDF* 40).

3. Hagiographie:

Vie de sainte Macrine. Texte et trad. par P. Maraval (*SC* 178).

4. Correspondance:
Lettres. Texte et trad. par P. Maraval (*SC* 363).

Dictionnaires:
Lexicon Gregorianum. Wörterbuch zu den Schriften Gregors von Nyssa, bearbeitet von Fr. MANN, Leiden, 9 vol., 1999-2013.
The Brill Dictionary of Gregory of Nyssa, ed. by L. F. MATEO-SECO and G. MASPERO, transl. by Seth Cherney (Supplements to Vigiliae Christianae, 99), Leiden, 2010.

Un site: http://www.gregoiredenysse.com/

Issu d'une famille très chrétienne, Grégoire, futur évêque de Nysse, fait ses études en Cappadoce, devient rhéteur, épouse une femme croyante nommée Théosébie. Mais sous l'influence de sa sœur Macrine, il admire l'idéal monastique, dont il fait l'éloge dès 371 dans le traité *De la virginité*. En 372, sous la pression de Basile, Grégoire est nommé évêque de Nysse, bourgade de Cappadoce. Il y rencontre des difficultés dues à son peu d'aptitude pour les affaires. Accusé par des évêques ariens en 376, il est destitué de son siège, mais le retrouve triomphalement deux ans plus tard. À la mort de Basile, Grégoire prend sa suite dans la lutte contre l'arianisme. Il sera le théologien du concile de Constantinople (381). Les dernières années, plus paisibles, lui permettent d'approfondir sa vocation contemplative. Sa pensée est caractérisée par un sens aigu de la transcendance de Dieu, radicalement mystérieux, et pourtant révélé dans le Christ. Le *Contre Eunome* insiste sur la distinction entre le divin, incréé et infini, et la finitude de la créature. Mais la célèbre *Vie de Moïse* ouvre les voies d'une mystique où Dieu se donne à connaître dans la «ténèbre», au-delà des sens et de l'intelligence. Et les *Homélies sur le Cantique des cantiques* montrent l'âme désirante allant toujours plus loin, «par des commencements qui n'auront pas de fin», dans la présence de l'Aimé. Nicéen convaincu, Grégoire défend la divinité du Christ et celle de l'Esprit. Il éclaire le mystère trinitaire à partir de celui de l'humanité, une et diverse: chaque personne humaine contient en elle-même l'«homme unique» qu'elle forme avec toutes les autres. L'homme, être libre donc porteur d'infini, est en effet l'image de Dieu. La vie spirituelle consiste à purifier cette image, pour permettre la ressemblance. Le monde même n'existe qu'en vue de sa transparence à la lumière divine, qui en fait une épiphanie. Bien que marqué par le néo-platonisme, Grégoire met la conceptualité philosophique au service du mystère, et réhabilite le devenir. Fidèle à l'exégèse allégorique, il l'oriente résolument vers l'expérience spirituelle; il refuse certaines thèses origénistes, mais admet l'idée d'apocatastase. Son œuvre, de plus en plus étudiée, est une des sources majeures de la théologie mystique de l'Église d'Orient.

D'après D. VIGNE, dans *Dictionnaire des théologiens et de la théologie chrétienne*, sous la direction de G. REYNAL, Paris, 1998, p. 193-194.

Le pèlerinage à Jérusalem

Avec Constantin, les grottes sacrées de Palestine sont restituées au culte chrétien et les pèlerinages se multiplient. Grégoire, en 382-383, dans sa lettre à trois pieuses pèlerines, réagit en spirituel contre cette

religion populaire; il est peut-être le premier à le faire[8]*. Ses arguments, hérités en partie des Anciens, seront souvent repris au Moyen Age.*

2. Il en est, parmi ceux qui ont choisi la vie solitaire, qui estiment que cela fait partie de la piété de voir les lieux de Jérusalem dans lesquels se voient les signes du séjour du Seigneur dans la chair. (…) *3*. Mais, lorsque le Seigneur appelle les élus à l'héritage du royaume des cieux, il n'a pas compté le voyage de Jérusalem parmi les bonnes actions; lorsqu'il énonce les béatitudes, il n'y inclut pas une telle occupation. Ce qui ne rend ni bienheureux, ni apte à recevoir le royaume, pourquoi s'en préoccuper? *4*. Et si cet acte était utile, ce ne serait pas, même ainsi, une bonne chose que les parfaits se préoccupent de l'accomplir. (…) *8*. Qu'aura de plus celui qui s'est rendu en ces lieux, comme si jusqu'à ce jour le Seigneur vivait corporellement en ces lieux et qu'il soit absent de chez nous, comme si le Saint-Esprit abondait chez les habitants de Jérusalem et qu'il lui soit impossible de venir chez nous? *9*. En vérité, s'il est possible de reconnaître une présence de Dieu d'après ce qu'on voit, on serait tenté de penser que Dieu habite dans la nation des Cappadociens plutôt que dans les lieux étrangers. Combien y a-t-il ici de sanctuaires grâce auxquels le nom de Dieu est glorifié? On ne peut compter davantage de sanctuaires, ou presque, dans le monde entier[9] *10*. Ensuite, si la grâce de Dieu était plus grande dans les lieux de Jérusalem, le péché ne serait pas aussi habituel chez ceux qui les habitent; mais aujourd'hui il n'y a aucune espèce d'inconduite qu'on n'ose commettre chez eux – fornications, adultères, vols, idolâtrie, empoisonnements, complots et meurtres. Surtout, le mal y est à ce point à demeure que nulle part comme dans ces lieux il n'existe une telle propension au meurtre[10]. (…) *15*. Pour nous, que le Christ apparu sur terre soit Dieu véritable, nous l'avons confessé avant de nous être rendu sur les lieux comme après, et notre foi après cela n'a été ni diminuée, ni augmentée; l'incarnation par l'intermédiaire de la Vierge, nous la connaissions avant de voir Bethléem; la résurrection des morts, nous y croyions avant de voir le tombeau; l'ascension dans les cieux, nous avons confessé qu'elle était vraie sans voir le mont des Oliviers. De ce voyage, nous avons retiré ce seul avantage: celui d'apprendre, par comparaison, que nos biens sont beaucoup plus saints que ceux de l'étranger. *16*. «Vous donc qui craignez le Seigneur, louez-le» (Ps 21,24) dans les lieux où vous êtes. Un changement de lieu ne procure aucun rapprochement de Dieu, mais, où que tu sois, Dieu viendra vers toi, si la demeure de ton âme est trouvée telle que le Seigneur puisse habiter en toi et y circulera. *17*. Mais si tu as «l'homme intérieur» plein de pensées mauvaises, même si tu es sur le Golgotha, même si tu es sur le mont des Oliviers, même si tu es dans le tombeau de l'Anastasis, tu es aussi loin de recevoir le Christ en toi que ceux qui n'ont même pas commencé de le confesser[11]. *18*. Conseille donc aux frères, mon cher, de quitter leur corps pour aller vers le Seigneur, et non la Cappadoce pour aller en Palestine. (…) *19*. Puisque l'Esprit souffle où il veut, les croyants d'ici, eux

---

[8] Sur ce texte, on pourra consulter P. MARAVAL, «Une querelle sur les pèlerinages autour d'un texte patristique (Grégoire de Nysse, Lettre 2)», *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses* 66 (1986), p. 131-146.

[9] Comme les autres Pères cappadociens, Grégoire fait volontiers preuve de fierté provinciale.

[10] Grégoire noircit le tableau à plaisir, et même la Lettre 3 est plus modérée. Jérôme développera aussi, mais en moins accentué, quelques critiques de ce type; cf. P. MARAVAL, «Saint Jérôme et le pèlerinage aux lieux saints de Palestine», dans Y.-M. DUVAL (ed.), *Jérôme entre l'Occident et l'Orient*, Paris, 1988, p. 345-353; ID., «L'attitude des Pères du IV^e^ s. devant les lieux saints et les pèlerinages», *Irénikon*, 65, 1992, p. 5-23.

[11] C'est ici que Grégoire émet sa réserve la plus sérieuse sur tout pèlerinage: citant les lieux les plus saints et les plus vénérés de Jérusalem - l'Anastasis, le Golgotha, le mont des Oliviers - et de Bethléem, il souligne qu'ils ne peuvent procurer d'avantages à leurs visiteurs si les dispositions de ceux-ci ne sont pas en harmonie avec eux.

aussi, sont participants de la grâce en proportion de leur foi, et non en raison de leur voyage à Jérusalem.

GRÉGOIRE DE NYSSE, *Lettre* 2 (extraits). Trad. P. Maraval (*SC* 363)

«Le tien et le mien, ces mots funestes»

Dans les Homélies sur l'Ecclésiaste*, Grégoire développe la thèse de la communauté originelle qu'il attache à la splendeur de l'image divine présente en chacun, tandis que la distinction entre «le mien et le tien» découle de la déchéance originelle.*

Alors la mort n'était pas, la maladie était absente, le «mien» et le «tien», ces mots pervers, étaient bannis de la vie des premiers hommes. De même en effet que le soleil était commun, que l'air était commun, et que, avant tout, la grâce de Dieu et sa bénédiction étaient communes, de même, c'est de manière égale qu'on avait part librement à tous les biens, et qu'on ne connaissait pas la maladie de l'avidité. (…) L'image divine resplendissait de la beauté de l'âme.

GRÉGOIRE DE NYSSE, *Homélies sur l'Ecclésiaste*, 6,9. Trad. Fr. Vinel (*SC* 416)

L'homme, image de Dieu

Le traité Sur la Création de l'homme *date de 379. À cette époque, Grégoire de Nysse a quarante-cinq ans. Aux yeux des chrétiens d'Orient, il est, en compagnie de Grégoire de Nazianze, le défenseur de la foi en Cappadoce. Il succède dans ce rôle à son frère, Basile, mort cette même année (379). En pleine possession de son génie, il met au service de l'Église une pensée longuement mûrie. Tandis que Grégoire de Nazianze expose la foi en claires formules dogmatiques, Grégoire de Nysse réalise sa mission, qui consiste, selon le mot de Michel Psellos (XI^e^ s.), dans «l'explication des choses cachées». Parmi les trois Cappadociens, il est le philosophe et le mystique. Rien d'étrange si les années les plus fécondes de sa vie sont consacrées aux problèmes qui passionnèrent la pensée antique: l'homme, l'univers, l'immortalité, le mal. Tour à tour, elles voient apparaître le traité* De la création de l'homme *(379), l'*Hexaèmeron *(commentaire des Six Jours: 380),* L'âme et la Résurrection *(380-381), et le grand* Discours catéchétique *(381). Ces divers ouvrages, qui dépassent le cercle étroit des fidèles de Cappadoce, répondent aux préoccupations les plus profondes de l'hellénisme, mis en présence de la Révélation. On a pu dire du traité* Sur la Création de l'homme *qu'il était «le premier traité consacré par un penseur chrétien au problème anthropologique» (J. Laplace,* SC *6, p. 6).*

On lira ci-dessous le ch. 16, dont voici les lignes maîtreses: l'Homme, au regard de la Providence divine qui en a décidé ainsi de toute éternité, est bien l'image de Dieu; dans la pensée divine préexiste l'Homme idéal, l'Humanité accomplie, ***le «Plérôme»*** *– celle de la fin des temps, même si la condition humaine actuelle, toute de misère et de péché, a perdu la pureté de l'origine et est bien loin encore de la glorieuse condition de son achèvement. Cette dualité est perceptible, d'après Grégoire, dès les récits bibliques de la Création: la Genèse parle d'abord de l'homme (être humain, «anthropos») créé à l'image de Dieu, et ensuite seulement ajoute «mâle et femelle» («homme et femme») « il les créa ». Cette distinction remonte à Philon d'Alexandrie (*De opificio mundi*, 181), chez qui elle signifie la supériorité de la connaissance intellectuelle sur la connaissance par le moyen des sens. Grégoire la reformule selon sa propre pensée****: il y voit la préexistence intentionnelle, dans la pensée divine, de l'humanité totale qui n'existera qu'à la fin du temps.*** *Ainsi se trouvent réconciliées deux interprétations apparemment contradictoires: celle de Paul qui affirme que l'homme psychique est le premier Adam et l'homme spirituel le second Adam (1 Co 15, 45) , et celle de Philon qui affirme l'antériorité de l'homme «à l'image» sur l'homme «animal». La vision de Grégoire, tout en restant fidèle à la conception «historique», qui est celle de Paul et d'Irénée, et en éliminant le mythe d'un Adam céleste primitif, retient de la pensée platonicienne et philonienne la préexistence dans la pensée de Dieu d'un homme idéal à quoi toute la création est ordonnée.*

*Saint Augustin identifiera explicitement cet homme idéal avec le Christ: « Et erit unus Christus amans seipsum» (*Sur la première Épître de Jean*, 10, 3).*

Reprenons donc la parole divine: «Faisons l'homme[12] à notre image, comme notre ressemblance» (Gn 1,26). Bien petites, et indignes de la grandeur de la nature humaine,

---

[12] La Septante utilise ici le mot ἄνθρωπος («être humain») et réserve le nom propre Adam pour désigner le premier homme en Gn 2-3. C'est ce qui permet à Grégoire d'affirmer plus loin: «la créature dont il

les théories imaginées par certains philosophes extérieurs, qui pensent glorifier l'humanité en la comparant à ce monde-ci. Ils disent que l'homme est un microcosme, composé des mêmes éléments que l'univers[13]. Avec ce nom grandiloquent, c'est un grand compliment qu'ils pensent faire à la nature humaine; mais une chose leur échappe, c'est que pour rendre l'homme vénérable ils font appel à des caractères qui sont tout aussi bien ceux du moucheron et de la souris, en qui l'on trouve aussi le mélange des quatre éléments, parce que tous les êtres animés, absolument, en sont formés à un degré plus ou moins grand, car sans eux la constitution naturelle des êtres doués de sensation n'existe pas. Quelle grandeur y a-t-il donc pour l'homme à être considéré comme l'empreinte, la ressemblance du monde? Quand le ciel et ses révolutions, la terre et ses changements, ainsi que tout ce qu'ils enferment, passent avec ce qui les enveloppe?

Mais d'après la pensée de l'Église, qu'est-ce qui fait la grandeur de l'homme? Ce n'est pas qu'il ressemble à l'univers créé, mais qu'il a été créé à l'image du Créateur de la nature. Quel est donc le sens du mot «image»? On se demandera peut-être comment il peut exister une ressemblance entre un être corporel et l'Être incorporel, entre un être soumis au temps et l'Être éternel, entre un être soumis à l'altération et au changement, et l'Être qui échappe au changement, entre un être soumis aux passions et à la mort, et l'Être immortel et que rien n'affecte, entre un être qui habite dans le vice dont il se nourrit, et l'Être exempt de tout vice... Il y a une grande différence entre le modèle et la créature faite à son image. Si l'image a bien une ressemblance avec le modèle, elle mérite réellement son nom; mais si elle s'écarte du modèle qu'elle devait imiter, c'est autre chose, et l'on ne peut plus parler d'image. Comment donc l'homme, créature mortelle, soumise aux passions et à une prompte mort, peut-il être l'image de la nature incorruptible, pure et éternelle?

La vérité en ce domaine ne peut être connue clairement que par Celui qui est la Vérité. Quant à nous, selon notre capacité, nous aurons recours à des conjectures et des suppositions pour suivre la trace de la vérité; et voici notre idée sur la question. La Parole divine dit la vérité, et c'est bien à l'image de Dieu que l'homme est créé; mais en même temps, la pitoyable misère de la nature humaine n'a aucune ressemblance avec la Vie que rien ne saurait affecter. Il faut bien admettre l'une ou l'autre de ces deux possibilités: si l'on compare notre nature à Dieu, ou bien Dieu est soumis aux passions, ou bien l'homme leur échappe – si l'on veut du moins que le mot de ressemblance puisse s'appliquer aux deux. Mais si Dieu n'est pas soumis aux passions, et si en même temps notre nature n'en est pas exempte, c'est qu'il faut comprendre l'expression dans un autre sens, qui nous permettra d'affirmer que la parole divine dit vrai, quand elle déclare que l'homme est créé à l'image de Dieu.

Il nous faut donc reprendre la divine Écriture elle-même, pour voir si sur cette question elle ne contiendrait pas le moyen d'arriver à une réponse vers laquelle elle nous conduirait par la main. Après avoir dit «Faisons l'homme à notre image», et indiqué le but de sa création, elle ajoute «Dieu créa l'homme (ἄνθρωπον)», et «à l'image de Dieu il le créa», «mâle et femelle (ἄρσεν καὶ θῆλυ) il les créa». On l'a déjà dit précédemment: abattre une hérésie impie[14], voilà le but dans lequel était écrite d'avance une telle parole; il s'agissait de nous apprendre que Dieu le Fils Unique a créé l'homme «à l'image de Dieu», afin que nous ne fassions aucune distinction entre la divinité du Père et celle du

---

est ici question n'est pas appelée Adam, comme ce sera le cas dans la suite du récit» (ligne 131). Le texte hébreu utilise le mot *adam* de part et d'autre.

[13] Les notions de «microcosme» et de «macrocosme» étaient familières au stoïcisme et à l'ensemble de la philosophie antique tardive.

[14] Celle des anoméens. Grégoire fait allusion au ch. 6.

Fils, puisqu'à chacun la sainte Écriture donne semblablement le nom de Dieu, aussi bien au créateur de l'homme qu'à celui à l'image duquel il a été créé.

Mais laissons cette question, et revenons-en à l'examen de notre sujet: comment se fait-il que, Dieu étant bienheureux et l'homme misérable, l'Écriture dise que l'homme est semblable à Dieu? Examinons donc avec précision les mots employés. Nous découvrirons qu'autre chose est la création de l'homme à l'image de Dieu, autre chose la misère où on le voit maintenant. «Dieu créa l'homme», dit le texte, «à l'image de Dieu il le créa»; c'est la fin du récit de la création de l'homme à l'image de Dieu. Ensuite, le texte reprend le récit de la création, et il dit: «mâle et femelle il les créa». Chacun est capable de comprendre, je pense, que cela n'appartient pas au modèle: «dans le Christ Jésus», comme dit l'Apôtre, «il n'y a ni mâle ni femelle» (Ga 3, 28). Il reste que cette distinction est donnée par le texte à propos de l'homme. Il y a donc un double caractère dans la nature que nous donne le créateur, la ressemblance avec Dieu, et la division des sexes suggérée par cette distinction.

C'est bien une telle interprétation que suggère l'enchaînement même du texte: il commence par dire «Dieu créa l'homme, à l'image de Dieu il le créa», et c'est ensuite qu'il ajoute «mâle et femelle il les créa», ce qui est étranger aux attributs divins.

C'est à mon avis un enseignement d'une grande élévation que ce texte de l'Écriture nous livre ainsi. Le voici: il y a deux extrêmes qui s'opposent l'un à l'autre, et au milieu, l'homme, entre la nature divine incorporelle, et la vie des bêtes privées de raison. On peut discerner dans le composé humain la part de chacune: celle du divin, c'est la raison et la pensée, qui ne sont pas concernées par la distinction de la créature en homme et femme; celle de l'animalité, c'est la constitution corporelle, et la division en homme et femme. Chacune de ces deux composantes se trouve nécessairement dans tout être qui participe de la vie humaine. Mais la primauté appartient à l'esprit, comme nous l'apprend le narrateur biblique, par l'ordre qu'il adopte pour raconter la création de l'homme, et sa communauté d'espèce, sa parenté avec l'animal ne sont pour l'homme que des caractères secondaires. Car le texte commence par dire «Dieu créa l'homme à son image» pour montrer par ces mots que dans un tel être «il n'y a ni mâle ni femelle», comme dit l'Apôtre. Ce n'est qu'ensuite qu'il en vient aux caractères propres de la nature humaine: «mâle et femelle il les créa».

Quel enseignement en tirons-nous? On ne me tiendra pas rigueur de repartir de loin pour reprendre le problème qui fait l'objet de notre réflexion. Dieu, par sa nature, c'est tout le bien que l'on peut concevoir; ou plutôt, il surpasse tout ce que l'intelligence peut concevoir comme bien; et, s'il crée la vie humaine, c'est précisément parce qu'il est bon[15]. Cette bonté, qui le pousse à créer la nature humaine, ne saurait faire de demi-mesure quand elle y manifeste la puissance de sa bonté, ni accorder à l'homme tel ou tel des biens qu'elle possède, pour lui en refuser jalousement la communauté pleine et entière. Il n'en est rien, et voici comment agit la perfection de sa bonté: tirant l'homme du néant, il l'amène à l'existence, et le comble des biens qu'il crée pour lui.

On n'en finirait pas de faire la liste détaillée de ces biens, et il serait évidemment malaisé de les énumérer chacun à leur tour. C'est donc d'une expression qui les englobe tous dont se sert le texte pour les désigner, quand il déclare que l'homme est créé à l'image de Dieu. Cela revient à dire qu'à la nature humaine ainsi créée Dieu donne part à tout bien. Car si la Divinité est plénitude de tous les biens, et si l'homme est à son image, c'est bien dans cette plénitude que l'image trouvera sa ressemblance avec le modèle. Il y a donc en nous toute sorte de bien, ainsi que toute vertu, toute sagesse, et

---

[15] Dieu crée l'homme par amour. Grégoire affirme par ailleurs: «aucune nécessité n'a amené Dieu à former l'homme: c'est la surabondance de son amour qui lui a fait donner naissance à un tel être» (*Discours catéchétique*, 5).

tout ce que l'on peut concevoir de mieux. Parmi tous ces biens, il y a la liberté, qui nous fait échapper à la contrainte; nous ne sommes sous le joug d'aucun pouvoir physique, mais nous sommes indépendants dans nos jugements et nos opinions. Car la vertu n'a point de maître, elle est spontanée, et les effets de la contrainte ou de la violence ne sauraient être vertu.

En tout point, l'image porte l'empreinte de la beauté du modèle, mais s'il n'y avait plus la moindre différence, il faudrait parler, non plus de ressemblance, mais d'identité totale, que manifesterait cette complète similitude. Quelle différence voyons-nous donc entre Dieu lui-même et l'homme créé comme sa ressemblance? Justement que Dieu est, sans avoir été créé; tandis que l'homme reçoit son existence par la création[16].

Cette différence de particularités en entraîne d'autres. Tout le monde s'accorde à reconnaître que l'être de la nature non créée échappe au changement et demeure toujours identique, tandis que la nature créée ne peut exister sans subir d'altération. Dans la venue même à l'existence de l'homme tiré du néant, il y a mouvement, altération du non-être en être, changement imposé à la créature par la volonté divine.

L'effigie gravée sur la pièce de bronze est désignée comme l'image de César, dans l'Évangile (Mc 12, 16): nous comprenons que si extérieurement il y a bien une ressemblance entre ce portrait et César, il y a en revanche une différence sous-jacente: ainsi, pour la question qui nous occupe, si, au lieu des traits d'une effigie, nous considérons les caractères de la nature divine et ceux de la nature humaine dans lesquels se trouve leur ressemblance, nous y découvrons la différence sous-jacente entre le non-créé et le créé. L'un demeure toujours identique, tandis que l'autre, qui reçoit son existence par la création, a commencé à exister par une altération, et est naturellement porté à de tels changements.

Voilà pourquoi Celui qui connaît toute chose avant qu'elle n'arrive, comme dit la Prophétie (Dn 13,42), suivant – ou plutôt prévoyant dans la puissance de sa Providence – la direction que devait prendre, en son cours souverain et indépendant, le mouvement de la liberté humaine, car il connaît le futur, crée son image avec la distinction en homme et femme, distinction qui ne regarde plus le modèle divin, mais qui apparente l'homme, comme on l'a dit, à la nature des êtres privés de raison.

La cause de cette division des sexes, seuls pourraient la connaître les contemplateurs de la Vérité, les serviteurs de la Parole. Pour nous, dans la mesure de nos possibilités, nous aurons recours à des conjectures et à des images pour nous représenter la vérité; et ce qui nous vient de l'esprit, nous ne le présentons pas comme quelque chose de définitif, mais nous le proposons comme une sorte d'exercice à la bienveillance de nos auditeurs.

Quelle est donc notre pensée là-dessus? Quand le texte dit que «Dieu créa l'homme», le caractère indéterminé de la formule désigne l'ensemble du genre humain. Car la créature dont il est ici question n'est pas appelée Adam, comme ce sera le cas dans la suite du récit; l'homme qui vient d'être créé ne porte pas tel ou tel nom; il est désigné du terme général qui s'applique à son espèce. Cette appellation générale, qui englobe toute l'humanité, nous amène à concevoir que par la puissance de la prescience divine, c'est l'ensemble de l'humanité qui est comprise dans cette création du premier homme.

Pour Dieu en effet, rien ne peut être indéterminé dans ses créatures; chaque être a une limite et une mesure, établies par la sagesse du Créateur. Ainsi, un homme est délimité par la taille de son corps, et la mesure de l'être qu'il constitue est donnée par la

---

16 L'homme n'est que l'image de Dieu parce que Dieu jouit par lui-même d'une nature parfaite, tandis que l'homme reçoit de Dieu la participation à ses richesses. Cette distinction entre l'image et le modèle sera précisée au ch. 21 du *Discours catéchétique*.

grandeur qui correspond à la surface de son corps: de la même façon, à mon sens, la plénitude (πλήρωμα) de l'humanité est comme contenue dans un seul corps, par la puissance que la prescience de Dieu a sur toutes choses. Voilà ce que veut nous enseigner le texte, quand il dit: «Dieu créa l'homme», et «à l'image de Dieu il le créa ».

Car ce n'est pas dans une partie de la nature que se trouve l'image, pas plus que la beauté ne se trouve dans tel ou tel des caractères d'un être; toute l'espèce possède également cette propriété d'être l'image de Dieu. La preuve, c'est que l'esprit a semblablement son siège en tous les hommes; tous ont la faculté de penser et de réfléchir, ainsi que tous les autres caractères qui montrent dans sa créature l'image de la nature divine. Il n'y a aucune différence entre l'homme qui apparaît à la création du monde, et celui qui viendra à l'achèvement de l'univers: tous deux portent également en eux l'image de Dieu.

Voilà pourquoi un seul homme désigne l'ensemble de l'espèce, parce que pour la puissance de Dieu il n'y a ni passé ni futur; l'avenir comme le présent sont soumis à son activité qui enveloppe l'univers. Toute la nature humaine, des origines jusqu'à la fin, est donc une seule image de Celui qui est; et si l'espèce est divisée en homme et femme, cela ne vient qu'en dernier lieu, et surajouté à la créature.

GRÉGOIRE DE NYSSE, *Sur la création de l'homme*, 16. Trad. J.-Y. Guillaumin (*PDF*, 23) retouchée

L'entrée dans la ténèbre

Grégoire a composé la Vie de Moïse *vers 390-392. Dans ce traité, l'évêque de Nysse se propose de donner un guide de vie spirituelle sous la forme d'un portrait idéal de Moïse. La première partie du traité résume la vie même de Moïse d'après l'Exode et les Nombres, et accorde une attention spéciale au sens littéral. La seconde, qui représente la partie essentielle de l'ouvrage, est consacrée à l'interprétation allégorique (θεωρία), et fait du grand législateur et chef spirituel d'Israël le symbole de la migration mystique et de l'ascension de l'âme vers Dieu. Le dernier stade est symbolisé par l'entrée de Moïse dans la ténèbre divine (Ex 24,15-18), où il contemple le tabernacle, figure du Christ total «qui contient le Tout en Lui».*

162. Que signifient l'entrée de Moïse dans la ténèbre et la vision que dans celle-ci il eut de Dieu? Le récit présent semble en effet quelque peu en contradiction avec la théophanie du début; alors c'était dans la lumière, maintenant c'est dans la ténèbre que Dieu apparaît. Ne pensons pas cependant que ceci soit en désaccord avec la suite normale des réalités spirituelles que nous considérons. Le texte nous enseigne par là que la connaissance (γνῶσις) religieuse est d'abord lumière pour ceux qui la reçoivent: en effet ce qui est contraire à la piété est obscurité et l'obscurité se dissipe par la jouissance de la lumière. Mais plus l'esprit, dans sa marche en avant, parvient, par une application toujours plus grande et plus parfaite, à comprendre ce qu'est la connaissance des réalités et s'approche davantage de la contemplation, plus il voit que la nature divine est invisible. *163.* Ayant laissé toutes les apparences, non seulement ce que perçoivent les sens, mais ce que l'intelligence croit voir, il va toujours plus vers l'intérieur jusqu'à ce qu'il pénètre, par l'effort de l'esprit, jusqu'à l'invisible et à l'inconnaissable et que là il voie Dieu. C'est en cela que consiste la vraie connaissance de celui qu'il cherche et sa vraie vision, dans le fait de ne pas voir, parce que celui qu'il cherche transcende toute connaissance, séparé de toute part par son incompréhensibilité comme par une ténèbre. C'est pourquoi Jean le mystique, qui a pénétré dans cette ténèbre lumineuse dit que «personne n'a jamais vu Dieu» (Jn 1,8), définissant par cette négation que la connaissance de l'essence divine est inaccessible non seulement aux hommes, mais à toute nature intellectuelle. *164.* Donc, lorsque Moïse a progressé dans la gnose, il déclare qu'il voit Dieu dans la ténèbre, c'est-à-dire qu'il connaît alors que la divinité est essentiellement ce qui transcende toute gnose et qui échappe aux prises de l'esprit. «Moïse entre dans la ténèbre où Dieu se trouvait», dit l'histoire. Quel Dieu? «Celui qui a

fait de l'obscurité sa retraite» (Ps 17,10), comme dit David, lui aussi initié dans ce sanctuaire secret aux mystères cachés. (…)

170. Quel est donc ce «tabernacle non fait de main d'homme», qui est présenté à Moïse sur la montagne et qu'il reçoit l'ordre de contempler comme un archétype, afin de rendre visible dans une œuvre faite de main d'homme la merveille non faite de main d'homme[17]. «Vois, dit en effet Dieu, tu feras tout selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne» (Ex 25,9)… *174.* Disons donc, en partant d'une indication de Paul qui a partiellement dévoilé le mystère contenu en ces choses, que Moïse a été instruit en figure à l'avance du Mystère du tabernacle qui contient le Tout: c'est le Christ, la Puissance et la Sagesse de Dieu, qui dans sa nature propre n'est pas fait de main d'homme, mais qui reçoit une existence créée lorsque le tabernacle doit être construit parmi nous. Ainsi le même tabernacle est en quelque façon créé et incréé: incréé dans sa préexistence, créé lorsqu'il reçoit une existence matérielle. *175.* Ces paroles ne paraîtront pas obscures à ceux qui ont reçu le véritable héritage du mystère de notre foi. Un seul en effet entre tous est celui qui était avant les siècles et qui est venu à la fin des siècles (cf. Col 1,17). Il n'avait pas besoin de naître temporellement: comment en effet celui qui préexiste aux temps et aux siècles aurait-il besoin d'une naissance temporelle? Mais à cause de nous, qui avions perdu l'être par défaillance de notre vouloir, il a daigné naître à notre vie afin de ramener de nouveau à l'être ce qui en était sorti. C'est le Dieu Monogène, qui contient le Tout en Lui – et qui s'est aussi construit «un tabernacle parmi nous» (Jn 1,4).

GRÉGOIRE DE NYSSE, *Vie de Moïse*, II, 162-175. Trad. J. Daniélou (*SC* 1 bis)

La lumière, la nuée, la ténèbre

*L'*Exposition du Cantique des Cantiques *de Grégoire est un commentaire formé de quinze homélies sur Ct 1,1–6,8. La préface montre la légitimité d'une interprétation spirituelle de l'Écriture et s'achève par un éloge d'Origène, dont l'exégèse mystique a exercé une puissante influence sur Grégoire. Cependant, celui-ci ne suit de façon servile le maître alexandrin. Il a ses idées personnelles sur Dieu, sur la relation de tous les êtres créés à Dieu et sur l'action sanctifiante du Saint-Esprit. Grégoire cherche à faire converger l'interprétation individuelle (d'après laquelle la Bien-aimée représente l'âme du croyant) et l'interprétation ecclésiale privilégiée par Origène (d'après cette interprétation, le Cantique des Cantiques représente l'union amoureuse entre Dieu et l'Église).*
Grégoire exprime dans cet ouvrage une expérience spirituelle personnelle et originale. C'est là ce qui en fait le prix incomparable. À travers le jeu parfois subtil des images passe une inspiration qui rejoint celle des plus grands mystiques. Pour Grégoire, le Cantique correspond en effet au plus haut degré de la vie spirituelle. Reprenant une classification qu'on trouve déjà chez Origène, il rapporte les Proverbes aux débutants, l'Ecclésiaste aux progressants, le Cantique aux parfaits. Nous avons ses Homélies sur l'Ecclésiaste *qui expriment le moment de la vie spirituelle où les réalités terrestres font peu à peu place dans l'âme aux biens spirituels. C'est ce que les spirituels postérieurs appelleront la vie «illuminative». Le Cantique des Cantiques correspond au moment où l'âme, libérée de ses attaches, est tout entière sous l'emprise de l'amour divin. Grégoire s'exprime sur ce point dans sa première Homélie. Il montre qu'à travers les expressions de la passion humaine, c'est l'intimité de l'amour divin que l'âme purifiée découvre dans le Cantique. Cet amour jette l'âme à la recherche du Verbe. Celui-ci se communique à elle par ses dons, mais en même temps se dérobe à ses prises dans son essence. C'est que pour Grégoire, en effet, la transcendance de l'essence divine empêche qu'elle soit jamais entièrement comprise par l'intelligence créée, même vivifiée par les énergies divines. C'est le thème de la ténèbre divine.*

Pour le grand Moïse, la manifestation de Dieu a débuté par la lumière (du buisson ardent; cf. Ex 3,2). Après cela, Dieu s'entretient avec lui dans la nuée (cf. Ex 19,9). Enfin, lorsque Moïse s'est élevé plus haut et qu'il est devenu plus parfait, il voit Dieu dans la ténèbre (cf. Ex 20,21). Nous apprenons par là ceci. La première séparation

[17] L'opposition du tabernacle céleste et du tabernacle terrestre figure pour Grégoire le Verbe préexistant et le Verbe incarné, le premier contenant toute la création spirituelle, le second chef de l'Église.

d'avec les croyances fausses et erronées sur Dieu est le passage de l'obscurité à la lumière. Ensuite, l'application plus soutenue aux choses cachées, conduisant l'âme par les choses visibles à la lumière invisible, est comme une nuée qui couvre d'ombre tout le visible, mais conduit et accoutume l'âme à la contemplation de ce qui est caché. Enfin, l'âme qui chemine de la sorte vers les choses d'en-haut, après avoir abandonné tout ce qui est accessible à la nature humaine, pénètre dans le sanctuaire de la connaissance de Dieu, enveloppée de toutes parts par la ténèbre divine.

GRÉGOIRE DE NYSSE, *Homélies sur le Cantique des cantiques*, 11
Trad. A. Rousseau

Toute montée invite à monter

La vie spirituelle apparaît ainsi à Grégoire comme une perpétuelle croissance, où l'âme qui cherche Dieu est à la fois sans cesse comblée à la mesure de sa capacité et assoiffée d'une plus pleine possession. Tous les paradoxes servent à exprimer cette expérience: elle est non seulement ténèbre lumineuse, mais sobre ivresse, mouvement immobile, sommeil éveillé, éros impassible. D'abord désespérée de ne pouvoir étreindre définitivement celui queue aime, l'âme comprend peu à peu que c'est dans cette perpétuelle progression que réside vraiment pour elle l'union avec lui. Car dans le miroir de son âme transfigurée, le Visage du Bien-Aimé se reflète d'une manière toujours plus proche.

La perfection réside dans un progrès constant et illimité: le bien une fois acquis est le principe d'une nouvelle acquisition. L'erreur est de s'arrêter. Le seul péché est de refuser de croître. Mais ce progrès perpétuel n'est-il pas cause de souffrance? L'âme n'est-elle donc jamais consolée? Au contraire, dit Grégoire, elle l'est à chaque instant. Chaque participation à Dieu lui confère une plénitude à la mesure de sa capacité, mais en même temps cette participation augmente sa capacité, la rend capable d'une participation plus intense. Toujours comblée et toujours capable de recevoir davantage: telle est cette perpétuelle croissance spirituelle qui ne laisse dans l'âme aucun sentiment de désolation. Ainsi la fin n'est jamais qu'un commencement, chaque degré de perfection est le principe d'une perfection supérieure. «Lève-toi, viens», dit l'Époux à l'Épouse du Cantique (Ct 2,10) – ce que Grégoire interprète comme signifiant: De ton point d'arrivée, fais un point de départ; viens, «de commencement en commencement, par des commencements qui n'ont jamais de fin» (Hom. 8,1).

L'âme dit ensuite: «Introduisez-moi dans la maison du vin, ordonnez sur moi l'amour...» (Ct 2, 4) (...) Que n'a-t-elle pas obtenu déjà! Et elle a encore soif. Telle est l'intensité de sa soif qu'elle ne se satisfait plus de la «coupe de la sagesse» (Pr 9,2). Elle ne croit pas que suffise à étancher sa soif tout le contenu de cette coupe que l'on verserait dans sa bouche, mais elle demande à être conduite dans la maison du vin, et à appliquer sa bouche à même les cuves débordantes de vin délicieux (cf. Pr 3,10), et à voir la grappe pressée dans les cuves, et la vigne merveilleuse qui produit une telle grappe, et le vigneron de la vraie vigne qui cultive une grappe à ce point féconde et délectable (cf. Jn 15,1). (...) C'est pour cela et pour d'autres merveilles semblables qu'elle désire pénétrer à l'intérieur de la maison dans laquelle réside le sacrement du vin. Ensuite, une fois entrée à l'intérieur, elle s'élance vers quelque chose de plus grand encore, car elle demande à être ordonnée sous l'amour. Or l'amour, c'est Dieu, selon le mot de Jean (1 Jn 4,8).(…)

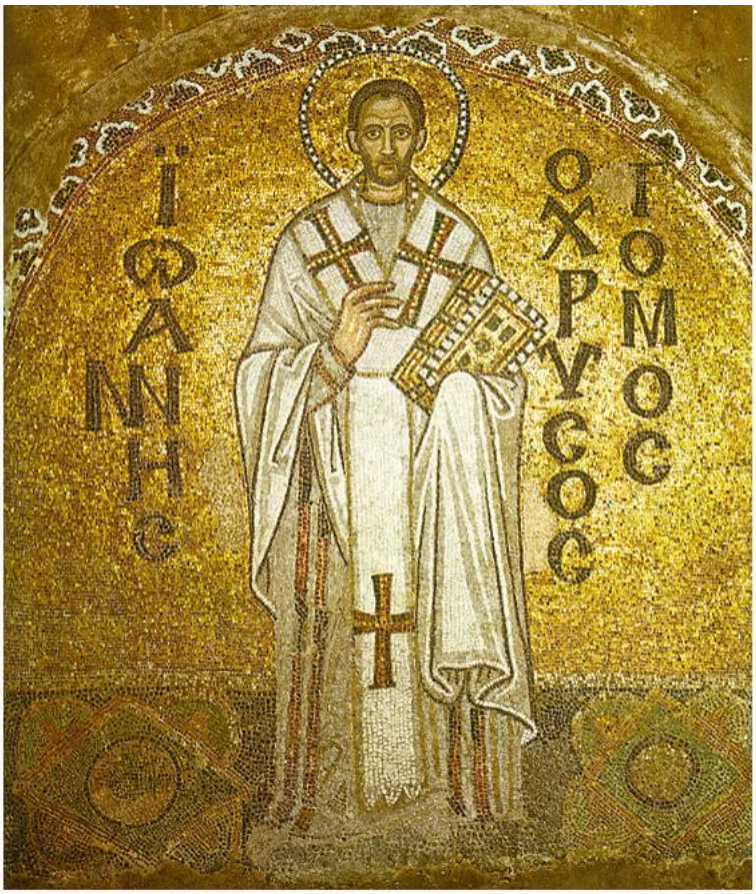
À celle qui s'est déjà levée, le Verbe dit à nouveau: «Lève-toi», et à celle qui est déjà venue: «Viens» (Ct 2,10). Car jamais, pour celui qui se lève de la sorte, ne fera défaut le besoin de se lever toujours, ni, pour celui qui court vers le Seigneur, ne s'épuisera le large espace pour la course divine. Il faut en effet toujours se lever et ne jamais cesser de s'approcher par la course, de telle sorte que, autant de fois le Verbe dira: «Lève-toi», et «Viens», autant de fois il nous donnera la force de monter vers le meilleur.

GRÉGOIRE DE NYSSE, *Homélies sur le Cantique des cantiques*, 4.5. Trad. A. Rousseau

Le Pape Benoît XVI a consacré une de ses catéchèses de l’année 2007

à saint Grégoire de Nysse. Elle est accessible à l'adresse http://www.patristique.org/-Catechese-.html

JEAN CHRYSOSTOME



Jean Chrysostome,
mosaïque du IXe siècle, Sainte-Sophie.

L'œuvre de Jean Chrysostome

Les proportions de l'œuvre écrite de Jean Chrysostome sont énormes. La *Clavis Patrum Graecorum* répertorie près de 800 pièces (CPG n° 4305 à 5197) classées comme suit:

n° 4305 à 4450 = œuvres authentiques publiées dans la *Patrologia Graeca* (PG 47-64, soit 18 volumes!)

n° 4455 à 4499 = œuvres authentiques publiées en-dehors de la *Patrologia Graeca* (dont les «Catéchèses baptismales», découvertes au XXe s.)

n° 4500 à 4713 = pièces inauthentiques publiées sous le nom de Jean Chrysostome dans la *Patrologia Graeca*

n° 4715 à 4724 = fragments d'œuvres authentiques édités

n° 4726 à 4769 = pièces faussement attribuées à Jean Chrysostome par la tradition manuscrite et publiées en-dehors de la *Patrologia Graeca*

n° 4840 à 5099 = pièces non publiées

n° 5130 à 5197 = pièces conservées uniquement en traductions (latines, syriaques, coptes, arméniennes, géorgiennes, arabes, éthiopiennes…)

Il existe un index des œuvres faussement attribuées à Jean Chrysostome: J.A. DE ALDAMA, *Repertorium Pseudo-Chrysostomicum*, Paris, 1965. On se reportera systématiquement à la *Clavis Patrum Graecorum* pour connaître l'état actuel de la recherche.

Quelques œuvres traduites en français

Sermons sur la Genèse, édités et traduits par L. Brottier (*SC* 433), Paris, 1998; traduits par P. Soler (*PDF* 22), Paris, 1982.

Commentaire sur Isaïe, édité et traduit par J. Dumortier (*SC* 304), Paris, 1983.

Commentaire sur Job, édité et traduit par H. Sorlin (*SC* 346-348), Paris, 1988.

Homélies sur Ozias, édité et traduit par J. Dumortier (*SC* 277), Paris, 1981.
Panégyriques de saint Paul, édité et traduit par A. Piédagnel (*SC* 300), Paris, 1982.
Homélies saint Paul, traduites par P. Soler (*PDF* 16), Paris, 1980.

Homélies sur la Résurrection, l'Ascension et la Pentecôte, édité et traduit par N. Rambault (*SC* 561-562, Paris, 2013-2014.

Sur l'incompréhensibilité de Dieu. (Contre les Anoméens, homélies I-V), édité et traduit par J. Daniélou, A.-M. Malingrey et R. Flacelière (*SC* 28bis), Paris, 1970: défend le caractère ineffable de la nature divine la tendance rationaliste d'Eunome, qu'il accuse de vouloir évacuer le mystère de l'essence divine.

Sur l'égalité du Père et du Fils. (Contre les Anoméens, homélies VII-XII), édité et traduit par A.-M. Malingrey (*SC* 396), Paris, 1994: défend la co-éternité du Père et du Fils. Les quatre premières homélies ont été prononcées à Antioche en 386-387, comme les homélies «Sur l'incompréhensibilité de Dieu», tandis que les deux dernières homélies furent prononcées à Constantinople en 398. Les sermons «Contre les Anoméens» présentent deux aspects complémentaires du mystère chrétien: Dieu inaccessible dans son essence, mais proche dans son Incarnation.

Sur la vaine gloire et l'éducation des enfants, édité et traduit par A.-M. Malingrey (*SC* 188), Paris, 1972: la première partie de l'ouvrage dénonce les vices de la société antiochienne (en particulier la débauche); la seconde a pour but d'en préserver la jeunesse en enseignant aux parents la bonne manière d'élever leurs fils et leurs filles.

La virginité, édité et traduit par H. Musurillo et B. Grillet (*SC* 125), Paris, 1966: commente 1 Co 7,38, qui déclare que le mariage est bon, mais que la virginité lui est supérieure.

À Théodore, édité et traduit par J. Dumortier (*SC* 117), Paris, 1968: encouragement adressé à un moine en crise de vocation.

À une jeune veuve. Sur le mariage unique, édité et traduit par B. Grillet et G.H. Ettlinger (*SC* 138), Paris, 1968: ces deux courts traités, composés vers 380, recommandent aux veuves de ne pas chercher à se remarier.

Sur le sacerdoce, édité et traduit par A.-M. Malingrey (*SC* 272), Paris, 1980: traité en six livres, composé sous forme de dialogue et rédigé avant 392. Suivi du «Premier Sermon», que Jean prononça à l'occasion de son ordination presbytérale (386).

Sur la providence de Dieu, édité et traduit par A.-M. Malingrey (*SC* 79), Paris, 1961.

Sur Babylas, édité et traduit par M.A. Schatkin, C. Blanc et B. Grillet (*SC* 362), Paris, 1990: homélie en l'honneur de Babylas, martyrisé à Antioche sous Dèce et dont le culte était très populaire en Syrie.

Huit Catéchèses baptismales inédites, éditées et traduites par A. Wenger (*SC* 50), Paris, 1957 (3e éd., 1985): instructions données aux futurs baptisés durant le carême de 388 à Antioche.

Lettre d'exil, éditée et traduite par A.-M. Malingrey (*SC* 103), Paris, 1964: traité en forme de lettre daté de l'hiver 406-407.

Lettres à Olympias, éditées et traduites par A.-M. Malingrey (*SC* 13), Paris, 1964; la 2e éd. (*SC* 13bis, 1968) contient également la *Vie anonyme d'Olympias*.

À défaut d'une traduction française récente, on pourra se reporter à celle des *Œuvres complètes* de Jean Chrysostome par J. Bareille (11 vol., Paris, 1865-1878) ou par M. Jeanin (11 vol., Bar-le-Duc, 1864-1867).

En 415, huit ans après la mort de Jean Chrysostome, Palladios rédigea la première biographie du saint. Elle est accessible en traduction française: PALLADIOS, *Dialogue sur la vie de Jean Chrysostome* (*SC* 341-342).

Bibliographie

BRÄNDLE R., *Jean Chrysostome «Saint Jean bouche d'or» (3349-407) Christianisme et politique au IV^e siècle*, Paris, 2003.

BROTTIER L., «Lecture chrysostomienne des deux premiers chapitres de la Genèse: une création ordonnée et offerte en spectacle à l'homme», dans *Connaissance des Pères de l'Église* 84 (déc. 2001), p. 23-31.

BROTTIER L., «Comment prêcher la paternité de Dieu? Les réponses de Jean Chrysostome», dans *Connaissance des Pères de l'Église* 73 (mars 1999), p. 24-38.

BROTTIER L., «Le prédicateur, émule du prophète ou rival de l'acteur? Jean Chrysostome: un pasteur déchiré entre ses auditeurs et son Dieu», dans *Connaissance des Pères de l'Église* 74 (juin 1999), p. 2-19.

DRUET F.-X., *Langage, images et visages de la mort chez Jean Chrysostome*, Namur, 1990.

KANNENGIESSER Ch. (éd.), *Jean Chrysostome et Augustin* (coll. «Théologie historique», 35), Paris, 1975.

MEYER L., *Saint Jean Chrysostome maître de perfection chrétienne* (coll. «Études de théologie historique»), Paris, 1933.

NOWAK E., *Le Chrétien devant la souffrance. Essai sur la pensée de Jean Chrysostome* (coll. «Théologie historique», 19), Paris, 1973.
WENGER A., «Jean Chrysostome», *Dictionnaire de spiritualité* VIII (1974), col. 331-355.
«Jean Chrysostome» = *Connaissance des Pères de l'Église* 15 (sept. 1984); 43 (sept. 1991).
«L'éducation d'après les Pères» = *Connaissance des Pères de l'Église* 48 (déc. 1992): plusieurs articles sur Jean Chrysostome.

Jean «Chrysostome» (bouche d'or), archevêque métropolitain de Constantinople mort en exil, est passé à la postérité non seulement comme un orateur prestigieux et un moraliste exigeant, mais surtout peut-être comme un pasteur courageux ayant sacrifié honneurs et protocoles à la radicalité de sa mission apostolique et évangélique. Il est le Père de l'Église le plus célèbre de l'Église d'Orient dont l'œuvre égale presque en importance celle de son *alter ego* occidental, Augustin, sans avoir pourtant l'originalité théologique d'un Grégoire de Nysse ou d'un Basile de Césarée. Il a toutefois une richesse qui lui est propre. Elle réside dans le lien très fort entre trois aspects constitutifs de la responsabilité chrétienne: la vie spirituelle, la parole proclamée et le témoignage dans la cité. Pour Jean Chrysostome, liturgique, théologique et social sont indissociables et leur rapport dépend de la puissance même de Dieu dans l'existence pourtant fragile et disproportionnée de l'homme. La théologie de Jean Chrysostome s'exprime et s'articule à partir de sa responsabilité apostolique. Le moine qu'il fut avant d'être appelé au siège prestigieux de Constantinople gardera jusqu'au bout le sens de l'importance de l'adhésion à Dieu comme appui de l'engagement évangélique, y compris dans les débats politiques de la cité. Le prêtre et l'évêque sont chargés par mission de faire respecter l'ordre de Dieu et de ne faire aucun compromis, surtout lorsqu'il s'agit de la dignité des pauvres et des petits. L'incompréhensible mystère au sein duquel ils sont plongés en présidant l'eucharistie donne un caractère sacré à leur tâche de témoins et d'apôtres et rien ne peut et ne doit s'y opposer. L'enseignement moral de Jean Chrysostome, constamment rappelé par la Tradition de l'Église, s'appuie de fait sur une solide perspective théologique et spirituelle qui éclaire les comportements et les choix du chrétien dans le monde. Jean Chrysostome est le représentant par excellence de l'École d'Antioche, encore que son style allégorique et sa complicité avec l'évangéliste Jean le rapprochent sur bien des plans de l'École d'Alexandrie. Il sera d'ailleurs paradoxalement conduit par les événements à soutenir les «Longs Frères», disciples d'Origène, contre Théophile d'Alexandrie. La langue est belle, puissante et imagée. Le style des homélies, souvent passionné et concret, est émaillé d'interpellations et de références concrètes à la vie quotidienne ou aux événements publics. Jean Chrysostome, finalement abattu par les jalousies politiques et ecclésiastiques, se dresse dans l'histoire comme une immense figure, comparable à celle du Baptiste dont il portait le nom et qu'il aimait particulièrement. Il demeure un modèle de courage et d'équilibre non seulement pour l'Église mais pour toute société en recherche de sens.

D'après A. DUPLEIX, dans *Dictionnaire des théologiens et de la théologie chrétienne*, sous la direction de G. REYNAL, Paris, 1998, p. 235-236.

Les limites de l'allégorie

Après avoir suivi les leçons de rhétorique que dispensait Libanius, le plus célèbre sophiste de l'époque, Jean se tourna vers la théologie et devint le disciple de Diodore (futur évêque de Tarse), qui était le guide spirituel de nombreux jeunes gens d'Antioche. Diodore, comme toute «l'école antiochienne» manifestait une grande méfiance à l'égard de la méthode allégorique, dont Jean n'a pas cessé de condamner les excès.

«La vigne du Seigneur Sabaoth est la maison d'Israël, et l'homme de Juda est le jeune plant bien-aimé. J'ai attendu de lui du discernement et il a commis l'iniquité: au lieu de la justice, voilà les cris» (Is 5, 7). Ayant employé beaucoup d'expressions métaphoriques telles que vigne, tour, pressoir, clôture, sarclage, taille de la vigne, il craint que l'un de ses contemporains n'imagine sottement qu'il est question d'une vigne et il prend soin à la fin de tout expliquer. «La vigne du Seigneur Sabaoth, dit-il, est la maison d'Israël». Mon propos, veut-il dire, n'est pas de parler des plantes, ni de la terre inerte, ni des pierres et des murs, mais de votre peuple. (...)

Ici, nous trouvons encore un autre enseignement qui n'est pas sans importance. Quel est-il donc? C'est de nous apprendre quand et pour quels passages des Écritures il faut recourir à l'allégorie, de nous apprendre aussi que nous ne sommes pas maîtres de ces règles, mais que c'est dans la fidélité à la pensée de l'Écriture qu'il nous faut user de l'explication allégorique. Voici ce que je veux dire. L'Écriture a employé ici les mots vigne, clôture, pressoir, elle n'a pas laissé l'auditeur maître d'appliquer à sa guise ces termes à des choses et des personnes, mais elle s'est ensuite interprétée elle-même en disant: «La vigne du Seigneur Sabaoth est la maison d'Israël». De même, quand Ézéchiel parle d'un grand aigle aux larges ailes qui pénètre au Liban et enlève la cime du cèdre, lui non plus ne laisse pas à l'auditeur la liberté d'interpréter comme il le veut cette allégorie, mais il dit lui-même qui est l'aigle et qui est le cèdre (Ez 17,3-21). Quant à Isaïe, dans la suite de son discours: «il fait monter, dit-il, contre la Judée un fleuve impétueux», et pour que l'auditeur n'ait pas la possibilité d'appliquer le texte, selon son sentiment personnel, au personnage de son choix, il dit quel était le roi qu'il avait désigné par le mot fleuve (Is 8,7). C'est la règle constante de l'Écriture quand elle use de l'allégorie, d'en donner aussi l'interprétation, de telle sorte que le désir intempérant des amateurs d'allégories ne puisse errer n'importe où et sans but en se portant de tous côtés.

JEAN CHRYSOSTOME, *Commentaire sur Isaïe,* V, 3 (sur Is 5,7). Trad. A. Liefooghe (*SC* 304)

Le pauvre avant l'église

Après avoir rappelé les paroles fondatrices de l'eucharistie, qu'il interprète habituellement de manière très réaliste, Jean donne en quelque sorte la même valeur consécratoire aux propos du Christ Juge: «Ce que vous avez fait à l'un de ces petits, c'est moi que vous l'avez fait» (Mt 25,40).

L'Église n'est pas plus une boutique où l'on fondrait l'or qu'un atelier de monnayeur, c'est une assemblée d'anges!... Voulez-vous honorer le corps du Christ? Ne le méprisez pas quand il est nu. Ne lui témoignez pas de l'honneur (en lui offrant) seulement des ornements de soie, mais encore ne le méprisez pas en dehors (de l'église) quand il est transi de froid à cause de sa nudité. Celui qui a dit: «Ceci est mon corps», – et qui nous garantit cette réalité par sa parole – a dit aussi: «Vous m'avez vu souffrir de la faim et vous ne m'avez pas donné à manger» (Mt 25,42), et encore: «Ce que vous avez refusé à l'un de ces petits, c'est à moi que vous l'avez refusé» (Mt 25,45)… Quelle utilité d'avoir une table garnie de coupes d'or en l'honneur du Christ quand lui-même est dévoré par la faim? Secourez-le d'abord dans sa pauvreté et puis vous ornerez sa table avec ce qui vous restera. Vous lui donnez une coupe en or, mais vous ne lui présentez même pas une coupe d'eau froide! Vous préparez pour sa table des étoffes tissées d'or, mais vous ne lui fournissez pas de quoi se vêtir! Quel avantage en tirez-vous? Dites-moi un peu: si, en voyant un malheureux qui manque de la nourriture nécessaire, vous négligez de calmer sa faim, vous contentant de lui dresser une table en argent, cet

homme éprouverait-il pour vous de la reconnaissance? Ne serait-il pas plutôt indigné? Eh quoi! À la vue d'une personne couverte de haillons et grelottant de froid, vous négligez de lui donner un manteau, mais vous lui offrez des colonnes en or, en précisant que votre désir est de l'honorer de cette manière! Ne dira-t-elle pas que vous vous moquez d'elle et que vous l'accablez de la plus grave des injures? Pensez qu'il en est ainsi pour le Christ. Quand vous le voyez passer errant, étranger, manquant d'un gîte, vous refusez de lui offrir l'hospitalité mais vous décorez le pavement (de sa maison), les murs, le faite des colonnes; vous suspendez des chaînes d'or pour les lampes, mais vous ne consentez pas à aller le visiter dans la prison où il se trouve enchaîné. Encore une fois, si je parle ainsi, ce n'est pas pour vous interdire de l'honorer (à l'église) mais afin que vous le secouriez en même temps, ou plutôt avant... Tout en l'honorant dans la maison de Dieu, ne méprisez pas votre frère qui est accablé: ce temple-là est bien plus important que l'autre!

JEAN CHRYSOSTOME, *Homélies sur s. Matthieu*, 50,3-4 (PG 58,508-509)
Trad. Fr. Leduc, *Péché et conversion chez saint Jean Chrysostome*, Jérusalem, 1976-1978.

Le Fils n'avait pas besoin de prier pour ressusciter Lazare

Homélie pour la veille des Rameaux, où on lisait le texte sur la résurrection de Lazare (selon une tradition qui est encore conservée aujourd'hui dans l'Église orientale). L'homélie se concentre sur un détail du texte, qui fait allusion à une prière de Jésus adressée au Père. Les Anoméens voyaient dans cette prière une preuve de l'infériorité du Fils par rapport au Père. Jean repousse cette manière de voir en prenant appui sur la suite de la parole de Jésus: «C'est à cause de cette foule qui m'entoure que j'ai parlé, pour que tous sachent que tu m'as envoyé» (Jn 11,42). Jésus n'avait pas besoin de prier pour ressusciter Lazare; il l'a fait pour montrer à ses auditeurs qu'il venait du Père. D'ailleurs, celui-ci est revenu à la vie non au moment où Jésus était censé prier, mais au moment précis où il lui en a donné l'ordre. Cette homélie fut prononcée en 386 ou 387.

Aujourd'hui, Lazare, en ressuscitant d'entre les morts, nous permet de mettre fin à des scandales nombreux et divers. En effet, je ne sais comment cette lecture a donné prise aux hérétiques et un prétexte de contestation de la part des Juifs, non à juste titre, à Dieu ne plaise! mais par suite de l'habileté perverse de leur âme.

En effet, d'une part beaucoup d'hérétiques disent que le Fils n'est pas égal au Père. Pourquoi? parce que, disent-ils, le Christ a eu besoin de prier pour ressusciter Lazare; s'il n'avait pas prié, il n'aurait pas ressuscité le mort. Et comment, dit-on, celui qui a adressé une prière est-il égal à celui qui a reçu la supplication? En effet, l'un prie, mais c'est l'autre qui a reçu la prière de celui qui suppliait. Or, ils blasphèment, car ils ne comprennent pas comment la prière était un acte de condescendance et qu'elle avait pour cause la faiblesse d'esprit des assistants. Et puis, dis-moi, qui est le plus grand, celui qui lave les pieds ou celui dont on lave les pieds? De toute évidence celui-là est plus grand dont celui qui lave a lavé, les pieds. Mais le Sauveur a lavé les pieds du traître Judas, car celui-ci était parmi les disciples. Eh quoi! Le traître Judas est-il plus grand que le Christ du fait que le Christ lui a lavé les pieds? A Dieu ne plaise! Qu'est-ce qui est plus humiliant, laver les pieds ou formuler une prière? De toute évidence, c'est laver les pieds. Celui donc qui n'a pas refusé d'accomplir une action plus humiliante, comment aurait-il refus d'accomplir une action plus relevée? Mais tous ces faits se sont produits à cause de la faiblesse d'esprit des assistants, et que c'est à cause de la faiblesse d'esprit des assistants, la suite de notre discours le montrera. …

Pour que tu voies que le fait de ressusciter Lazare qui était mort n'a pas été le résultat d'une prière, écoute la prière. Que dit-il en effet? «Je te rends grâce, Père, de ce que tu m'as écouté.» (Jn 11,41). Qu'a-t-il dit? Rien au Père avant cette parole. Et il dit: «Tu m'as écouté.» Il n'a pas prononcé un mot avant cette phrase et il dit: «Je te rends grâce de ce que tu m'as écouté.» Est-ce là une forme de prière? Est-ce là un exemple de

supplication? «Je te rends grâce de ce que tu m'as écouté… Mais moi, dit-il, je savais que tu m'écoutes toujours.» Si donc tu sais, ô Seigneur, que le Père t'écoute toujours, pourquoi te préoccupes-tu de ce que tu sais? Moi je sais, dit-il, que le Père m'écoute toujours, j'ai parlé à cause de la foule qui nous entourait, pour que tous sachent que tu m'as envoyé. Est-ce qu'il a prié en faveur du mort? Est-ce qu'il a supplié pour que Lazare ressuscite? Est-ce qu'il a dit: Père ordonne à la mort d'obéir? Est-ce qu'il a dit: Père ordonne à l'Hadès de ne pas fermer ses portes, mais de rendre de bon gré, celui qui est mort? «C'est à cause de cette foule qui m'entoure que j'ai parlé, dit-il, pour que tous sachent que tu m'as envoyé» (Jn 11,42). Donc ce qui est arrivé n'est pas un prodige, mais un enseignement à l'adresse des assistants. As-tu vu comment la prière n'était pas faite pour le mort, mais pour les assistants qui manquaient de foi «afin qu'ils sachent, dit-il, que tu m'as envoyé». Et comment pouvons-nous savoir, dit-on, que c'est lui qui t'a envoyé? Écoute, je te prie, avec toute ton attention. Voici, dit-il, que j'appelle le mort de ma propre autorité; voici que je donne par mon propre pouvoir un ordre à la mort. J'appelle le Père père. Si le Père n'est pas mon père, il empêchera la résurrection du mort. Si le Père n'est pas mon père, il empêchera la mort de rendre le cadavre. J'appelle aussi Lazare hors de la tombe. Si la première chose n'est pas vraie, que la seconde ne s'accomplisse pas; mais si le Père est vraiment mon père, que le mort aussi obéisse pour l'enseignement des assistants. En effet, que disait le Christ? «Lazare, ici dehors.» Ce ne fut pas lorsque la prière a été faite que le mort, est ressuscité, mais lorsqu'il dit: «Lazare ici dehors», c'est alors que le mort se leva. Ô tyrannie de la mort! ô tyrannie de cette puissance qui retient l'âme! Une prière a été faite et tu ne relâches pas le mort? Non, dit-elle. Pourquoi? parce que je n'ai pas reçu l'ordre. Je suis un geôlier retenant celui qui est en mon pouvoir. Si je ne reçois pas l'ordre, je ne relâche pas. En effet, dit-elle, la prière a été faite non à cause de moi, mais à cause des assistants incrédules, car moi, si je ne reçois pas l'ordre, je ne relâche pas celui qui est en mon pouvoir. Pour libérer l'âme, j'attends la parole: «Lazare, ici dehors.» Le mort a entendu l'ordre et il s'est affranchi des lois de la mort.

Que les hérétiques soient couverts de honte! En effet, le discours a montré que la prière n'a pas été faite pour ressusciter le mort, mais à cause de la faiblesse d'esprit des assistants incrédules. «Lazare, ici dehors.» Pour l'instant, c'est toi que j'appelle devant la foule présente, pour montrer, dans un cas particulier, la puissance qui se manifestera dans les temps à venir, car moi qui ai rappelé à la vie celui qui était seul en cause, c'est la terre entière que je ferai se relever, car «je suis la résurrection et la vie» (Jn 11,43). «Lazare ici, dehors» et le mort sortit, enveloppé de ses bandelettes. Ô chose déconcertante! Celui qui a affranchi l'âme des liens de la mort, celui qui a brisé les portes de l'Hadès, celui qui a fracassé, les portes d'airain et leurs barres de fer, celui qui a libéré l'âme des liens de la mort n'a donc pas pu délier les bandelettes du mort? Si, il le pouvait, mais il ordonné aux Juifs de délier les bandelettes dont ils avaient entouré le mort en l'ensevelissant, pour qu'ils reconnaissent la signification des liens dont il était entouré, pour qu'ils aient la connaissance expérimentale, d'après ce qu'ils avaient fait, que c'était bien ce Lazare qui avait été enseveli par eux et que le Christ, qui s'est rendu présent par la volonté bienveillante du Père, a pouvoir sur la vie et sur la mort. À lui soit la gloire avec le Père et l'Esprit Saint, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.

JEAN CHRYSOSTOME, *Sur l'égalité du Père et du Fils*, 9. Trad. A.-M. Malingrey (SC 396)

Face au judaïsme

Les huit homélies «Contre les juifs et les judaïsants» (Adversus Iudaeos) furent prononcées à Antioche en 386 et 387. Elles visent les chrétiens qui fréquentaient en même temps la synagogue et l'Église. Jean, ordonné prêtre depuis peu, dénonce le «mal judaïque» qui menace la cohésion de la communauté chrétienne. Il montre la nécessité d'un choix entre la Loi et la foi au Christ. Pour aider les chrétiens à renoncer à leurs pratiques judaïsantes, Jean s'efforce d'établir que la Loi n'avait pas d'autre but que de conduire au Christ, devant qui elle doit s'effacer définitivement. Devant le refus des juifs d'accueillir le messie, Jean a pour eux des paroles dures: il les traite tour à tour de chiens, de pourceaux, de peuple de lépreux et de «fléau du genre humain qui a épuisé toutes le formes de perversité» (I, 6).

Autrefois, les juifs jeûnaient tout en se livrant à des procès, tout en se querellant; maintenant, c'est tout en s'adonnant au libertinage et aux pires désordres, en dansant nu-pieds sur les places publiques. Il est vrai, le prétexte, c'est que l'on jeûne, mais la manière est celle de gens ivres. Entendez de quelle manière le prophète ordonne de jeûner: «Sanctifiez le jeûne», dit-il. Il ne dit pas de donner le jeûne en spectacle... Mais eux, ils réunissent des troupes d'efféminés; ils ramassent des prostituées, ils introduisent dans la synagogue le théâtre tout entier avec ses comédiens; entre la synagogue et le théâtre, il n'y a pas de différence. Je sais bien que quelques-uns m'accuseront de témérité dans mes paroles… Je sais bien que beaucoup respectent les lois des juifs et pensent que leurs institutions sont bonnes, même aujourd'hui; c'est pourquoi j'ai hâte de déraciner cette opinion pernicieuse. J'ai dit que la synagogue n'offrait rien qui la rende préférable au théâtre et j'en prends le prophète à témoin: les juifs ne sont pas plus dignes de foi que les prophètes. Que dit donc le prophète? «Ton front est devenu celui d'une prostituée; tu n'as plus rougi devant personne» (Jr 3,3). Le lieu où reste une prostituée est un lieu de débauche; mais c'est peu que la synagogue soit un lieu de débauche et un théâtre; elle est encore une caverne de brigands et un refuge de bêtes féroces. Car est-il dit, «votre maison est devenue pour moi une caverne d'hyènes» (Jr 7,11)... Quand Dieu délaisse un lieu, ce lieu-là devient la demeure des démons.

À la vérité, ils affirment qu'ils adorent eux aussi le vrai Dieu; mais à Dieu ne plaise que nous le disions! Aucun juif n'adore Dieu. Qui le déclare? Le Fils de Dieu lui-même: «Si vous connaissiez mon Père, dit-il, vous me connaîtriez aussi, mais vous ne connaissez ni moi ni mon Père» (Jn 8,19). Quel témoignage apporterais-je plus digne de foi que celui-là? Si donc, ils ne connaissent pas le Père, s'ils ont crucifié le Fils, et rejeté l'assistance de l'Esprit, qui oserait nier qu'un tel lieu ne soit une hôtellerie de démons? Dieu n'est pas adoré en ce lieu, loin de là! mais c'est désormais le temple de l'idolâtrie; quelques-uns cependant s'approchent de ces lieux comme d'un sanctuaire!»

JEAN CHRYSOSTOME, *Discours contre les Juifs*, 1,2-3. Trad. J.-P. Cattenoz

Jean affirme que les juifs ont été punis avec justice et de manière permanente pour la manière dont ils ont traité le Christ. Dans l'extrait ci-dessous se profile déjà l'image du juif errant.

Ainsi les juifs ayant refusé d'obéir, vagabonds, errants, fugitifs, exilés, ils errent partout. Vois, ils sont privés de droit de cité, privés des coutumes et des lois de leurs pères, dans le déshonneur, la honte, le châtiment et la vengeance.

JEAN CHRYSOSTOME, *Discours contre les païens et les Juifs*, 8. Trad. J.-P. Cattenoz

Le texte intégral des *Discours contre les Juifs* n'est accessible en français que dans la traduction de J. Bareille. Des extraits significatifs sont reproduits dans l'anthologie *L'antisémitisme chrétien*. Textes choisis et présentés par F. Losky, Paris, 1970, p. 149-151; 235-238; 325. En lisant ces textes, on n'oubliera pas qu'ils n'étaient pas adressés aux Juifs, mais aux chrétiens qui fréquentaient la synagogue d'Antioche et que Jean veut mettre devant la nécessité d'un choix. On lira avec intérêt l'article de G. Bady, « Quelques éléments de réflexion sur les Sermons contre les juifs et judaïsants », dans *L'antijudaïsme des Pères. Mythe et/ou réalité ?*, édité par J.-M. Auwers, R . Burnet et D. Luciani (Théologie historique, 125) Paris, 2017, p. 101-118.

La grandeur du sacerdoce

Dans le traité Sur le sacerdoce*, Jean envisage le sacerdoce à son degré le plus élevé, l'épiscopat. Il défend un haut idéal de la vie et du ministère sacerdotal (pour montrer qu'il ne faut blâmer personne de fuir une si haute dignité). La datation du traité est discutée, mais il est en tout cas antérieur à 392 (date à laquelle Jérôme l'a lu).*

Lorsque tu vois le Seigneur immolé et gisant, et le prêtre qui se tient debout penché au-dessus de la victime en priant, et tous empourprés (φοινισσομένους) de ce sang précieux, penses-tu être encore parmi les hommes et vivre sur la terre, mais ne crois-tu pas avoir émigré dans les cieux ? Ô merveille ! ô amour de Dieu ! Celui qui siège à la droite de son Père, à cet instant, tous le tiennent dans leurs mains, il se donne à ceux qui veulent le saisir, le toucher, et tous font alors ce geste entre leurs yeux (…) Si l'on imaginait quelle faveur c'est, étant homme et encore tout enveloppé de chair et de sang, de pouvoir approcher cette nature bienheureuse et pure, on verra clairement de quel honneur la grâce de l'Esprit a jugé dignes les prêtres. C'est, en effet, par eux que s'accomplissent ces choses et d'autres qui ne contribuent pas moins à leur dignité qu'à notre salut. Des créatures qui habitent sur la terre, qui ont leur existence attachée à la terre, sont appelées à la charge d'administrer les choses des cieux, à l'exercice d'un pouvoir que Dieu n'a donné ni aux anges ni aux archanges!

... Si, en effet, nul ne peut entrer dans le royaume des cieux s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit et si celui qui ne mange pas la chair du Seigneur et ne boit pas son sang est rejeté de la vie éternelle, mais si toutes ces choses ne s'accomplissent par nul autre intermédiaire que par ces mains saintes, je veux dire celles du prêtre, comment, sans leur aide, pourra-t-on échapper au feu de l'enfer et obtenir les couronnes préparées? C'est eux, oui, c'est eux auxquels ont été confiés les enfantements spirituels et qui ont reçu la charge d'appeler à la naissance par le baptême; par eux nous revêtons le Christ, nous sommes ensevelis avec le Fils de Dieu, nous devenons membres de cette tête bienheureuse, si bien qu'ils pourraient, à juste titre, être pour nous non seulement plus redoutables que les puissants et les rois, mais aussi plus dignes d'honneur que nos parents, car ceux-ci nous ont engendrés du sang et de la chair, mais ceux-là sont les auteurs de notre naissance en Dieu, cette bienheureuse nouvelle naissance, de la véritable liberté et de la filiation selon la grâce.

Jean énumère ensuite les qualités requises par l'état sacerdotal.

Il faut que l'âme du prêtre brille à la manière d'un flambeau qui éclaire la terre toute entière... En effet, il faut non seulement qu'il soit pur pour être jugé digne d'un tel service, mais encore qu'il soit très averti et qu'il possède une expérience étendue. Il ne doit pas moins connaître les choses de la vie que ceux qui vivent dans le monde, mais il doit se tenir éloigné de toutes ces choses plus que les moines qui ont gagné les montagnes. Comme il lui faut vivre en compagnie d'hommes qui ont une femme, qui élèvent des enfants, qui possèdent des serviteurs, qui sont environnés de grandes richesses, qui gèrent les affaires de l'État, qui ont des charges importantes, il faut qu'il soit «divers». Divers, je ne dis pas trompeur, ni flatteur, ni hypocrite, mais plein de liberté et de confiance, sachant se mettre à la portée des autres de façon efficace, lorsque les circonstances l'exigent, être à la fois bon et sans complaisance. En effet, il n'est pas possible de traiter de la même manière tous ceux qu'on a sous son autorité, puisqu'il ne convient pas que les médecins expliquent un seul traitement à leurs malades, ni que le pilote ne connaisse qu'un seul moyen de lutter contre les vents; car des tempêtes constantes assiègent ce vaisseau et ces tempêtes ne viennent pas seulement de l'extérieur, mais elles s'élèvent de l'intérieur; elles exigent beaucoup de souplesse et de perspicacité. Toutes ces choses différentes n'ont qu'un but: la gloire de Dieu et l'édification de l'Église. **Les solitaires, il est vrai, ont de grands combats à soutenir**, leur vie est pénible; mais que l'on compare leurs travaux avec les fonctions bien

remplies du sacerdoce, on trouvera autant de différence qu'il y en a entre un roi et un simple particulier.

JEAN CHRYSOSTOME, *Sur le sacerdoce*, III,4-6; 6,4. Trad. A.-M. Malingrey (*SC* 272)

Sur ce sujet, voir A. DUPLEIX, *Théologie et expérience du sacerdoce selon Jean Chrysostome*, 1998.

P. MOLINIÉ, « La spécificité du ministère ordonné chez Jean Chrysostome », *Revue théologique de Louvain* 51 (2020), p. 283-314.

Paradis et royaume: deux réalités

Les huit Sermons sur la Genèse *(CPG n° 4410) – à ne pas confondre avec la grande série des soixante-sept* Homélies sur la Genèse *(CPG n° 4409) – ont été prononcés durant le carême de l'année 386, alors que Jean venait d'être ordonné prêtre pour l'Église d'Antioche. Loin de constituer un commentaire continu ou un Hexaèmeron, ces Sermons se concentrent sur un choix limité de versets des deux premiers chapitres de la Genèse. Ils s'emploient à mettre en perspective la Genèse et le Nouveau Testament, de manière à faire percevoir à la fois la «symphonie» entre les deux alliances et la supériorité incontestable des biens offerts par le Christ sur les biens perdus par la désobéissance. Le sermon VII évoque le bon larron, à qui Jésus avait annoncé son entrée immédiate au Paradis (Lc 23, 43). Jean imagine l'objection suivante : «Le Larron est entré au Paradis. Qu'est-ce à dire? Ces biens représentent-ils les promesses de Dieu?»*

N'entends-tu pas ce que Paul dit à propos des biens de l'au-delà? «Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme» (1 Co 2, 9)? Or le Paradis, l'œil d'Adam l'a vu, son oreille l'a entendu, et le cœur de l'homme l'a reçu; en effet, nous nous entretenons à son sujet depuis bien des jours; comment donc le Larron a-t-il reçu ces biens? Car ce n'est pas au Paradis que Dieu promet de nous introduire, mais au Ciel même; il n'a pas non plus proclamé le Royaume du Paradis, mais le Royaume des Cieux. Car «il se mit, dit l'Ecriture, à prêcher et à dire: "Convertissez-vous, car il est proche", non pas le Royaume du Paradis, mais "le Royaume des Cieux"» (Mt 4,17). Car tu as perdu le Paradis, mais Dieu t'a donné le Ciel, afin de te montrer encore l'amour qu'il porte aux hommes et afin d'atteindre le diable en lui montrant que, même s'il complote mille fois contre la race des hommes, cela ne lui servira à rien, car Dieu nous fait toujours monter vers un honneur plus grand. Tu as donc perdu le Paradis, et Dieu t'a ouvert le Ciel, tu as été condamné à une peine momentanée, et tu as été honoré de la vie éternelle. Il a ordonné à la terre de faire pousser des épines et des chardons (Gn 3, 18), et ton âme a fait germer le fruit de l'Esprit. Vois-tu comment l'abondance est plus grande que la perte, comment la richesse est plus importante? Je prends un parallèle: Dieu a façonné l'homme à partir de terre et d'eau, et il l'a établi dans le Paradis. Celui qui a été façonné ne s'est pas rendu utile, mais il s'est dévoyé. Désormais, Dieu ne le modèle plus à partir de terre et d'eau, mais à l'aide d'eau et d'Esprit; et il ne lui promet plus le Paradis, mais le Royaume des Cieux. Et comment? Écoute. Nicodème, le chef des Juifs, était tombé dans l'erreur: il recherchait la naissance dans cette vie. Il disait qu'il est impossible à un vieillard de naître à nouveau (Jn 3, 4). Vois comment le Christ lui dévoile plus clairement le mode de naissance: «À moins de naître de l'eau et de l'Esprit, on ne peut entrer dans le Royaume des Cieux» (Jn 3, 5). Si donc il nous a promis le Royaume des Cieux et a introduit le Larron au Paradis, il ne lui a pas encore remis les biens.

JEAN CHRYSOSTOME, *Septième sermon Sur le Genèse*, 5. Trad. Laurence Brottier (*SC* 433)

Scène de violence à Constantinople

Jean décrit, à l'intention du pape Innocent, l'intervention de la milice qui vient interrompre les célébrations pascales, le 17 avril 404.

Comment pourrais-je maintenant raconter ce qui est arrivé et surpasse en horreur n'importe quelle tragédie? Quel langage l'exprimera? Qui pourra l'entendre sans avoir

le frisson? Le Samedi saint lui- même, vers le soir, alors que le jour était déjà sur son déclin, une troupe compacte de soldats pénétra dans les églises, jeta dehors par la violence tout le clergé qui nous était fidèle: le sanctuaire était cerné par les armes, et des femmes qui, en vue du baptême, s'étaient déshabillées juste à ce moment, s'enfuyaient nues des maisons de prière, épouvantées par cette terrible irruption, sans qu'on leur permît de revêtir ce qui convient à la décence féminine. Beaucoup d'entre elles, même, après avoir reçu des blessures étaient jetées dehors, les piscines baptismales étaient remplies de sang et ces blessures empourpraient les ondes sacrées.

Et l'horreur ne s'arrêta pas là: les soldats – certains d'entre eux, nous l'avons su, n'étaient pas initiés – entrèrent dans le lieu où était déposée la sainte réserve et ils voyaient de leurs yeux ce qui s'y trouvait; dans un tel tumulte, le très saint sang du Christ était répandu sur les vêtements des soldats dont je viens de parler. Comme dans une razzia de barbares, on osait tout. Et le peuple était chassé vers les lieux déserts; tout le peuple se retrouvait hors de la ville; en une si grande fête, les églises étaient vides de fidèles et plus de quarante évêques, ceux qui étaient en communion avec nous, étaient chassés avec le peuple et le clergé au hasard et sans raison; lamentations, plaintes, cris, gémissements, torrents de larmes partout, sur les places, dans les maisons, dans les lieux déserts ; chaque quartier de la ville était plein de ces malheurs. L'excès dans l'illégalité eut pour résultat de faire partager nos souffrances non seulement à ceux qui en étaient les victimes, mais aussi par ceux qui n'avaient rien subi de tel, non seulement nos frères dans la foi, mais aussi des hérétiques, des juifs et des païens. La ville aurait été prise de force que tout n'aurait pas été davantage rempli de tumultes, de troubles et de lamentations. Et l'on avait osé agir ainsi sans l'avis du très pieux empereur, à la nuit tombée; et c'étaient des évêques qui organisaient cela, qui en maints endroits faisaient les généraux, eux qui ne rougissaient pas de se faire précéder d'instructeurs militaires au lieu de diacres...

JEAN CHRYSOSTOME, *Lettre 1 à Innocent*. Trad. A.-M. Malingrey (SC 342)

Aimer à la folie

Durant son exil à Cucuse, à une centaine de km au sud-est de Césarée de Cappadoce (404-407), Jean écrit de nombreuses lettres à ses amis. Dix-sept lettres sont adressées à Olympias, sa principale confidente, et constituent le premier exemple de lettres de direction spirituelle.

Ne te décourage pas, je t'en prie. Il n'y a, Olympias, qu'une seule chose à craindre, une seule épreuve, le péché[1], et je n'ai cessé de te chanter continuellemence refrain. Tout le reste n'est que fable, même si l'on parle de complots, de haines, de ruses, de trahisons, d'injures, d'accusations, de confiscations, de bannissements, de glaives aiguisés, de haute mer, du conflit de l'univers entier[2]. Quelles que soient ces choses, elles n'ont qu'un temps et sont périssables, elles se passent dans un corps mortel et ne nuisent en rien à une âme vigilante. C'est pourquoi, voulant montrer la vanité des biens et des maux de la vie présente, le bienheureux Paul a exprimé l'essentiel en un mot, disant : «Les choses qu'on voit n'ont qu'un temps» (2 Co 4,18). Pourquoi crains-tu les choses qui n'ont qu'un temps et s'écoulent comme les flots d'un fleuve? Tels sont en effet les événements présents, qu'ils soient bons ou mauvais. Un autre prophète a comparé tout le bonheur humain, non pas même à de l'herbe, mais à une autre matière

[1] Ce thème est abondamment développé dans le traité *Quod nemo laeditur* édité dans la collection Sources Chrétiennes sous le titre *Lettre d'exil* (*SC* 103).

[2] L'énumération des mots apparents et non véritables est un thème familier de la morale stoïcienne. Jean s'exprime comme tout homme cultivé de son temps, mais passe sans effort d'un thème stoïcien à des citations scripturaires qui donnent au texte sa résonance chrétienne.

plus fragile en disant qu'il est tout entier comme la fleur de l'herbe. Et loin d'en considérer une partie, telle que la richesse seulement, le luxe seulement, la puissance seulement ou les honneurs seulement, mais englobant tout ce qui paraît brillant aux hommes en un mot, celui de gloire, il introduit l'image de l'herbe en disant: «Toute la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe» (Is 40,6).

JEAN CHRYSOSTOME, *Lettre 7 à Olympias*, 2. Trad. A.-M. Malingrey (SC 13bis)

Aimer à la folie

De même que lorsqu'on aime à la folie, on choisit jusqu'à ses paroles pour ne pas chagriner celui qu'on aime, ainsi (Dieu) dit-il : À peine ai-je parlé que je me suis repenti de ma parole. «Mon cœur s'est retourné contre lui-même» (Os 11,8). Il ne craint pas d'utiliser ces images grossières pour montrer son amour, ce qui est précisément le propre de celui qui aime. (...) Il a cité en exemple le père, la mère, le jeune époux, la distance entre le ciel et la terre, l'intervalle entre l'orient et le couchant, le jardinier qui se donne du mal pour ses plantes, l'architecte de bâtiments qui s'élèveront un jour, l'amant passionné qui se trouble s'il a fait de la peine à son aimé, ne fut-ce qu'en paroles, et il a montré par tous ces exemples que la bonté de Dieu diffère de tout cela autant que la méchanceté de la bonté.

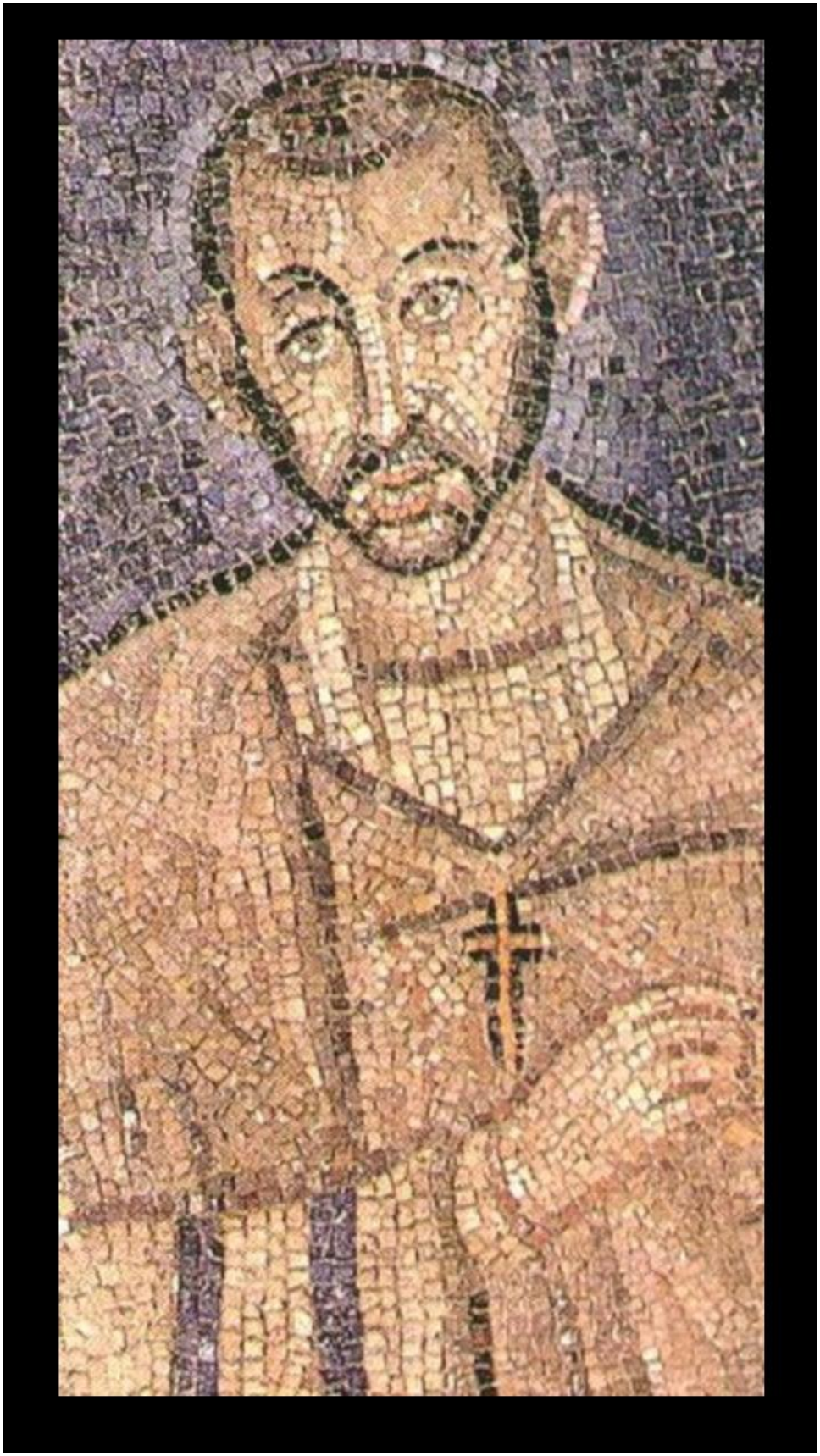
JEAN CHRYSOSTOME, *Sur la Providence de Dieu,* VI,13 et 22. Trad. A.-M. Malingrey (*SC* 79).

Le Pape Benoît XVI a consacré une de ses catéchèses de l'année 2007 à saint Jean Chrysostome. Elle est accessible à l'adresse http://www.patristique.org/-Catechese-.html

Summum inter se hominum vinculum est humanitas : quod qui diruperit, nefarius et parricida existimandus est. Nam si ab uno homine quem Deus finxit omnes orimur, certe consanguinei sumus et ideo maximum scelus putandum est odisse hominem, vel nocentem. (…) Item si ab uno Deo inspirati omnes et animati sumus, quid aliud quam fratres sumus ?

Lactance, *Institutions divines*, VI, 10, 4.6

SAINT AMBROISE



L'œuvre d'Ambroise

L'édition critique des œuvres d'Ambroise est celle du Corpus de Vienne (*CSEL*), qui remplace le texte de la *Patrologia Latina* de J.-P. Migne (tomes 14 à 16).

1. Exégèse

— Sur l'Ancien Testament

Sur l'Hexaéméron, des homélies sur Gen 1,1-26, très dépendantes de Basile de Césarée.
Sur le Paradis, autour du péché d'Adam, très inspiré de Philon.
Sur Cain et Abel, marqué par Philon.
Sur Noé, encore marqué par Philon.
Sur Abraham (trad. C. Lavant et F. et J.-C. Gaven, coll. «Pères dans la foi», 74).
Sur Isaac et sur l'âme, très axé sur le Cantique des cantiques, avec présence de Plotin et d'Origène.
Sur le bienfait de la mort, qui groupe divers textes scripturaires (coll. «Pères dans la foi», 4).
Sur la fuite du siècle, textes scripturaires mêlés autour d'un thème, avec présence de Philon (éd. et trad. par C. Gerzaguet, *SC* 576).
Sur Jacob et le bonheur (ou *Sur la patience*), avec présence précise de Plotin (éd. et trad. par G. Nauroy, *SC* 534).
Sur Joseph ou la chasteté.
Sur les patriarches.
Sur Élie et le jeûne, proche de Basile.
Sur l'histoire de Naboth: mise en garde adressée aux riches (trad. fr. des Bénédictines de la Rochette, coll. «Pères dans la foi», 4).
Sur Tobie: sur l'usure et l'avarice.
Sur l'interpellation de Job et David: sur les imprévus de la condition humaine.
Apologie de David : le péché, la pénitence et le pardon chez les souverains (éd. et trad. par P. Hadot et M. Cordier, *SC* 239).
Commentaires sur 12 Psaumes de David.
Exposé du Psaume 118: 22 homélies autour de la conversion de l'âme.
Exposé du prophète Isaïe: presque entièrement perdu.

— Sur le Nouveau Testament

Exposé de l'Évangile selon Luc, inspiré d'Origène, Eusèbe de Césarée, Hilaire de Poitiers... (texte latin et trad. G. Tissot, *SC* 45 et 52).

2. Morale et spiritualité

Sur les devoirs des clercs, adaptation de Cicéron destinée aux ministres de l'Église (trad. M. Testard, Paris, 1984-1992).
Sur les vierges, Sur la virginité, Sur la formation de la vierge, Exhortation à la virginité (trad. M.-G. Tissot, Solesmes, 1980).
Sur les veuves (trad. M.-G. Tissot, Solesmes, 1980).

3. Dogme

Sur la foi: un exposé de la foi contre les ariens adressé à l'empereur Gratien.
Sur le Saint-Esprit: destiné aussi à Gratien, dépendant de Didyme l'Aveugle, inspiré également d'Athanase et de Basile.
Sur le sacrement de l'Incarnation du Seigneur.
Exposé du symbole pour l'initiation et *Exposé de la foi*, tous deux de quelques pages (texte latin et trad. de B. Botte, *SC* 25 bis).
Sur les mystères et *Sur les sacrements*, tous deux sur les sacrements de l'initiation chrétienne (texte latin et trad. de B. Botte, *SC* 25 bis).
Sur la pénitence: sur la remise des péchés (texte latin et trad. de R. Gryson, *SC* 179).

4. Prédication proprement dite

Sermon contre Auxence sur la cession des basiliques.
Quatre oraisons funèbres: *Sur la mort de Valentinien* (II), *Sur la mort de Théodose* et deux *Sur la mort du frère* d'Ambroise (cette dernière est traduite par M. Bonnot, coll. «Pères dans la foi», 84).

5. Lettres

6. Poésie

Hymnes et épigraphes (éd. et trad. sous la dir. de J. Fontaine, Paris, 1992).

La *Vie d'Ambroise* par Paulin de Milan est accessible en traduction française dans *Trois vies: Cyprien, Ambroise, Augustin* (coll. «Les Pères dans la foi», 56), Paris, 1994 (trad. de J.-P. Mazières).

Bibliographie

DE LABRIOLLE P., *Saint Ambroise*, Paris, 1908 (présentation d'ensemble et choix de textes).
GRYSON R., *Le prêtre selon saint Ambroise*, Louvain, 1968 (thèse de doctorat).
MADEC G., *Saint Ambroise et la philosophie*, Paris, 1974.
NAUROY G., *Ambroise de Milan. Écriture et esthétique d'une exégèse pastorale*, Berne, 2003.
PALANQUE J.-R., *Saint Ambroise et l'Empire Romain*, Paris, 1933.
SAVON H., *Ambroise de Milan*, Paris, 1997 (la meilleure biographie à l'heure actuelle).
SAVON H., «Ambroise prédicateur», dans *Connaissance des Pères de l'Église* 74 (juin 1999), p. 33-45.
TESTARD M., «Saint Ambroise de Milan», *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* 51 (1993), p. 367-394 (survol).
Ambroise de Milan, XVI^e centenaire de son élection épiscopale, éd. par Y.-M. Duval, Paris, 1974 (dix études).
«Ambroise de Milan» = *Connaissance des Pères de l'Église* 10 (juillet 1983); 59 (septembre 1995).

Ambroise naît à Trèves vers 339, fait de bonnes études et entre dans l'administration romaine; sa famille était chrétienne et avait même eu une martyre. Vers 370, il est gouverneur consulaire de Ligurie et d'Émilie et réside à Milan. À la mort de l'évêque arien Auxence, Ambroise est acclamé comme nouvel évêque par la foule, mettant ainsi d'accord sur son nom catholiques et ariens. Il est en l'espace d'une semaine baptisé et intronisé comme évêque, en 373 ou 374. Il reçoit sa formation religieuse, étant évêque, du prêtre Simplicien (qui sera son successeur), par la lecture de la Bible et de nombreux écrivains ecclésiastiques, grecs et latins. Il interviendra fréquemment contre les ariens auprès des empereurs, car Milan était alors la capitale de la partie occidentale de l'empire. Ainsi, sous la minorité de Valentinien II, Ambroise entre en conflit aigu avec la régente Justine, qui était arienne, à propos d'une basilique qu'elle désirait donner à Auxence, autre évêque arien. Ses relations avec l'empereur orthodoxe Théodose connaissent aussi des moments tragiques, notamment lorsque Ambroise soumet l'empereur à la pénitence publique à cause de la répression trop violente d'une émeute à Thessalonique. Bref, Ambroise a exercé une activité importante même sur le plan politique. Son œuvre est considérable et, à une époque où n'existe pas la notion de propriété littéraire, il emprunte volontiers ses thèmes à plusieurs auteurs, surtout Philon, Origène et Basile. Il compose ainsi des oeuvres inspirées par la Bible, suivant une exégèse surtout allégorique et morale. La plus importante est son *Commentaire de l'évangile de Luc*, mais il faudrait citer aussi un grand nombre de petits traités interprétant des scènes de l'AT à la manière de Philon, des œuvres dogmatiques sur la foi, l'Esprit Saint, l'Incarnation, le symbole, la foi, la pénitence, et plusieurs traités sur la virginité. Les traités *Des sacrements* et *Des Mystères* font connaître les formes de l'initiation chrétienne à l'époque. L'œuvre d'Ambroise a un intérêt plus pratique que spéculatif. Il adapte ce qu'écrivent les auteurs dont il s'inspire, avec finesse, mené par une intention pastorale. De nombreuses lettres, mais quatre sermons seulement sont conservés: à propos de la mort de son frère Satyrus, des empereurs Valentinien II et Théodose, et celui qu'il a prononcé pour refuser de remettre à l'arien Auxence la basilique Porcienne. Parmi les hymnes qui lui sont attribuées, très peu sont reconnues authentiques; mais il est certain que l'antique rite ambrosien, qui subsiste à Milan, porte

la marque de son influence. Avec Augustin, Jérôme et Grégoire le Grand, il est considéré comme un des quatre grands docteurs de l'Église latine.

D'après H. CROUZEL, dans *Dictionnaire des théologiens et de la théologie chrétienne*, sous la direction de G. REYNAL, Paris, 1998, p. 27-28.

«Ambroise, évêque!»

Vers 422, Paulin de Milan, qui avait été pendant trois ans le secrétaire particulier d'Ambroise, écrivit la Vita de l'évêque de Milan mort en 397. L'ouvrage est dédié à Augustin. D'Ambroise, Paulin retient surtout l'image du thaumaturge et du champion de l'orthodoxie. S'il est un témoignage de première main, l'ouvrage baigne néanmoins dans une atmosphère de surnaturel. On lira ci-dessous le récit de l'élection d'Ambroise – alors gouverneur des provinces de Ligurie et d'Émilie – comme évêque de Milan, à la mort de l'évêque arien Auxence. Le siège épiscopal de la capitale milanaise est évidemment un enjeu d'une portée plus que symbolique. Quoi qu'il en soit de l'historicité de l'intervention d'un enfant lançant l'acclamation rituelle «Ambroise évêque!», le récit montre qu'Ambroise fut choisi par le peuple de Milan, qui opta pour un homme qui était resté étranger aux querelles doctrinales et qui, de par sa position sociale, qui était en mesure d'assurer efficacement la protection de l'Église locale. Selon certains historiens, l'empereur Valentinien I aurait organisé la «claque» pour qu'un de ses fonctionnaires soit élu évêque de Milan. Les faits se déroulent en 374 (373 selon quelques historiens).

À la mort d'Auxence, un évêque de l'hérésie arienne et qui restait rivé à son église depuis que Denys, confesseur d'heureuse mémoire[1], avait été frappé d'exil, le peuple en révolte, se dressant pour réclamer son évêque, Ambroise eut le souci de calmer la révolte pour éviter que le peuple ne mît en péril la ville dont il avait la charge et il se rendit à l'église[2]; là, tandis qu'il s'adressait à la foule, l'on rapporte que soudain la voix d'un enfant résonna parmi le peuple disant: «Ambroise évêque!» Au son de cette voix tous les visages se retournèrent et le peuple criait «Ambroise évêque!» Ainsi, des gens qui, l'instant d'auparavant, se querellaient dans le plus grand trouble – ariens et catholiques chacun pour soi désirant l'ordination de l'évêque, avec victoire sur les adversaires – soudain s'entendirent sur son seul nom dans une unanimité étonnante et incroyable.

PAULIN DE MILAN, *Vie de saint Ambroise*, 6. Trad. J.-P. Mazières (*PDF* 56)

Sur ce récit, voir Y.-M. DUVAL, «Ambroise, de son élection à sa consécration», dans *Ambrosius episcopus*, t. II (coll. «Studia patristica mediolanensia», 7), Milan, 1976, p. 243-283; repris dans ID., *L'extirpation de l'Arianisme en Italie du Nord et en Occident* (coll. «Variorum collected Studies Series»), Aldershot, 1998, VI.

R. GRYSON, «Élections épiscopales en Occident au IVe siècle», dans *Revue d'Histoire Ecclésiastique* 75 (1980), p. 257-283.

«Gog, c'est le Goth»: l'hérésie, c'est la barbarie

Ambroise a rédigé son traité Sur la foi *(*De fide ad Gratianum*) à la demande de l'empereur Gratien (375-383) qui souhaitait être instruit dans la foi catholique à l'encontre de l'hérésie arienne. Le traité comporte cinq livres; il faut situer les deux premiers entre la fin de 377 et l'été 378. Les livres III à V, dus à une nouvelle demande de Gratien, étaient déjà en possession du public vers la fin de 380. Sans vraiment innover, Ambroise consacre beaucoup de place à la réfutation de six négations ariennes (I, 34-40) et affirme que: le Fils n'est pas dissemblable du Père; le Fils n'a pas eu de commencement; le Fils n'est pas créé; le Fils est bon; le Fils est vrai Dieu; le Fils n'a pas une divinité différente de celle du Père. Dans le passage cité ci-dessous, Ambroise assimile l'hérésie arienne à la barbarie qui, dans la prophétie d'Ézéchiel, est incarnée par Gog. De fait, les envahisseurs Goths étaient majoritairement de confession arienne[3].*

---

[1] L'évêque arien Auxence dont il est ici question avait succédé, sur le siège épiscopal de Milan, au catholique Denys, coupable d'avoir résisté à l'empereur Constance lors du concile de Milan de 355.

[2] Les élections épiscopales pouvaient donner lieu à de violents affrontements entre factions rivales. Cf. R. GRYSON, «Élections épiscopales en Occident au IVe s. », *RHE* 1980, p. 264-5.

[3] Les Goths ont été évangélisés par Ulfila, un chrétien originaire de Cappadoce (né vers 311), qui, alors qu'il était encore enfant, fut enlevé avec ses parents par les Goths, qui les emmenèrent de l'autre côté

Je ne dois pas te retenir davantage, empereur, toi qui es appliqué à la guerre et prépares des trophées victorieux aux dépens des barbares. Avance, parfaitement protégé par «la bouche de la foi» et portant la lance de l'Esprit. Avance vers la victoire promise en des temps antérieurs et prophétisée par des oracles divins. Car Ézéchiel, en son temps déjà, a prophétisé et notre dévastation et les guerres des Goths. Tu connais bien: «À cause de cela, prophétise, fils d'homme, et dis à Gog: Tu monteras contre Israël, mon peuple» (Ez 38,14-16). Gog, c'est ce Goth que déjà nous voyons s'en aller, sur qui la victoire future nous est promise quand le Seigneur déclare: «Ce jour-là, je donnerai à Gog», c'est-à-dire aux Goths, «un lieu célèbre pour sa sépulture en Israël» (Ez 39, 10-12). Cela ne fait pas de doute, saint empereur: nous qui subissons la peine d'une hérésie étrangère, nous recevrons le secours de la foi catholique, qui est vivante en toi. Car la cause évidente de la colère divine nous a prévenus: la fidélité à l'Empire romain se brise d'abord là où s'est brisée la foi en Dieu.

AMBROISE, *Sur la foi*, II, 16, 136-139. Trad. M. Spanneut

Depuis quand les laïcs jugent-ils les évêques?

La correspondance d'Ambroise est un document historique de première valeur. Elle nous renseigne d'abord sur sa propre vie et complète la biographie que composa, en 422, à la demande d'Augustin, Paulin de Milan. Les lettres, adressées à ses collègues, à sa sœur Marcelline, mais aussi au pape et aux empereurs successifs, relatent les événements de l'Église et de l'Empire, les hérésies, les conditions de l'élection épiscopale... Volontiers elles censurent les mœurs ecclésiastiques de la Cisalpine. Toute la vie religieuse de la province y transparaît, et surtout l'autorité d'un évêque de l'époque devant le double pouvoir.
Dans le lettre cité ci-dessous, Ambroise proteste contre la prétention de l'empereur Valentinien II de vouloir juger le différend qui oppose l'évêque catholique de Milan à l'évêque arien Auxence.

Quand as-tu entendu dire, très clément empereur, qu'en matière de foi, un évêque ait été jugé par des laïcs? Sommes-nous donc déformés par l'adulation au point d'oublier les droits du sacerdoce et de vouloir confier moi-même à d'autres ce que Dieu m'a donné? Si l'évêque doit recevoir des leçons d'un laïc, qu'en résultera-t-il? Le laïc n'aurait plus qu'à mener le débat et l'évêque à écouter: l'évêque serait élève du laïc. Mais assurément, si nous consultons l'ensemble des divines Écritures ou les temps écoulés, qui oserait contester que, en matière de foi, – je dis bien: en matière de foi – ce sont les évêques qui d'ordinaire sont juges des empereurs chrétiens, et non les empereurs juges des évêques?

Tu parviendras, avec la grâce de Dieu, à la maturité de la vieillesse: tu te rendras compte alors de ce que vaut un évêque qui sacrifie à des laïcs les droits du sacerdoce. Ton père[4], qui, avec la grâce de Dieu, a atteint un âge avancé, disait: «Il ne m'appartient pas de juger entre évêques». Et Ta Clémence dit maintenant: «C'est moi qui dois juger». Lui, qui était baptisé dans le Christ, s'estimait incapable d'assumer le poids d'une pareille décision; et Ta Clémence, qui a encore à recevoir le sacrement du baptême, s'arroge le droit de juger de la foi, sans avoir connu le sacrement de cette foi.

AMBROISE, *Lettre* 21, 3-4. Trad. J.-R. Palanque,
dans M. MESLIN et J.-R. PALANQUE, *Le christianisme antique*, Paris, 1967, p. 242-243.

Augustin et les hymnes d'Ambroise

---

du Danube. Il garda néanmoins sa foi chrétienne. Il fit partie d'ambassades envoyées par les Goths à Constantinople, où il fut remarqué par Eusèbe de Nicomédie (partisan notoire de l'arianisme), qui reconnut les talents du jeune homme et le consacra évêque des Goths. Ulfila se révéla un missionnaire efficace, à tel point que les Goths resteront ariens pendant des siècles, et que par eux, la flamme du christianisme s'est transmise à d'autres tribus, comme les Vandales, qui s'installeront en Espagne et en Afrique.

[4] Il s'agit de Valentinien I.

Augustin se souvient de l'époque où, encore manichéen, il vient d'arriver à Milan. Le chant des hymnes dans les églises y avait été introduit un an plus tôt lorsque, sur ordre de l'impératrice Justine, la milice dressait le siège devant la Basilique de la Porte, occupée par les catholiques.

Il n'y avait pas longtemps que l'Église de Milan avait adopté cette pratique consolante et édifiante, où les voix, les cœurs de tous les frères s'unissent avec grande ardeur en un même chant. Un an auparavant, ou guère davantage, Justine, la mère du jeune empereur Valentinien, séduite par les ariens, persécutait à propos de leur hérésie votre Ambroise. La foule des pieux fidèles passait les nuits dans l'église, prête à mourir avec son évêque, votre serviteur; et ma mère, votre servante, à qui son zèle donnait un rôle de premier plan dans ces veilles, ne vivait plus que d'oraisons. Nous-mêmes, quoique insensibles à la chaleur de votre Esprit, nous partagions l'émotion, la consternation de la cité.

C'est alors que pour empêcher le peuple de se démoraliser à force d'ennui et d'inquiétude, on décida de leur faire chanter des hymnes et des Psaumes comme cela se fait en Orient. Cette innovation s'est conservée depuis lors jusqu'à ce jour, et elle a été imitée aussi dans le reste de l'univers, par un grand nombre de vos communautés de fidèles.

AUGUSTIN, *Confessions*, IX, 7, 15. Trad. P. de Labriolle

L'affaire de l'autel de la Victoire

L'empereur Auguste avait fait placer à Rome dans la salle du Sénat, la Curie, une statue de la déesse Victoire. Cette statue était installée au dessus d'un autel. En entrant dans la Curie, chaque sénateur faisait brûler sur cet autel quelques grains d'encens. La déesse semblait présider aux délibérations du Sénat. En 382, l'empereur Gratien, qui réside à Milan où il subit l'influence d'Ambroise, fait retirer de la Curie romaine l'autel de la déesse Victoire et supprime le budget du culte païen. Les sénateurs païens délèguent l'un d'entre eux, Symmaque, auprès de l'empereur à Milan pour protester contre ces mesures, mais l'empereur refuse de recevoir Symmaque. L'année suivante (383), Gratien est assassiné et la famine sévit en Iralie, en Gaule et en Espagne). Le vent semble alors tourner en faveur des païens: les récents revers semblaient en effet prouver que les mesures prises par Gratien avaient eu des conséquences désastreuses; les sénateurs païens sentent que le moment est venu de revenir à la charge. Une nouvelle ambassade sénatoriale, derechef dirigée par Symmaque, se rend en 384 à Milan et obtient d'être reçue par le successeur de Gratien: Valentinien II, devant qui il présente sa requête (que nous avons conservée). Ambroise rédige alors une réfutation détaillée, don't voici quelques extraits:

«Si une veuve chrétienne donne sa fortune aux prêtres des temples le testament est bon; il est mauvais, si elle la laisse aux ministres de son Dieu.[5]»

«J'aime mieux, dit-il, que nous soyons pauvres d'argent et riches de grâces.»

«Tandis que nous nous glorifions du sang que nous avons versé, ils ne sont sensibles qu'à l'argent qu'on leur enlève. Cette pauvreté qui nous semble un honneur, ils la tiennent pour un outrage. Nous trouvons que les empereurs ne nous ont jamais plus prodigué leurs bienfaits que quands ils nous faisaient battre et tuer; Dieu a fait une récompense pour nous de ce qu'ils regardaient comme un supplice. Nous avons grandi, nous autres, par les châtiments, par les misères, par la mort. Mais eux – voyez leurs nobles sentiments! – ils avouent que leur religion ne peut pas vivre si elle n'est pas payée par l'État. »

[5] L'édit de Gratien n'enlevait aux temples que les biens fonciers. Il leur était permis de recueillir des dons en argent. Saint Ambroise prétend que les dernières lois l'interdisent à l'Église.

L'empereur est fils de l'Église

L'empereur est fils de l'Église: en l'appelant ainsi on ne lui fait pas de tort, on lui fait une faveur. L'empereur, en effet, est dans l'Église, non au-dessus de l'Église. Un bon empereur cherche à aider l'Église, non à la confondre.

AMBROISE, *Contre Auxence*, 36. Trad. M. Spanneut

L'empereur est un homme devant Dieu

Suite à l'assassinat d'un haut fonctionnaire romain de Thessalonique, à l'automne 390, l'empereur Théodose ordonna de rassembler la population de la ville au cirque et la fit massacrer par ses soldats. 7.000 hommes auraient ainsi perdu la vie. Après ce carnage, Ambroise exprime vigoureusement son sentiment à Théodose (dans une lettre personnelle, qui aurait dû rester confidentielle) et lui dit clairement ce qu'il attend de l'empereur: la réconciliation avec Dieu, par la pénitence publique.

Sire, écoutez ceci. Vous avez du zèle pour la foi, je ne le nie pas. Vous craignez Dieu, je le confesse. Mais vous êtes, de par nature, doté d'une vivacité qui se tourne à la clémence si on prend soin de vous calmer, mais qui vous jette, dès qu'on vous irrite, en des excès dont vous ne revenez qu'à grand peine. Ce qui est arrivé à Thessalonique est, de mémoire d'homme, sans précédent... Lorsque la nouvelle nous en parvint, on avait assemblé (à Milan) un Concile à cause de la présence d'évêques venus des Gaules. Il n'y eut personne qui n'en souffrît. Nul ne prit la chose à la légère. La communion (maintenue) entre vous et Ambroise n'était pas susceptible de vous absoudre. Au contraire, l'odieux du crime n'en aurait que plus pesé sur moi, si personne n'avait déclaré nécessaire votre réconciliation avec Dieu.

Auriez-vous honte, Sire, de faire ce que David a fait – un Roi lui aussi, un prophète, un aïeul selon la chair, du Christ Jésus? Ce prince s'écria: «J'ai péché contre le Seigneur!» Ne vous rebellez donc pas si l'on vous dit à vous: «Vous avez commis ce péché.»

Je vous écris ces choses non pour vous confondre, mais pour que l'exemple d'un roi vous incite à enlever ce péché de votre règne. Or, vous l'enlèverez en humiliant votre âme devant Dieu. Vous êtes un homme, le péché est venu, chassez-le. Le péché ne s'efface que par la pénitence et les larmes. Un ange ne peut l'enlever, ni un archange: seul le peut le Seigneur lui-même.

Je n'oserais offrir le sacrifice (de la messe) si vous vouliez y assister. Ce qu'il m'est interdit de faire en présence d'un homme qui a versé le sang d'un seul innocent, sera-t-il permis devant celui quia répandu le sang d'un grand nombre d'innocents? Je ne le pense pas.

Je vous écris de ma propre main une lettre que vous serez seul à lire. Si vous êtes un croyant, faites ce que je vous dis. Sinon pardonnez-moi ce que je fais. À Dieu ma préférence.

AMBROISE DE MILAN, *Lettre* 51, 4-17. Trad. M. Jourjon

Hymne du matin (Æterne rerum conditor)

La foi chrétienne d'Ambroise se trouve à l'aise dans les hymnes. Il n'est pas l'inventeur du genre en Occident; Hilaire († 367) avait déjà tenté d'inscrire sa théologie dans des chants liturgiques; il nous en reste trois pièces. Mais l'évêque de Milan a consacré la forme à jamais, en particulier au cours de la fameuse nuit qu'il passa dans la Basilica Portiana encerclée. Saint Augustin cite quatre de ces hymnes qui sont encore chantés de nos jours dans les communautés qui gardent vivante la tradition du chant grégorien: Aeterne rerum conditor *(traduit ci-dessous),* Deus creator omnium*,* Iam surgit hora tertia*, et* Intende qui regis Israel*. Les érudits lui attribuent en outre de quatre à quatorze pièces. La tradition est beaucoup plus généreuse. Ces poèmes, composés par strophe de quatre vers, respectent la prosodie classique. Ils sont liés tantôt aux «heures» de l'office, tantôt aux célébrations du cycle temporal, tantôt aux fêtes des martyrs. Leur succès fut si grand qu'Ambroise est considéré communément comme le créateur de l'hymnologie occidentale. Il aurait aussi introduit à Milan le chant alterné des Psaumes*

inauguré à Antioche. Enfin, il passe pour le défenseur d'une liturgie qui se répandit bien au-delà de Milan et qui porte le nom de rite ambrosien.

Éternel créateur du monde,
toi qui gouvernes nuit et jour,
fais succéder les temps aux temps,
pour alléger la lassitude,

le héraut du jour déjà sonne,
le veilleur de la nuit profonde,
clarté nocturne aux voyageurs,
séparant la nuit de la nuit.

Par lui réveillé, Lucifer
délivre le ciel des ténèbres,
par lui tout le chœur des rôdeurs
abandonne les voies du mal.
Par lui le marin reprend force
et la houle des flots s'apaise;
la Pierre même de l'Église
à son chant a lavé sa faute.

Levons-nous donc avec courage;
le coq éveille ceux qui gisent,
invective les somnolents;
le coq confond les renégats.

Au chant du coq, l'espoir renaît,
la santé revient aux malades,
l'arme du bandit se rengaine,
la foi s'en retourne aux pécheurs.

Jésus, regarde qui chancelle
et par ta vue corrige nous;
sous ton regard nos faux pas cessent,
nos pleurs effacent notre faute.

Reprends ton éclat dans nos âmes,
dissipe le sommeil du cœur;
pour toi d'abord, que nos voix sonnent:
acquittons nos vœux envers toi.

Hymne ambrosienne. Trad. J. Fontaine, dans «Ambroise poète: la création de l'"hymne ambrosien"» dans *Connaissance des Pères de l'Église* 59 (sept. 1995), p. 9-12.
Sur cette hymne, voir J.-L. CHARLET, «Richesse spirituelle d'une hymne d'Ambroise: *Aeterne rerum conditor*», dans *La Maison-Dieu*, n° 173 (1988), p. 61-69.

Le repos de Dieu en l'homme

Qu'ici s'achève notre exposé, car le sixième jour est accompli et la totalité du monde a pris fin, je veux parler de l'homme dans sa perfection. En lui sont le principe de tous les êtres animés et en quelque sorte la totalité de l'univers, et toute la beauté de la créature de ce monde. Certes faisons silence car Dieu s'est reposé de toutes les œuvres de ce monde.

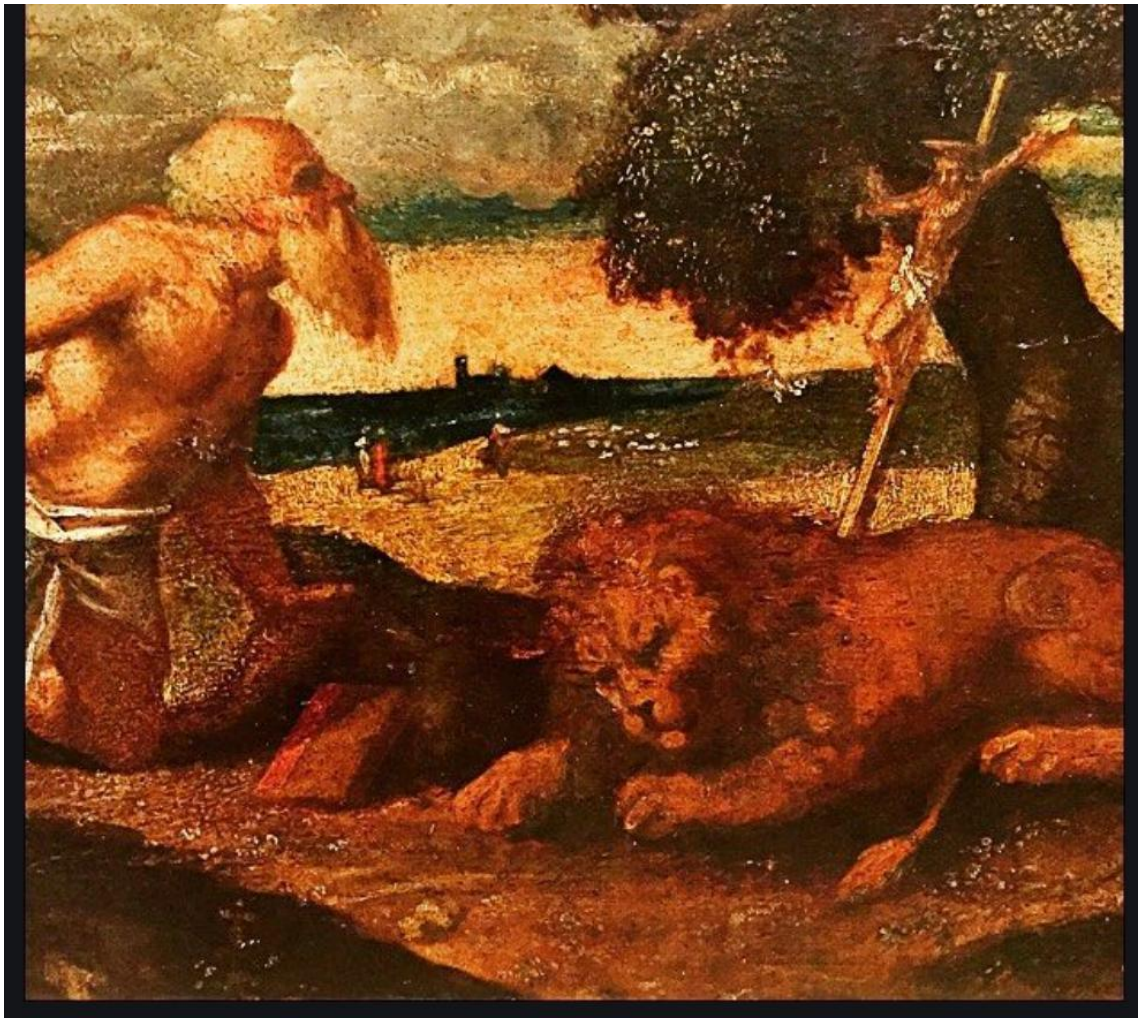
Il s'est reposé dans la retraite du cœur de l'homme. Il s'est reposé dans son esprit, dans sa pensée. Il avait façonné, en effet, un homme capable de raison, son imitateur, rival de ses vertus, avide des grâces célestes. Dieu se repose en eux, lui qui dit: «Sur qui me reposerai-je, sinon sur le pauvre, le paisible et qui craint mes paroles?» (Is 66,1-2).

Je rends grâces au Seigneur notre Dieu dont l'œuvre fut telle qu'il s'y reposa! Il fit le ciel et je ne lis pas qu'il s'y reposa. Il fit la terre et je ne lis pas qu'il s'y reposa! Il fit le soleil et la lune et les étoiles, et là non plus je ne lis pas qu'il s'y reposa. Mais voici que je lis qu'il fit l'homme et qu'alors il se reposa, parce qu'il avait fait quelqu'un à qui il put remettre les péchés! Ou bien, peut-être alors déjà fut anticipé le mystère de la passion future du Seigneur, ou fut révélé que le Christ se reposerait en l'homme, lui qui de toujours préparait le repos dans un corps pour la rédemption de l'homme, selon ce qu'il a dit justement: «J'ai dormi, je me suis reposé et je me suis relevé, parce que le Seigneur est mon soutien» (Ps 3,6). Celui-là en effet se reposa, qui le créa.

AMBROISE, *Hexaéméron*, VI, 10, 75 76

SAINT JÉRÔME

HIERONYMUS PRESBYTER



Saint Jérôme et le lion. Ecole de Venise, vers 1555

Œuvres majeures de saint Jérôme

Sauf exceptions, l'édition critique des œuvres de Jérôme est celle du *Corpus Christianorum* (tomes 72-80) et celle du corpus de Vienne (*CSEL* 54-56 pour les lettres), qui remplacent le texte de la *Patrologia Latina* de J.-P. Migne (tomes 22 à 30).

1. Traductions bibliques:

— révision, d'après le grec, des évangiles (= texte de la Vulgate), du Psautier (= Psautier Gallican = texte de la Vulgate), de Job, du Cantique et de quelques autres livres de l'A.T. (perdus).

— traduction d'après l'hébreu des livres du canon hébraïque (la traduction du Psautier d'après l'hébreu n'a jamais réussi à s'imposer)

Quelques remarques:

a. La Vulgate n'est pas tout entière l'œuvre de Jérôme: du N.T., Jérôme n'a révisé personnellement que les Évangiles; c'est un de ses disciples (Rufin le Syrien?) qui termina le travail; les deutérocanoniques ne sont pas de Jérôme, sauf Tobie et Judith (pour ces deux livres, Jérôme a révisé un texte vieux-latin d'après un modèle araméen).

b. Jérôme a procédé à une première révision du Psautier à Rome; le texte de cette révision est perdu et ne peut être identifié purement et simplement avec le Psautier romain.
c. Les préfaces de Jérôme à ses traductions bibliques ont été récemment éditées et traduites (texte latin et trad. fr. sous la direction de A. Canellis, *SC* 592).

2. Autres traductions:
Chronique d'Eusèbe: que Jérôme adapta et continua jusqu'en 378
Homélies d'Origène sur Jérémie, Ézéchiel, Isaïe, Psaumes (?), Cantique, Luc
Traité sur le saint Esprit de Didyme d'Alexandrie

3. Ouvrage d'érudition:
De viris illustribus: guide de la littérature chrétienne, réalisé à partir de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe

4. Commentaires bibliques:
Questions sur la Genèse (porte sur la critique textuelle)
sur les prophètes (XII petits prophètes, Daniel, Isaïe, Ézéchiel, Jérémie); seul le Commentaire sur Jonas est traduit en français (éd. et trad. par Y.-M. Duval, *SC* 323)
sur les Psaumes (*Commentarioli in psalmos*)
sur l'Ecclésiaste
sur Matthieu (texte latin et trad. fr. de E. Bonnard, *SC* 242 et 259)
sur saint Paul (Phm, Ga, Eph, Ti)
sur l'Apocalypse (= remaniement du commentaire de Victorin de Pettau, † 304)

5. Homélies:
notamment sur les évangiles (*Homélies sur Marc*, texte latin et trad. fr. de J.-L. Gourdain, *SC* 494), sur les psaumes, pour les fêtes liturgiques (texte latin et trad. fr. de J.-L. Gourdain, SC 593)…

6. Hagiographie:
Vie de Paul l'ermite, *Vie d'Hilarion*, *Vie de Malchus*: biographies romancées de saints moines (éd. E. M. Morales, trad. P. Leclerc, *SC* 508)

7. Ouvrages polémiques:
*Contre les Luciférien*s: contre Lucifer de Cagliari, nicéen intransigeant
Contre Helvidius: Jérôme y prend la défense de la virginité *post partu* de Marie
Contre Jovinien: Jérôme y défend la valeur de la virginité et de l'ascèse
Contre Rufin: Jérôme y attaque Rufin, traducteur et défenseur d'Origène (éd. et trad. par P. Lardet, *SC* 303)

8. Correspondance:
Le corpus épistolaire de Jérôme compte plus de 150 lettres (y compris des lettres adressées à Jérôme), dont certaines sont des petits traités: sur la virginité (22, 130), le veuvage (46, 79), la vie monastique (14,58,122), l'éducation des filles (107, 128). Trad. J. Labourt, 8 vol., Paris, 1949-1963. Sélection: *Lettres* lues par B. Jeanjean, Paris, 2012 (15 lettres); *Lettres croisées de Jérôme et Augustin*, trad. C. Fry, Paris, 2012.

Bibliographie

ANTIN P., *Essai sur saint Jérôme*, Paris, 1951.
BROWN D., *Vir trilinguis. A Study in the Biblical Exegesis of Saint Jerome*, Kampen, 1992.
CAVALLERA F., *Saint Jérôme, sa vie, son œuvre*, 2 vol., Louvain-Paris, 1922.
HENNE P., *Saint Jérôme* (Histoire), Paris, 2009.
JAY P., *Jérôme, lecteur de l'Écriture* (coll. «Supplément aux Cahiers Évangile», 104), Paris, 1998 (présentation de textes hiéronymiens).
MARAVAL P., *Petite vie de S. Jérôme*, Paris, 1995.
STEINMANN J., *Saint Jérôme*, Paris, 1958.
TESTARD M., *Saint Jérôme, l'apôtre savant et pauvre du patriciat romain*, Paris, 1969.
Jérôme entre l'Orient et l'Occident, édité par Y.-M. Duval, Paris, 1988 (Actes d'un colloque tenu à Chantilly en 1986).

Originaire de Stridon en Dalmatie, Jérôme (Eusebius Hieronymus) fait de solides études à Rome où il reçoit le baptême, puis vit à Trèves, alors capitale des Gaules, où il découvre l'état monastique

qu'Athanase exilé avait fait connaître. À Aquilée vers 370, il pratique la vie commune avec Rufin, Chromace et d'autres, puis se rend en Syrie, dans le désert de Chalcis où il est quelque temps ermite. Ordonné prêtre, plutôt malgré lui, par Paulin d'Antioche, il séjourne à Constantinople vers 381 et y connaît Grégoire de Nazianze, puis revient à Rome où il est le secrétaire du pape Damase et le directeur spirituel des nobles dames de l'Aventin. Mais, peu apprécié par le successeur de Damase, Sirice, il quitte Rome en 385 pour la Terre sainte où il installe à Bethléem un monastère de moines latins pendant que sa dirigée Paula en fait autant pour les femmes. Ils entretiennent des relations, bonnes au début, mauvaises ensuite, avec un autre double couvent latin, celui de son ancien ami Rufin et de Mélanie l'Ancienne sur le mont des Oliviers. Il vit à Bethléem de longues années, sans perdre le contact avec Rome, participant à toutes les controverses religieuses de l'Occident. Son œuvre la plus remarquable est la traduction latine de l'Ancien Testament faite directement sur l'hébreu, et non sur le grec des Septante comme toutes les traductions latines précédentes. Plusieurs travaux d'érudition, tel le *De viris illustribus*, datent de cette époque, ainsi que des traductions d'Origène et des commentaires scripturaires inspirés de lui. L'abondante correspondance de Jérôme constitue certainement une des parties les plus intéressantes de son œuvre. La plus célèbre de ces polémiques fut dirigée contre Rufin au sujet d'Origène. Jérôme avait été jusqu'en 393 un admirateur inconditionnel du grand Alexandrin, mais à cette époque il se retourne contre lui à la suite d'un incident assez obscur, tout en continuant de s'en inspirer. Cette querelle qui nous vaut le *Contre Jean de Jérusalem* et le *Contre Rufin*, œuvres littérairement remarquables, n'ajoute cependant pas grand-chose à sa réputation de sainteté: Rufin, le défenseur d'Origène, a eu une conduite plus digne. Les talents de polémiste de Jérôme et l'acribie de son jugement enveniment même sa correspondance avec Augustin. Mais l'ardeur de ce travailleur infatigable, l'ampleur de sa science et son amour de la vie ascétique continuent à faire de lui une figure majeure du christianisme latin, qui l'honore comme docteur aux côtés d'Ambroise, d'Augustin et de Grégoire le Grand.

D'après H. CROUZEL, dans *Dictionnaire des théologiens et de la théologie chrétienne*, sous la direction de G. REYNAL, Paris, 1998, p. 426-427.

Jérôme de Stridon

Jérôme décrit sa patrie comme une petite ville de province où les gens vivaient terre à terre et où on était surtout préoccupé par l'alimentaire

Moi Jérôme (Hieronymus), fils d'Eusèbe, originaire de la ville de Stridon (*natus oppido Stridonis*)[1] qui, avant d'être détruite par les Goths, fut autrefois la limite entre la Dalmatie et la Pannonie, jusqu'à à cette année, c.-à-d. la quatorzième année du règne de Théodose, j'ai écrit … (suit la liste de ses œuvres).

JÉRÔME, *Les hommes illustres*, 135. Trad. D. Vieillard (Pères dans la foi).

In mea enim patria rusticitatis vernacula deus venter est et de die vivitur: sanctior est ille qui ditior est.

Dans mon pays natal esclave de la rusticité, on a pour dieu le ventre; on y vit au jour le jour. Le plus saint, c'est celui qui est le plus riche.

JÉRÔME, *Lettre 7*, 5.

[1] Sur la localisation de Stridon, voir F. SANJEK, «À la recherche de Stridon, lieu de naissance de Saint Jérôme», *RHE* 100 (2005), p. 146-151.

Dès le berceau (*ab ipsis incunabulis*), pour ainsi dire, j'ai été nourri du lait catholique.

JÉRÔME, *Lettre 82,2*.

La conversion de deux fonctionnaires romains

Augustin, dans les Confessions*, rapporte le récit d'un fonctionnaire impérial en poste à Trèves. Celui-ci raconte comment, un jour de promenade, deux de ses collègues entrèrent dans une masure occupée par des moines, y trouvèrent un manuscrit de la* Vie d'Antoine*, écrite par Athanase en 356 et très tôt traduite en latin. Ils en lisent le texte, qui les remplit d'un enthousiasme tel qu'ils décident de renoncer à faire carrière pour devenir moine à leur tour. D'après P. Courcelle, ces deux fonctionnaires seraient Jérôme et son ami Bonose.*

Il en vint à nous conter qu'un jour – je ne sais à quelle époque: c'était à Trèves naturellement – il était allé se promener avec trois camarades dans les jardins contigus aux murs de la ville, tandis que durant l'après-midi l'empereur était retenu par les jeux du cirque. Le hasard voulut que, marchant deux par deux, l'un avec Ponticianus en un groupe, les deux autres ensemble en un autre groupe, ils prissent des directions différentes. Ceux-ci, cheminant au hasard, entrèrent dans une cabane où habitaient quelques-uns de vos serviteurs, des «pauvres en esprit», de ceux à qui «le royaume des cieux appartient ». Ils y trouvèrent un manuscrit de la *Vie d'Antoine*. L'un d'eux se met à le lire, il admire, il s'enthousiasme et, à mesure qu'il lit, le projet germe en lui: d'embrasser une telle vie, et d'abandonner le service du siècle pour se consacrer au vôtre[2]. Ils appartenaient aux fonctionnaires qu'on appelle les «agents» de l'empereur. Rempli soudain d'un saint amour et d'une vertueuse honte, il s'irrite contre lui-même, jette un regard à son ami et s'écrie : «Dis-moi, je te prie, où prétendons-nous parvenir au prix de tant d'efforts? Qu'est-ce que nous cherchons? À quelle fin restons-nous dans l'administration? Notre espoir peut-il aller plus loin, au palais, que de devenir les amis de l'empereur? Et dans un tel poste que d'instabilité, que de périls! Oui, que de périls, pour affronter des périls plus grands encore! D'ailleurs quand y parviendrons-nous? Tandis que, ami de Dieu, si je veux l'être, je le deviens sur-le-champ.»

Ainsi parla-t-il dans la crise de l'enfantement d'une vie nouvelle; puis ses yeux revinrent au livre, il se remit à lire, et une transformation s'opérait dans son cœur où vous seul voyiez; sa pensée se déliait du monde, comme il apparut bientôt. Tandis qu'il lisait et qu'oscillaient les flots de son cœur tout frémissant, il discerna le meilleur parti, résolut de s'y attacher, et, déjà vôtre, déclara à son ami: «J'ai désormais rompu avec nos communes ambitions; j'ai décidé de servir Dieu, je veux le faire dès cette heure même, dès le lieu où nous sommes. Si tu ne consens pas à m'imiter, du moins ne combats pas mon projet. » L'autre répondit qu'il s'attachait à lui pour partager une si belle récompense et un si beau service. Ils étaient à vous, tous les deux, ils bâtissaient à leurs frais une tour de salut en abandonnant tout pour vous suivre.

À ce moment, Ponticianus et son compagnon, qui se promenaient dans d'autres parties des jardins, se mirent à les chercher, ils arrivèrent à l'endroit où ils se trouvaient et les avertirent qu'il était temps de rentrer parce que le jour baissait. Ceux-ci leur firent part de la décision prise, du parti auquel ils venaient de s'arrêter, de la manière dont cette volonté était née en eux et s'y était affermie, et ils leur demandèrent de ne pas contrarier leur résolution s'ils refusaient de s'y associer. Les deux amis restèrent ce qu'ils étaient ; mais ils pleurèrent sur eux-mêmes, affirmait Ponticianus, et félicitèrent affectueusement leurs camarades en se recommandant à leurs prières; puis, laissant leur cœur se traîner dans les pensées terrestres, ils retournèrent au palais, tandis que les convertis, attachant le leur aux pensées d'en haut, restaient dans la cabane.

---

[2] Augustin s'adresse à Dieu.

Ceux-ci avaient l'un et l'autre une fiancée; en apprenant ce qui s'était passé, elles vous consacrèrent, elles aussi, leur virginité.

AUGUSTIN, *Confessions*, VIII, 6,15. Trad. P. de Labriolle

La «nuit» de Jérôme: la conversion à la Bible

En racontant avec verve à la jeune Eustochium le cauchemar qu'il aurait eu durant son premier séjour à Antioche (374; selon certains auteurs, durant son séjour au désert de Chalcis, 375-377), Jérôme veut surtout entraîner sa jeune dirigée à lire la Bible. Il n'en confesse pas moins qu'il a traversé une grave crise intérieure avant de s'engager à renoncer aux lettres païennes. Jérôme avait en effet été l'élève de Donat, le plus célèbre «grammairien» de son époque, qui l'initia à la lecture et à l'explication des grands auteurs classiques. Ces textes dans la familiarité desquels s'était formé son esprit et éveillée sa sensibilité avaient laissé en lui une empreinte profonde. Jusque dans sa tentative ascétique, il n'avait pu se passer de la bibliothèque qu'il s'était constituée à Rome.

Il semble avoir pu tenir pendant un certain temps sa promesse de ne plus lire d'ouvrages profanes: dans la préface de son Commentaire sur l'Épître aux Galates *(387), il prend encore à témoin Paula et Eustochium qu'il y a plus de quinze ans qu'il n'a jamais eu entre les mains Cicéron, ni Virgile, ni aucun auteur païen. Mais il avait trop goûté les richesses de la tradition classique pour se tenir à un rejet aussi vigoureux.*

Son évolution est perceptible à travers la manière dont il recourt à trois reprises à l'image de la «belle captive» qui, d'après Dt 21,12-14, ne peut être prise pour épouse par son vainqueur qu'après avoir été purifiée. Dans une de ses lettres au pape Damase, il concède que, si l'on s'est laissé séduire par elle, on peut tourner au profit de la foi ce qu'on trouve en elle d'utile, mais il affirme avec force qu'il faut se garder de vouloir la prendre pour épouse. L'accent a changé lorsqu'il reprend l'image une quinzaine d'années plus tard. À son correspondant qui s'étonne de le voir proposer parfois des exemples empruntés aux lettres profanes, il réplique, se couvrant de l'autorité de Paul qui a cité des poètes: «Quoi d'étonnant si, à mon tour, je désire faire de la culture profane, à cause de la beauté de ses membres, c'est-à-dire de la grâce de son style, de servante et captive qu'elle était, une Israélite (...) et si, m'unissant à son corps purifié, j'ai avec elle des enfants pour le Seigneur» (Lettre 70,2,5). La remontée progressive du nombre des citations classiques sous sa plume, y compris dans ses commentaires scripturaires, montre bien qu'il a pris peu à peu du recul par rapport à l'imprudente promesse du songe, pour en arriver à une attitude beaucoup plus nuancée qui conciliait en pratique les richesses de sa culture avec le service de l'Écriture.

Il y a bien longtemps! maison, père et mère, sœur, parenté et, ce qui est plus difficile, habitude de la bonne chère, pour le Royaume des cieux je m'étais sevré de tout cela; j'allais à Jérusalem militer pour le Christ. Mais de la bibliothèque qu'à Rome je m'étais composée avec beaucoup de soin et de peine, je n'avais pas pu me passer. Malheureux que j'étais! avant de lire Cicéron, je me livrais au jeûne. Je veillais souvent des nuits entières, je versais des larmes que le souvenir de mes péchés d'autrefois arrachait du fond de mes entrailles. Après quoi, je prenais en mains mon Plaute! Si, rentrant en moi-même, je me mettais à lire un prophète, ce langage inculte me faisait horreur. Mes yeux aveuglés m'empêchaient de voir la lumière. Or, ce n'étaient pas mes yeux que j'incriminais, mais le soleil! Le Serpent ancien se jouait ainsi de moi.

Vers le milieu du carême, jusqu'au plus profond de mon être s'insinue la fièvre. Elle envahit mon corps épuisé, ne lui laisse aucun repos et – détail à peine croyable – mes pauvres membres en sont tellement dévorés, que je ne tenais plus guère que par mes os. Cependant, on préparait mes obsèques, car la vie, le souffle, la chaleur – tout mon corps étant déjà refroidi – ne palpitaient plus que dans un coin encore tiède de ma poitrine. Tout d'un coup, j'ai un ravissement spirituel. Voici le tribunal du Juge; on m'y traîne! La lumière ambiante était si éblouissante que, du sol où je gisais, je n'osais pas lever les yeux en haut. On me demande ma condition: «Je suis chrétien», ai-je répondu. Mais celui qui siégeait: «Tu mens, dit-il; c'est cicéronien que tu es, non pas chrétien: où est ton trésor, là est ton cœur.»

Aussitôt je deviens muet. Parmi les coups – car il avait ordonné qu'on me flagellât – ma conscience me torturait davantage encore de sa brûlure; je me redisais ce verset: «Mais, dans l'enfer, qui te louera?» Je me suis mis cependant à crier et à me lamenter en répétant: «Pitié pour moi, Seigneur, pitié pour moi! » Cet appel retentissait parmi les coups de fouet. Enfin, prosternés aux genoux du président, les assistants le

suppliaient de faire grâce à ma jeunesse, de permettre à mes erreurs de faire pénitence; je subirais par la suite le supplice mérité, si jamais je revenais à la lecture des lettres païennes. Quant à moi, coincé dans une situation aussi critique, j'étais disposé à promettre encore davantage. Aussi me suis-je mis à jurer, à prendre son nom à témoin: «Seigneur, disais-je, si jamais je possède des ouvrages profanes, ou si j'en lis, c'est comme si je te reniais!» Après que j'eus prononcé ce serment, on me relâcha; me voici revenu sur terre. À la surprise générale, j'ouvre les yeux. Ils étaient tellement trempés de larmes qu'ils attestaient ma douleur aux plus sceptiques. Ce n'était pas du sommeil, ni de ces songes vains qui nous illusionnent souvent. Témoin le tribunal devant lequel je gisais; témoin le jugement, si redoutable! – puissé-je ne jamais subir pareille question! – j'avais les épaules tuméfiées, et j'ai senti les plaies au réveil. Depuis, j'ai lu les livres divins avec plus de soin que je n'avais lu jadis les ouvrages des mortels.

JÉRÔME, *Lettre* 22, 30, À Eustochium. Trad. J. Labourt

Le projet éducatif de Jérôme

Cette lettre, que Jérôme rédigea alors qu'il avait plus de 60 ans, expose un programme d'éducation insolite pour l'époque : une éducation entièrement biblique. On voit, à plusieurs détails du texte, que Jérôme souhaitait faire de la petite Paula, fille de Laeta, une moniale du couvent de Bethléem. C'est pourquoi il envisage pour elle une éducation « en serre chaude ».

Il faut instruire une âme qui doit devenir le temple du Seigneur: qu'elle apprenne à ne rien entendre, à ne rien dire qui ne se rapporte à la crainte de Dieu. Qu'elle ne comprenne pas les mots grossiers, qu'elle ignore les chansons du monde, que sa langue encore tendre soit imprégnée de la douceur des psaumes. Loin d'elle les petits garçons sans retenue; que même les petites filles et ses bonnes soient tenues à l'écart des relations avec les gens du monde, de peur que le mal qu'elles apprendraient, elles ne l'enseignent en pire. Qu'on lui fasse des lettres soit de buis, soit d'ivoire, et qu'on les désigne par leur nom. Qu'elle s'en amuse; qu'ainsi son amusement même lui soit un enseignement. Qu'elle ne se borne pas à retenir les lettres dans l'ordre alphabétique en sorte que le souvenir de leurs noms devienne, pour ainsi dire, une chanson, mais qu'on bouleverse souvent cet ordre en mêlant celles du milieu aux dernières, aux premières celles du milieu, afin qu'elle les reconnaisse non seulement par l'oreille, mais aussi par la vue. Puis, quand elle commencera, d'une main tremblante, à conduire le stylet sur la cire, que l'on fasse guider et soutenir ses petits doigts par la main d'une autre personne, ou que les caractères soient sculptés en creux sur la tablette de manière que, les empreintes étant cernées par les marges, ils soient tracés en suivant ces mêmes sillons, sans pouvoir vaguer en dehors d'eux. Qu'assembler les syllabes lui vaille une récompense; qu'on l'y invite encore par les petits cadeaux qui peuvent faire plaisir à cet âge.

Qu'elle ait des compagnes d'études qu'elle puisse envier, dont l'éloge la pique. Il ne faut pas la gronder si elle est un peu lente, mais stimuler son esprit par des compliments; qu'elle trouve de la joie dans les succès, et dans l'échec de la peine. Veiller surtout à ce qu'elle ne prenne pas les études en dégoût, car l'amertume ressentie dans l'enfance pourrait durer au delà des années d'apprentissage. Que les noms eux-mêmes par lesquels elle s'habituera peu à peu à former des phrases ne soient pas pris au hasard, mais bien déterminés et réunis à dessein (par exemple, ceux des prophètes et des Apôtres), que toute la suite des patriarches depuis Adam se succède comme dans Matthieu et Luc, en sorte que, tout en faisant autre chose, elle en meuble sa mémoire pour l'avenir.

Il faut choisir un maître recommandable par son âge, sa vie et sa science; et, je pense, un savant ne saurait rougir, s'agissant d'une jeune fille ou sa parente ou de bonne

famille, de faire ce qu'Aristote fit pour le fils de Philippe, c'est-à-dire: de lui enseigner, tel un humble professeur de lecture, les rudiments des lettres.

Quand elle commencera d'être grandette, et, à l'exemple de son Époux, à «croître en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes», qu'elle aille avec ses parents au temple de son vrai père, mais qu'elle ne sorte pas du temple, comme firent ceux de Jésus. Qu'on la cherche sur le chemin du monde, parmi la foule et l'affluence de ses proches, mais qu'on ne la trouve jamais ailleurs que dans le sanctuaire secret des Écritures, interrogeant prophètes et apôtres sur ses noces spirituelles. Qu'elle imite Marie, que Gabriel trouva seule dans sa chambre, et sans doute fut-elle frappée de frayeur, parce qu'elle aperçut un homme autre que d'habitude. Qu'elle soit l'émule de celle dont il est dit: «Toute la gloire de la fille du Roi vient de l'intérieur» (Ps 44,14), et qu'elle converse elle-même avec son élu, frappée du javelot de l'amour: «Le Roi m'a introduite dans sa chambre» (Ct 1,4). Qu'elle ne sorte jamais hors de la maison, de peur que ne la trouvent ceux qui circulent dans la cité, qu'ils ne la frappent et ne la blessent, puis, lui ôtant la robe de la pudeur, qu'ils ne l'abandonnent nue dans son sang. Bien plutôt, si quelqu'un frappe à sa porte, qu'elle dise: «Je suis un mur, et mes mamelles sont comme des tours; j'ai lavé mes pieds, je ne puis pas les salir» (Ct 8,10; 5,3).

Qu'elle te récite chaque jour un certain nombre de leçons d'Écriture sainte. Qu'elle apprenne le rythme des vers grecs[3]; aussitôt après, qu'on l'instruise du latin. Si dès le début, sa bouche encore souple n'y est pas adaptée, la langue se déforme et rend un son exotique; les défauts étrangers souillent la langue maternelle. Qu'elle te regarde comme sa maîtresse; sois l'admiration de cette enfance toute neuve; qu'en toi et en son père elle ne remarque rien qu'elle ne puisse imiter sans faute. Souvenez-vous que vous êtes les parents d'une vierge, et que pour l'instruire les exemples ont plus de vertu que la parole. Les fleurs meurent vite; violettes, lis et jonquilles sont vite flétris par une brise empestée. Que jamais sans toi elle ne se montre en public; qu'elle n'aille pas sans sa mère même dans les basiliques des martyrs et les églises. Qu'aucun jeune homme, qu'aucun élégant aux cheveux frisés ne lui sourie. Quant aux jours de vigile et aux veillées nocturnes, que cette petite vierge les célèbre de manière à ne jamais quitter sa mère, pas même de la largeur d'un ongle. Je ne veux pas qu'elle ait d'amitié particulière pour l'une de ses petites servantes, avec qui elle chuchoterait souvent dans le creux de l'oreille. Ce qu'elle dit à l'une que toutes le sachent. Qu'elle choisisse comme compagne non pas une jeune fille coquette et charmeuse, dont la voix cristalline saurait moduler des airs suaves, mais une personne sérieuse, pâle de visage, négligée, un peu mélancolique. Qu'on prépose à son éducation une vierge expérimentée, modèle de foi; de moralité, de réserve, qui lui enseigne et l'habitue par son exemple à se lever la nuit pour faire oraison et réciter des psaumes, à chanter des hymnes dès le matin, à se tenir sur le front du combat, à la troisième, sixième et neuvième heure, telle une amazone du Christ, enfin, en allumant sa petite lampe, à offrir le sacrifice du soir. Qu'ainsi se passe le jour; qu'ainsi la nuit la trouve au labeur. Que la lecture succède à l'oraison, et à la lecture l'oraison. Le temps paraîtra court, s'il est occupé par tant de travaux, et si variés.

Au lieu des gemmes et de la soie, qu'elle aime les volumes divins. Ce n'est pas dans la mosaïque enluminée d'or ou de cuir de Babylone qu'elle cherche son plaisir, mais dans la netteté (*distinctio*) correcte et savante des textes[4]. Qu'elle apprenne en premier lieu le psautier, que par les **psaumes** elle se détourne des chansons, et que les **Proverbes** de Salomon l'instruisent pour la vie. Que dans **l'Ecclésiaste** elle s'habitue à fouler aux pieds les choses du monde. Au livre de **Job**, qu'elle s'attache aux exemples

---

[3] Ediscat graecorum versuum numerum. Autre traduction: «un certain nombre de lignes». Il est difficile de dire si Jérôme avait en vue des versets de la version grecque de la Bible ou des vers de la poésie grecque.

[4] La *distinctio* comprend la séparation des mots, ainis que les signes qui précisent la valeur d'un texte: astérisques, obèles, etc.

de courage et de patience. Qu'elle passe ensuite aux **Évangiles** que ses mains ne devront jamais quitter; qu'elle s'abreuve aux **Actes des Apôtres et aux Épîtres** avec toute sa bonne volonté; puis lorsque de tous ces trésors elle aura enrichi le cellier de son cœur, quelle confie à sa mémoire les Prophètes et l'Heptateuque[5], ensuite les livres des Rois et des Paralipomènes, les volumes d'Esdras et d'Esther; **en dernier lieu**, elle pourra sans danger étudier **le Cantique des Cantiques**. Si elle débutait par cette lecture, elle risquerait que son âme soit blessée faute de comprendre l'épithalame des noces spirituelles que recèlent des expressions charnelles. Qu'elle se garde de tous les apocryphes, et si jamais elle veut les lire, non pour y chercher les dogmes authentiques, mais seulement le respect pour les symboles, qu'elle sache bien que ces livres n'appartiennent pas aux auteurs dont leur titre portent le nom, que bien des opinions fautives sont mêlées à leur texte, enfin qu'il faut user d'une grande prudence quand on cherche de l'or dans la boue. Qu'elle ait toujours en main les ouvrages de **Cyprien; en parcourant les lettres d'Athanase et les livres d'Hilaire**, ses pieds ne risquent pas de broncher. Qu'elle se délecte des traités, des idées de ces grands hommes, dans les livres desquels la religion et la foi n'ont pas vacillé**. Les autres, qu'elle les lise plutôt en juge qu'en disciple.**

Moi-même, si tu nous envoies Paule, je promets d'être son professeur, son père nourricier. Je la porterai sur mes épaules; quoique vieux, je donnerai forme aux mots qu'elle balbutiera; j'en serai beaucoup plus fier que le philosophe de ce monde, car ce ni est pas un roi de Macédoine destiné à périr du poison babylonien que j'instruirai, c'est une servante, une épouse du Christ, destinée à être offerte aux royaumes célestes.

JEROME, *Lettre* 107, À Laeta. Trad. J. Labourt

L'admiration de Jérôme pour Origène

À Constantinople, Jérôme se lie d'amitié à Grégoire de Nazianze qui lui fait ârtager son enthousiasme pour les œuvres exégétiques d'Origène. Jérôme entreprend de traduire en latin une partie de l'œuvre d'Origène, en commençant par un certain nombre d'homélies sur les prophètes (Jr, Ez, Is). Les préfaces qu'il ajoute à ses traductions montrent un enthousiasme et une admiration à l'égard d'Origène qui n'ont d'égal que le mépris avec lequel Jérôme traitera l'œuvre d'Origène 20 ans plus tard (tout en continuant à le plagier sans scrupule!). Témoin, ces premières lignes de la préface de sa traduction des Homélies sur le Cantique:

Alors qu'il a dépassé tous les écrivains dans ses autres œuvres, Origène, dans le Cantique des cantiques, s'est surpassé lui-même.

JEROME, Préface à sa traduction d'*Origène*, *Homélies sur le Cantique des cantiques*

«De la meilleure manière de traduire»

*Jérôme a justifié très souvent ses traductions. Déjà, il s'en explique dans la lettre-préface de la seconde partie de la Chronique d'Eusèbe, où il oppose «la pauvreté de la langue latine» à «la faconde grecque». Il faut s'y résoudre. Il dit de son propre travail: «Rien ne manque au sens, si quelque chose manque dans les mots» (*Lettre *114, 3). C'est toujours le sens qu'il vise, mais il n'est pas insensible au génie de la langue. Il faut éviter les «cacophonies». Il a écrit un véritable traité «de la meilleure manière de traduire», pour répondre aux critiques de Rufin à propos de sa traduction d'une lettre d'Épiphane de Salamine[6]. En voici l'essentiel.*

Quant à moi, non seulement je le confesse, mais je le professe sans gêne tout haut: quand je traduis les Grecs – sauf dans les saintes Écritures, où l'ordre des mots est aussi un mystère – ce n'est pas un mot par un mot, mais une idée par une idée que j'exprime. En cette affaire, j'ai pour maître Cicéron qui a traduit le *Protagoras* de Platon, l'*Économique* de Xénophon et les deux magnifiques discours prononcés par Eschine et Démosthène l'un contre l'autre. Tout ce qu'il y a passé, ou ajouté, ou changé pour

[5] L'Heptateuque, soit le Pentateuque + Josué et Juges.

[6] Sur le contexte de cette lettre, voir F. CAVALLERA, *Saint Jérôme*, vol. 1, p. 216-219.

expliquer les idiotismes de l'autre langue par les idiotismes de la sienne, ce n'est pas ici le moment de le dire. Il me suffit de citer le propre texte du traducteur qui, dans le prologue de ces mêmes discours, s'est exprimé comme suit: «…Je ne les ai pas rendus en simple traducteur, mais en écrivain, respectant leurs phrases, avec les figures de mots ou de pensées, usant toutefois de termes adaptés à nos habitudes latines. Je n'ai donc pas jugé nécessaire d'y rendre chaque mot par un mot; pourtant, quant au génie de tous les mots et à leur valeur, je les ai conservés. J'ai cru, en effet, que ce qui importait au lecteur, c'était de lui en offrir non pas le même nombre, mais, pour ainsi dire, le même poids[7].»

Après avoir invoqué aussi l'exemple d'Horace et de Térence, il poursuit:

C'est pourquoi, moi aussi, le disciple de si grands maîtres, il y a vingt ans environ, alors que je traduisais en latin la *Chronique* d'Eusèbe, voici, entre autres propos, ce que j'ai allégué dans ma préface: «Il est malaisé, quand on suit les lignes tracées par un autre, de ne pas s'en écarter en quelque endroit. (…) Si je traduis mot à mot, cela rend un son absurde; si, par nécessité, je modifie si peu que ce soit la construction ou le style, j'aurai l'air de déserter le devoir du traducteur.» Et, après de nombreuses considérations, qu'il serait oiseux de reproduire ici en entier, j'ai encore ajouté ceci: «Si quelqu'un ne voit pas que le charme d'une langue est altéré par la traduction, qu'il rende mot pour mot Homère en latin, (…) il verra que le style devient ridicule et que le plus éloquent des poètes manque presque d'élocution.»

Mais pour que l'autorité de mes paroles ne soit pas trop faible – bien que je ne veuille prouver qu'une chose: savoir que constamment, et depuis ma jeunesse, ce ne sont pas les mots, mais les idées que j'ai traduits – apprends quel jugement porte là-dessus la courte préface d'un livre où est décrite la vie de saint Antoine, par la citation du texte lui-même: «La traduction d'une langue dans une autre, si elle est effectuée mot à mot, cache le sens; c'est comme des herbes trop drues qui étoufferaient les semis»[8].

JÉRÔME, *Lettre* 57, 5-6, À Pammachius. Trad J. Labourt

Jérôme et les Dames de l'Aventin

Devenue veuve, une riche patricienne romaine, Marcella, avait choisi de mener une vie d'ascèse dans sa maison sur le mont Aventin. Quelques autres femmes et jeunes filles s'associèrent à son propos de vie monastique, parmi lesquelles Paula, veuve depuis peu avec cinq enfants, dont Eustochium et Blesilla. Marcella sut convaincre Jérôme, qui trouvait là une illustration de son idéal ascétique, de mettre au service de la petite communauté sa connaissance de l'Écriture. Il n'eut pas à le regretter.

*Voici comment il évoque ces rencontres au moment où elles vont s'interrompre avec son départ de Rome en 385: «Trois ans ou presque j'ai vécu avec ces personnes; une foule nombreuse de vierges m'a souvent entouré; à plusieurs j'ai fréquemment expliqué de mon mieux les livres divins. Cette lecture (*lectio*) avait créé une assiduité, l'assiduité une intimité, l'intimité la confiance» (*Lettre *45,2,2). Des liens étroits s'étaient donc noués au fil des jours, tant dans les réunions consacrées à la prière ou à la lecture commentée de textes bibliques, que dans les entretiens en tête-à-tête au cours desquels Jérôme expliquait l'Écriture avec Marcella ou Paula, et dont ses lettres nous apportent l'écho.*

Marcella ne se contentait pas des conférences bibliques du jeune prêtre. Elle dépêchait souvent un secrétaire chargé de lui poser à Jérôme des questions auxquelles il devait donner une réponse impromptue. Jérôme se sentait parfois harcelé, comme en témoigne l'extrait ci-dessous

Hier, m'ayant proposé un problème célèbre, tu m'as demandé ce que j'en pensais et tu veux que je te réponde aussitôt par écrit. On dirait que j'occupe la chaire des Pharisiens! Chaque fois qu'il y a discussion au sujet de mots hébreux, c'est moi qu'on sollicite comme arbitre pour trancher la question... Puisque le courrier porteur de nos messages réciproques est pressé de repartir, je vais dicter cet important travail plus vite que je ne le devrais. Il est vrai qu'en dissertant sur les Écritures, les mots ne sont pas aussi nécessaires que le sens, car si nous recherchons l'éloquence, il faudrait lire

[7] Cicéron, *De optimo genere oratorum*, 13-14.

[8] Préface d'Evagrius à sa traduction (en latin) de *La vie de saint Antoine* d'Athanase d'Alexandrie.

Démosthène ou Cicéron. Mais si nous cherchons les mystères divins, nos ouvrages, bien que leur traduction d'hébreu en latin puisse manquer d'harmonie, doivent être examinés avec soin.

Pose-moi donc en tête à tête toutes les autres questions qu'il te plaira. De la sorte, si d'aventure nous manifestons quelque ignorance, cette confidence sans témoin et sans juge restera ensevelie dans une oreille loyale. Nous autres, tu le sais, confinés dans la lecture de textes hébreux, nous sommes rouillés en latin. Même dans la conversation il nous arrive de prononcer des mots grinçants qui ne sont pas latins. Excuse donc ma sécheresses.

JÉRÔME, *Lettre* 29,1.7, À Marcella. Trad. J. Labourt

La révision des évangiles

À partir de 382, Jérôme entreprit de réviser sur les manuscrits grecs les exemplaires latins des évangiles alors en circulation. Il affirme avoir réalisé ce travail à la demande du pape Damase, à qui il dédicace son travail.
Il ressort de la Préface dédicatoire que Jérôme ne se faisait guère d'illusions sur les critiques que risquait de lui attirer cette entreprise: elle ne pouvait que déranger les habitudes. Mais en même temps il en souligne clairement la nécessité: selon lui, il ne peut y avoir vérité là où il y a variations. Et il dénonce en philologue les causes de ces variations imputables aux aléas de la transmission des textes: erreurs de traduction, corrections intempestives, distractions des copistes. D'où la nécessité de retrouver la vérité du texte original, la graeca veritas *dans laquelle les évangiles ont été écrits. L'exactitude du texte sacré passe donc pour Jérôme avant le respect de traditions qui ne seraient qu'habitudes, même vénérables. Ce primat de la vérité constitue le fil directeur de tout son comportement comme réviseur et traducteur de l'Écriture. À Bethléem, c'est à l'Ancien Testament qu'il va en faire l'application.*

Tu me contrains à faire un travail nouveau sur de l'ancien : tu veux que, une fois les exemplaires des Écritures dispersés dans le monde entier, je siège comme arbitre et que, dans la mesure où ils varient entre eux, je décide quels sont ceux qui s'accordent avec la vérité grecque (***graeca veritas***). Pieux effort, mais présomption dangereuse, que de juger les autres quand on doit soi-même être jugé par tous, que de changer la langue d'un vieillard et de ramener le monde grisonnant à ses débuts de petit enfant. Qui en effet, qu'il soit instruit ou non, quand il prendra le volume en mains et qu'il verra que ce qu'il lit diverge du goût de la salive qu'il a senti la première fois, n'éclatera aussitôt en exclamations, s'écriant que je suis un faussaire, un sacrilège, moi qui ose ajouter, changer, corriger quelque chose aux livres anciens?

Face à cette malveillance, j'ai une double source de consolation : d'une part que toi, qui es Grand Prêtre, tu ordonnes que ce travail soit fait et, d'autre part, que même les médisants témoignent que n'est pas vrai ce qui varie. S'il convient en effet d'ajouter foi aux exemplaires latins, qu'ils me disent auxquels ! Il y en a presque autant que de manuscrits. Mais s'il convient de rechercher la vérité sur la base de plusieurs textes, pourquoi ne pas retourner à l'original grec afin de corriger ce qui a été soit mal rendu par de mauvais traducteurs, soit amendé avec plus de perversité par des présomptueux sans compétence, soit ajouté ou modifié par des copistes somnolents?

Préface au texte révisé des évangiles. Trad. sous la direction d'A. Canellis (SC 592), p. 19-20

Les merveilles de l'Écriture

Jérôme n'a pas été qu'un technicien des Écritures soucieux de rigueur philologique. Son esprit méthodique et ses réflexes de grammairien n'ont pas empêché une capacité d'enthousiasme, de passion et d'émerveillement devant les Écritures, qui éclate à travers cette Homélie sur le psaume 77.

La divine Écriture nous recommande, quand nous sommes invités à la table d'un riche, de porter notre main aux plats avec discernement (cf. Pr 23,1). Eh bien! à nous aussi est proposée une table de riche, celle des Écritures. Nous allons dans une prairie; s'y trouve une foule de fleurs: ici c'est la rougeur de la rose, là la blancheur des lis, toute une diversité de fleurs. Notre âme est attirée de côté et d'autre où cueillir les fleurs les

plus belles. Si nous cueillons une rose, nous laissons un lis; si nous prenons un lis, ce sont des violettes qui restent. De même aussi dans le psaume 77, qui est riche de mystères et s'enveloppe d'une foule de significations sacrées, quelle que soit la lettre qu'on y considère, ce sont des fleurs, une diversité de fleurs, et nous ne pouvons toutes les cueillir. Cueillons donc tout ce que nous pouvons: en quelques fleurs peut aussi être contemplée la beauté majestueuse des autres…

Quels grands mystères! Quelles gerbes de fleurs! Je ne dis pas un jour, mais un mois tout entier ne pourrait suffire pour comprendre ce psaume. Chacun de ses mots est riche de sens. Nous avons aussi un trésor dans ces vases d'argile-là. Cette idée que nous avons un trésor dans des vases d'argile (cf. 2 Co 4,7), on la comprend souvent de notre corps et de l'Esprit saint. Et c'est vrai que cette signification-là existe aussi. Mais il vaut beaucoup mieux comprendre que nous avons le plus précieux des trésors dans les vases d'argile que sont les mots tout simples des Écritures.

JÉRÔME, *Homélie sur le Psaume* 77. Trad. P. Jay, *op. cit*., p. 59.

Traduire l'AT d'après l'hébreu

Jérôme justifie son retour à l'hebraica veritas dans le prologue aux livres de Samuel-Rois, dont il dit qu'il peut convenir comme introduction générale à son entreprise de traduction d'après l'hébreu:

Il y a en hébreu 22 lettres, la langue des Syriens et des Chaldéens l'atteste également, elle qui est pour une grande part très proche de la langue hébraïque. Ceux-ci, en effet, ont aussi 22 signes qui se prononcent de la même manière, mais se transcrivent différemment (…). De même donc qu'il y a 22 signes grâce auxquelles on écrit en hébreu tout ce qu'on dit et dont les éléments sonores suffisent à rendre le langage humain, de même compte-t-on 22 rouleaux [dans la Bible hébraïque] par lesquels, comme par des lettres et des rudiments, l'enfance encore tendre et nourrie de lait de l'homme juste est instruite dans la doctrine divine. (*Suit l'inventaire des livres du canon hébreu, répartis en trois catégories: Thora - Prophètes - Hagiographes*). De la sorte on arrive à 22 livres de l'ancienne Loi, c'est-à-dire cinq de Moïse, huit des Prophètes, neuf des Hagiographes (…). Ce *Prologue* peut convenir comme exorde empanaché (*galeatum principium*) à tous les livres des Écritures que nous traduisons de l'hébreu en latin: nous serons dès lors en mesure de savoir que tout ce qui ne s'y trouve pas doit être relégué parmi les apocryphes (*inter apocrifa seponendum*). Ainsi donc la *Sagesse*, couramment attribuée à Salomon dans son titre, le livre de *Jésus fils de Sirach*, *Judith*, *Tobie* et le *Pasteur* ne sont pas dans le canon. Des *Macchabées* j'ai trouvé en hébreu que le premier livre, le second est en grec, ce qu'on peut prouver par son style même.

Prologue au livre des Rois. Trad. sous la direction d'A. Canellis (SC 592), p. 22-23

Les résistances d'Augustin à la traduction d'après l'hébreu

Dans sa Lettre 71, datée de 402 environ, Augustin exprime de vives réserves devant la traduction que Jérôme a faite de Job à partir de l'hébreu.

(…) Nous avons appris que tu as traduit Job de l'hébreu. Or, nous avions déjà une version de ce même prophète faite par toi du grec en latin[9], où tu as marqué d'astérisques ce qui existe en hébreu et manque en grec, et d'obèles ce qui se trouve dans le grec et n'est pas dans l'hébreu. Ce travail est exécuté avec un soin si merveilleux que, dans certains endroits, à chaque mot, nous voyons les étoiles qui signalent que tels mots sont dans l'hébreu, mais ne sont pas dans le grec. Mais, dans cette version postérieure, qui n'est faite que sur l'hébreu, on ne rencontre pas la même fidélité verbale. Et l'on n'est pas peu troublé, quand on se demande soit pourquoi dans la première version de jadis les astérisques sont attachés au texte avec une telle diligence qu'ils indiquent même les

[9] Ce travail est parvenu jusqu'à nous. Cf. P. DE LAGARDE, *Des Hieronymus Uebertragung der griechischen Uebersetzung des Iob*, dans *Mittheilungen*, t. 2, Göttingen, 1887, p. 189-237.

plus minimes particules du discours qui manquent aux manuscrits grecs, mais sont dans les hébreux, soit pourquoi, dans cette seconde version, qui est faite sur les livres hébraïques, on a pris moins de soin pour faire trouver ces mêmes particules à leur place respective. J'aurais voulu à ce propos citer à titre d'exemple un passage, mais, pour le moment, je n'ai pas pu avoir sous la main le codex traduit de l'hébreu. Du reste, avec ton esprit supérieur, tu comprends suffisamment, je pense, non seulement ce que je dis, mais ce que j'aurais voulu dire, pour pouvoir, la cause entendue, expliquer à fond ce qui m'inquiète.

Pour moi, bien sûr, je préférerais que tu nous interprètes plutôt les Écritures grecques canoniques que l'on attribue aux LXX interprètes. Il serait, en effet, très pénible, si l'on se met habituellement à lire ta version dans de nombreuses églises, de constater une dissonance entre les églises grecques et les églises latines, surtout parce qu'il est aisé de convaincre d'erreur un contradicteur, en produisant le livre grec, c'est-à-dire écrit en une langue très connue. Au contraire, si quelqu'un – dans cette traduction de l'hébreu – est inquiété par quelque chose d'insolite et intente une accusation de faux, à grand-peine pourra-t-on arriver jusqu'aux textes hébreux pour se défendre contre l'objection; peut-être n'y parviendra-t-on jamais. Si même on y arrivait, ce serait condamner tant d'autorités latines et grecques; qui le supporterait? À cela s'ajoute que les Juifs consultés peuvent également répondre autre chose, en sorte que tu serais seul et indispensable pour pouvoir les réfuter eux-mêmes; mais qui servirait d'arbitre? Je m'étonnerais que tu puisses en trouver un.

Voici un fait: un de nos confrères dans l'épiscopat avait décidé d'emprunter les leçons, dans l'église qu'il préside, à ta traduction. On s'émut d'un passage du prophète Jonas, rendu par toi bien autrement qu'il n'était inscrit depuis longtemps dans l'esprit et dans la mémoire de tous, et chanté par tant de générations successives. Il se fit un tel tumulte dans le peuple – les Grecs surtout articulaient avec feu l'accusation de faux – que l'évêque fut contraint (c'était dans la ville d'Œa[10]) de solliciter le témoignage des Juifs. Est-ce ignorance ou malice? ils répondirent qu'il se trouvait dans les livres hébreux la même chose que ce qu'avaient les Grecs et les Latins. Qu'ajouterai-je? L'homme qui voulait corriger une faute a été contraint, après avoir couru un grand danger, de ne pas rester isolé de son peuple. D'ailleurs, il nous paraît également que toi aussi tu as pu te tromper quelquefois; dès lors, vois de quelles conséquences ce peut-être, dans cette littérature qui ne peut être corrigée par la collation des textes tirés des langues usuelles.

Ainsi donc nous remercions beaucoup Dieu de l'œuvre par laquelle tu as traduit l'Évangile du grec, car – presque en tous les passages – rien ne nous choque, après que nous avons collationné le texte grec. Par conséquent, si quelque chicaneur prend le parti des erreurs d'autrefois, nous n'avons qu'à produire les manuscrits et les comparer, pour l'instruire très facilement ou le réfuter. Et si (le cas est très rare) certains passages nous inquiètent à bon droit, qui sera assez sévère pour ne pas être très indulgent envers un travail si utile, et qui est au-dessus de tout éloge? J'aimerais que tu daignes m'expliquer pourquoi, en maints endroits, le texte des manuscrits hébreux est différent de celui des Grecs, qu'on appelle les Septante. Car elle n'a pas peu d'autorité, cette version qui a mérité une si grande publicité, et dont les Apôtres se sont servis; non seulement la réalité elle-même l'indique, mais, de plus, il m'en souvient, toi-même tu en as porté témoignage. C'est pourquoi tu feras œuvre extrêmement utile, si, pour ce texte grec qu'ont mis sur pied les Septante, tu rétablis le texte latin exact; il est si différent dans les divers manuscrits que c'est à peine supportable; la version latine est tellement suspecte qu'on craint de trouver dans le grec une autre leçon, que l'on hésite à en tirer une citation ou une preuve. Je pensais que cette lettre serait courte; mais il m'a été aussi agréable, je

[10] L'actuelle ville de Tripoli.

ne sais comment, de la continuer, que si je bavardais avec toi. Je t'en conjure par le Seigneur, ne juge pas ennuyeux de répondre à toutes mes questions, et de m'accorder ainsi, autant qu'il t'est possible, ta présence.

AUGUSTIN, *Lettre* 71 (= Lettre 104 du corpus épistolaire de Jérôme). Trad. J. Labourt

«Ignorer les Écritures, c'est ignorer le Christ»

Le prologue du Commentaire sur Isaïe *(écrit entre 408 et 410) est adressé à Eustochium, une patricienne fortunée qui avait suivi Jérôme à Bethléem avec sa mère Paula et soutenait financièremet les travaux de l'exégète. Le moine-bibliste met ici en évidence le témoignage prophétique d'Isaïe, qui annonce presque toutes les phases de la vie du Messie, au point qu'il peut l'appeler «évangéliste et apôtre».*

Je viens d'achever, il n'y a pas bien longtemps, les vingt livres d'explication sur les douze prophètes et le commentaire de Daniel. Tu m'obliges à présent, vierge Eustochium, à m'atteler au prophète Isaïe. Je vais faire pour toi ce que j'avais promis à ta mère Paula, alors qu'elle vivait encore. Je me souviens de l'avoir également promis à Pammachius, ton frère, homme des plus érudits[11]. Au nom d'une commune amitié, je m'exécute donc à présent.

À toi comme à lui, il me faut rendre ce que je dois, et obéir au précepte du Christ qui a dit: «Scrutez les Écritures» (Jn 5,39). Et: «Cherchez et vous trouverez» (Mt 7,7). De peur d'entendre ce qui a été dit aux juifs : «Vous êtes dans l'erreur, en ne connaissant ni les Écritures ni la puissance de Dieu» (Mt 22, 29). Si, au dire de l'apôtre Paul, le Christ est «la puissance et la sagesse de Dieu» (1 Co 1,24), ignorer les Écritures, c'est ignorer le Christ.

Aussi, soutenu par ta prière qui «jour et nuit médite la loi de Dieu» (Ps 1,2), toi qui es le temple du Saint-Esprit, je vais imiter «le père de famille qui tire de son trésor du neuf et du vieux» et la fiancée qui dit dans le Cantique des cantiques: «Les nouveaux et les anciens fruits, je les ai gardés pour toi, mon bien-aimé» (Ct 7,14).

Je vais exposer Isaïe, non seulement comme prophète, mais aussi comme évangéliste et apôtre. Il a dit de lui-même et des autres apôtres: «Qu'ils sont beaux les pieds des messagers de la bonne nouvelle, qui viennent nous annoncer la paix! » (Is 52,7). Dieu lui parle presque comme à un apôtre: «Qui enverrai-je? Qui ira pour moi? » Et lui de répondre: «Me voici, envoie-moi» (Is 6,8).

Personne ne s'imaginera qu'il me sera possible d'être court, en voulant rassembler le contenu de son écrit. **Car la présente Écriture contient tous les mystères du Seigneur**: l'Emmanuel, né de la Vierge, ses hauts faits et ses signes, sa mort et sa sépulture, sa résurrection des enfers, son rôle de Sauveur, prêchant à tous les peuples de la terre.

Parlerai-je de physique, d'éthique, de logique? Tout est dans les saintes Écritures, tout ce que la langue humaine peut énoncer, tout ce que l'esprit de l'homme peut concevoir est contenu dans ce rouleau. Il rend témoignage aux mystères qui y sont renfermés, celui qui écrit: «Toute vision est devenue pour vous comme un livre scellé». On le donne à quelqu'un qui sait lire, en disant: “Lis ceci”, et il répondra: “je ne le peux pas: le livre est scellé”. On donne le livre à quelqu'un qui ne sait pas lire en disant: “Lis ceci” et il répondra: “je ne sais pas lire”» (Is 29, 11-12).

Si tu donnes le même livre au Peuple des nations, qui ne sait pas lire, il répondra: «Je ne sais pas lire; je n'ai pas appris à lire les lettres des Écritures.» Si tu le donnes aux Scribes et aux Pharisiens, qui se targuent de connaître les lettres du Roi, ils répondront:«Nous ne pouvons pas lire, car le livre est scellé». Pourquoi est-il scellé pour eux?

---

[11] Pammachius (340-410), noble Romain, compagnon d'étude de Jérôme, homme de grande culture profane et religieuse. Il épousa Paulina, la fille de Paula, sœur d'Eustochium, en 395. À la mort de celle-ci il se fit moine et dépensa sa fortune au profit des pauvres. Il mourut lors de la prise de Rome en 410. Jérôme entretint avec lui une longue correspondance et lui dédia une série de commentaires des prophètes; c'est à lui qu'est adressée la lettre 57, citée ci-dessus.

Parce qu'ils n'ont pas accueilli celui que le Père avait marqué de son sceau (Jn 6,27). En revanche, pour qui possède la clef de David[12]: «Elle ouvre et personne ne fermera, elle ferme et personne n'ouvrira» (Is 22,22; Ap 3,7).

Après la vérité historique, il nous faut interpréter spirituellement la Judée et Jérusalem, Babylone et les Philistins, Moab et Damas, l'Égypte et la mer délaissée, l'Idumée et l'Arabie, la Vallée de la vision et pour finir la vision des quadrupèdes.

Partout il nous faut chercher d'abord le sens, ce que le sage architecte, l'apôtre Paul appelle le fondement, qui ne peut être autre que le Christ Jésus (cf. 1 Co 3, 10-11). C'est un travail énorme que de vouloir exposer toute l'œuvre d'Isaïe, sur laquelle nos aînés ont transpiré, je pense aux Grecs. Chez les Latins: un grand silence, en dehors du martyr Victorin[13], de sainte mémoire, qui pouvait dire avec l'Apôtre: «Malhabile dans le discours, mais non démuni de science » (2 Co 11,6).

JÉRÔME, *Commentaire sur Isaïe*, Prologue. Trad. A.-G. Hamman, dans *Lire la Bible à l'école des Pères* (coll. «Pères dans la foi», 66), Paris, 1997, p. 174-176.

Le Pape Benoît XVI a consacré une de ses catéchèses de l'année 2007 à saint Jérôme. Elle est accessible à l'adresse http://www.patristique.org/-Catechese-.html

[12] La clef de David, c.-à-d. le Christ.

[13] Victorin de Poetovio (aujourd'hui Ptuj, sur le Danube) est un des rares exégètes latins anciens qui nous a légué une série de commentaires, inspirés surtout d'Origène. Jérôme a révisé son *Commentaire sur l'Apocalypse*. Il mourut martyr, sous la persécution de Dioclétien. Voir M. DULAEY, *Victorin de Poetovio, premier exégète latin*, 2 vol., Paris, 1993.

SAINT AUGUSTIN

Saint Augustin dans son cabinet de travail (Botticelli, Ognissanti) (vers 1480).

Quelques œuvres majeures d'Augustin

Les *Opera omnia* (incomplets!) de saint Augustin couvrent 16 volumes de la *Patrologia Latina* (t. 32-47), que remplacent des éditions plus récentes parues dans le Corpus de Vienne (*CSEL*) ou dans le *Corpus Christianorum*.

La *Bibliothèque Augustinienne* (= *BAug*, en cours) propose des éditions bilingues (latin-français) avec notes et introductions.

La *Bibliothèque de la Pléiade* (= *BPl*) a publié une traduction française des écrits augustiniens les plus célèbres (3 vol. sous la direction de L. Jerphagnon, 1998-2002)

À défaut d'une traduction française récente, on pourra se reporter à celle des *Œuvres complètes* d'Augustin, réalisée sous la direction de M. Raulx (17 vol., Bar-le-Duc, 1864-1873).

Ouvrages autobiographiques:

Confessions en 13 livres (397-400) — *BAug* 13-14 et *BPl* 1.

Rétractations: œuvre de vieillesse (426-427), où Augustin passe en revue toute sa production littéraire — *BAug* 12.

Dialogues:

il s'agit d'une série de traités philosophiques consacrés à des sujets tels que: la liberté de l'homme (*De libero arbitrio*), la certitude (*Contra Academicos*), la béatitude (*De beata vita*), l'immortalité de l'âme (*Soliloquia*), etc. — *BAug* 4 à 7. Cf. aussi *BPl* 1.

Ouvrages apologétiques:

De vera religione: (389-391): explique en quoi consiste la vraie religion, où elle se trouve et comment Dieu réalise son plan de salut. — *BAug* 8.

De civitate Dei (413-426) en 22 livres: synthèse de la pensée théologique, philosophique et politique d'Augustin — *BAug* 33-37 (trad. de G. Combès) et *BPl* 2.

Ouvrages dogmatiques:

De fide et symbolo (393): une explication du Symbole de la foi — *BAug* 9.

De Trinitate (399-419) en 15 livres — *BAug* 15-16 et et *BPl* 3.

Ouvrages de théologie morale et pastorale:

De catechizandis rudibus (399-400): propose la première théorie de la catéchèse — *BAug* 11/1 et *BPl* 3.

De bono coniugali: (401): souligne la dignité du mariage — *BAug* 2.

De sancta virginitate (401): enseigne à estimer la virginité — *BAug* 3.

Ouvrage monastique:

Regula ad servos Dei: brève règle destinée aux moines et moniales (trad. A. Trapé, Bellefontaine, 1993).

Ouvrages exégétiques:

De doctrina christiana (396/397; 426/427) en 4 livres: cette synthèse dogmatique pose les principes de l'herméneutique biblique — *BAug* 11/2 et *BPl* 3.

De Genesi ad litteram (393) en 12 livres: commentaire des trois premiers chapitres de la Genèse — *Baug* 48-49

De consensu evangelisatrum (400) en 4 livres: réfute ceux qui accusaient les évangélistes de se contredire.

Enarrationes in psalmos (392-420): monumental commentaire du Psautier. – en cours dans *BAug* 57sqq.

Tractatus in Evangelium Iohannis (407-412) en 124 discours — *BAug* 71-74.

Ouvrages polémiques:

plusieurs ouvrages contre les manichéens — *BAug* 17.

plusieurs ouvrages contre les donatistes, notamment le *De baptismo* (400-401) en 7 livres: Augustin montre la validité du baptême administré par les hérétiques — *BAug* 28 à 32.

plusieurs ouvrages contre les pélagiens, notamment le *De spiritu et littera* (412), œuvre-clef de la doctrine augustinienne de la grâce, le *Contra Julianum* (421), dirigé contre Julien d'Éclane, le *De gratia et libero arbitrio* (426-427), où Augustin maintient à la fois la nécessité de la grâce et l'existence du libre arbitre) — *BAug* 21-22, cf. *BPl* 3.

Correspondance:

le corpus épistolaire d'Augustin comporte 305 lettres (dont plusieurs adressées à Augustin) — *BAug* 46B (pour les 29 lettres découvertes par Divjak et publiées en 1981).

Sermons (Discours):

plus de 500 sermons (sans compter ceux qui lui ont été faussement attribués). Quelques Sermons ont été découverts récemment par F. Dolbeau.

Bibliographie

Ouvrages de référence

BROWN P., *La Vie de Sain Augustin*, Paris, 1971.
CHADWICK H, *Augustin*, Paris, 1987.
LANCEL S., *Saint Augustin*, Paris, 1999. La meilleure biographie à ce jour.
MADEC G., *Le Christ de Saint Augustin. La Patrie et la Voie*, nouvelle éd., Paris, 2001.
MANDOUZE A., *Saint Augustin. L'aventure de la raison et de la grâce*, Paris, 1968.
TRAPÉ A., *Saint Augustin. L'homme, le pasteur, le mystique*, Paris, 1988.
VAN DER MEER Fr., *Saint Augustin, pasteur d'âmes*, 2 vol., Colmar-Paris, 1955.
Augustinus Lexikon, herausgegeben von C. MAYER, en cours depuis 1994. Fondamental.

Saint Augustin. La Méditerranée et l'Europe. IV^e^-XXI^e^ siècle, sous la direction d'A. D. FITZGERALD. Édition française sous la direction de M.-A. VANNIER, Paris, 2005. Encyclopédie sur saint Augustin et son époque.

Livres et articles de vulgarisation

BOCHET I., «L'expérience spirituelle du prédicateur selon S. Augustin», dans *Connaissance des Pères de l'Église* 74 (juin 1999), p. 46-53.

GARCÍA ALVAREZ J., «Dieu-Père dans les commentaires de saint Augustin sur la parabole de l'enfant prodigue (Lc 15,11-31)», dans *Connaissance des Pères de l'Église* 73 (mars 1999), p. 39-54.

HAMMAN A.-G., *La vie quotidienne en Afrique du Nord au temps de saint Augustin*, Paris, 1979.

MADEC G., «Saint Augustin et le maître intérieur», dans *Connaissance des Pères de l'Église* 48 (déc. 1992), p. 16-20.

NEUSCH M., *Saint Augustin. L'amour sans mesure*, Paris, Parole et silence, 2001.

NEUSCH M., *Saint Augustin. Splendeur et misère de l'homme*, Paris, 2011.

VANNIER M.-A., «La création et son accomplissement chez S. Augustin», dans *Connaissance des Pères de l'Église* 84 (déc. 2001), p. 33-43.

VANNIER M.-A., «S. Augustin et la Trinité», dans *Connaissance des Pères de l'Église* 76 (déc. 1999), p. 22-32.

RONDET H., MOREL Ch., JOURJON M., LEBRETON J., *Saint Augustin parmi nous*, Le Puy-Paris, 1954 (avec choix de textes).

La *Vie d'Augustin* par Possidius est accessible en traduction française dans *Trois vies: Cyprien, Ambroise, Augustin* (coll. «Les Pères dans la foi», 56), Paris, 1994 (trad. de J.-P. Mazières).

Le «docteur de la grâce» a profondément marqué la théologie occidentale. De son vivant, il fut considéré comme une autorité théologique majeure en Afrique du Nord et dans la chrétienté. Il est un des Pères latins les plus importants tant par l'abondance de son oeuvre que par le génie de sa pensée qui influence des personnalités aussi différentes que Luther, Pascal, K. Barth ou H. U. von Balthasar. Cette ligne de sensibilité augustinienne est à distinguer de différents courants de pensée qui ont voulu enfermer la pensée d'Augustin dans un système, «l'augustinisme». On a ainsi voulu définir un augustinisme politique, support du concept de chrétienté, ou un augustinisme moral, coupable d'une excessive méfiance vis-à-vis du corps et de la sexualité. Le renouveau des études patristiques et historiques a permis de revenir de «tous les augustinismes à Augustin lui-même». Si l'on ne peut parler de système, on peut par contre mettre en évidence une méthode augustinienne: celle de l'intériorité, comme chemin anthropologique d'une connaissance de soi, comme direction théologique d'une reconnaissance de Dieu. Cette intériorité dialogale et relationnelle permet d'accueillir l'autre en son inattendu, et d'approfondir tout jugement en une pensée de l'histoire. Né à Thagaste dans la province romaine de Numidie, en 354, il connaît le christianisme par l'influence de sa mère, sainte Monique, mais il restera neuf ans manichéen, notamment au cours de ses études à Carthage (370) et au début de sa carrière de rhéteur et de professeur dans cette même ville puis à Rome (383) et à Milan (384). C'est à Milan qu'il rencontre saint Ambroise, évêque de la ville, mais aussi philosophe averti de la tradition platonicienne et lecteur de Plotin et de Porphyre. Au contact de ce milieu milanais, philosophe et chrétien, Augustin trouvera les moyens intellectuels de se libérer de la secte manichéenne et de fréquenter les écrits de l'apôtre Paul. En août 386, il se convertit au christianisme, renonce aux ambitions du siècle, renvoie sa concubine et s'engage dans un essai de vie monastique. Il reçoit le baptême à Pâques

387. Cette apparente brutale conversion n'a pas été sans une longue préparation intellectuelle et spirituelle que lui-même raconte dans son ouvrage le plus célèbre : *Les Confessions* (écrit entre 397 et 401) qui est tout autant une catéchèse de la vie chrétienne qu'une autobiographie. Rentré en Afrique du Nord, il devient rapidement prêtre (391) puis évêque (395) d'Hippone (l'actuel Annaba). Son œuvre intellectuelle est marquée par trois grands combats: lutte contre les manichéens (387-400) où il se révèle comme philosophe de l'existence afin de dégager la confusion entretenue entre le mal et la matière; lutte contre les donatistes (400-412) où il est reconnu comme le docteur de l'Église affirmant la validité du sacrement indépendamment de la sainteté du ministre; et enfin, lutte contre les pélagiens (412-430) où il s'affirme comme le champion de la grâce contre une conception de la nature qui ferait l'économie de l'expérience décisive de la «médiation du Christ». À cette occasion, il influencera de manière décisive la définition dogmatique du péché originel au concile de Carthage en 418. À ces trois combats, il faut ajouter une théologie fondamentale sur la Trinité (le *De Trinitate*, 404-419) est contemporain des grands débats christologiques – une œuvre de théologie pastorale et spirituelle qui nous est accessible par ses Sermons et ses commentaires de l'Écriture, et enfin une des plus importantes théologies de l'Histoire: *La Cité de Dieu* (413-427) qui met en perspective l'événement particulier de la chute de Rome (410) dans le projet divin. Génie littéraire et philosophique, il marque la conception occidentale de la pensée du temps et de l'histoire. Alors que lui-même meurt à Hippone assiégée par les Vandales en 430, il sera le penseur décisif de la civilisation chrétienne qui apparaît au seuil de l'Antiquité tardive et du Moyen Age.

D'après H. DERYCKE, dans *Dictionnaire des théologiens et de la théologie chrétienne*, sous la direction de G. REYNAL, Paris, 1998, p. 38-39.

Les Confessions

Les treize livres des Confessions *ne sont ni un journal intime ou un recueil de souvenir, mais une méditation sur la misère de l'homme et sur la toute-puissance divine qui, inlassablement, relève l'homme en lui accordant la grâce. Les premières lignes des Confessions définissent le but premier de l'ouvrage : une « confession de louange », chantée par* un *homme, Augustin, et non* l'*homme en général.*

Ô Seigneur, tu es grand, bien digne de louanges ; ta Puissance, elle est grande ; sans nombre est ta Sagesse (Ps 144,3 ; 146,5). Te louer, voilà ce que veut un homme – infime parcelle de ta création –, et un homme traînant son enveloppe de mortalité, traînant l'enveloppe qui est le signe de son péché et le signe que tu résistes aux superbes (cf. Jc 4,6). Et pourtant, te louer, voilà ce que veut un homme, infime parcelle de ta création : c'est toi qui l'incite à trouver du charme à te louer. Tu nous as faits tournés vers toi, et notre cœur est sans repos jusqu'à tant qu'il repose en toi (*Fecisti nos ad te et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te*)[1].

AUGUSTIN, *Confessions*, I, 1,1. Trad. P. Cambronne («Bibliothèque de la Pléiade»)

Le vol des poires

[1] On a aussi proposé de traduire : «Tu nous as faits orientés vers Toi, et notre cœur est déséquilibré, tant qu'il n'a pas trouvé son équilibre en Dieu» (G. MADEC, *Le Christ de Saint Augustin. La Patrie et la Voie*, Paris, 2001, p. 249).

Dans les premiers livres, Augustin montre que l'homme est sous l'emprise du mal dès son plus jeune âge. D'où les proportions qu'il donne à un acte bien innocent, le vol de fruits dans le verger d'un voisin.

Le vol est puni par ta Loi et par ta Loi qui est écrite dans le cœur des hommes, et que leur iniquité n'abolit pas: car existe-t-il un voleur qui supporte avec sérénité de se faire voler? Non, fût-il dans l'opulence, et son voleur traqué par l'indigence!

Eh bien, moi, j'ai consentir à commettre un vol, et je l'ai commis sans y être poussé par la misère, mais tout simplement par pénurie et dégoût de justice, gavé que j'étais d'iniquité. Car ce que j'ai volé, je l'avais en abondance, et de bien meilleure qualité; et ce dont je voulais jouir, ce n'était pas l'objet visé par le vol, mais le vol lui-même et la transgression.

Il y avait, proche de nos vignes, un poirier, chargé de fruits qui n'étaient alléchants ni par leur apparence, ni par leur saveur. Entre jeunes vauriens, nous allâmes secouer et dépouiller cet arbre, par une nuit profonde – après avoir, selon une malsaine habitude, prolongé nos jeux sur les places –, et nous en retirâmes d'énormes charges de fruits. Ce n'était pas pour nous en régaler, mais plutôt pour les jeter aux porcs: même si nous y avons goûté, l'important pour nous, c'était le plaisir que pouvait procurer un acte interdit.

Voilà mon cœur, ô Dieu, voilà mon cœur que tu as pris en pitié au fond de l'abîme. Qu'il te dise maintenant, mon cœur que voilà, ce qu'il y cherchait: pratiquer une malice gratuite, sans autre mobile à ma malice que la malice même! Elle était honteuse, et pourtant je l'ai aimée. J'ai aimé ma dégradation, non ce pour quoi je me dégradais, mais ma dégradation elle-même: turpitude d'une âme désertant ta forteresse pour s'écrouler en ruine, en quête non d'un objet au prix de l'infamie, mais de l'infamie elle-même!

AUGUSTIN, *Confessions*, II, 4,9. Trad. P. Cambronne

La conversion intellectuelle

*En 373, Augustin a 18 ans; il lit l'*Hortensius *de Cicéron. Cette introduction à la philosophie (aujourd'hui perdue) produisit un effet considérable sur le jeune homme, qui se sentit irrésistiblement attiré par la sagesse.*

J'étudiais les traités d'éloquence, art dans lequel je désirais exceller, par une condamnable et futile intention: parcourir les joies de la vanité humaine. Selon le programme usuel des études, j'étais déjà rendu à l'ouvrage d'un certain Cicéron, chez qui généralement on admire la langue, mais pas autant le cœur, alors que ce livre contient une exhortation de l'auteur lui-même à la philosophie: il a pour titre *Hortensius*.

Ce livre changea mes sentiments, orienta vers toi, Seigneur, mes prières qu'il changea, rendant tout autres mes voeux et mes désirs. Soudain s'avilit à mes yeux toute vaine espérance; c'est l'immortalité de la Sagesse que je convoitais dans un incroyable bouillonnement du cœur, et j'avais commencé à me lever pour aller vers toi. Ce n'était pas, en effet, à l'affinement du langage – but apparent des études payées par les subsides maternels (j'étais maintenant dans ma dix-neuvième année, et mon père était mort depuis déjà deux ans) –, non, ce n'était pas à l'affinement du langage que je ramenai l'usage de cette lecture: ce n'était pas du style, mais de la pensée exprimée qu'il m'avait donné le goût.

Comme je brûlais, mon Dieu, comme je brûlais de reprendre depuis les régions terrestres mon vol vers toi, et cela sans connaître ton action sur moi! Car c'est auprès de toi qu'est la Sa gesse. Or c'est précisément cet amour de la sagesse (qu'en grec on appelle «philosophie») qu'enflamma en moi cet ouvrage. Il en est qui utilisent la philosophie pour séduire, colorant et masquant leurs erreurs par ce nom majestueux, flatteur et noble; ceux-là, ses contemporains et ses devanciers, cet ouvrage les dénonce

presque tous et les démasque, rendant ainsi manifestement salutaire l'admonition que donne ton Esprit par la bouche de ton bon et pieux serviteur: «Prenez garde qu'on ne vous abuse par la philosophie et ses vaines séductions, en suivant la tradition des hommes, en suivant les principes de ce monde, et non pas en suivant le Christ; car c'est en lui qui habite corporellement toute la plénitude de la divinité» (Col 2,8).

Et, moi, à cette époque, tu le sais, toi, lumière de mon cœur, je ne connaissais pas encore ces paroles de l'Apôtre. Une seule chose toutefois suffisait à me charmer, dans cette exhortation-là: ce n'était pas telle ou telle école, mais la Sagesse elle-même, quelle qu'elle fût, que je devais aimer et rechercher, atteindre et posséder, et étreindre de toutes mes forces, stimulé par ce discours qui m'enflammait et m'embrasait. Et, en même temps, une seule chose, dans une telle effervescence, brisait mon élan: le nom du Christ ne s'y trouvait pas. C'est que ce nom, selon ta miséricorde, Seigneur, ce nom de mon Sauveur, ton Fils, déjà dans le lait même d'une mère, mon cœur d'enfant l'avait pieusement bu et conservé tout au fond; et, sans ce nom-là, rien, malgré la valeur littéraire, le poli, l'exactitude, ne me ravissait totalement.

AUGUSTIN, *Confessions*, III, 4,7-8. Trad. P. Cambronne

Le premier contact avec la Bible

À l'époque où Augustin se met à lire la Bible, Jérôme n'a pas encore entrepris son œuvre de traduction des écrits bibliques. Augustin lit donc l'Ancien Testament à travers la vetus latina*, traduction littérale d'une Septante elle-même assez souvent littérale. Et c'est la déception! En 384, l'écoute des prédications d'Ambroise qui explique allégoriquement les Écritures feront tomber la défiance d'Augustin envers l'Ancien Testament et envers l'Église catholique.*

Je décidai d'appliquer mon esprit aux Saintes Écritures, et de voir un peu ce qu'elles étaient. Et voici ce que je vois: une réalité qui ne se révèle pas aux superbes, qui ne se découvre pas aux enfants, humble à l'entrée, et, après l'entrée, sublime et voilée de mystères. Et, moi, je n'étais pas en état d'entrer en elle, ni de ployer la nuque pour me mettre à son pas. En effet, ce que j'en dis maintenant, je ne le pensais pas au moment où je m'appliquais à ces Écritures: celles-ci m'ont paru indignes d'être comparées à la majesté cicéronienne. C'est que mon enflure répugnait à leur modestie, et la pointe de mon esprit n'en pénétrait pas les profondeurs. Pourtant, elles étaient faites pour grandir avec les petits; mais, moi, je dédaignais d'être petit, et, dans mon enflure vaniteuse, je me voyais grand.

AUGUSTIN, *Confessions*, III, 5,9. Trad. P. Cambronne

La conversion au Christ

La scène se passe dans un jardin d'Ostie (environs de Rome), à l'automne 386.

Quand enfin, de l'abîme mystérieux de mon âme, une méditation profonde eut ramené toute ma misère pour l'entasser sous le regard de mon coeur, il se leva une folle tempête porteuse d'une averse de larmes; pour la laisser se déverser avec tout son fracas, je me levai d'auprès d'Alypius[2]: pleurer était une affaire à laquelle la solitude me paraissait mieux s'accorder. Je m'éloignai assez loin pour ne pas être gêné, fût-ce par sa présence.

Tel était mon état. Il le comprit: j'avais dit, je crois, je ne sais trop quoi, qui laissait transparaître un ton de voix déjà gonflé de pleurs, lorsque je m'étais levé. Lui, il resta, absolument stupéfait, là où nous étions assis. Quant à moi, j'allai m'étendre, je ne

[2] Disciple d'Augustin (qui est de 5 ans son aîné) lorsque celui-ci enseigne à Thagaste puis à Carthage, Alypius part à Rome en 383 pour y étudier le droit, puis rejoint Augustin à Milan. Témoin de sa conversion, il reçoit le baptême en même temps que lui (387). L'année suivante, Alypius rentre à Thagaste avec Augustin et fait partie du premier groupe de moines qu'Augustin réunit dans le monastère de Thagaste. Il deviendra évêque de cette ville.

sais plus comment, au pied d'un figuier. Je lâchai les rênes à mes larmes, les flots de mes yeux débordèrent, sacrifice agréable devant toi.

Et je t'ai dit bien des paroles, non pas certes en ces termes, mais en ce sens: «Et toi, Seigneur, jusques à quand? Jusques à quand, Seigneur, iras-tu au bout de ton courroux? Ne garde pas mémoire de nos vieilles iniquités» (Ps 79,8). Je sentais bien que c'étaient elles qui me retenaient. Je proférais des cris pitoyables: «Encore combien de temps ? Encore combien de temps ? Demain! Demain! Pourquoi pas tout de suite? Pourquoi ne pas en finir sur l'heure avec ma turpitude?»

Ce disant, je pleurais dans les plus amers brisements de mon cœur. Et voilà bien que j'entends, de la maison voisine, une voix – jeune garçon ou jeune fille? je ne sais – chantonner à plusieurs reprises: « Prends et lis! Prends et lis! » Changeant aussitôt de visage, l'esprit tendu, je me mets à chercher dans mes souvenirs si quelque refrain de ce genre appartient au répertoire habituel des jeux d'enfants. Il ne me revient absolument pas de l'avoir ouï quelque part.

Refoulant l'assaut de mes larmes, je me redressai, interprétant cela comme une injonction divine: tout ce que j'avais à faire, c'était d'ouvrir le livre et de lire le premier chapitre sur lequel mon regard tomberait. Antoine – je venais de l'apprendre –, survenant par hasard lors d'une lecture de l'Évangile, en avait retiré un avertissement comme si c'était pour lui qu'était énoncé ce verset: «Va, vends tout ce que tu possèdes; donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans les cieux; et viens, suis-moi» (Mt 19,21); un tel oracle l'avait aussitôt converti à toi.

Je revins donc précipitamment vers l'endroit où était assis Alypius, là où j'avais posé le livre de l'Apôtre en m'en étant allé tout à l'heure. Je le saisis, je l'ouvris et lus en silence le premier chapitre sur lequel tombèrent mes yeux: «Plus de ripailles ni de beuveries; plus de luxures ni d'impudicités; plus de disputes ni de jalousies. Revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ et ne vous faites pas les pourvoyeurs de la chair dans les convoitises» (Rm 13,13-14). Je ne voulais pas en lire davantage, ce n'était pas la peine. Aussitôt la phrase terminée, ce fut comme une lumière de sécurité infuse en mon cœur, dissipant toutes les ténèbres du doute.

AUGUSTIN, *Confessions*, VIII, 12,28-29. Trad. P. Cambronne

On trouvera une analyse fouillée de ce texte dans P. HENRY, *La vision d'Ostie. Sa place dans la vie et l'œuvre de saint Augustin*, Paris, 1938 et A. MANDOUZE, «L'ecstase d'Osie», dans *Augustinus Magister*, vol. 1, 1954, p. 67-84.

L'extase d'Ostie

Alors qu'il attend un bateau pour rentrer en Afrique avec sa mère Monique, se produit un épisode qui le marquera profondément.

À l'approche du jour où ma mère allait sortir de cette vie – ce jour, Vous le connaissiez ; nous, nous l'ignorions – il arriva, par un dessein que, je le crois, vous aviez ménagé selon vos mystérieuses méthodes, que nous nous trouvâmes seuls, elle et moi, appuyés à une fenêtre d'où la vue s'étendait sur le jardin de la maison où nous habitions alors. C'était à Ostie, sur le Tibre ; loin des bruits de la foule, après les fatigues d'un long voyage, nous y reprenions nos forces en vue de la traversée. Nous causions donc, seuls, avec une grande douceur ; oubliant le passé pour nous élancer vers l'avenir nous cherchions ensemble à la lumière de la Vérité, qui est vous-même, quelle devait être cette vie éternelle des saints « que l'œil n'a pas vue, que l'oreille n'a pas entendue, et que le cœur de l'homme ne saurait comprendre » (1 Co 2,9). Nous ouvrions avec avidité les lèvres de notre âme aux courants célestes de votre Source – la source de vie – pour en recueillir le peu que nous serions capables, et nous former ainsi quelque idée d'un si haut sujet.

Notre entretien nous avait amenés à cette conclusion, qu'auprès de la félicité d'une telle vie, les délectations de nos sens charnels, si grandes soient-elles, si vive que soit la lumière corporelle dont elles rayonnent, ne supportent ni la comparaison, ni une simple mention même, auprès des délices de cette vie-là. Et alors, nous élevant d'un élan plus ardent vers l'Etre lui-même, nous parcourûmes degré par degré toutes les choses corporelles, et le ciel même, d'où le soleil, la lune, les étoiles répandent sur la terre leur clarté. Et nous montions, méditant, célébrant, admirant vos œuvres au dedans de nous-mêmes ; et nous parvînmes jusqu'à nos âmes et nous les dépassâmes pour atteindre cette région d'inépuisable abondance où Vous rassasiez éternellement Israël de l'aliment de vérité, là où la vie est la Sagesse, principe de tout ce qui est, a été, sera, sans qu'elle ait été faite elle- même, car elle *est* comme elle a toujours été, comme elle sera toujours. Ou plutôt, en elle, point de passé, point d'avenir, l'être seulement, puisqu'elle est éternelle : or, avoir été, devoir être, ce n'est pas être éternel. Et tandis que nous parlions de cette Sagesse, que nous y aspirions, nous y touchâmes un moment dans un suprême élan de nos cœurs. Et puis nous soupirâmes, et laissant là attachées ces prémices de l'Esprit, nous redescendîmes à ce vain bruit de nos lèvres, là où la parole et commence et finit, – combien différent de votre Verbe, Notre Seigneur, qui subsiste toujours en soi-même sans jamais vieillir, et renouvelle pourtant toutes choses !

AUGUSTIN, *Confessions*, IX, 23-24. Trad. P. de Labriolle (CUF), Paris, 1926

On trouvera une analyse fouillée de ce texte dans: P. HENRY, *La vision d'Ostie. Sa place dans la vie et l'œuvre de saint Augustin*, Paris, 1938 et A. MANDOUZE, «L'exstase d'Ostie», dans *Augustinus Magister*, vol. 1, 1954, p. 67-84.

Trois genres de vie

Ordonné prêtre en janvier 391, Augustin devra désormais concilier l'étude, la contemplation silencieuse de Dieu et la charge pastorale. Quelles que soient les charges accablantes que son ministère lui imposera, Augustin restera fidèle à sa première vocation: celle de moine. Confronté à la lourdeur de ses responsabilités sacerdotales puis épiscopales (à partir de 396), Augustin en tirera cette règle de sagesse:

Quant aux trois genres de vie: loisir, action, union des deux, chacun est libre, la foi étant sauve, d'adopter celui qu'il veut..., l'important est de ne pas perdre de vue ce que l'amour de la vérité nous fait conserver et ce que le devoir de la charité nous fait sacrifier. Mais on ne doit pas vivre dans le loisir au point d'oublier au cours de ce loisir le souci d'être utile au prochain, ni dans l'activité, au point de négliger la recherche de la contemplation de Dieu... C'est donc l'amour de la vérité qui recherche le saint loisir; la fonction légitime, c'est le devoir de la charité qui la fait accepter. Si personne ne nous impose ce fardeau, il faut s'appliquer à l'étude et à la contemplation de la vérité; si l'on nous l'impose, il faut l'accepter comme l'exige le devoir de la charité; même alors, cependant, il ne faut pas renoncer complètement aux joies de la vérité.

AUGUSTIN, *La Cité de Dieu*, XIX, 19. Trad. G. Combès (*BA* 37)

La question du mal

Le dualisme manichéen explique l'origine du mal en affirmant qu'il vient de plus loin que l'homme, et que celui-ci en est essentiellement une victime. Après avoir été séduit par cette explication, Augustin l'a rejetée, parce qu'elle dépouille l'individu de sa liberté. Augustin raconte, dans les Confessions*, comment il en a pris conscience.*

Sur le manichéisme, voir M. TARDIEU, *Le Manichéisme* (Que sais-je ?), Paris, PUF, 1981.
F. DECRET, *Mani et la tradition manichéenne* (Points Sagesses), Paris, Seuil, 2005.

Moi-même, jusque-là, j'affirmais et je sentais fermement que tu n'étais passible ni d'une souillure, ni d'une altération, ni d'une mutabilité, toi, notre Dieu, le Vrai Dieu, toi qui as fait non seulement nos âmes, mais aussi nos corps, et non seulement nos âmes et

nos corps, mais toutes les âmes et tous les corps. Mais je n'avais pas d'explication ni de solution concernant l'origine du mal.

Toutefois, quelle que fût cette origine, je voyais bien qu'il fallait mener mon enquête sans être contraint pour autant à croire Dieu muable, alors qu'il est immuable: sans quoi je deviendrais moi-même ce qui était l'objet de ma quête. Aussi bien étais-je serein dans ma recherche, et certain que n'était pas vraie la parole de ces gens-là que je cherchais à fuir de toute mon âme, car je les voyais, dans leur quête de l'origine du mal, remplis d'une malice qui leur faisait imaginer ta substance victime du mal plutôt que la leur, agent du mal.

Et je fixais mon attention pour bien cerner l'objet des paroles que j'entendais: c'est le libre arbitre de la volonté qui est la cause du mal agi, et ton juste châtiment celle du mal subi. Et cette cause, je n'étais pas capable de la saisir clairement; c'est pourquoi en dépit de mes efforts pour tirer hors du gouffre le regard de mon esprit, j'y replongeais; j'avais beau multiplier les efforts, j'y plongeais encore et encore.

Ce qui me soulevait vers ta lumière, c'est que je savais que j'avais une volonté, comme je savais que je vivais. Ainsi, lorsque je voulais ou ne voulais pas une chose, c'était moi – j'en étais absolument certain –, et non pas un autre, qui la voulais ou ne la voulais pas: et c'était là (et je m'en rendais de plus en plus compte) que résidait l'origine du mal. Lorsque, au contraire, j'agissais malgré moi, je me voyais passif plutôt qu'actif; selon mon jugement, il y avait là non pas faute, mais châtiment; châtiment qui me frappait non sans justice (puisque je te concevais comme juste), j'en suis rapidement venu à l'admettre.

AUGUSTIN, *Confessions*, VII, 3,4-5. Trad. P. Cambronne

Dans son traité Des deux âmes*, Augustin prend le contre-pied des Manichéens en affirmant qu'on ne pèche que par la volonté, et il commentera longuement cette affirmation à la fin de sa vie, dans ses* Révisions *I, 15,2.*

On ne pèche que par la volonté *(Non nisi voluntate peccatur).*

AUGUSTIN, *Des deux âmes*, 10,14 (*BA* 17)

L'humilité du Christ, l'orgueil des philosophes

La christologie d'Augustin tient en cet axiome: « Deus Christus patria est quo imus; homo Christus via est qua imus; ad illum imus, per illum imus » *(*Sermon *124, 3, 3). Or, Porphyre (23 - vers-305) et les autres néo-platoniciens acceptent la grâce, mais refusent l'Incarnation. Augustin leur en fait le reproche en dénonçant leur orgueil.*

L'incarnation du Fils immuable de Dieu par laquelle nous sommes sauvés et qui nous permet d'atteindre ce que nous croyons ou ce que nous comprenons si peu que ce soit, vous vous refusez à l'admettre. Ainsi découvrez-vous de quelque façon, mais de loin, et avec des yeux troubles, la patrie où nous devons demeurer ; et pourtant, le chemin qu'il faut suivre, vous [les philosophes] ne le tenez pas […]. Oh! si tu avais connu la grâce de Dieu par Jésus Christ notre Seigneur! Si tu avais pu voir dans l'Incarnation où il a pris une âme et un corps d'homme, le plus beau chef-d'œuvre de la grâce ! Mais que faire? C'est en vain, je le sais, que je parle à un mort [Porphyre], du moins pour ce qui te regarde […]. Mais pour être à même d'acquiescer à cette vérité, vous aviez besoin de l'humilité, vertu bien difficile à persuader à des têtes comme les vôtres […] Pourquoi, au nom de ces opinions, refusez-vous d'être chrétiens, sinon parce que le Christ est venu humblement et que vous êtes orgueilleux? Auriez-vous honte, par hasard, d'être corrigés? C'est là précisément le vice des orgueilleux. Il est honteux, certes, pour les savants de quitter l'école de Platon et de se faire les disciples du Christ, qui, par son Esprit, apprit à un pêcheur à dire avec sagesse: «Dans le principe

était le Verbe et le Verbe était auprès de Dieu et le Verbe était Dieu» (Jn 1,1). Tel est le début du saint évangile que nous appelons selon Jean, dont un platonicien[3] disait […] qu'il faudrait l'écrire en lettres d'or et le placer dans toutes les églises à l'endroit le plus apparent. Mais auprès des orgueilleux, Dieu, le Docteur par excellence, a perdu tout crédit, dès lors que «le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous» (Jn 1,14). C'est peu pour ces malheureux d'être malades, il faut encore qu'ils se glorifient de leur maladie et rougissent des remèdes qui pourraient les guérir. Une pareille conduite ne réussit pas à les relever, mais leur chute aggrave encore leur mal.

AUGUSTIN, *La cité de Dieu*, X, 19. Trad. G. Combès (*BA* 34)

La passion de l'unité de l'Église

Ces deux passages sont tirés de la polémique contre les Donatistes.

Ce que le chrétien doit redouter plus que tout, c'est d'être séparé du Corps du Christ, car s'il est séparé du corps du Christ, il n'est pas membre du Christ, et s'il n'est pas membre du Christ, il n'est plus animé par son Esprit... Qu'ils deviennent le corps du Christ, s'ils veulent vivre de l'Esprit du Christ. Il n'y a que le corps du Christ qui vive de l'Esprit du Christ...

AUGUSTIN, *Homélies sur l'évangile de s. Jean*, XXVII, 6; XXVI, 13. Trad. M.-F. Berrouard (*BA* 72)

Distinguer le baptême et ses fruits

Dans le cadre de sa controverse avec les Donatistes, Augustin propose une nouvelle interprétation de la formule-choc de saint Cyprien: « Hors de l'Église, point de salut » (Lettre 73,21).

« Hors de l'Église, point de salut ». Qui dit le contraire ? Voilà pourquoi tous les biens de l'Église que l'on possède n'ont pas, hors de l'Église, de vertu salutaire. Mais autre chose ne pas les avoir, autre chose ne pas les avoir avec profit. Qui ne les a pas doit recevoir le baptême pour les avoir ; qui ne les a pas avec profit doit se corriger pour les avoir avec profit.

Augustin, *Le baptême*, VIII, 17,24. Trad. G. Finaert (*BA* 29)

Grâce et liberté

Dans sa lutte contre les pélagiens, Augustin s'affirme comme le champion de la grâce contre une conception de la nature qui ferait l'économie de l'expérience décisive de la «médiation du Christ».

C'est le même qui est à la fois Créateur et Sauveur. Nous ne devons donc pas louer le Créateur de façon à être obligés à dire que le Sauveur est superflu. Honorons donc la nature humaine avec les louanges qu'elle mérite et rapportons ces louanges à la gloire du Créateur. Soyons-lui reconnaissants de ce qu'il nous a créés, ne soyons pas ingrats de ce qu'il nous guérit. Nos vices, qu'il soigne, ne les imputons pas à l'œuvre de Dieu, mais à la volonté humaine et à sa juste sanction. Mais, de même que nous reconnaissons qu'il fut en notre pouvoir de les éviter, de même avouons que leur guérison ressortit à la miséricorde divine plutôt qu'à notre pouvoir.

AUGUSTIN, *La nature et la grâce*, 34,39. Trad. J.-L. Dumas, dans SAINT AUGUSTIN, *Philosophie, catéchèse, polémique* (*Œuvres*, III, «Bibliothèque de la Pléiade»), Paris, 2002, p. 760

Dans la condition qui est celle de l'homme pécheur, Augustin insiste sur la nécessité absolue de la grâce:

Reconnaissons que la grâce est nécessaire; crions: "Malheureux homme que je suis! Qui me délivrera de ce corps qui me voue à la mort?" Et que l'on réponde: "la grâce de Dieu, par Jésus-Christ notre Seigneur" (Rm 8, 24-25).

AUGUSTIN, *La nature et la grâce*, 53,61. Trad. G. de Plinval et J. de La Tullaye (*BA* 21)

[3] Il s'agit peut-être de Marius Victorinus.

Que Pélage cesse de s'abuser et d'abuser les autres par ses discussions hostiles à la grâce de Dieu. Ce n'est pas seulement à cause de la capacité de vouloir et de faire le bien, mais c'est aussi à cause de la volonté et de l'action conformes au bien qu'il faut prêcher la grâce de Dieu relativement à nous; car cette capacité est, d'après la définition qu'il en donne, le pouvoir de faire soit le mal soit le bien, et pourtant ce n'est pas là une raison pour attribuer à Dieu même nos péchés, par le même procédé qui fait invoquer par Pélage cette même capacité pour attribuer à Dieu nos œuvres bonnes. La raison pour laquelle il faut célébrer l'aide assurée par la grâce, ce n'est point que celle-ci aide la capacité naturelle. Qu'il cesse de dire: «Le fait que nous pouvons faire, dire ou penser toute sorte de bien, provient de celui qui a donné ce pouvoir et qui lui vient en aide; quant au fait que nous ayons une action, une parole ou une pensée conforme au bien, il provient de nous»[4]. Qu'il cesse, dis-je, de tenir ces propos. Car Dieu ne se borne pas à nous avoir conféré et à aider notre pouvoir, mais il fait plus: « Il opère en nous le vouloir et l'agir » (Ph 2,13), non que nous nous abstenions personnellement de vouloir ou de faire, mais parce que, sans l'aide de Dieu, ni nous ne voulons ni nous ne faisons quelque bien. De fait, comment vient-on dire: «Le pouvoir que nous avons de bien agir provient de Dieu, mais l'action que nous faisons est de nous»[5], alors que l'Apôtre déclare qu'il prie Dieu pour ses correspondants afin qu'ils ne fassent rien de mal et qu'ils fassent ce qui est bien? En effet, il ne dit point: *Nous prions* pour que vous puissiez ne rien faire de mal, mais *pour que vous ne fassiez rien de mal.* Il ne dit pas non plus : pour que vous puissiez faire le bien, mais *pour que vous fassiez le bien* (2 Co 13,7). C'est que ceux dont il est écrit: *Tous ceux qui sont mus par l'Esprit de Dieu, voilà ceux qui sont fils de Dieu* (Rm 8,14), sont assurément mus pour faire ce qui est bon par celui qui est bon.

AUGUSTIN, *La grâce du Christ et le péché originel*, 25,26. Trad. J. Plagnieux et F.-J. Tonnard (*BA* 22)

Sur ce sujet, voir récemment: W. LÖHR, *Pélage et le pélagianisme*, Paris, Cerf, 2015.

La chute de Rome

Le 24 août 411, Rome, «la ville éternelle», tombe aux mains des hordes barbares d'Alaric. Les païens accusent les chrétiens d'être responsables de ce désastre.

«Le corps de Pierre repose à Rome, disait-on; le corps de Paul repose à Rome... Et Rome est malheureuse, et Rome est investie; partout l'affliction, le massacre, l'incendie... À quoi servent les tombeaux des Apôtres... C'est au temps du christianisme que Rome est dévastée, que le fer et le feu ont dévasté Rome... Tant que nous avons pu offrir des sacrifices à nos dieux, Rome se tenait debout; Rome était florissante. Aujourd'hui que ce sont vos sacrifices à vous qui ont pris le dessus..., voilà ce qui arrive à Rome».

AUGUSTIN, *Sermon* 296,6-7

Dès 410, Augustin déclare à ses ouailles :

« Vous vous étonnez que le monde périsse : autant vous étonner que le monde vieillisse ! Le monde est comme l'homme : il naît, il grandit, il vieillit ».

AUGUSTIN, *Sermon* 81,8

Les deux cités

La Cité de Dieu contre les païens *est une œuvre monumentale en 22 livres (la plus développée d'Augustin), qui fut composée entre 413 et 426. Sa rédaction semble avoir été suscitée par la nécessité de répondre au traumatisme causé par le sac de Rome en 410. Tout au long de cette œuvre, Augustin*

[4] PÉLAGE, *Pour le libre arbitre*, 3.
[5] PÉLAGE, *Pour le libre arbitre*, 3.

envisage deux cités, l'une terrestre, l'autre céleste[6]*, selon un schéma déjà esquissé dans* La première catéchèse *(404):*

« Deux cités, celle des impies et celle des saints, s'avancent depuis l'origine du genre humain jusqu'à la fin du monde : à présent mêlées quant à leurs corps, mais séparées par leurs volontés, au jour du jugement elles seront aussi séparées de corps ».

AUGUSTIN, *La première catéchèse* (De catechizandis rudibus), 19,31. Trad. G. Madec (*BA* 11/1)

Après avoir rappelé l'unité originelle de l'humanité dans le plan de Dieu et l'incidence du péché qui instaure «le règne de la mort», Augustin poursuit:

Il est dès lors advenu que, parmi tant de si grandes nations répandues par toute la terre, malgré la diversité des coutumes et des mœurs, dans l'immense variété des langues, des armes et des vêtements, on ne trouva pourtant que deux formes de sociétés humaines, que nous avons pu à bon droit selon nos Écritures appeler les deux cités: l'une est celle des hommes charnels, l'autre celle des hommes spirituels, chacun voulant vivre en paix selon son genre – et vivant en paix chacun selon son genre, quand ils ont acquis ce qu'ils désirent.

AUGUSTIN, *La cité de Dieu*, XIV, 1. Trad. G. Combès (*BA* 35)

La cité de l'humilité et la cité de l'orgueil

Ainsi voyons-nous, dans la Cité de Dieu, l'humilité hautement recommandée à cette cité durant son pèlerinage en ce siècle, grandement exaltée dans le Christ son Roi. D'autre part, c'est le vice contraire, l'orgueil qui domine, comme le montrent les saintes Lettres dans son adversaire, le diable. Et telle est la grande différence qui oppose les deux cités dont nous parlons: l'une, la société des hommes pieux, l'autre celle des impies, chacune avec les anges qui lui ressortissent, en qui d'abord a prévalu ou l'amour de Dieu ou l'amour de soi.

AUGUSTIN, *La cité de Dieu*, XIV, 13, 1. Trad. G. Combès (*BA* 35)

«Deux amours ont fait deux cités»

Deux amours ont donc fait deux cités: l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité terrestre; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, la Cité céleste.

L'une se glorifie en elle-même, l'autre dans le Seigneur. L'une demande sa gloire aux hommes; pour l'autre, Dieu témoin de sa conscience est sa plus grande gloire. L'une dans sa gloire dresse la tête; l'autre dit à son Dieu: «Tu es ma gloire et tu élèves ma tête» (Ps 3, 4). L'une, dans ses chefs ou dans les nations qu'elle subjugue, est dominée par la passion de dominer; dans l'autre, on se rend mutuellement service par charité, les chefs en dirigeant, les sujets en obéissant. L'une, en ses maîtres, aime sa propre force; l'autre dit à son Dieu: «Je t'aimerai, Seigneur, toi ma force» (Ps 17, 2).

Aussi, dans l'une, les sages vivant selon l'homme ont recherché les biens du corps ou de l'âme ou des deux; et ceux qui ont pu connaître Dieu «ne l'ont pas glorifié comme Dieu ni ne lui ont rendu grâce, mais se sont égarés dans leurs vains raisonnements et leur cœur insensé s'est obscurci; s'étant flattés d'être sages» (c'est-à-dire s'exaltant dans leur sagesse sous l'empire de l'orgueil), «ils sont devenus fous: ils ont substitué à la gloire du Dieu incorruptible des images représentant l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes et des serpents» (car à l'adoration de telles idoles, ils ont conduit les peuples ou les y ont suivis); «ils ont décerné le culte et le service à la créature plutôt qu'au Créateur qui est béni dans les siècles» (Rm 1, 21-24).

Dans l'autre au contraire, il n'y a qu'une sagesse, la piété qui rend au vrai Dieu le culte qui lui est dû, et qui attend pour récompense en la société des saints, hommes et anges, «que Dieu soit tout en tous» (Rm 1, 25).

---

[6] Augustin donne du mot *civitas* la définition suivante : « la *civitas* n'est rien d'autre qu'une multitude d'hommes rassemblés par un lien social » (Cité de Dieu, XV, 8).

AUGUSTIN, *La cité de Dieu*, XIV, 28. Trad. G. Combès (*BA* 35)

Le fratricide sur lequel est fondée la Rome païenne fait de celle-ci, aux yeux d'Augustin, l'exemple par excellence de la cité terrestre.

Le premier fondateur d'une cité terrestre fut un fratricide. En effet, vaincu par la jalousie, il tua son frère, citoyen de la cité éternelle, étranger sur notre terre. On ne doit donc pas s'étonner si longtemps après, lors de la fondation de la cité destinée à être la capitale de cette cité terrestre dont nous parlons et souveraine de tant de peuples, se soit reproduite une sorte d'image, répétant ce premier exemple ou « archétype », comme disent les Grecs. En effet, là aussi, comme l'a rappelé un de leurs poètes : « Le sang fraternel aspergea les premières murailles »[7]. Rome fut fondée au moment où Remus fut assassiné par son frère Romulus, ainsi que l'atteste l'histoire romaine ; mais, dans ce cas, les deux frères étaient citoyens de la cité terrestre. Tous deux recherchaient la gloire de fonder l'État romain; mais, à eux deux, ils ne pouvaient obtenir une gloire aussi grande qu'elle pouvait l'être pour un seul. En effet, celui qui voulait se glorifier de la domination aurait eu de toute façon une puissance inférieure, si celle-ci était affaiblie par le partage avec un compagnon vivant. Donc, pour avoir seul toute la domination, Romulus fit disparaître son frère. Et, par son crime, il augmenta en l'empirant ce qui, par l'innocence, serait resté moindre, mais meilleur.

Or les frères Caïn et Abel n'avaient pas entre eux deux une rivalité comparable pour les choses terrestres. Le premier, le fratricide, ne jalousa pas l'autre par crainte que sa domination fût réduite s'il la partageait avec son frère (car Abel ne désirait pas l'hégémonie sur cette cité fondée par son frère), mais il fut poussé par cette envie diabolique qui pousse les méchants à jalouser les bons, sans autre cause qu'ils sont bons et eux méchants. En effet, la possession de la bonté ne diminue pas par l'arrivée ou la présence perrmanente d'un compagnon ; bien plus, cette possession s'étend d'autant plus que la charité individuelle des compagnons resserre leur union. En un mot, il ne possédera pas cette bonté, celui qui ne veut pas la partager ; et il en trouvera une encore plus grande, celui qui pourra aimer davantage son compagnon.

Ce qui est arrivé à Remus et à Romulus témoigne donc de quelle façon la cité terrestre se divise contre elle-même. Mais ce qui s'est passé entre Caïn et Abel démontre les haines qui opposent les deux cités elles-mêmes, celle de Dieu et celle des hommes. Donc il y a lutte entre méchants et méchants, de même qu'il y a lutte entre méchants et bons ; mais les bons ne peuvent combattre contre les bons s'ils ont atteint la perfection. Ceux qui sont dans la voie du progrès sans être encore parfaits peuvent en arriver au point qu'un bon lutte contre un autre de la façon dont il lutte aussi contre lui-même. Et de fait, dans un même homme, « la chair s'oppose dans ses désirs à l'esprit et l'esprit à la chair » (Ga 5,17). Donc le désir spirituel peut combattre contre le désir charnel de l'autre, la concupiscence charnelle affronter le désir spirituel d'un autre, comme se battent entre eux les bons et les méchants. Du moins les désirs charnels mêmes de deux hommes bons, mais non encore parfaits, peuvent-ils combattre entre eux, comme luttent bons et méchants, jusqu'à la guérison et la santé dans l'ultime victoire.

AUGUSTIN, *La cité de Dieu*, XV, 5. Trad. C. Salles («Bibliothèque de la Pléiade»)

Le Pape Benoît XVI a consacré plusieurs de ses catéchèses de l'année 2007 à saint Augustin. Elles sont accessibles à l'adresse http://www.patristique.org/-Catechese-.html

[7] LUCAIN, *La Pharsale*, I, 95.